

9.8579

9.8. 579.

Œ U V R E S
DE M.
DE MONTESQUIEU,
TOME TROISIEME,
CONTENANT

- LES LETTRES PERSANES.
- LES CONSIDERATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR
DES ROMAINS ET DE LEUR DECADENCE.
- LE TEMPLE DE GNIDE.
- L'ESSAI SUR LE GOUT.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU,

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée, & considérablement augmentée par l'auteur.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM, & A LEIPSICK.

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. D C C. L V I I I.

LETTRES PERSANES.

TOME III.

A

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LES LETTRES PERSANES.

RIEN n'a plu davantage dans les lettres persanes, que d'y trouver, sans y penser, une espèce de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin : les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie. A mesure qu'ils font un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent, dans leur tête, un air moins merveilleux & moins bizarre : & ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux, suivant la différence de leurs caractères. D'un autre côté, le désordre croît dans le serrail d'Asie, à proportion de la longueur de l'absence d'Usbeck ; c'est-à-dire, à mesure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces sortes de romans réussissent ordinairement, parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle ; ce qui fait plus sentir les passions, que tous les récits qu'on en pourroit faire. Et c'est une des causes du succès de quelques

A ij

ouvrages charmans qui ont paru depuis les lettres persanes.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digressions ne peuvent être permises que lorsqu'elles forment elles-même un nouveau roman. On n'y sçauroit mêler de raisonnemens, parce qu'aucuns des personnages n'y ayant été assemblés pour raisonner, cela choqueroit le dessein & la nature de l'ouvrage. Mais, dans la forme de lettres, où les acteurs ne sont pas choisis, & où les sujets qu'on traite ne sont dépendans d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique & de la morale, à un roman; & de lier le tout par une chaîne secrète & , en quelque façon, inconnue.

Les lettres persanes eurent d'abord un débit si prodigieux, que les libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient : Monfieur, disoient-ils, faites-moi des lettres persanes.

Mais ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'elles ne sont susceptibles d'aucune suite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres

SUR LES LETTRES PERSANES. 5

écrites d'une autre main , quelque ingénieuses qu'elles puissent être.

Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis. Mais ils sont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Persans, qui devoient y jouer un si grand rôle, se trouvoient tout-à-coup transplantés en Europe, c'est-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un temps où il falloit nécessairement les représenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premières pensées devoient être singulières: il sembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'espèce de singularité qui peut comparoir avec de l'esprit. On n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils avoient eu à chaque chose qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre religion, on ne se soupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Persans ne devoient pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parloient

6 QUELQUES RÉFLEX. SUR LES LET. PERS.

de nos coutumes & de nos usages. Et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes & nos autres vérités.

On fait cette justification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du respect pour le genre humain , que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le lecteur de ne pas cesser un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la surprise de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il est prié de faire attention que tout l'agrément consistoit dans le contraste éternel entre les choses réelles, & la manière singulière, naïve, ou bizarre, dont elles étoient aperçues. Certainement la nature & le dessein des lettres persanes sont si à découvert , qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront se tromper eux-même.



LETTRES PERSANES.

INTRODUCTION.

JE ne fais point ici d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre : on le lira, s'il est bon ; & , s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premières lettres , pour essayer le goût du public : j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille , que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais, c'est à condition que je ne ferai pas connu : car, si l'on vient à sçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis, on diroit : Son livre jure avec son caractère ; il devoit employer son temps à quelque chose de

mieux ; cela n'est pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions , parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit.

LES PERSANS qui écrivent ici étoient logés avec moi ; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde , ils ne me cachotent rien. En effet , des gens transplantés de si loin ne pouvoient plus avoir de secrets. Ils me communiquent la plupart de leurs lettres ; je les copiai. J'en surpris même quelques-unes , dont ils se feroient bien gardés de me faire confidence , tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalousie persane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur : toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le lecteur du langage asiatique , autant que je l'ai pu , & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes , qui l'auroient ennuyé jusques dans les nues.

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens , dont les orientaux ne sont pas moins prodigues que nous ; & j'ai passé un nombre infini de ces minuties , qui ont tant de peine à soutenir le grand jour , & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné ; c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même des mœurs & des manières de la nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, & à remarquer des choses qui, je suis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils y ont fait : sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre ; parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de sa version, ou de sa glose, du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on en devinera facilement les raisons. Une des meilleures est que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une préface.



LETTRE PREMIERE.

*USBEK à son ami RUSTAN.**A Ispahan.*

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophètes, nous nous remîmes en chemin; & hier, vingt-cinquième jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut-être les premiers, parmi les Persans, que l'envie de sçavoir ait fait sortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, & que la lumière orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage; ne me flatte point: je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjournrai quelque temps. Adieu, mon cher Rustan. Sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidèle.

*De Tauris, le 15 de la
lune de Saphar 1711.*

L E T T R E I I .

*USBEK au PREMIER EUNUQUE NOIR.**A son ferrail d'Ispahan.*

Tu es le gardien fidèle des plus belles femmes de Perse : je t'ai confiée que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entière. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes soins infatigables soutiennent la vertu, lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice, & la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis ; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du ferrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils : tu te soumets, avec respect & avec crainte, à leurs ordres légitimes : tu les fers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaïssement auprès de celles qui partagent mon amour ; mais fais-leur, en même temps, sentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuse-les

B ij

par la musique, les danses, les boiffons délicieuses : persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main-basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu.

*De Tauris, le 18 de la
lune de Saphar 1711.*

L E T T R E I I I.

Z A C H I à U S B E K.

A Tauris.

Nous avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la rivière & quitter nos litieres, nous nous mîmes, selon la coutume, dans des boëtes : deux esclaves nous portèrent sur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton serail d'Ispahan ? dans ces lieux qui, me rappelant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais ; mais rencontrant par-tout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la première fois de ma vie, je te reçus dans mes bras ; tantôt dans celui où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes : Cha-

cune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté : nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens : tu vis avec plaisir les miracles de notre art ; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles ; tu détruisis tout notre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornemens, qui s'étoient devenus incommodes ; il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur ; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek ! que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes longtemps errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura longtemps sans se fixer : chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets : tu nous fis passer, en un instant, dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens, & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek ; une passion encore plus vive que l'ambition me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur : tu me pris, tu me quittas ; tu revins à moi, & je scus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le désespoir pour mes rivales : il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde ; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vu que, si elles pouvoient disputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité . . . Mais

descendre jusques à des justifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite , que toi-même , que ton amour , que le mien ; &c, s'il faut te le dire , cher Usbek , que mes larmes.

*Du serail de Faïmé , le 29 de la
lune de Maharram 1711.*

LETTRE V.

RUSTAN à USBEK.

A Erzeron.

TU es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan ; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légèreté d'esprit , les autres à quelque chagrin : tes amis seuls te défendent , & ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes , tes parens , tes amis , ta patrie , pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mère de Rica est inconsolable ; elle te demande son fils , que tu lui as , dit-elle , enlevé. Pour moi , mon cher Usbek , je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne sçaurois te pardonner ton absence ; & , quelques raisons que tu m'en puisses donner , mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

*D'Ispahan , le 28 de la lune
de Rebiab , 1 , 1711.*

L E T T R E V I .

*USBEK à son ami NESSIR.**A Ispahan.*

A UNE journée d'Erivan , nous quittâmes la Perse , pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs. Douze jours après , nous arrivâmes à Erzeron , où nous séjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue , Nessir : j'ai senti une douleur secrète , quand j'ai perdu la Perse de vue , & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces profanes , il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie , ma famille , mes amis , se sont présentés à mon esprit : ma tendresse s'est réveillée : une certaine inquiétude a achevé de me troubler , & m'a fait connoître que , pour mon repos , j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur , ce sont mes femmes. Je ne puis penser à elles , que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas , Nessir , que je les aime : je me trouve , à cet égard , dans une insensibilité qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux ferrail où j'ai vécu , j'ai prévenu l'amour , & l'ai détruit par lui-même : mais , de ma froideur même , il sort une jalousie secrète qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes ; je n'ai que des âmes lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sûreté , si mes esclaves étoient fidèles : que fera-ce , s'ils ne le sont pas ? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir
dans

dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'est un mal où mes amis ne peuvent porter de remède : c'est un lieu dont ils doivent ignorer les tristes secrets ; & qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obscure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépose en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Nessir : c'est la seule consolation qui me reste, dans l'état où je suis.

*D'Erzeron, le 10 de la lune
de Rebiab, 2, 1711.*

L E T T R E V I I.

FATMÉ à U S B E K.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek ; & dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le ferrail, comme si tu y étois ; je ne suis point désabusée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime ; qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras ; qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse ; libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour ?

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vu le visage d'un homme ; tu es le seul encore dont la vue m'ait été permise * : car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux, dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton

* Les femmes persanes sont beaucoup plus étroitement gardées, que les femmes turques, & les femmes indiennes.

visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante, que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek; quand il me seroit permis de sortir de ce lieu, où je suis enfermée par la nécessité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations; Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chère. Quoique je ne doive être vue de personne, & que les ornemens dont je me pare soient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire: je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce temps heureux, où tu venois dans mes bras; un songe flatteur, qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour; mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flatte dans ses espérances. Je pense quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous: la nuit se passe dans des songes, qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil: je te cherche à mes côtés, & il me semble que tu me suis: enfin le feu, qui me dévore, dissipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes esprits. Je me trouve pour lors si animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek; il est impossible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien! & comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer? Dans ces momens, Usbek, je donneroie l'empire du monde pour unseul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des

desirs si violens , lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire ; que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire , il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée ; que , bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre ; ornement inutile d'un ferrail , gardée pour l'honneur , & non pas pour le bonheur de son époux !

Vous êtes bien cruels , vous autres hommes ! Vous êtes charmés que nous ayons des passions que nous ne puissions pas satisfaire : vous nous traitez comme si nous étions insensibles ; & vous seriez bien fâchés que nous le fussions : vous croyez que nos desirs, si longtemps mortifiés, seront irrités à votre vue. Il y a de la peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir du désespoir de nos sens ce que vous n'osez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer : mon ame est toute pleine de toi ; & ton absence , bien loin de te faire oublier , animeroit mon amour ; s'il pouvoit devenir plus violent.

*Du ferrail d'Ispahan, le 12 de la
lune de Rebiab, 1, 1711.*

L E T T R E V I I I.

U S B E K à son ami R U S T A N.

A Ispahan.

Ta lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit ; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive ? la prudence de mes ennemis, ou la mienne ?

C ij

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeunesse. Je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point : je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en approchai ensuite, pour le démasquer. Je portai la vérité jusques aux pieds du trône ; j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu : je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même - temps les adorateurs & l'idole.

Mais, quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du prince ; que, dans une cour corrompue, je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences ; &, à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires ; & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens : je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement : je résolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite même de la cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les sciences de l'occident ; je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages : je trouvai grace devant ses yeux ; je par-tis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le véritable motif de mon voyage. Laisse parler Ispahan, ne me défens que devant ceux qui m'aiment. Laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent : peut-être ne serai-je que trop oublié, & que mes amis. . . Non, Rustan, je ne veux point

me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte sur leur fidélité, comme sur la tienne.

*D'Erzeron, le 20 de la lune
de Gemmadi, 2, 1711.*

LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE à Ibbi.

A Erzeron.

TU suis ton ancien maître dans ses voyages ; tu parcoures les provinces & les royaumes ; les chagrins ne sçauroient faire d'impression sur toi : chaque instant te montre des choses nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait passer le temps sans le sentir.

Il n'en est pas de même de moi, qui, enfermé dans une affreuse prison, suis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé sous le poids des soins & des inquiétudes de cinquante années ; & , dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein, & un moment tranquille.

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé, par des séductions soutenues de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même ; las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois ! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement, & non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour, par l'impuissance de le satisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet des pas-

sions, sans en éteindre la cause ; & , bien loin d'en être soulagé , je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le ferrail , où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentoís animé à chaque instant : mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vue , que pour me désoler : pour comble de malheurs , j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce temps de trouble , je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître , je ne l'ai jamais deshabillée , que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur , & un affreux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse. Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins , il me les falloit dévorer : & ces mêmes femmes , que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres , je ne les envisageois qu'avec des regards sévères : j'étois perdu , si elles m'avoient pénétré ; quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain , je me sentis si transporté , que je perdis entièrement la raison , & que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus , à la première réflexion , que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant assez heureux pour échapper à mille morts : mais la beauté , que j'avois faite confidente de ma foiblesse , me vendit bien cher son silence ; je perdis entièrement mon autorité sur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condescendances qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin , les feux de la jeunesse ont passé ; je suis vieux , & je me trouve , à cet égard , dans un état tranquille : je regarde les femmes avec indifférence ; & je leur rends bien tous leurs mépris , & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir. Je

me souviens toujours que j'étois né pour les commander ; & il me semble que je redeviens homme , dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais , depuis que je les envisage de sens froid , & que ma raison me laisse voir toutes leurs foiblesses. Quoique je les garde pour un autre , le plaisir de me faire obéir me donne une joie secrète : quand je les prive de tout , il me semble que c'est pour moi , & il m'en revient toujours une satisfaction indirecte : je me trouve dans le ferrail comme dans un petit empire ; & mon ambition , la seule passion qui me reste , se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi , & qu'à tous les instans je suis nécessaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes , qui m'affermiront dans le poste où je suis. Aussi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaisirs les plus innocens : je me présente toujours à elles comme une barrière inébranlable : elles forment des projets , & je les arrête soudain : je m'arme de refus ; je me hérисse de scrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir , de vertu , de pudeur , de modestie : je les désespère , en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe , & de l'autorité du maître : je me plains ensuite d'être obligé à tant de sévérité ; & je semble vouloir leur faire entendre , que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt , & un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de désagréemens , & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir sur ceux que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a , entre nous , comme un flux & un reflux d'empire & de soumission : elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple ; & , sans égard pour ma vicil-

lesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il semble qu'elles se relayent pour m'exercer, & que leurs fantaisies se succèdent : souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins ; elles me font faire de fausses confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme au tour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois, elle m'attachent derrière leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles savent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent. Il faut, dans ces occasions, une obéissance aveugle & une complaisance sans bornes : un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, seroit une chose inouïe ; & si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon maître : j'ai autant d'ennemis dans son cœur, qui ne songent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mène dans le lit de mon maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens, & de leurs plaisirs même : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes ne deviennent terribles ; les services présens effacent, dans un moment ;

moment, tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrâce ? Le jour que je fus fouetté si indignement au-tour du ferrail, qu'avois-je fait ? Je laisse une femme dans les bras de mon maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes ; elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient, à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu me soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu, lorsque je m'y attendois le moins ; je fus la victime d'une négociation amoureuse, & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibby, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek. Il t'est facile de lui plaire, & de te maintenir dans sa faveur jusques au dernier de tes jours.

*Du ferrail d'Ispahan, le dernier
de la lune de Saphar 1711.*

L E T T R E X.

MIRZA à son ami USBEK.

A Erzeron.

Tu étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica ; & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek ; tu étois l'ame de notre société. Qu'il faut de violence pour rompre les engagements que le cœur & l'esprit ont formés !

T O M E III.

D

Nous disputons ici beaucoup ; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question , si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens , ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai souvent oui dire que les hommes étoient nés pour être vertueux ; & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi , je te prie , ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks , qui me désespèrent avec leurs passages de l'alcoran : car je ne leur parle pas comme vrai croyant , mais comme homme , comme citoyen , comme père de famille. Adieu.

*D'Ispahan , le dernier de la
lune de Saphar 1711.*

L E T T R E X I.

USBEK à MIRZA.

A Ispahan.

TU renonces à ta raison , pour essayer la mienne ; tu descends jusqu'à me consulter ; tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza , il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi ; c'est ton amitié , qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris , je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader , mais qu'il faut encore faire sentir ; telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

Il y avoit , en Arabie , un petit peuple , appelé Troglodite ,

qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne siffoient point, ils avoient deux yeux : mais ils étoient si méchans & si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévèrement : mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, & exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent, pour choisir un gouvernement ; & , après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables ; & ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils disoient : Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins ; & , pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres : chacun dit, Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides & de montagneuses ; & d'autres qui , dans un terrain bas , étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut très-grande, de manière que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles : ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim , par la dureté des autres , qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire , & les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-même.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux , & l'enleva : il s'émut une grande querelle ; & , après bien des injures & des coups , ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite , qui , pendant que la république subsistoit , avoit eu quelque crédit. Ils allèrent à lui , & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme , que cette femme soit à vous , ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends , & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos , & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus, il les quitta , & s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme ; & l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin & de la dureté du juge , s'en retournoit désespéré , lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune & belle , qui revenoit de la fontaine : il n'avoit

plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva, & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin: deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ: ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper; & effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodites vinrent l'attaquer; il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre; il en demanda le prix: le marchand dit en lui-même, Naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'acheteur? vous avez besoin de bled? J'en ai à vendre: il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être; car vous sçavez que le bled est extrêmement cher, & que la famine règne presque par-tout: mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Pendant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, & donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses

maines. Quand la maladie eut cessé, il alla, chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais, bientôt après, il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les règles de l'équité vous sont inconnues : je croirois offenser les dieux qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colère.

*D'Erzeron, le 3 de la lune
de Gemmadi, 2, 1711.*

LETTRE XII.

USBEK au même.

A Isfahan.

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux, qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avoit, dans ce pays, deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité; ils connoissoient la justice; ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le

motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une sollicitude commune , pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différends , que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître : & , dans l'endroit du pays le plus écarté , séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence , ils menotent une vie heureuse & tranquille : la terre sembloit produire d'elle-même , cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes , & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes , & leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste : ils leur faisoient sur-tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; & que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux , qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta , l'union fut toujours la même ; & la vertu , bien loin de s'affoiblir dans la multitude , fut fortifiée , au contraire , par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple si juste devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître , il apprit à les craindre ; & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs , & les jeunes garçons les célébroient par leurs danses , & par les accords d'une musique

champêtre : on faisoit ensuite des festins , où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve ; c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir ; c'est là que la pudeur virginale faisoit , en rougissant , un aveu surpris , mais bientôt confirmé par le consentement des pères ; & c'est là que les tendres mères se plaisoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'étoit pas les richesses , & une onéreuse abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne sçavoient les desirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la santé de leurs pères , l'union de leurs frères , la tendresse de leurs femmes , l'amour & l'obéissance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur ; & ne leur demandoient d'autre grace , que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir , lorsque les troupeaux quittoient les prairies , & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue , ils s'assembloient ; & , dans un repas frugal , ils chantoient les injustices des premiers Troglodites , & leurs malheurs , la vertu renaissante avec un nouveau peuple , & sa félicité : ils célébroient les grandeurs des dieux , leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent , & leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrioient ensuite les délices de la vie champêtre , & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt , ils s'abandonnoient à un sommeil , que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux , la cupidité étoit étrangère :

ils

ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille: les troupeaux étoient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

*D'Erzeron, le 6 de la lune
de Gemmadi, 2, 1711.*

LETTRE XIII.

USBEK au même.

JE ne sçaurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon père doit demain labourer son champ : je me leverai deux heures avant lui ; & , quand il ira à son champ , il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens ; il faut que je parle à mon père , & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau : J'en suis bien fâché , dit-il ; car il y avoit une génisse toute blanche , que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les dieux ; car mon frère , que mon père aime tant , & que je chéris si fort , a recouvré la santé.

Ou bien , Il y a un champ qui touche celui de mon père ; & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil : il faut que j'aille y planter deux arbres , afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

TOME III.

E

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites : mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille !

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblèrent ; &, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlèrent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non : nous sommes justes, & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? voulez-vous du lait pour vos troupeaux ? ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent

étonnés de l'injustice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur : l'un vouloit mourir pour son père, un autre pour sa femme & ses enfans, celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple Troglodite : la place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice & de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir ; & ils cédèrent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

*D'Erzeron , le 9 de la lune
de Gemmadi , 2 , 1711.*

L E T T R E X I V .

U S B E K au même.

COMME le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi ; ils convinrent qu'il falloit déferer la couronne à celui qui étoit le plus juste ; & ils jettèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : A dieu ne plaise , dit-il , que je fasse ce tort aux Troglodites , que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi. Vous me déférez la couronne ; & , si vous le voulez absolument , il faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur ,

E ij

d'avoir vu, en naissant, les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, disoit-il ! & pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix sévère : Je vois bien ce que c'est, ô Troglodites ; votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous ; sans cela, vous ne sçauriez subsister, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paroît trop dur : vous aimez mieux être soumis à un prince, & obéir à ses loix moins rigides que vos mœurs. Vous sçavez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, & languir dans une lâche volupté ; & que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ses larmes coulèrent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, & par le seul penchant de la nature ? O Troglodites, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ?

*D'Erzeron, le 10 de la lune
de Gemmadi, 2, 1711.*

LETTRE XV.

Le PREMIER EUNUQUE à JARON, eunuque noir.

A Erzeron.

JE prie le ciel qu'il te ramène dans ces lieux , & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie guère jamais connu cet engagement qu'on appelle amitié , & que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même , tu m'as cependant fait sentir que j'avois encore un cœur ; & , pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix , je voyois croître ton enfance avec plaisir.

Le temps vint où mon maître jetta sur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé , lorsque le fer te sépara de la nature. Je ne te dirai point si je te plaignis , ou si je sentis du plaisir à te voir élevé jusqu'à moi. J'appaisai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une seconde naissance , & sortir d'une servitude où tu devois toujours obéir , pour entrer dans une servitude où tu devois commander. Je pris soin de ton éducation. La sévérité , toujours inséparable des instructions , te fit longtemps ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant : & je te dirai que je t'aimois comme un père aime son fils , si ces noms de père & de fils pouvoient convenir à notre destinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens , qui n'ont jamais cru. Il est impossible que tu n'y contractes bien des souillures. Comment le prophète pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ses ennemis ? Je voudrois que

mon maître fit, à son retour, le pèlerinage de la Mecque :
vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

*Du ferroil d'Ispahan , le 10 de la
lune de Gemmadi 1711.*

L E T T R E X V I .

*U S B E K au mollak M E H E M E T A L I , gardien des
trois tombeaux.*

A Com.

P O U R Q U O I vis-tu dans les tombeaux , divin mollak ? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles. Tu te caches , sans doute , de peur d'obscurcir le soleil : tu n'as point de taches comme cet astre ; mais , comme lui , tu te couvres de nuages.

Ta science est un abyssine plus profond que l'océan : ton esprit est plus perçant que Zulfagar , cette épée d'Hali , qui avoit deux pointes : tu sçais ce qui se passe dans les neuf chœurs des puissances célestes : tu lis l'alcoran sur la poitrine de notre divin prophète ; & , lorsque tu trouves quelque passage obscur , un ange , par son ordre , déploie ses ailes rapides , & descend du trône , pour t'en révéler le secret.

Je pourrois , par ton moyen , avoir avec les séraphins une intime correspondance : car enfin , treizième iman , n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutissent , & le point de communication entre l'abyssine & l'empirée ?

Je suis au milieu d'un peuple profane : Permits que je me purifie avec toi : souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrés que tu habites : distingue-moi des méchans , comme on distingue , au lever de l'aurore , le filer blanc d'avec le

filet noir : aide-moi de tes conseils : prends soin de mon ame : enyvre-la de l'esprit des prophètes : nourris-la de la science du paradis ; & permets que je mette ses plaies à tes pieds. Adresse tes lettres sacrées à Erzeron, où je resterai quelques mois.

*D'Erzeron, le 11 de la lune
de Gemmadi, 2, 1711.*

L E T T R E X V I I .

U S B E K au même.

JE ne puis, divin mollak, calmer mon impatience : je ne sçaurois attendre ta sublime réponse. J'ai des doutes , il faut les fixer : je sens que ma raison s'égare ; ramène-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, source de lumière ; foudroie, avec ta plume divine, les difficultés que je vais te proposer ; fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre législateur nous prive de la chair de pourceau , & de toutes les viandes qu'il appelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que, pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps ? Il me semble que les choses ne sont en elles-même ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet, qui puisse les rendre telles. La boue ne nous paroît sale, que parce qu'elle blesse notre vue, ou quelqu'autre de nos sens : mais, en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or & les diamans. L'idée de souillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en

avons. Si les corps de ceux qui ne se lavent point ne bleffoient ni l'odorat , ni la vue , comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs ?

Les sens , divin mollak , doivent donc être les seuls juges de la pureté , ou de l'impureté des choses ? Mais , comme les objets n'affectent point les hommes de la même manière ; que ce qui donne une sensation agréable aux uns , en produit une dégoûtante chez les autres ; il suit que le témoignage des sens ne peut servir ici de règle : à moins qu'on ne dise que chacun peut , à sa fantaisie , décider ce point , & distinguer ; pour ce qui le concerne , les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même , sacré mollak , ne renverferoit-il pas les distinctions établies par notre divin prophète , & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges ?

*D'Erzeron , le 20 de la lune
de Gemmadi , 2 , 1711.*

L E T T R E X V I I I .

MEHEMET ALI , serviteur des prophètes , à USBEK.

A Erzeron.

VOUS nous faites toujours des questions qu'on a faites mille fois à notre saint prophète. Que ne lisez-vous les traditions des docteurs ? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence ? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux ! qui , toujours embarrassés des choses de la terre , n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel , & qui révérez la condition des mollaks , sans oser , ni l'embrasser , ni la suivre !

Profanes !

Profanes ! qui n'entrez jamais dans les secrets de l'éternel^{*} vos lumières ressemblent aux ténèbres de l'abyssine ; & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussière que vos pieds font élever , lorsque le soleil est dans son midi dans le mois ardent de chahban.

Aussi le zénith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums^{*} : Votre vaine philosophie est cet éclair , qui annonce l'orage & l'obscurité : vous êtes au milieu de la tempête , & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut , pour cela , que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint prophète , lorsque , tenté par les chrétiens , éprouvé par les juifs , il confondit également les uns & les autres.

Le juif Abdias Ibesalon † lui demanda pourquoi dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'est pas sans raison , répondit Mahomet : c'est un animal immonde ; & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main , avec de la boue , la figure d'un homme ; il la jeta à terre , & lui cria , Levez-vous. Sur le champ , un homme se leva , & dit : Je suis Japhet , fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort , lui dit le saint prophète ? Non , répondit-il : mais , quand tu m'as réveillé , j'ai cru que le jour du jugement étoit venu ; & j'ai eu une si grande frayeur , que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or ça , raconte-moi , lui dit l'envoyé de dieu , toute l'histoire de l'arche de Noé. Japhet obéit , & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois ; après , quoi il parla ainsi :

Nous mêmes les ordures de tous les animaux dans un côté

^{*} Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

† Tradition mahométane.

de l'arche : ce qui la fit si fort pencher , que nous en eûmes une peur mortelle ; sur-tout nos femmes , qui se lamentoient de la belle manière. Notre père Noé ayant été au conseil de dieu , il lui commanda de prendre l'éléphant , & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures , qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous , Usbek , que , depuis ce temps-là , nous nous en soyons abstenus , & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde ?

Mais , comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures , il s'éleva une telle puanteur dans l'arche , qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer ; & il sortit de son nez un rat , qui alloit rongean tout ce qui se trouvoit devant lui : ce qui devint si insupportable à Noé , qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le front , qui éternua aussi , & fit sortir de son nez un chat. Croyez-vous que ces animaux soient encore immondes ? Que vous en semble ?

Quand donc vous n'appercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses , c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres , & que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre dieu , les anges & les hommes. Vous ne sçavez pas l'histoire de l'éternité ; vous n'avez point lu les livres qui sont écrits au ciel ; ce qui vous en a été révélé n'est qu'une petite partie de la bibliothèque divine : & ceux qui , comme nous , en approchent de plus près , tandis qu'ils sont en cette vie , sont encore dans l'obscurité & les ténèbres. Adieu. Mahomet soit dans votre cœur.

*De Com , le dernier de la
lune de Chahban 1711.*

L E T T R E X I X .

*USBEK à son ami RUSTAN.**à Ispahan.*

Nous n'avons séjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche , nous sommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne, on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foiblesse de l'empire des Osmanlins. Ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux & tempéré , mais par des remèdes violens , qui l'épuisent & le minent sans cesse.

Les bachas , qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent , entrent ruinés dans les provinces , & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices. Les places sont démantelées , les villes désertes , les campagnes désolées , la culture des terres & le commerce entièrement abandonnés.

L'impunité règne dans ce gouvernement sévère : les chrétiens qui cultivent les terres , les juifs qui lèvent les tributs , sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine ; & par conséquent l'ardeur de les faire valoir , ralentie : il n'y a ni titre , ni possession , qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts , qu'ils ont négligé jusques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe se raffinent tous les jours , ils restent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions , qu'après qu'elles s'en sont servi mille fois contre eux.

F ij

Ils n'ont aucune expérience sur la mer, point d'habileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de chrétiens, fortis d'un rocher *, font suer les Ottomans, & fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presque avec peine que les Européens, toujours laborieux & entrepreneurs, viennent le faire : ils croient faire grâce à ces étrangers, de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée ; je n'ai trouvé que Smirne qu'on puisse regarder comme une ville riche & puissante : Ce sont les Européens qui la rendent telle ; & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui, avant deux siècles, sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

* Ce sont, apparemment, les chevaliers de Malthe.

*De Smirne, le 2 de la lune
de Rahmazan 1711.*

L E T T R E X X.

USBEK à ZACHÏ. sa femme.

Au ferraïl d'Ispahan.

Vous m'avez offensé, ZachÏ ; & je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le temps de changer de conduite, & d'appaiser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée seule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de sa tête son infidélité & sa perfidie.

Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinés à vous servir? Vous avez beau me dire que des eunuques ne sont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite : Cela ne suffit, ni pour vous, ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une chose que les loix du serrail vous défendent ; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous exposant à des regards ; que dis-je, à des regards? peut-être aux entreprises d'un perfide, qui vous aura souillée par ses crimes, & plus encore par ses regrets, & le désespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs, qui sont si surpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pu briser ces verrous & ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre : & peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner ; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacrilèges ; que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son maître ; que, couverte de vos habits, vous ayez laissé cette foible barrière entre lui & vous ; que, frappé lui-même d'un sanit respect, il ait baissé les yeux ; que, manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare : Quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir. Et, si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir

vos inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire ? Que feriez vous encore , si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison , comme il est pour vos compagnes un asyle favorable contre les atteintes du vice, un temple sacré où votre sexe perd sa foiblesse , & se trouve invincible , malgré tous les désavantages de la nature ? Que feriez-vous, si , laissée à vous-même, vous n'aviez, pour vous défendre, que votre amour pour moi, qui est si grièvement offensé, & votre devoir, que vous avez si indignement trahi ? Que les mœurs du pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils esclaves ! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils. Sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine : Comme si, dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige est de n'avoir pas à sa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre première esclave ? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienséance : voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge sévère ; je ne suis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

*De Smirne, le 12 de la lune
de Zilcalé 1711.*

LETTRE XXI.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE BLANC.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre ; ou plutôt vousle deviez, lorsque vous souffrîtes la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieillesse froide & languissante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilège sur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous souffrez que ceux dont la conduite vous est confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber sur eux, & sur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils instrumens, que je puis briser à ma fantaisie ; qui n'existez qu'autant que vous sçavez obéir ; qui n'êtes dans le monde, que pour vivre sous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même ont besoin de votre bassesse ; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la soumission, d'autre ame que mes volontés, d'autre espérance que ma félicité ?

Je sçais que quelques-unes de mes femmes souffrent impatiemment les loix austères du devoir ; que la présence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux, qui leur sont donnés pour les ramener à leur époux ; je le sçais : Mais vous qui vous prêtez à ce désordre, vous serez puni d'une manière à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les prophètes du ciel, & par Hali le plus

grand de tous , que , si vous vous écarterz de votre devoir ; je regarderai votre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds.

*De Smirne , le 12 de la lune
de Zilcadé 1711.*

L E T T R E X X I I.

J A R O N a u P R E M I E R E U N U Q U E.

A mesure qu'Usbek s'éloigne du ferrail , il tourne sa tête vers ses femmes sacrées : il soupire , il verse des larmes : sa douleur s'aigrit , ses soupçons se fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer , avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui : il craint pour ce qui lui est mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre sous tes loix , & partager tes soins. Grand dieu ! qu'il faut de choses pour rendre un seul homme heureux !

La nature sembloit avoir mis les femmes dans la dépendance , & les en avoir retirées : le désordre naissoit entre les deux sexes , parce que leurs droits étoient réciproques. Nous sommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie : nous avons mis , entre les femmes & nous , la haine ; & , entre les hommes & les femmes , l'amour.

Mon front va devenir sévère. Je laisserai tomber des regards sombres. La joie fuira de mes lèvres. Le dehors sera tranquille , & l'esprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vicieillesse , pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaisir à suivre mon maître dans l'occident :
mais

mais ma volonté est son bien. Il veut que je garde ses femmes : je les garderai avec fidélité. Je sçais comment je dois me conduire avec ce sexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir superbe; & qu'il est moins aisé d'humilier, que d'anéantir. Je tombe sous tes regards.

*De Smirne, le 12 de la lune
de Zilcadé 1711.*

L E T T R E X X I I I.

USBEK à son ami IBBEN.

A Smirne.

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une ville nouvelle; elle est un témoignage du génie des ducs de Toscane, qui ont fait, d'un village marécageux, la ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalousies : elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile *. Leurs beaufrères, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir, sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un mahométan, de voir, pour la première fois, une ville chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes : il y a, jusques dans les moindres bagatelles, quelque chose de singulier, que je sens, & que je ne sçais pas dire.

* Les Persanes en ont quatre.

Nous partirons demain pour Marseille : notre séjour n'y fera pas long. Le dessein de Rica, & le mien, est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siège de l'empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui sont une espèce de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois persuadé que je t'aimerai toujours.

*De Livourne, le 12 de la
lune de Saphar 1712.*

LETTRE XXIV.

RICHA à IBBEN.

A Smirne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on s'est adressé, & qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jureroit qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée ; & que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être ; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François : ils courent ; ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tom-

ber en syncope. Pour moi , qui ne suis point fait à ce train , & qui vais souvent à pied sans changer d'allure , j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude , que je reçois régulièrement & périodiquement : un homme , qui vient après moi & qui me passe , me fait faire un demi-tour ; & un autre , qui me croise de l'autre côté , me remet soudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai pas fait cent pas , que je suis plus brisé que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse , quant à présent , te parler à fond des mœurs & des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée , & je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or , comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui , parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets , plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres , n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; & , par un prodige de l'orgueil humain , ses troupes se trouvoient payées , ses places munies , & ses flottes équipées.

D'ailleurs , ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor , & qu'il en ait besoin de deux , il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux ; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir , & qu'il n'ait point d'argent , il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent ; & ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux , en les tou-

chant ; tant est grande la force & la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui , qui n'est pas moins maître de son esprit , qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'on mange n'est pas du pain , ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin ; & mille autres choses de cette espèce.

Et, pour le tenir toujours en haleine , & ne point lui laisser perdre l'habitude de croire , il lui donne , de temps en temps , pour l'exercer , de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit , qu'il appella *constitution* , & voulut obliger , sous de grandes peines , ce prince & ses sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réussit à l'égard du prince , qui se soumit aussitôt , & donna l'exemple à ses sujets : mais quelques-uns d'entr'eux se révoltèrent , & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte , qui divise toute la cour , tout le royaume , & toutes les familles. Cette constitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens disent avoir été apporté du ciel : c'est proprement leur alcoran. Les femmes , indignées de l'outrage fait à leur sexe , soulèvent tout contre la constitution : elles ont mis les hommes de leur parti , qui , dans cette occasion , ne veulent point avoir de privilège. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal ; & , par le grand Hali ! il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi : car , puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre , & que nos prophètes nous disent qu'elles n'entreront

point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis?

J'ai oui raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles, qui l'entouroient : on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans ; & que, malgré les soins infatigables de certains devins, qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui ; ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On diroit qu'ils existent en général, & qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le génie & le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère & du génie persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différens.

*De Paris, le 4 de la lune
de Rebiab, 2, 1712.*



L E T T R E X X V.

*USBEK à IBBEN.**A Smirne.*

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smirne, dans le dessein de voir l'Italie ; que l'unique but de son voyage est de s'instruire, & de se rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui fera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue lettre ; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude : pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous a fait à Smirne, & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnoissans & aussi fidèles que nous !

Puissé-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent si doucement entre deux amis ! Adieu.

*De Paris, le 4 de la lune
de Rebiab, 2, 1712.*



L E T T R E X X V I .

*USBEK à ROXANE.**Au serrail d'Ispahan.*

QUE vous êtes heureuse , Roxane , d'être dans le doux pays de Perse , & non pas dans ces climats empoisonnés , où l'on ne connoît ni la pudeur , ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon serrail comme dans le séjour de l'innocence , inaccessible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir : jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs : votre beau-père même , dans la liberté des festins , n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir . Heureuse Roxane ! quand vous avez été à la campagne , vous avez toujours eu des eunuques , qui ont marché devant vous , pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue . Moi-même , à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur , quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor , que vous défendiez avec tant de constance ! Quel chagrin pour moi , dans les premiers jours de notre mariage , de ne pas vous voir ! Et quelle impatience , quand je vous eus vue ! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas ; vous l'irritiez , au contraire , par les refus obstinés d'une pudeur alarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse . Vous souvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos esclaves , qui me trahirent , & vous déroberent à mes recherches ? Vous souvient-il de cet autre , où , voyant vos larmes impuissantes ,

vous employâtes l'autorité de votre mère , pour arrêter les fureurs de mon amour ? Vous souvient-il , lorsque toutes les ressources vous manquèrent , de celles que vous trouvâtes dans votre courage ? Vous prîtes un poignard , & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit , s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passèrent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules : vous ne vous rendîtes pas même , après avoir été vaincue : vous défendîtes jusqu'à la dernière extrémité une virginité mourante : vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage , non pas comme un époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une possession tranquille ; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs , sans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci , vous n'auriez pas été si troublée. Les femmes y ont perdu toute retenue ; elles se présentent devant les hommes à visage découvert , comme si elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voient dans les mosquées , les promenades , chez elles-même ; l'usage de se faire servir par des eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité , & de cette aimable pudeur qui règne parmi vous , on voit une impudence brutale , à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui , Roxane , si vous étiez ici , vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu ; vous fuiriez ces abominables lieux , & vous soupireriez

riez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses; quand vous vous parez de vos plus beaux habits; quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les grâces de la danse, & par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire; & quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuses, je ne sçau-rois, Roxané, douter de votre amitié.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le désir continuel de plaire qui les occupe, sont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin qu'une pareille conduite devrait le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer absolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes assez abandonnées, pour aller jusques-là: elles portent toutes dans leur cœur un certain caractère de vertu, qui y est gravé, que la naissance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige; mais, quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révolte.

TOME III.

H

Aussi, quand nous vous enfermons si étroitement, que nous vous faisons garder par tant d'esclaves, que nous gênons si fort vos desirs, lorsqu'ils veulent trop loin; ce n'est pas que nous craignons la dernière infidélité: mais c'est que nous savons que la pureté ne sauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chasteté, si long-temps éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les desirs que votre seule vertu sçait soumettre;

*De Paris, le 7 de la lune
de Regeb 1712.*

LETTRE XXVII.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

Nous sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la ville du soleil*.

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boîte, où il y avoit quelques présens pour toi: tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cent lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes, aussi facilement que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marseille, d'où il part continuellement des vaisseaux pour Smirne: de-là, il envoie celles qui sont pour la Perse, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Ispahan.

* Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite : la force de sa constitution, sa jeunesse & sa gaieté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien ; mon corps & mon esprit sont abattus : je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes : ma santé, qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nefir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis. Si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes ; & , si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bientôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce fêxe, qui se fait entendre aux rochers, & remue les choses inanimées.

Adieu, Nefir. J'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

*De Paris, le 5 de la lune
de Chahban 1712.*

LETTRE XXVIII.

*RICA à ***.*

JE vis hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dinée, & va jouer une espèce de scène, que j'ai entendu appeler comédie. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on

Hij

nomme le théâtre. Aux deux côtés , on voit , dans de petits réduits , qu'on nomme loges , des hommes & des femmes qui jouent ensemble des scènes muettes , à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse.

Ici , c'est une amante affligée , qui exprime sa langueur ; une autre , plus animée , dévore des yeux son amant , qui la regarde de même : toutes les passions sont peintes sur les visages , & exprimées avec une éloquence qui , pour être muette , n'en est que plus vive. Là , les actrices ne paroissent qu'à demi-corps ; & ont ordinairement un manchon , par modestie , pour cacher leurs bras. Il y a , en bas , une troupe de gens debout , qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre ; & ces derniers rient , à leur tour , de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine , sont quelques gens , qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé , pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être par-tout ; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent , montent avec une adresse surprenante d'étagé en étagé ; ils sont en haut , en bas , dans toutes les loges ; ils plongent , pour ainsi dire ; on les perd , ils reparoissent ; souvent ils quittent le lieu de la scène , & vont jouer dans un autre. On en voit même qui , par un prodige qu'on n'auroit osé espérer de leurs béquilles , marchent , & vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles où l'on joue une comédie particulière : on commence par des révérences , on continue par des embrassades : on dit que la connoissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet , on dit que les princesses , qui y règnent , ne sont point cruelles ; & , si on en excepte deux ou trois heures du jour , où elles sont assez sau-

vages, on peut dire que, le reste du temps, elles sont traitables, & que c'est une yvresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis icise passe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'opéra : toute la différence est qu'on parle à l'un, & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se déshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes si bien connoissance, que, le lendemain, je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

Je suis la plus malheureuse fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueuse actrice de l'opéra. Il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en prêtresse de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver ; & , sans respect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le sacrifice que je lui ai fait, il se met à rire, & me soutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me présenter sur le théâtre : car je suis, sur le chapitre de l'honneur, d'une délicatesse inconcevable ; & je soutiens toujours, qu'à une fille bien née, il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie. Avec cette délicatesse, vous jugez bien que ce jeune abbé n'eût jamais réussi, s'il ne m'avoit promis de se marier avec moi : un motif si légitime me fit passer sur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais, puis que son infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guère de quoi vivre : car, à présent que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes, ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai appris, par

un homme de votre suite , que l'on faisoit un cas infini , dans votre pays , d'une bonne danseuse ; & que , si j'étois à Isphahan , ma fortune seroit aussitôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection , & m'emmener avec vous dans ce pays-là , vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui , par sa vertu & sa conduite , ne se rendroit pas indigne de vos bontés. Je suis.

*De Paris , le 2 de la lune
de Chival 1712.*

LETTRE XXIX.

RICA à IB BEN.

A Smirne.

LE pape est le chef des Chrétiens. C'est une vieille idole ; qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes même ; car il les déposoit aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois d'Irimate & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle saint Pierre : & c'est certainement une riche succession ; car il a des trésors immenses , & un grand pays sous sa domination.

Les évêques sont des gens de loi qui lui sont subordonnés , & ont , sous son autorité , deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés , ils sont , comme lui , des articles de foi. Quand ils sont en particulier , ils n'ont guère d'autre fonction , que de dispenser d'accomplir la loi. Car tu sçauras que la religion chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles : & , comme on a jugé

qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs, que d'avoir des évêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : de sorte que, si on ne veut pas faire le rahmazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre les défenses de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'évêque, ou au pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulèvent entr'eux mille questions nouvelles sur la religion : on les laisse disputer long-temps, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appelés hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie ; & , quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire appeller orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai oui dire qu'en Espagne & en Portugal, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice !

Sans cela, un pauvre diable est bien embarrassé. Quand il jureroit, comme un païen, qu'il est orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique : il auroit beau donner sa distinction, point de distinction ; il seroit en cendres, avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres juges présument qu'un accusé est innocent ; ceux-ci le présument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour règle, de se déterminer du côté de la rigueur ; apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais : Mais, d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils sont, dans leur sentence, un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de souffre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang, & sont au désespoir de les avoir condamnés : mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des prophètes ! Ces tristes spectacles y sont inconnus *. La sainte religion que les anges y ont apportée se défend par sa vérité même ; elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

* Les Persans sont les plus tolérans de tous les mahométans.

*De Peris, le 4 de la lune
de Chalvat 1712,*



L E T T R E

L E T T R E X X X.

*RICA au même.**A Smirne.*

Les habitans de Paris font d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai , je fus regardé comme si j'avois été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans , tous vouloient me voir. Si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres; si j'étois aux thuilleries, je voyois aussitôt un cercle se former au-tour de moi; les femmes même faisoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : si j'étois aux spectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entr'eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable! je trouvois de mes portraits partout; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare ; &, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me ferois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, & à en endosser un à l'euro péenne, pour voir s'il resteroit encore, dans ma physionomie, quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprécié au

TOME III.

I

plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un instant, l'attention & l'estime publique ; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demourois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : Mais, si quelqu'un, par hasard, apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussitôt au-tour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?

*De Paris, le 6 de la lune
de Chalval 1712.*

LETTRE XXXI.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

JE suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être surpris en arrivant à Venise : on sera toujours étonné de voir une ville, des tours & des mosquées sortir de dessous l'eau, & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire, d'eau vive ; il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophète ; il ne la regarde jamais, du haut du ciel, qu'avec colère.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre

dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les superstitions européennes; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie; j'étudie les arts; enfin je fors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naissance.

*De Venise, le 16 de la lune
de Chaival 1712.*

L E T T R E X X X I I.

*RICA à ***.*

J'ALLAI, l'autre jour, voir une maison où l'on entretient environ trois cent personnes assez pauvrement. J'eus bientôt fait; car l'église & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais; plusieurs d'entr'eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi; & m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris, J'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai; suivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me sauva adroitement des carrosses & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit: Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes? Je suis aveugle, monsieur, me répondit-il. Comment! lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire? Il est aveugle aussi,

I ij

me répondit-il : il y a quatre cent ans que nous sommes trois cent aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandiez : je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette église, où, je vous jure, j'embarrasserai plus les gens qu'ils ne m'embarrasseront.

*De Paris, le 17 de la lune
de Chawal 1712.*

LETTRE XXXIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE vin est si cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin alcoran, qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le présent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie & la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance ; c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices & de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes : La loi interdit à nos princes l'usage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même ; cet usage, au contraire, est permis aux princes chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même. Dans une débauche licentieuse, on se révolte avec fureur contre les préceptes ; & la loi, faite pour nous

rendre plus justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais, quand je désapprouve l'usage de cette liqueur, qui fait perdre la raison, je ne condamne pas de même ces boisons qui l'égaient. C'est la sagesse des Orientaux, de chercher des remèdes contre la tristesse, avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un philosophe, qu'on appelle Sénèque : mais les Asiatiques, plus sensés qu'eux, & meilleurs physiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remèdes, de la fatalité du destin, de l'ordre de la providence, & du malheur de la condition humaine. C'est se moquer, de vouloir adoucir un mal, par la considération que l'on est né misérable : il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions, & traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable.

L'ame, unie avec le corps, en est sans cesse tyrannisée. Si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurés, s'ils ne sont pas en quantité suffisante, nous tombons dans l'accablement & dans la tristesse : mais, si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impressions qui l'égaient, & elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement & sa vie.

*De Paris, le 25 de la lune
de Zilcadé 1713.*

LETTRE XXXIV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LES femmes de Perse sont plus belles que celles de France; mais celles de France sont plus jolies. Il est difficile de ne point aimer les premières, & de ne se point plaire avec les secondes: les unes sont plus tendres & plus modestes, les autres sont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y mènent; elles ne jouent, ni ne veillent; elles ne boivent point de vin, & ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le ferrail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs: c'est une vie unie, qui ne pique point; tout s'y ressent de la subordination & du devoir; les plaisirs même y sont graves, & les joies sévères; & on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes même n'ont pas en Perse la gaieté qu'ont les François: on ne leur voit point cette liberté d'esprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où, de père en fils, personne n'a ri, depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux: ils ne se voient que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue:

ils se retirent dans leurs maisons , où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend ; de manière que chaque famille est , pour ainsi dire , isolée.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci , il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs , c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves , dont le cœur & l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition. Ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu , que l'on tient de la nature , & ils les ruinent , depuis l'enfance qu'ils vous obsèdent.

Car, enfin, défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable , qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre , & s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains ; qui est méprisable par sa fidélité même , qui est la seule de ses vertus , parce qu'il y est porté par envie , par jalousie & par désespoir ; qui, brûlant de se venger des deux sexes , dont il est le rebut , consent à être tyrannisé par le plus fort , pourvu qu'il puisse désoler le plus foible ; qui , tirant de son imperfection , de sa laideur & de sa difformité , tout l'éclat de sa condition , n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui enfin , rivé pour jamais à la porte où il est attaché , plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent , se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne , où , chargé de la jalousie de son maître , il a exercé toute sa bassesse ?

*De Paris , le 14 de la lune
de Zilhagé 1713.*



L E T T R E X X X V.

USBEK à GEMCHID, son cousin, dervis du brillant monastère de Tauris.

QUE penfes-tu des chrétiens, sublime dervis ? Crois-tu qu'au jour du jugement ils feront, comme les infidèles turcs, qui serviront d'âmes aux juifs, & les mèneront au grand trot en enfer ? Je ſçais bien qu'ils n'iront point dans le ſéjour des prophètes, & que le grand Hali n'eſt point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été aſſez heureux pour trouver des moſquées dans leur pays, crois-tu qu'il ſoient condamnés à des châtimens éternels ? & que dieu les puniſſe pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître ? Je puis te le dire : j'ai ſouvent examiné ces chrétiens ; je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne reſſemblent point à ces infidèles que nos ſaints prophètes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils reſuſoient de croire aux miracles du ciel : ils ſont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténèbres de l'idolâtrie, avant que la divine lumière vint éclairer le viſage de notre grand prophète.

D'ailleurs, ſi l'on examine de près leur religion, on y trouvera comme une ſemence de nos dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la providence, qui ſemble les avoir voulu préparer par-là à la conſervation générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la polygamie triomphante*, dans lequel il eſt prouvé que la polygamie eſt ordonnée

donnée aux chrétiens. Leur baptême est l'image de nos ablutions légales ; & les chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette première ablution, qu'ils croient devoir suffire pour toutes les autres. Leurs prêtres & leurs moines prient, comme nous, sept fois le jour. Ils espèrent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la résurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec lesquelles ils espèrent fléchir la miséricorde divine. Ils rendent un culte aux bons anges, & se méfient des mauvais. Ils ont une sainte crédulité pour les miracles que dieu opère par le ministère de ses serviteurs. Ils reconnoissent, comme nous, l'insuffisance de leurs mérites, & le besoin qu'ils ont d'un intercesseur auprès de dieu. Je vois par-tout le mahométisme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire ; la vérité s'échappe, & perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra sur la terre que des vrais croyans. Le temps, qui consume tout, détruira les erreurs même. Tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendard : tout, jusques à la loi, sera consommé ; les divins exemplaires seront enlevés de la terre, & portés dans les célestes archives.

*De Paris, le 20 de la lune
de Zilhagé 1713.*



L E T T R E X X X V I .

*USBEK à RHEDI.**A Venise.*

LE café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles ; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le café de telle manière, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais, ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles. Par exemple : lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qu'il se puisse imaginer : il s'agissoit de la réputation d'un vieux poëte grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, aussi bien que le temps de sa mort. Les deux partis avoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qui falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais, parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on se disoit cordialement, de part & d'autre, des injures si grossières, on faisoit des plaisanteries si amères, que je n'admirois pas moins la manière de disputer, que le sujet de la dispute. Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller, devant un de ces défenseurs du poëte grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne seroit pas

mal relevé ! & je crois que ce zèle, si délicat sur la réputation des morts, s'embraseroit bien pour défendre celle des vivans ! Mais, quoi qu'il en soit, ajoutois-je, dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable ! Ils frappent à présent des coups en l'air ; mais que seroit-ce, si leur fureur étoit animée par la présence d'un ennemi ?

Ceux dont je te viens de parler disputent en langue vulgaire ; & il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare, qui semble ajouter quelque chose à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaisse de ces sortes de gens : ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens obscurs & de fausses conséquences. Ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre. On a vu une nation entière, chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

*De Paris, le dernier de la lune
de Zilhagé 1713.*

LETTRE XXXVII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple ; dans nos histoires, d'un monarque qui ait si longtemps régné.

K ij

On dit qu'il possède à un très-haut degré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son état : on lui a souvent entendu dire que, de tous les gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguste sultan, lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la politique Orientale !

J'ai étudié son caractère, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre : par exemple, il a un ministre qui n'a que dix-huit ans, & une maîtresse qui en a quatrevingt : il aime sa religion, & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur : quoiqu'il fuie le tumulte des villes, & qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires ; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être, en même temps, comblé de plus de richesses qu'un prince n'en sçauroit espérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent ; mais il paye aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines : souvent il préfère un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles : il ne croit pas que la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution des graces ; &, sans examiner si celui qu'il comble de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique , sur-tout dans ses bâtimens : il y a plus de statues dans les jardins de son palais , que de citoyens dans une grande ville. Sa garde est aussi forte que celle du prince devant qui tous les trônes se renversent ; ses armées sont aussi nombreuses , ses ressources aussi grandes , & ses finances aussi inépuisables.

*De Paris , le 7 de la lune
de Maharram 1713.*

LETTRE XXXVIII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

C'EST une grande question , parmi les hommes , de sçavoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté , que de la leur laisser. Il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime ; nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant ; ils répondent que dix femmes, qui obéissent , embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent , à leur tour , que les Européens ne sçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidelles ; on leur répond que cette fidélité , qu'ils vantent tant , n'empêche point le dégoût , qui suit toujours les passions satisfaites ; que nos femmes sont trop à nous ; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à désirer , ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique & prévient la corruption.

Peut-être qu'un homme, plus sage que moi, seroit embarrassé de décider : car, si les Asiatiques sont fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens sont fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde ; ils seront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de sçavoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un philosophe très-galant : la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire, que nous avons sur elles, est une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, &c, par conséquent, plus d'humanité &c de raison. Ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel ; celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les pays ; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilège ? Est-ce parce que nous sommes les plus forts ? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi. Eprouvons-les dans les talents que l'éducation n'a point affoiblis ; &c nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris ; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis ; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe ; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher Ibhen, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophète a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris : leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

*De Paris, le 26 de la lune
de Gemmadi, 2, 1713.*

L E T T R E X X X I X.

*HAGI * IBBI, au juif BEN JOSUÉ, profélyte mahométan.*

A Smirne.

IL me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans, qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires ; comme si la nature souffroit une espèce de crise, & que la puissance céleste ne produisit qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui, par les décrets de sa providence, avoit ré-

* *Hagi* est un homme qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

solu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand prophète, pour enchaîner Satan, créa une lumière deux mille ans avant Adam, qui, passant, d'élû en élû, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusques à lui, comme un témoignage autentique qu'il étoit descendu des patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophète, que dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne cessât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut sur son visage dès sa naissance : la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même ; toutes les idoles se prosternèrent ; les trônes des rois furent renversés ; Lucifer fut jetté au fond de la mer ; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abyssine, & s'enfuit sur le mont Cabès, d'où, avec une voix terrible, il appella les anges.

Cette nuit, dieu posa un terme entre l'homme & la femme ; qu'aucun d'eux ne put passer. L'art des magiciens & négromans se trouva sans vertu. On entendit une voix du ciel qui disoit ces paroles, J'ai envoyé au monde mon ami fidèle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, historien arabe, les générations des oiseaux, des nuées, des vents, & tous les escadrons des anges, se réunirent pour élever cet enfant, & se disputèrent cet avantage. Les oiseaux disoient, dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent ; parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, & disoient : C'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter ; de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les nuées, non ; c'est à nos soins qu'il sera consacré, parce que nous lui ferons part, à tous les instans, de la fraîcheur

fraîcheur des eaux. Là dessus, les anges indignés s'écrioient : Que nous restera-t-il donc à faire ? Mais une voix du ciel fut entendue , qui termina toutes les disputes : Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels , parce qu'heureuses les mammelles qui l'allaiteront , & les mains qui le toucheront , & la maison qu'il habitera , & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages si éclatans , mon cher Josué ; il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriser sa mission divine , à moins de renverser la nature , & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre ?

*De Paris , le 20 de la lune
de Rhégéb 1713.*

L E T T R E X L.

USBEK à IBREN.

A Smirne.

D'E's qu'un grand est mort, on s'assemble dans une mosquée, & l'on fait son oraison funèbre, qui est un discours à sa louange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funèbres. Il faut pleurer les hommes à leur naissance , & non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies , & tout l'attirail lugubre , qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes même de sa famille, & la douleur de ses amis , qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire ?

Nous sommes si aveugles , que nous ne sçavons quand

TOME III.

L

nous devons nous affliger, ou nous réjouir : nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses, ou de fausses joies.

Quand je vois le Mogol, qui, toutes les années, va sottement se mettre dans une balance, & se faire peser comme un bœuf; quand je vois les peuples se réjouir de ce que ce prince est devenu plus matériel, c'est-à-dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

*De Paris, le 20 de la lune
de Rhégéb 1713.*

LET TRE XLI.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR à USBEK:

ISMAEL, un de tes eunuques noirs, vient de mourir, magnifique seigneur; & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les eunuques sont extrêmement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir, que tu as à la campagne : mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacraît à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'est son avantage, je voulus l'autre jour user, à son égard, d'un peu de rigueur; &, de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mit en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'ose pas même regarder : mais il se mit à hurler, comme si on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçu ce dessein, que par un desir infatiable de vengeance sur certaines raille-

ries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure, par les cent mille prophètes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chère, &c hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

*Du ferrail de Fatmé, le 7 de la
lune de Maharram 1713.*

LETTRE XLII.

PHARAN à USBEK, son souverain seigneur.

SI tu étois ici, magnifique seigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc ; & il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable ; il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : J'ai un maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre !

Je te l'avoue, magnifique seigneur : je ne me croyois pas destiné à de plus grandes misères : mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées ; c'est-à-dire, à une exécution, qui

L ij

seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui ; en naissant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur : mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, si je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime seigneur, dans une humilité profonde. Fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée ; & qu'il ne soit pas dit que, par ton ordre, il y ait sur la terre un malheureux de plus.

*Des jardins de Fatmé, le 7 de la
lune de Moharram 1713.*

LETTRE XLIII.

USBÈK à PHARAN.

Aux jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoissez ces sacrés caractères ; faites-les baiser au grand eunuque, & à l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous : dites-leur d'acheter l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir, comme si vous m'aviez toujours devant les yeux ; car sçachez que, plus mes bontés sont grandes, plus vous serez puni, si vous en abusez.

*De Paris, le 25 de la lune
de Rhégeb 1713.*



LETTRE XLIV.

*USBEK à RHEDI.**A Venise.*

IL y a, en France, trois sortes d'états; l'église, l'épée, & la robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres: tel, par exemple, que l'on devroit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi; chacun s'élève au-dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressembloient tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grâce d'un de nos monarques, lui souhaila mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fit gouverneur d'Erivan.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaisseau françois ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre. Il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol: il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un parasol, en forme de dais, le couvroit de l'ardeur du soleil; tous ses ornemens & ceux de la reine, sa femme, consistoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom de-

voit être porté d'un pôle à l'autre : & , à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre , il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le kan de Tartarie a diné, l'un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble : & ce barbare , qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ses esclaves, & les insulte régulièrement deux fois par jour.

*De Paris, le 28 de la lune
de Rhégeb 1713.*

LETTRE XLV.

RICA à USBEK.

*A***.*

HIER matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque société, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa peruke de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir ; & il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux sages précautions, avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il ; j'ai besoin de vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire, & je serai bien aise que ce soit avec vous : il faut, premièrement, que nous allions,

rue saint Honoré, parler à un notaire, qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauxbourg saint Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus; & j'espère passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, & établissons l'équipage. En effet, nous achetâmes, non seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises, en moins d'une heure: tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur-tout ceci: & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singulière de richesses & de pauvreté; de manière que je ne sçavois que croire. Mais enfin, je rompis le silence; & le tirant à part, je lui dis, Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela? Moi, dit-il: venez dans ma chambre; je vous montrerai des trésors immenses, & des richesses enviées des plus grands monarques: mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis. Nous grimpons à son cinquième étage; & par une échelle, nous nous guindons à un sixième, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre: j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'un homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains

que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle & un million d'autres cherchèrent toujours, est venu jusques à moi ; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire !

Je sortis, & je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colère, & laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain ; & , si tu veux , nous reviendrons ensemble à Paris.

*De Paris , le dernier de la
lune de Rhégeb 1713.*

LETTRE XLVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

JE vois ici des gens qui disputent, sans fin, sur la religion : mais il semble qu'ils combattent en même temps à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens ; & c'est ce qui me touche : car, dans quelque religion qu'on vive, l'observation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il professe ?

professe? Mais le moyen le plus sûr, pour y parvenir, est sans doute d'observer les règles de la société, & les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on est assuré de lui plaire en les aimant aussi ; c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent.

Par là, on est bien plus sûr de plaire à dieu, qu'en observant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-même ; elles ne sont bonnes qu'avec égard, & dans la supposition que dieu les a commandées : Mais c'est la matière d'une grande discussion : on peut facilement s'y tromper ; car il faut choisir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à dieu cette prière : Seigneur, je n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet : je voudrois vous servir selon votre volonté ; mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma prière, je ne sçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je sois assis ; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva, l'autre jour, de manger un lapin dans un caravansera : trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que

TO ME III.

M

je vous avois grièvement offensé ; l'un *, parce que cet animal étoit immonde ; l'autre **, parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin †, parce qu'il n'étoit pas poisson. Un brachmane, qui passoit par-là, & que je pris pour juge, me dit : Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable, & que dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévère : que sçavez-vous si l'ame de votre père n'étoit pas passée dans cette bête ? Toutes ces choses, seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne sois menacé de vous offenser : cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sçais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, & en bon père dans la famille que vous m'avez donnée.

* Un Juif.

** Un Turc.

† Un Arménien.

*De Paris, le 8 de la lune
de Chahban 1713.*

LETTRE XLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me suis réconciliée avec Zéphis ; le ferrail, partagé entre nous, s'est réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix règne : viens, mon cher Usbek, viens-y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand festin, où ta mère, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées : tes tantes & plusieurs de tes cousines s'y trouvèrent aussi : elles étoient venues à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain, nous partîmes pour la campagne, où nous espérions être plus libres : nous montâmes sur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement, nous n'eûmes pas le temps d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution ; car il joignit, à la toile qui nous empêchoit d'être vues, un rideau si épais, que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette rivière, qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coutume, dans une boîte, & se fit porter dans le bateau : car on nous dit que la rivière étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumière du jour ; un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort : & tes fidèles eunuques sacrifièrent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva, & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencèrent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix & la dispute de nos eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril, & nous tirer de notre prison : mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt

Mij

que de souffrir que son maître fût ainsi déshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi, deshabillée, pour me secourir; mais un eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'évanouis, & ne revins à moi qu'après que le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie; & nous sommes, à tous les instans, dans la crainte de perdre notre vie, ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

*Du ferrail de Fatmé, le 2 de la
lune de Rhamazan 1713.*

LETTRE XLVIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

CEUX qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs. Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner: j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée: tout m'intéresse, tout m'étonne: je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être: nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les sociétés. Je crois devoir beaucoup à l'esprit vif & à la gaieté

naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en est également recherché. Notre air étranger n'offense plus personne ; nous jouissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse ; car les François n'imaginent pas que notre climat produise des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modestie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient sans cesse, & qui me présentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi ; de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi, lui-dis-je, plus de curiosité que de politesse : mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions ; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne sçaurois démêler. Mon esprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cent fois la torture ; & je ne les devinerois de mille ans ; ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme discret, & que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui est si familier avec vos ducs, & qui parle si souvent à vos ministres qu'on me dit être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité : mais il a la physionomie si basse, qu'il ne fait guère honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger ; mais il me semble qu'il y a, en général, une certaine politesse commune à toutes les nations ; je ne lui trouve point de celle-là : est ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? Cet homme ; me répondit-il en riant, est un fermier : il est autant au-dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui : il est bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par son cuisinier : aussi n'en est-il pas ingrat ; car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit si lugubre, avec un air si gai & un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un prédicateur, & qui pis est, un directeur. Tel que vous le voyez, il en sçait plus que les maris ; il connoît le foible des femmes : elles sçavent aussi qu'il a le sien. Comment, dis-je ! il parle toujours de quelque chose, qu'il appelle la grace ? Non pas toujours, me répondit-il : à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de sa chute : il foudroie en public, mais il est doux comme un agneau en particulier. Il me semble, dis-je, qu'on le distingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment ! si

on le distingue ? C'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conseils , soins officieux , visites marquées ; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; il est excellent.

Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces , & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'esprit ? C'est, me répondit-il, un poète, & le grotesque du genre humain. Ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont ; cela est vrai , & aussi ce qu'ils seront toute leur vie , c'est-à-dire , presque toujours les plus ridicules de tous les hommes : aussi ne les épargne-t-on point : on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison ; & il y est bien reçu du maître & de la maîtresse, dont la bonté & la politesse ne se démentent à l'égard de personne : il fit leur épithalame lorsqu'ils se marièrent : c'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie ; car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être , ajouta-t-il , entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient : il y a, parmi nous, des mariages heureux , & des femmes dont la vertu est un gardien sévère. Les gens, dont nous parlons, goûtent entr'eux une paix qui ne peut-être troublée ; ils sont aimés & estimés de tout le monde : il n'y a qu'une chose ; c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaise compagnie. Ce n'est pas que je les désapprouve ; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils sont : les gens qu'on dit être de si bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont les vices sont plus raffinés ; & peut-être en est-il comme des poisons, dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme , lui dis-je tout bas , qui a l'air si chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car , outre qu'il est habillé autrement que les autres , il censure tout ce qui se fait en France , & n'approuve pas votre gouvernement. C'est un vieux guerrier , me dit-il , qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé , ou qu'on vante un siège où il n'ait pas monté à la tranchée : il se croit si nécessaire à notre histoire , qu'il s'imaginer qu'elle finit où il a fini ; il regarde quelques blessures qu'il a reçues , comme la dissolution de la monarchie : & , à la différence de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent , & que le passé n'est rien , il ne jouit , au contraire , que du passé , & n'existe que dans les campagnes qu'il a faites : il respire dans les temps qui se sont écoulés , comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi , dis-je , a-t-il quitté le service ? Il ne l'a point quitté , me répondit-il ; mais le service l'a quitté ; on l'a employé dans une petite place , où il racontera ses aventures le reste de ses jours : mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi , lui dis-je ? Nous avons une maxime en France , me répondit-il : c'est de n'élever jamais les officiers dont la patience a langué dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens dont l'esprit s'est rétréci dans les détails ; & qui , par l'habitude des petites choses , sont devenus incapables des plus grandes : Nous croyons qu'un homme , qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans , ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes , cette présence d'esprit qui fait que , dans une victoire , on se sert
de

de tous ses avantages, & dans un échec de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens: C'est pour cela que nous avons des emplois brillans, pour ces hommes grands & sublimes, que le ciel a partagés non seulement d'un cœur; mais aussi d'un génie héroïque; & des emplois subalternes, pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure: ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie; & il ne faut point commencer à les charger dans le temps qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis: Je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit, & tant d'impertinence? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se sçait si bon gré d'être au monde? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots, des gens entrèrent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon gentil-homme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne sçais par quel hasard ce jeune homme se trouva auprès de moi; & m'adressant la parole: Il fait beau; voudriez-vous, monsieur, faire un tour dans le parterre? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne sera pas de bonne humeur; mais qu'y faire? Je vois les plus jolies femmes de Paris; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder: car, entre vous & moi, je ne vaudrais pas grand'chose. Apparemment, monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque

emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, monsieur: je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un père; j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage; & je crois que, pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolère de pareilles gens, & où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie & l'injustice, conduisent à la considération? où l'on estime un homme, parce qu'il ôte une fille à son père, une femme à son mari, & trouble les sociétés les plus douces & les plus saintes? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la séduction! La lumière du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes: nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux anges & aux puissances incorporelles. Terre natale & chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir occident.

*De Paris, le 5 de la lune
de Rahmazan 1713.*

LET TRE XLIX.

RICA à USBEK;

A***.

ETANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde : il avoit les pieds nus : son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu. Le tout me parut si bizarre, que ma première idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué. Je viens vousdemander votre protection, & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. Mon père, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse? Moi, monsieur! me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc? C'est, me répondit-il, que, si nous avions cet hospice, nos pères d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoissez apparemment, lui dis-je, ces religieux? Non, monsieur, je ne les connois pas. Eh morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perse? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux capucins! cela sera très-utile & à l'Europe & à l'Asie! il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les monarques! voilà ce qui s'appelle de belles

N ij

colonies ! Allez ; vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés ; & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

*De Paris, le 15 de la lune
de Rahmazan 1713.*

L E T T R E L.

*RICA à ***.*

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit si naturelle, qu'elle ne se faisoit pas même sentir : ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier, & s'y portoit comme par instinct : bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusqu'à eux. Voilà les gens que j'aime ; non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces insectes qui osent faire paroître un orgueil qui déshonorerait les plus grands hommes ?

Je vois, de tous côtés, des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux : ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé : ils sont un modèle universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh ! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla, pendant deux heures, de lui, de son mérite & de ses talens : mais , comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde , il cessa de parler. La conversation nous revint donc , & nous la primes.

Un homme , qui paroissoit assez chagrin , commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi ! toujours des sots , qui se peignent eux-même , & qui ramènent tout à eux ? Vous avez raison , reprit brusquement notre discoureur : Il n'y a qu'à faire comme moi ; je ne me loue jamais : j'ai du bien , de la naissance , je fais de la dépense ; mes amis disent que j'ai quelque esprit ; mais je ne parle jamais de tout cela : si j'ai quelques bonnes qualités , celle dont je fais le plus de cas , c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent ; & , pendant qu'il parloit tout haut , j'en disois tout bas : Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent ; & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres !

*De Paris , le 20 de la lune
de Rahmazan 1713.*

L E T T R E L I .

NARGUM , envoyé de Perse en Moscovie , à USBEK ,

A Paris.

O N m'a écrit , d'Ispahan , que tu avois quitté la Perse , & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du roi des rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le czar est le seul des princes chrétiens dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs, comme nous.

Son empire est plus grand que le nôtre : car on compte mille lieues depuis Moscov jusqu'à la dernière place de ses états du côté de la Chine.

Il est le maître absolu de la vie & des biens de ses sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles. Le lieutenant des prophètes, le roi des rois, qui a le ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé : cependant, dès qu'un grand est disgracié, on le relègue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophète nous défend de boire du vin, celle du prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une manière de recevoir leurs hôtes, qui n'est point du tout persane. Dès qu'un étranger entre dans une maison, le mari lui présente sa femme, l'étranger la baise; & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les pères, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas; cependant on ne sçauroit croire combien les femmes moscovites * aiment à être battues : elles ne peuvent comprendre qu'elles possèdent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite opposée, de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à sa mère :

* Ces mœurs sont changées.

MA CHÈRE MÈRE,

Je suis la plus malheureuse femme du monde : il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari , & je n'ai jamais pu y réussir. Hier, j'avois mille affaires dans la maison ; je sortis , & je demeurai tout le jour dehors : je crus , à mon retour , qu'il me battoit bien fort ; mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée : son mari la bat tous les jours ; elle ne peut pas regarder un homme , qu'il ne l'affomme soudain : ils s'aiment beaucoup aussi , & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fière : mais je ne lui donnerai pas longtemps sujet de me mépriser. J'ai résolu de me faire aimer de mon mari , à quelque prix que ce soit : je le ferai si bien enrager , qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne sera pas dit que je ne serai pas battue , & que je vivrai dans la maison sans que l'on pense à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera , je crierai de toute ma force , afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon ; & je crois que , si quelque voisin venoit au secours , je l'étranglerois. Je vous supplie , ma chère mère , de vouloir bien représenter à mon mari qu'il me traite d'une manière indigne. Mon père , qui est un si honnête homme , n'agissoit pas de même ; & il me souvient , lorsque j'étois petite fille , qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse , ma chère mère.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'empire , fût-ce pour voyager. Ainsi , séparés des autres nations par les loix du pays , ils ont conservé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement , qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui règne à présent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe : le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts , & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa nation , oubliée jusqu'ici , & presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet, & sans cesse agité, il erre dans ses vastes états ; laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte , comme s'ils ne pouvoient le contenir , & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embrasse , mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles , je te conjure.

*De Moscou , le 2 de la lune
de Chival 1713.*

L E T T R E L I I.

RICA à U S B E K.

*A***.*

J'étois l'autre jour dans une société , où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges ; une de quatre-vingt ans , une de soixante , une de quarante , qui avoit une nièce de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière , & elle me dit à l'oreille : Que dites-vous de ma tante , qui , à son âge , veut avoir des amans , & fait encore la jolie ? Elle a tort , lui dis-je ; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après , je me trouvai auprès

auprès de sa tante , qui me dit : Que dites-vous de cette femme qui a pour le moins soixante ans , qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du temps perdu , lui dis-je ; & il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans , & la plaignois dans mon ame , lorsqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t-il rien de si ridicule ? Voyez cette femme qui a quatrevingt ans , & qui met des rubans couleur-de-feu : elle veut faire la jeune , & elle y réussit ; car cela approche de l'enfance. Ah , bon dieu ! dis-je en moi-même , ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'est peut-être un bonheur , dis-je ensuite , que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir , & je dis : Nous avons assez monté ; descendons à présent , & commençons par la vieille qui est au sommet. Madame , vous vous ressemblez si fort , cette dame à qui je viens de parler & vous , qu'il semble que vous soyez deux sœurs ; je vous crois , à peu près , de même âge. Vraiment , monsieur , me dit-elle , lorsque l'une mourra , l'autre devra avoir grand' peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite , j'allai à celle de soixante ans. Il faut , madame , que vous décidiez un pari que j'ai fait : J'ai gagé que cette dame & vous , lui montrant la femme de quarante ans , étiez de même âge. Ma foi , dit-elle , je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon , m'y voilà ; continuons. Je descendis encore , & j'allai à la femme de quarante ans. Madame , faites-moi la grace de me dire si c'est pour rire que vous appelez cette demoiselle , qui est à l'autre table , votre nièce ? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même quelque chose dans le visage de passé , que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent

fur votre teint . . . Attendez, me dit-elle : je suis sa tante ; mais sa mère avoit, pour le moins, vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étions pas de même lit ; j'ai oui dire à feue ma sœur que sa fille & moi naquîmes la même année. Je le disois bien ; madame ; & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance , par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes , & se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

*De Paris, le 3 de la lune
de Chalval 1713.*

L E T T R E L I I I.

Z E L I S à U S B E K.

A Paris.

JAMAIS passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cofrou, eunuque blanc, pour mon esclave Zélide ; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance, lorsque sa mère n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui présente ?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie ; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile ; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus ; qui, toujours prêt à se donner, & ne se donnant jamais,

se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition?

Et quoi! être toujours dans les images & dans les phantômes? ne vivre que pour imaginer? se trouver toujours auprès des plaisirs, & jamais dans les plaisirs? languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espèce, fait uniquement pour garder, & jamais pour posséder? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préfères mon air libre & ma sensibilité pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai ouï dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté, qui nous est inconnue; que la nature se dédommage de ses pertes; qu'elle a des ressources qui réparent le désavantage de leur condition; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible; & que, dans cet état, on est comme dans un troisième sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, & fais-moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le ferrail. Adieu.

*Du ferrail d'Ispahan, le 5 de la lune
de Chalval 1713.*



LETTRE LIV.

RICA à USBEK.

A***.

J'ÉTOIS ce matin dans ma chambre, qui, comme tu sçais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits; de sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre: Je ne sçais ce que c'est; mais tout se tourne contre moi: Il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur; & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir: j'avois un conte fort joli à faire; mais, à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès: j'ai quelques bons mots, qui, depuis quatre jours, vieillissent dans ma tête, sans que j'en aie pu faire le moindre usage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot; il semble que ce soit mon étoile, & que je ne puisse m'en dispenser. Hier, j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'en imposent point, & je devois dire les plus jolies choses du monde: je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, & elles coupèrent, comme des parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise? la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sçais comment tu as fait pour

y parvenir. Il me vient une pensée , reprit l'autre : Travaillons de concert à nous donner de l'esprit ; associons-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons de quoi nous devons parler : & nous nous secourrons si bien , que , si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées , nous l'attirerons nous-même ; & , s'il ne veut pas venir de bon gré , nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver , de ceux où il faudra sourire , des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations , & qu'on admirera la vivacité de notre esprit , & le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui , demain tu seras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison , & je m'écrierai , en te montrant : Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi : Il ne s'y attendoit pas , il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers , & tu diras : J'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un souper , & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi , & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent , comme ils se défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comment il sortira de-là ; à merveilles ; quelle présence d'esprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres , qui sont des recueils de bons mots , composés à l'usage de ceux qui n'ont point d'esprit , & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modèles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure , toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une atten-

tion; c'est de soutenir leur fortune : ce n'est pas assez de dire un bon mot ; il faut le répandre & le semer par-tout ; sans cela, autant de perdu ; & je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose , qu'on a dite , mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation , & que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito* ; & c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà , mon cher , le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai , & je te promets, avant six mois, une place à l'académie : c'est pour te dire que le travail ne sera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu seras homme d'esprit , malgré que tu en aies. On remarque, en France, que, dès qu'un homme entre dans une compagnie , il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps : tu seras de même ; & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens.

De Paris, le 6 de la lune
de Zilcadé 1714.

LETTRE L V.

RICA à IB BEN.

A Smirne.

CHEZ les peuples d'Europe , le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultés ; les dernières faveurs sont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Persanes , qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de si plénier : si elles ne perdent rien , c'est qu'elles n'ont rien à

perdre : mais on sçait toujours, chose honteuse ! le moment de leur défaite ; &, sans consulter les astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a, parmi eux, des hommes très-malheureux que personne ne console, ce sont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t-il point de pays où ils soient en si petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'est au contraire sur la mauvaise opinion qu'ils en ont. Toutes les sages précautions des Asiatiques, les voiles qui les couvrent, les prisons où elles sont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie de ce sexe, qu'à la lasser. Ici, les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit seul posséder sa femme, seroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un insensé qui voudroit jouir de la lumière du soleil, à l'exclusion des autres hommes.

Ici, un mari qui aime sa femme est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre ; qui abuse de la nécessité de la loi, pour suppléer aux agrémens qui lui manquent ; qui se sert de tous ses avantages, au préjudice d'une société entière ; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement ; & qui agit, autant qu'il est en lui, pour renverser une convention tacite, qui fait le bonheur

de l'un & de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude. On se sent en état de faire diversion par-tout. Un prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre : dans le temps que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahar ?

Un homme qui, en général, souffre les infidélités de sa femme, n'est point désapprouvé ; au contraire, on le loue de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des dames vertueuses, & on peut dire qu'elles sont distinguées ; mon conducteur me les faisoit toujours remarquer : mais elles étoient toutes si laides, qu'il faut être un saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guère de constance. Ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle, de son côté, leur promet d'être toujours aimable ; &, si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur.

*De Paris, le 7 de la lune
de Zilcadé 1714.*



LETTRE

LETTRE LVI.

*USBEK à IBBEN.**A Smirne.*

Le jeu est très en usage en Europe : c'est un état que d'être joueur ; ce seul titre tient lieu de naissance , de bien , de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens , sans examen ; quoiqu'il n'y ait personne qui ne sçache , qu'en jugeant ainsi , il s'est trompé très-souvent : mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées. Il est vrai qu'elles ne s'y livrent guère dans leur jeunesse , que pour favoriser une passion plus chère ; mais , à mesure qu'elles vieillissent , leur passion pour le jeu semble rajeunir , & cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris ; & , pour y parvenir , elles ont des moyens pour tous les âges , depuis la plus tendre jeunesse , jusqu'à la vieillesse la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement , la coquetterie l'augmente , le jeu l'achève.

J'ai vu souvent neuf ou dix femmes , ou plutôt neuf ou dix siècles , rangées au-tour d'une table ; je les ai vues dans leurs espérances , dans leurs craintes , dans leurs joies , sur-tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le temps de s'appaiser , & que la vie alloit les quitter avant leur désespoir : tu aurois été en doute si ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers , ou leurs légataires.

Il semble que notre saint prophète ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre

TOME III.

P

raison : Il nous a interdit l'usage du vin , qui la tient ensevelie ; il nous a , par un précepte exprès , défendu les jeux de hafard ; &c , quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions , il les a amorties. L'amour , parmi nous , ne porte ni trouble , ni fureur : c'est une passion languissante , qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur empire ; elle tempère la violence de nos desirs.

*De Paris , le 10 de la lune
de Zilhagé 1714.*

L E T T R E L V I I.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie , & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux , d'obéissance , de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous ; quant au second , je te réponds qu'il ne l'est point ; je te laisse à juger du troisième.

Mais , quelque riches que soient ces dervis , ils ne quittent jamais la qualité de pauvres ; notre glorieux sultan renonceroit plutôt à ses magnifiques & sublimes titres : ils ont raison ; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins & quelques-uns de ces dervis , qu'on appelle confesseurs , sont toujours ici ou trop estimés , ou trop méprisés : cependant on dit que les héritiers s'accoutument mieux des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'en-

tr'eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement : Il me fit voir toute la maison. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à discourir. Mon père, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? Monsieur, me répondit-il avec un air très-content de ma question, je suis casuiste. Casuiste ? repris-je. Depuis que je suis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Quoi ! vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un casuiste ? Hé bien, écoutez ; je vais vous en donner une idée, qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de péchés ; de mortels, qui excluent absolument du paradis ; & de véniels, qui offensent dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : Or tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés ; car, à la réserve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis : mais il n'y a guère personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection ; &, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premières places : aussi entrent-ils en paradis le plus juste qu'ils peuvent ; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui disent à dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, monsieur. Ce n'est pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre chose.

P ij

L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sûreté de conscience : &, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un casuiste peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes ; &, pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli ; je vous en fais voir les raffinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. Mon père, lui dis-je, cela est fort bon : mais comment vous accommodez-vous avec le ciel ? Si le sophi avoit à sa cour un homme qui fit à son égard ce que vous faites contre votre dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, & qui apprît à ses sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. Je saluai mon dervis, & le quittai sans attendre sa réponse.

*De Paris, le 23 de la lune
de Maharram 1714.*

L E T T R E L V I I I.

RICA à RHÉDI.

A Venise.

A PARIS, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là, un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les es-

prits aériens, pourvu que vous soyez seulement trente ans sans voir de femmes.

Vous trouverez encore des devins si habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient seulement eu un quart-d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & se cueille la centième fois plus douloureusement que la première.

Il y en a d'autres, qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du temps, savent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle ; & même rappeler une femme du sommet de la vieillesse, pour la faire redescendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre, dans une ville qui est la mère de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point : ils ne consistent qu'en esprit & en industrie : chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui poursuivent le revenu de quelque mosquée, auroit aussitôt compté les fables de la mer, & les esclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de sciences, enseignent ce qu'ils ne savent pas : & ce talent est bien considérable ; car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait, mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement ; la mort ne sçauroit autrement exercer son empire : car il y a, dans tous les coins, des gens qui ont des remèdes infailibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de filets invisibles, où

se vont prendre tous les acheteurs. L'on en fort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entière, pour lui faire acheter un paquet de cure-dents.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y est entré : à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver ; seul avantage des étrangers dans cette ville enchanteresse.

*De Paris, le 10 de la lune
de Saphar 1714.*

L E T T R E L I X.

R I C A à U S B E K.

*A * * *.*

J'ÉTOIS l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espèce : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans ; mais, à présent, je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroissoit accablé de goutte ; le temps n'est plus comme il étoit : il y a quarante ans, tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danser : à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux seigneur, l'état

n'est plus gouverné: trouvez-moi à présent un ministre comme monsieur Colbert; je le connoissois beaucoup, ce monsieur Colbert; il étoit de mes amis; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qu'il que ce fût: le bel ordre qu'il y avoit dans les finances! tout le monde étoit à son aise; mais, aujourd'hui, je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un ecclésiastique, vous parlez-là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque: y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'hérésie? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme, qui n'avoit point encore parlé? La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille: cet homme est charmé de l'édit; & il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-même. Je ne suis pas surpris que les nègres peignent le diable d'une blancheur éblouissante, & leur dieux noirs comme du charbon; que la Vénus de certains peuples ait des mamelles qui lui pendent jusques aux cuisses; & qu'enfin tous les idolâtres aient représenté leurs dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, si les triangles faisoient un dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modèles de la providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petitesse.

*De Paris, le 14 de la lune
de Saphar 1714.*

L E T T R E L X.

*USBEK à IBBEN.**A Smirne.*

Tu me demandes s'il y a des juifs en France ? Sçaches que par-tout où il y a de l'argent , il y a des juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font ? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un juif d'Asie , qu'un juif européen.

Il font paroître , chez les chrétiens , comme parmi nous , une obstination invincible pour leur religion , qui va jusqu'à la folie.

La religion juive est un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre , je veux dire le mahométisme , & le christianisme : ou plutôt , c'est une mère qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies : car , en fait de religion , les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais , quelque mauvais traitemens qu'elle en ait reçu , elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde : elle se sert de l'une & de l'autre , pour embrasser le monde entier , tandis que , d'un autre côté , sa vieillesse vénérable embrasse tous les temps.

Les juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté , & l'origine de toute religion : ils nous regardent , au contraire , comme des hérétiques qui ont changé la loi , ou plutôt comme des juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement , ils croient qu'ils auroient été facilement séduits : mais , comme il s'est fait tout-à-coup & d'une manière violente , comme ils peuvent

vent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire, parmi les chrétiens, de cet esprit d'intolérance qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France d'avoir fatigué des chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du prince. On s'est apperçu que le zèle pour les progrès de la religion est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle ; & que, pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos musulmans pensassent aussi sensément, sur cet article, que les chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laisser à dieu le soin de décider des mérites de ces saints prophètes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de respect, & non pas par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que dieu leur ait marquée, soit à sa droite, ou bien sous le marche-pied de son trône.

*De Paris, le 18 de la lune
de Saphar 1714.*



L E T T R E L X I.

*U S B E K à R H E D I.**A Venise.*

J'ENTRAI l'autre jour dans une église fameuse, qu'on appelle Notre-dame : pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un ecclésiastique ; que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raison : Cependant il a ses désagréments : nous ne sommes point si séparés du monde, que nous n'y soyons appellés en mille occasions : là, nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnés : ils ne peuvent souffrir notre approbation, ni nos censures : si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractère. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies même. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en imposer aux libertins, non pas par un caractère décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la manière dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile : les gens du monde, qui hasardent tout, qui se livrent à toutes leurs faillies, qui selon le succès les poussent ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout. Cet état si heureux & si tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissions, on nous fait disputer : on nous

fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la prière, à un homme qui ne croit pas en dieu; la nécessité du jeûne, à un autre qui a nié toute la vie l'immortalité de l'âme : l'entreprise est laborieuse, & les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente sans cesse, & est, pour ainsi dire, attachée à notre profession. Cela est aussi ridicule, que si on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le visage des Africains. Nous troublons l'état ; nous nous tourmentons nous-même, pour faire recevoir des points de religion qui ne sont point fondamentaux ; & nous ressemblons à ce conquérant de la Chine, qui poussa ses sujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux ou les ongles.

Le zèle même que nous avons, pour faire remplir à ceux dont nous sommes chargés les devoirs de notre sainte religion, est souvent dangereux ; & il ne sauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur nommé Théodose fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les enfans : s'étant ensuite présenté pour entrer dans une église, un évêque nommé Ambroise lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un sacrilège ; & en cela, il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant ensuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'église, alla se placer parmi les prêtres ; le même évêque l'en fit sortir : & en cela, il fit l'action d'un fanatique ; tant il est vrai que l'on doit se défier de son zèle. Qu'importoit à la religion, ou à l'état, que ce prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres ?

*De Paris, le 1 de la lune
de Rébiagh, 1, 1714.*

Q ij

L E T T R E L X I I.

*ZELIS à USBEK.**A Paris.*

TA fille ayant atteint sa septième année, j'ai cru qu'il étoit temps de la faire passer dans les appartemens intérieurs du ferrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne sçauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertés de l'enfance; & lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces mères, qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux; qui, les condamnant au ferrail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une manière de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, & rien de la douceur de l'habitude?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises: ce n'est pas assez de nous la faire sentir; il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce temps critique où les passions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier: si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affaiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieues.

La nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des desirs ; elle a voulu que nous en eussions nous-même, & que nous fussions des instrumens animés de leur félicité : elle nous a mis dans le feu des passions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils sortent de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imaginer pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne : j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même où tu me retiens, je suis plus libre que toi. Tu ne sçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes : & tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, sont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek : fais veiller sur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon bonheur, en assurant le tien ; & sçaches que je ne redoute rien que ton indifférence.

*Du serrail d'Ispahan, le 2 de la
lune de Rebiab, 1, 1714.*



LETTRE LXIII.

RICA à USBEK.

A***.

Je crois que tu veux passer ta vie à la campagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il est vrai que tu es dans une maison charmante, que tu y trouves une société qui te convient, que tu y raisones tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mène à peu près la même vie que tu m'as vu mener : je me répands dans le monde, & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'asiatique, & se plie sans effort aux mœurs européennes. Je ne suis plus si étonné de voir, dans une maison, cinq ou six femmes, avec cinq ou six hommes ; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire : je ne connois les femmes que depuis que je suis ici : j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un ferrail.

Chez nous, les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage ; & non pas la nature, qui s'exprime si différemment, & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parini nous si pratiqué & si nécessaire, est ici inconnue : tout se voit, tout s'entend : le cœur se montre comme le visage : dans les mœurs,

dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une espèce de badinage dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être parvenu à former le caractère général de la nation : on badine au conseil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un ambassadeur. Les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un médecin ne le seroit plus, si ses habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

*De Paris, le 10 de la lune
de Rébiab, 1, 1714.*

LETTRE LXIV.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS à USBEK.

A Paris.

JE suis dans un embarras que je ne sçaurois t'exprimer, magnifique seigneur : le ferrail est dans un désordre & une confusion épouvantable : la guerre règne entre tes femmes : tes eunuques sont partagés : on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches : mes remontrances sont méprisées : tout semble permis dans ce temps de licence : & je n'ai plus qu'un vain titre dans le ferrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au-dessus

des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour ; & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences : je perdis à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare & si étrangère dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique seigneur, la cause de tous ces désordres ? Elle est toute dans ton cœur ; & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si, au lieu de la voie des remontrances, tu me laissois celle des châtimens : si, sans te laisser attendre à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoiois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, & je laisserois leur humeur impérieuse & indépendante.

Enlevé, dès l'âge de quinze ans, du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes, ou concubines. Ayant jugé, à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au ferrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel ; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce ferrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus sévère que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler ni de divisions, ni de querelles : un silence profond régnoit par-tout : toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure : elles entroient dans le bain tour à tour, elles en sortoient au moindre signe que

que nous leur en faisions : le reste du temps , elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une règle , qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté , & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis , disoit-il , esclave ; mais je le suis d'un homme qui est votre maître & le mien ; & j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous : c'est lui qui vous châtie , & non pas moi , qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître , qu'elles n'y fussent appelées ; elles recevoient cette grace avec joie , & s'en voyoient privées sans se plaindre. Enfin moi , qui étois le dernier des noirs dans ce serrail tranquille , j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien , où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie , il tourna les yeux de mon côté ; il parla de moi à mon maître , comme d'un homme capable de travailler selon ses vues , & de lui succéder dans le poste qu'il remplissoit : il ne fut point étonné de ma grande jeunesse ; il crut que mon attention me tiendrait lieu d'expérience. Que te dirai-je ? je fis tant de progrès dans la confiance , qu'il ne faisoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles , qu'il gardoit depuis si long-temps. C'est sous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander , & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai sous lui le cœur des femmes ; il m'apprit à profiter de leurs faiblesses , & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les voir conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance ; il les faisoit ensuite revenir insensiblement , & vouloit que je parusse , pour quelque temps , plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens

où il les trouvoit tout près du désespoir, entre les prières & les reproches : il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir, & se sentoît flatté de cette espèce de triomphe. Voilà, disoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarrasse pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur, si ses fidèles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit ?

Il avoit non seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration. Il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations ; leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien. Il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrètes. Il se servoit des unes pour connoître les autres, & il se plaisoit à récompenser la moindre confiance. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son maître sur celles qu'il avoit en vue ; & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé. Il avoit persuadé à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique seigneur, dans un ferrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres : permets que je me fasse obéir : huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion : c'est ce que ta gloire demande, & que ta fureté exige.

*De son ferrail d'Ispahan, le 9 de la
lune de Rébiab, 1, 1714.*



LETTRE LXV.

USBEK à SES FEMMES.

Au serrail d'Ispahan.

J'APPRENDS que le serrail est dans le désordre, & qu'il est rempli de querelles & de divisions intestines. Que vous re-commandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence ? Vous me le promîtes ; étoit-ce pour me tromper ?

C'est vous qui seriez trompées, si je voulois suivre les conseils que me donne le grand eunuque ; si je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne sçais me servir de ces moyens violens, que lorsque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre considération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand sujet de se plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modestie de votre état ? N'est-ce pas à lui que, pendant mon absence, votre vertu est confiée ? C'est un trésor sacré, dont il est le dépositaire. Mais ces mépris, que vous lui témoignez, font voir que ceux qui sont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous sont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie ; & faites en sorte que je puisse une autre fois rejeter les propositions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je suis votre maître, pour me souvenir seulement que je suis votre époux.

*De Paris, le 5 de la lune
de Chahbani 1714.*

R ij

L E T T R E L X V I.

*RICA à ***.*

ON s'attache ici beaucoup aux sciences, mais je ne sçais si on est fort sçavant. Celui qui doute de tout comme philosophe, n'ose rien nier comme théologien ; cet homme contradictoire est toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'est d'avoir de l'esprit ; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé : la nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passagères ; & les livres les immortalisent. Un sot devrait être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures ; il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau ; il veut que la postérité soit informée qu'il a vécu, & qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je méprise plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pièces de gazon dans un parterre : ils ne sont point au-dessus de ces ouvriers d'imprimerie, qui rangent des caractères, qui, combinés ensemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les livres originaux ; & il me semble que c'est une espèce de profanation, de tirer les pièces qui les composent du sanc-

taire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne fait-il ? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois ? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme ! Vous venez dans ma bibliothèque ; & vous mettez en bas les livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas : c'est un beau chef-d'œuvre !

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros, qu'il sembloit contenir la science universelle : mais il m'a rompu la tête, sans m'avoir rien appris. Adieu.

*De Paris, le 8 de la lune
de Chahbân 1714.*

L E T T R E L X V I I.

I B B E N à U S B E K.

A Paris.

T R O I S vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade ? ou te plais-tu à m'inquiéter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis ; le cœur est citoyen de tous les pays ; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avoue ; je respecte les anciennes amitiés ; mais je ne suis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie : j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux ; la même compassion, ou plutôt la même tendresse pour les malheureux ; la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractère ; Usbek : par-tout où je trouverai des hommes , je me choisirai des amis.

Il y a ici un guèbre qui, après toi, a, je crois, la première place dans mon cœur : c'est l'ame de la probité même. Des raisons particulières l'ont obligé de se retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête ; avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses : & , quoiqu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'héroïsme dans son cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres ; je remarque que cela lui fait plaisir, & je vois déjà que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.

H I S T O I R E

D'APHÉRIDON & D'ASTARTE'.

JE suis né parmi les guèbres, d'une religion qui est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux, que l'amour me vint avant la raison. J'avois à peine six ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur : mes yeux s'attachoient toujours sur elle ; & , lorsqu'elle me quittoit un moment , elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour

n'augmentoît pas plus mon âge, que mon amour. Mon père, étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des guèbres, introduit par Cambyse ; mais la crainte des mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penser à ces alliances saintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne permet, & qui sont des images si naïves de l'union déjà formée par la nature.

Mon père, voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naissante, mais qui étoit déjà à son dernier période : il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes ; car ma mère étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette séparation : j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes ; mais je n'en versai point : car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Teflis : & mon père, ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laissa & s'en retourna chez lui.

Quelque temps après, j'appris que, par le crédit d'un de ses amis, il avoit fait entrer ma sœur dans le beiram du roi, où elle étoit au service d'une sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort, je n'en aurois pas été plus frappé : car, outre que je n'espérois plus de la revoir, son entrée dans le beiram l'avoit rendue mahométane ; & elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Teflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premières paroles furent amères à mon père ; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la

colère de dieu & du soleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que si vous aviez souillé les élémens, puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puisse ma mort être la seule peine que dieu vous fasse sentir ! A ces mots, je sortis : &, pendant deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles du beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être ; m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques, qui font la ronde au-tour de ces redoutables lieux.

Enfin mon père mourut ; & la sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen, ma sœur sortit du ferrail, & prit, avec son eunuque, une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler ; l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin, j'entrai dans son beiram ; & il me lui fit parler au travers d'une jalousie : des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis si près, & si éloigné d'elle ! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses ; mais je le traitai comme le dernier des esclaves. Il fut bien embarrassé, quand il vit que je parlai à ma sœur une langue qui lui étoit inconnue ; c'étoit l'ancien Persan, qui est notre langue sacrée. Quoi, ma sœur ! lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la religion de vos pères ? Je sçais qu'en-trant au beiram, vous avez dû faire profession du mahomé-tisme :

tisme : mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pu consentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous, cette religion qui nous doit être si chère ? pour un misérable encore flétri des fers qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, seroit le dernier de tous. Mon frère, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, est mon mari : il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît ; & je serois aussi la dernière des femmes, si . . . Ah, ma sœur ! lui dis-je, vous êtes guèbre : il n'est ni votre époux, ni ne peut l'être : si vous êtes fidelle comme vos pères, vous ne devez le regarder que comme un monstre. Hélas ! dit-elle, que cette religion se montre à moi de loin ! A peine en sçavois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'est plus familière, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme toujours ; que, depuis ce temps-là, je n'ai eu que de fausses joies ; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aie pensé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'espérance de vous revoir. Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore ! Je vous vois tout hors de vous-même ; mon mari frémit de rage & de jalousie : je ne vous verrai plus ; je vous parle sans doute pour la dernière fois de ma vie : si cela étoit, mon frère, elle ne seroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit ; &, se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma sœur : le barbare eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais, outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la

même autorité que les autres, il aimoit si éperduement ma sœur, qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu & sous les mêmes voiles, accompagnée de deux esclaves; ce qui me fit avoir recours à notre langue particulière. Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verrouils & ces grilles, ces misérables gardiens qui vous observent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres? Votre mère, qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari, pour garant de sa vertu, que sa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle ; & la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus précieuse mille fois que le faux éclat dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuse égalité, qui fait l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'est que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'esclave d'un esclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon frère! dit-elle, respectez mon époux, respectez la religion que j'ai embrassée : selon cette religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler sans crime. Quoi, ma sœur! lui dis-je tout transporté, vous la croyez donc véritable, cette religion? Ah! dit-elle, qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand sacrifice, pour que je puisse ne la pas croire : & si mes doutes . . . A ces mots, elle se tut. Oui, vos doutes, ma sœur, sont bien fondés, quels qu'ils soient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, & ne vous laisse point d'espérance pour l'autre? Songez que la

nôtre est la plus ancienne qui soit au monde ; qu'elle a toujours fleuri dans la Perse ; & n'a pas d'autre origine que cet empire , dont les commencemens ne sont point connus ; que ce n'est que le hasard qui y a introduit le mahométisme ; que cette secte y a été établie , non par la voie de la persuasion , mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été foibles , vous verriez régner encore le culte de ces anciens mages. Transportez-vous dans ces siècles reculés : tout vous parlera du magisme , & rien de la secte mahométane , qui , plusieurs milliers d'années après , n'étoit pas même dans son enfance. Mais , dit-elle , quand ma religion seroit plus moderne que la vôtre , elle est au moins plus pure , puisqu'elle n'adore que dieu ; au lieu que vous adorez encore le soleil , les étoiles , le feu , & même les élémens. Je vois , ma sœur , que vous avez appris , parmi les musulmans , à calomnier notre sainte religion. Nous n'adorons ni les astres , ni les élémens , & nos pères ne les ont jamais adorés : jamais ils ne leur ont élevé des temples , jamais ils ne leur ont offert des sacrifices : Ils leur ont seulement rendu un culte religieux , mais inférieur , comme à des ouvrages & des manifestations de la divinité. Mais , ma sœur , au nom de dieu qui nous éclaire , recevez ce livre sacré que je vous porte ; c'est le livre de notre législateur Zoroastre : lisez-le sans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumière , qui vous éclaireront en le lisant : souvenez vous de vos pères qui ont si longtemps honoré le soleil dans la ville sainte de Balk ; & enfin souvenez-vous de moi , qui n'eûre de repos , de fortune , de vie , que de votre changement. Je la quittai tout transporté , & la laissai seule décider la plus grande affaire que je pusse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point ; j'at-

S ij

tendis, dans le silence, l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frère, me dit-elle, & par une guèbre. J'ai longtemps combattu : mais, dieux ! que l'amour lève de difficultés ! Que je suis foulagée ! Je ne crains plus de vous trop aimer ; je puis ne mettre point de bornes à mon amour : l'excès même en est légitime. Ah ! que ceci convient bien à l'état de mon cœur ! Mais vous qui avez sçu rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains ? Dès ce moment, je me donne à vous : faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce présent vous est cher. Mon frère, la première fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces paroles : je me crus & je me vis en effet, en un instant, le plus heureux de tous les hommes : je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas si près de mon bonheur, que je me l'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à personne le secret de ma vie : je n'avois que ma sœur, elle n'avoit que moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convinmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son père lui avoit laissée, & que j'y mettrois dedans une lime, pour scier les jalousies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour descendre ; que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits, sous cette fenêtre, attendre

qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entières sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le temps favorable. Enfin, la seizième, j'entendis une scie qui travailloit : de temps en temps l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde ; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je restai longtemps sans bouger de-là : je la conduisis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt : je la mis en croupe derrière moi, & m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un guèbre, dans un lieu désert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains : nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui ; &, par son conseil, nous entrâmes dans une épaisse forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusqu'à ce que le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté, sans témoins, nous répétant sans cesse que nous nous aimerions toujours, attendant l'occasion que quelque prêtre guèbre pût faire la cérémonie du mariage prescrite par nos livres sacrés. Ma sœur, lui dis-je, que cette union est sainte ! la nature nous avoit unis, notre sainte loi va nous unir encore. Enfin, un prêtre vint calmer notre impatience amoureuse. Il fit, dans la maison du paysan, toutes les cérémonies du mariage : il nous bénit, & nous souhaita mille fois toute la vigueur de Gustafpe, & la sainteté de l'Hohoraspe. Bientôt après, nous quittâmes la Perse où nous n'étions pas en sûreté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misère pour ma sœur, non pas pour moi, je la

quittai, pour aller chercher quelque secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non seulement inutile, mais funeste : car, ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir ! je ne trouvai plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit ; & , comme ils la trouvèrent belle, ils la prirent, & la vendirent à des juifs qui alloient en Turquie, & ne laissèrent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces juifs, & les joignis à trois lieues de-là : mes prières, mes larmes furent vaines ; ils me demandèrent toujours trente tomans, & ne se relâchèrent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres turcs & chrétiens, je m'adressai à un marchand arménien ; je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq tomans. J'allai aux juifs, je leur donnai trente tomans ; & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser ; voilà cinq tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi ! dit-elle, vous vous êtes vendu ? Oui, lui dis-je. Ah, malheureux ! qu'avez-vous fait ? N'étois-je pas assez infortunée, sans que vous travaillassiez à me le rendre davantage ? Votre liberté me consolait, & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frère ! que votre amour est cruel ! Et ma fille, je ne la vois point ? Je l'ai vendue aussi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon maître, & ma sœur y arriva presque aussitôt

que moi ; elle se jeta à ses genoux. Je vous demanda, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux ! dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne ? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront, si vous nous séparez. Je me donne à vous, payez-moi : peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander. Il est de votre intérêt de ne nous point séparer : comptez que je dispose de sa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zèle, & je vous promets que, dans un an, je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition. Si, lorsque vous serez libres, vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous foulâmes l'un & l'autre dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva ; notre maître tint sa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis : là, je trouvai un ancien ami de mon père, qui exerçoit avec succès la médecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellèrent ensuite à Smirne, où je m'établis. J'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde : l'union règne dans ma famille, & je ne changerois

pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le marchand arménien ; à qui je dois tout ; & je lui ai rendu des services signalés.

*De Smirne , le 27 de la lune
de Gemmadi, 2, 1714.*

LETTRE LXVIII.

RICA à USBEK.

*A***.*

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il : De la manière dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais quoi ? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point intéressantes ? Vous avez raison ; ces choses ne sont point intéressantes, car nous nous y intéressons si peu que rien ; & cela même fait que le métier n'est pas si fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une manière si dégagée, je continuai, & lui dis : Monsieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois ; car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour la payer ; je vendis ma bibliothèque ; & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laissa que mon livre de raison. Ce n'est pas que je les regrette : nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine science. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix ?

Presque

Presque tous les cas sont hypothétiques, & sortent de la règle générale. Mais ne seroit-ce pas, monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir? Car enfin, pourquoi, chez tous les peuples du monde, y auroit-il des loix, si elles n'a-voient pas leur application? & comment peut-on les appliquer, si on ne les sçait pas? Si vous connoissiez le palais, reprit le magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites: nous avons des livres vivans, qui sont les avocats: ils travaillent pour nous, & se chargent de nous instruire. Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper, lui repartis-je? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre; & que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légère, parmi des gens cuirassés jusqu'aux dents.

*De Paris, le 13 de la lune
de Chahban, 1714.*

LETTRE L X I X.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

Tu ne te serois jamais imaginé que je fusse devenu plus métaphysicien que je ne l'étois: cela est pourtant; & tu en seras convaincu, quand tu auras essuyé ce débordement de ma philosophie.

Les philosophes les plus sensés, qui ont réfléchi sur la nature de dieu, ont dit qu'il étoit un être souverainement

TOME III.

T

parfait ; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer , & en ont chargé l'idée de la divinité , sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent , & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poëtes d'occident disent qu'un peintre ayant voulu faire le portrait de la déesse de la beauté , assembla les plus belles grecques , & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable , dont il fit un tout pour ressembler à la plus belle de toutes les déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune , qu'elle avoit les yeux noirs & bleus , qu'elle étoit douce & fière , il auroit passé pour ridicule.

Souvent dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'est jamais limité que par lui-même ; il est lui-même sa nécessité. Ainsi , quoique dieu soit tout-puissant , il ne peut pas violer ses promesses , ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui , mais dans les choses relatives ; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer l'essence des choses.

Ainsi , il n'y a point sujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient osé nier la prescience infinie de dieu ; sur ce fondement , qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée , la métaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes , il n'est pas possible que dieu prévienne les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ; parce que ce qui n'est point arrivé n'est point , & , par conséquent , ne peut être connu ; car le rien , qui n'a point de propriétés , ne peut être apperçu : dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point , & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle : Car ,

jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle.

L'ame est l'ouvrière de sa détermination : mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée, qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté ; de manière que dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux manières : par conjecture, ce qui est contradictoire avec la prescience infinie : ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même, ce qui est encore plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition ; &, dans le fait, elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toujours de cette faculté ; il laisse ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laisser celle de mériter ou de démériter : c'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle, & de la déterminer. Mais, quand il veut sçavoir quelque chose, il le sçait toujours ; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les creatures conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles, en fixant, par ses dé-

crets, les déterminations futures des esprits ; & les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison, dans une chose qui est au-dessus des comparaisons : un monarque ignore ce que son ambassadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle manière ; & il pourra assurer que la chose arrivera comme il la projette.

L'alcoran & les livres des juifs s'élèvent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue : Dieu y paroît partout ignorer la détermination future des esprits ; & il semble que ce soit la première vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terrestre , à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte absurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin un tel être peut-il mettre des conditions à ses graces, sans les rendre dérisoires ? C'est comme si un homme, qui auroit sçu la prise de Bagdat, disoit à un autre : Je vous donne cent tomans , si Bagdat n'est pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

Mon cher Rhédi , pourquoi tant de philosophie ? Dieu est si haut , que nous n'apercevons pas même ses nuages. Nous ne le connoissons bien que dans ses préceptes. Il est immense , spirituel , infini. Que sa grandeur nous ramène à notre foiblesse. S'humilier toujours, c'est l'adorer toujours.

*De Paris, le dernier de la lune
de Chaïban 1714.*

L E T T R E L X X.

*Z E L I S à U S B E K.**A Paris.*

SOLIMAN, que tu aimes, est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit, depuis trois mois, la fille en mariage : il paroissoit content de la figure de la fille, sur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans son enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premières cérémonies, la fille sortit à cheval, accompagnée de son eunuque, & couverte, selon la coutume, depuis la tête jusqu'aux pieds. Mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevrait jamais, si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre, pour accommoder l'affaire ; &, après bien de la résistance, Soliman convint de faire un petit présent à son gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, & l'on conduisit la fille dans le lit avec assez de violence : mais, une heure après, cet étourdi se leva furieux, lui coupa le visage en plusieurs endroits, soutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à son père. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'est de cette injure. Il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente. Les pères sont bien malheureux d'être exposés à de tels affronts ! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

*Du serail de Fatmé, le 9 de la
lune de Gemmadi, 1, 1714.*

LETTRE LXXI.

USBEK à ZELIS.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal est sans remède, & que son gendre n'a fait que se servir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'exposer ainsi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'est une vieille erreur dont on est aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos médecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles soient clairement établies par leurs livres sacrés, & que leur ancien législateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle & aussi pure que Fatima : qu'elle ait dix eunuques pour la garder : qu'elle soit l'honneur & l'ornement du ferrail où elle est destinée : qu'elle n'ait sur sa tête que des lambris dorés, & ne marche que sur des tapis superbes ! Et, pour comble de souhaits, puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire !

*De Paris, le 5 de la lune
de Chawal 1714.*



LETTRE LXXII.

RICA à IBBEN.

A***.

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie , où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure, il décida trois questions de morale , quatre problèmes historiques , & cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un dictionnaire si universel ; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences ; on parla des nouvelles du temps : Il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper , & je dis en moi-même : Il faut que je me mette dans mon fort ; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse : Mais , à peine lui eus-je dit quatre mots , qu'il me donna deux démentis , fondé sur l'autorité de messieurs Tavernier & Chardin. Ah , bon dieu ! dis-je en moi-même , quel homme est-ce là ? Il connoitra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi ! Mon parti fut bientôt pris : je me tus , je le laissai parler , & il décide encore.

*De Paris, le 8 de la lune
de Zilcadé 1713.*



LETTRE LX XIII.

RICA à ***.

J'AI ouï parler d'une espèce de tribunal, qu'on appelle l'académie françoise. Il n'y en a point de moins respecté dans le monde ; car on dit qu'aussitôt qu'il a décidé, le peuple casse ses arrêts, & lui impose des loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque temps que, pour fixer son autorité, il donna un code de ses jugemens. Cet enfant de tant de pères étoit presque vieux quand il naquit ; &, quoiqu'il fût légitime, un bâtard, qui avoit déjà paru, l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse : l'éloge va se placer, comme de lui-même, dans leur babil éternel ; &, sitôt qu'ils sont initiés dans ses mystères, la fureur du panégyrique vient les saisir, & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'antithèses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation : ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question : il semble qu'il soit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds ; car le temps, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides ; je ne t'en dirai rien, & je laisse décider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des bisarreries, *** , que l'on ne voit point dans
notre

notre Perse. Nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers & bizarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples & nos manières naïves.

*De Paris, le 27 de la lune
de Zilhagé 1715.*

LETTRE LXXIV.

USBEX à RICA.

*A***.*

IL y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris; je vous mène à présent chez un grand seigneur, qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

Que veut dire cela, monsieur? est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres? Non, me dit-il. Ah! j'entends: il fait sentir, à tous les instans, la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent: si cela est, je n'ai que faire d'y aller; je la lui passe toute entière, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher: & je vis un petit homme si fier; il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flêgne, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot! Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient

TOME III.

V

tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils sçavoient bien que nous étions au-dessus d'eux ; & , s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisons tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits : au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles ; ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux ; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais, lorsqu'il falloit soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques ; lorsqu'il falloit faire respecter la nation aux étrangers ; lorsqu'enfin, dans les occasions périlleuses, il falloit animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus ; nous ramenions la fierté sur notre visage ; & l'on trouvoit quelquefois que nous représentions assez bien.

*De Paris, le 10 de la lune
de Saphar 1715.*

L E T T R E L X X V.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué, chez les chrétiens, cette persuasion vive de leur religion, qui se trouve parmi les musulmans. Il y a bien loin, chez eux, de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion est moins un sujet de sanctification, qu'un sujet de disputes, qui appartient à tout le monde. Les gens de cour, les gens de guerre, les fem-

mes même , s'élèvent contre les ecclésiastiques , & leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminés par raison , & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fausseté de cette religion qu'ils rejettent : ce sont des rebèles qui ont senti le joug , & l'ont secoué avant de l'avoir connu. Aussi ne sont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux , qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour : Je crois l'immortalité de l'ame par semestre ; mes opinions dépendent absolument de la constitution de mon corps : selon que j'ai plus ou moins d'esprits animaux , que mon estomac digère bien ou mal , que l'air que je respire est subtil ou grossier , que les viandes dont je me nourris sont légères ou solides , je suis spinosiste , socinien , catholique , impie , ou dévor. Quand le médecin est auprès de mon lit , le confesseur me trouve à son avantage. Je sçais bien empêcher la religion de m'affliger quand je me porte bien ; mais je lui permets de me consoler quand je suis malade : lorsque je n'ai plus rien à espérer d'un côté , la religion se présente , & me gagne par ses promesses ; je veux bien m'y livrer , & mourir du côté de l'espérance.

Il y a longtemps que les princes chrétiens affranchirent tous les esclaves de leurs états ; parce que , disoient-ils , le christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile : ils abaissoient par-là les seigneurs , de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont ensuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des esclaves : ils ont permis d'en acheter & d'en vendre , oubliant ce principe de religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te

dise ? Vérité dans un temps , erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les chrétiens ? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux * , parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver , selon les principes du saint alcoran.

Je rends grâces au dieu tout-puissant , qui a envoyé Hali son grand prophète , de ce que je professe une religion qui se fait préférer à tous les intérêts humains , & qui est pure comme le ciel , dont elle est descendue.

*De Paris, le 13 de la lune
de Saphar 1715.*

* Les mahométans ne se soucient n'y trouveroient point d'eau pour leurs point de prendre Venise , parce qu'ils purifications.

L E T T R E L X X V I.

U S B E K à son ami I B B E N.

A Smirne.

LES loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-même. On les fait mourir , pour ainsi dire , une seconde fois ; ils sont trainés indignement par les rues ; on les note d'infamie ; on confisque leurs biens.

Il me paroît , Ibben , que ces loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur , de misère , de mépris , pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines , & me priver cruellement d'un remède qui est en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une société dont je consens de n'être plus ? que je tienne , malgré moi , une convention qui s'est faite sans moi ? La société est fondée

Sur un avantage mutuel : mais, lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse ; l'effet doit donc cesser aussi.

Le prince veut-il que je sois son sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujétion ? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon désespoir ? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des grâces qui m'accablent ?

Je suis obligé de suivre les loix, quand je vis sous les loix : mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps ; & vous l'en séparez : vous vous opposez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la providence, lorsque je change les modifications de la matière, & que je rends quarrée une boule que les premières loix du mouvement, c'est-à-dire les loix de la création & de la conservation, avoient faite ronde ? Non, sans doute : je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné : & , en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la providence.

Lorsque mon ame sera séparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite, & moins dépendante des loix générales ? que le monde y ait perdu quelque chose ? & que les ouvrages de dieu soient moins grands, ou plutôt moins immenses ?

Pensez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature

moins digne d'elle ? & que mon ame , dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre , soit devenue moins sublime ?

Toutes ces idées , mon cher Ibben , n'ont d'autre source que notre orgueil. Nous ne sentons point notre petitesse ; & , malgré qu'on en ait , nous voulons être comptés dans l'univers , y figurer , & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous dégraderoit toute la nature : & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde ; que dis-je ? tous les hommes ensemble , cent millions de têtes comme la nôtre , ne font qu'un atôme subtil & délié , que dieu n'aperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

*De Paris , le 15 de la lune
de Saphar 1715.*

LETTRE LXXVII.

IBBEN à USBEK.

A Paris.

MON cher Usbek , il me semble que , pour un vrai musulman , les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le temps des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences , qu'à faire voir que nous voudrions être heureux , indépendamment de celui qui donne les félicités , parce qu'il est la félicité même ?

Si un être est composé de deux êtres , & que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du

créateur, on en a pu faire une loi religieuse : Si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

*De Smirne, le dernier jour de la
lune de Sapher 1715.*

LETTRE LXXVIII.

RICA à USBEK.

*A***.*

Je t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui est en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

Je parcours, depuis six mois, l'Espagne & le Portugal ; & je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractère brillant des deux nations : elle se manifeste principalement de deux manières ; par les lunettes, & par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est un homme consommé dans les sciences, & enseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vue en est affoiblie : & tout nez, qui en est orné ou chargé, peut passer sans contredit pour le nez d'un sçavant.

Quant à la moustache, elle est respectable par elle même, & indépendamment des conséquences ; quoiqu'on ne laisse pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités, pour le service du prince & l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général portugais dans les Indes* : car, se trou-

* Jean de Castro.

vant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord, & dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves & flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil : aussi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne & du Portugal se sentent le cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens ; c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'inquisition a persuadé dans ces derniers siècles d'embrasser la religion chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattés, lorsqu'ils considèrent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu, dans le ferrail du grand seigneur, de sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisés. Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors du monde ; & ne se résoudroit jamais, par une vile & mécanique industrie, de compromettre l'honneur & la dignité de sa peau.

Car il faut sçavoir que, lorsqu'un homme a un certain mérite en Espagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter, aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de son père l'art de faire jurer une discordante guitare, il ne travaille plus : son honneur s'intéresse au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre qui n'en reste que

que cinq , parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais , quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité philosophique , ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur ; car ils sont toujours amoureux. Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses ; & tout Espagnol qui n'est pas enrhumé ne sçauroit passer pour galant.

Ils sont premièrement dévots , & secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups , ou d'un magistrat décrépît : mais ils les enfermeront avec un novice servant qui baisse les yeux ; ou un robuste Franciscain qui les élève.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le sein découvert ; mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon , & qu'on les surprenne par le bout des pieds.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles ; elles le sont encore plus pour les Espagnols. Les femmes les guérissent de leurs peines ; mais elles ne font que leur en faire changer ; & il leur reste souvent un long & fâcheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils ont de petites politesses , qui , en France , paroîtroient mal placées : par exemple , un capitaine ne bat jamais son soldat , sans lui en demander permission ; & l'inquisition ne fait jamais brûler un juif , sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas paroissent si attachés à l'inquisition , qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter. Je voudrois seulement qu'on en établit une autre ; non pas contre les hérétiques , mais contre les hérésiarques , qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux sept sacremens ; qui adorent tout

ce qu'ils vénèrent ; & qui sont si dévots , qu'ils sont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'esprit & du bon sens chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques , les romans d'un côté , & les scholastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites , & le tout rassemblé , par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde , & ils ne connoissent pas encore leur propre continent : il y a , sur leurs rivières , tel pont qui n'a pas encore été découvert , & dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues *.

Ils disent que le soleil se lève & se couche dans leur pays : mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course , il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées désertes.

Je ne serois pas fâché , Usbek , de voir une lettre écrite à Madrid , par un Espagnol qui voyageroit en France ; je crois qu'il vengeroit bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique & pensif ! Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris :

Il y a ici une maison où l'on met les fous : on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la ville ; non : le remède est bien petit pour le mal. Sans doute que les François , extrêmement décriés chez leurs voisins , enferment quelques fous

* Las Batueças.

dans une maison , pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse là mon Espagnol. Adieu , mon cher Usbek.

*De Paris, le 17 de la lune
de Saphar 1715.*

LETTRE LXXIX.

LE GRAND EUNUQUE NOIR à USBEK.

A Paris.

HIER des Arméniens menèrent au ferraïl une jeune esclave de Circassie , qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets , je la déshabillai , je l'examinai avec les regards d'un juge ; & , plus je l'examinai , plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vue : je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéir : elle rougissoit de se voir nue, même devant moi , qui , exempt des passions qui peuvent allarmer la pudeur , suis inanimé sous l'empire de ce sexe ; & qui , ministre de la modestie , dans les actions les plus libres , ne porte que de chastes regards , & ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi , je baissai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate ; je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me prosternai à ses pieds , je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens ; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek ! tu possèdes plus de beautés que n'en enferment tous les palais d'orient. Quel plaisir pour toi , de trouver , à ton retour , tout ce que la Perse a de plus ravissant ! & de voir , dans ton ferraïl , renaître

X ij

les graces , à mesure que le temps & la possession travaillent
à les détruire!

*Du servail de Farmé, le 1 de la
lune de Rébiab, 1, 1715.*

LETTRE LXXX.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

DEPUIS que je suis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernemens. Ce n'est pas comme en Asie, où les règles de la politique se trouvent par-tout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais; de sorte que celui qui conduit les hommes de la manière qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, est le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un gouvernement sévère; le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, & que la sévérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que, dans un état, les peines plus ou moins cruelles ne sont pas que l'on obéisse plus aux loix. Dans les pays où les châtimens sont modérés, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques & affreux.

Soit que le gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par degrés; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagina-

tion se plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on est : huit jours de prison , ou une légère amende , frappent autant l'esprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur , que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine , & chacun la partage à sa façon : le désespoir de l'infamie vient désoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs , je ne vois pas que la police , la justice & l'équité , soient mieux observées en Turquie , en Perse , chez le Mogol , que dans les républiques de Hollande , de Venise , & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes ; & que les hommes , intimidés par la grandeur des châtimens , y soient plus soumis aux loix.

Je remarque , au contraire , une source d'injustice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince , qui est la loi même , moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que , dans ces momens rigoureux , il y a toujours des mouvemens tumultueux , où personne n'est le chef : & que , quand une fois l'autorité violente est méprisée , il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir :

Que le désespoir même de l'impunité confirme le désordre , & le rend plus grand :

Que , dans ces états , il ne se forme point de petite révolte ; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la sédition :

Qu'il ne faut point que les grands événemens y soient préparés par de grandes causes : au contraire , le moindre accident produit une grande révolution , souvent aussi imprévue de ceux qui la font , que de ceux qui la souffrent.

Lorsqu'Osman, empereur des Turcs, fut déposé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne songeoit à le commettre : ils demandoient seulement, en supplians, qu'on leur fit justice sur quelque grief : une voix, qu'on n'a jamais connue, sortit de la foule par hasard ; le nom de Mustapha fut prononcé, & soudain Mustapha fut empereur.

*De Paris, le 2 de la lune
de Rébiab, 1, 1715.*

LETTRE LXXXI.

NARGUM, envoyé de Perse en Moscovie, à USBEK.

A Paris.

DE toutes les nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des Tartares, par la gloire, ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple est le vrai dominateur de l'univers : tous les autres semblent être faits pour le servir : il est également le fondateur & le destructeur des empires : dans tous les temps, il a donné sur la terre des marques de sa puissance ; dans tous les âges, il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore sous leur obéissance.

Ils dominent sur les vastes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perse, ils sont assis sur le trône de Cyrus & de Gustafpe. Ils ont soumis la Moscovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie & l'Afrique ; & ils dominent sur ces trois parties de l'univers.

Et, pour parler de temps plus reculés, c'est d'eux que sont sortis quelques-uns des peuples qui ont renversé l'empire romain.

Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghiscan ?

Il n'a manqué à cette victorieuse nation que des historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oubli ! que d'empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuse nation, uniquement occupée de sa gloire présente, sure de vaincre dans tous les temps, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir par la mémoire de ses conquêtes passées.

*De Moscow, le 4 de la lune
de Rébiab, 1, 1715.*

L E T T R E L X X X I I.

RICA à IB BEN.

A Smirne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espèce de dervis taciturnes, qu'on appelle chartreux. On dit qu'ils se coupent la langue en entrant dans le couvent : & on souhaiteroit fort que tous les autres dervis se retranchassent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui savent parler sans rien dire ; & qui

amusent une conversation pendant deux heures de temps ; sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire ; ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes : mais ils ne le sont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire, à chaque instant, & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit, lorsqu'ils savent entendre finesse à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations des choses inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatière, leur canne, & leurs gands. Il est bon de commencer de là rue à se faire écouter par le bruit du carrosse ; & du marteau qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reste du discours : & , quand l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sottises qui viennent ensuite, mais qui, par bonheur, arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici ceux qui sont assez heureux pour les avoir ; & qu'un homme de bon sens ne brille guère devant eux.

*De Paris, le 6 de la lune
de Rébiab, 2, 1715.*



LETTRE

LETTRE LXXXIII.

*USBEK à RHÉDI.**A Venise.*

S'IL y a un dieu, mon cher Rhédi, il faut nécessairement qu'il soit juste : car, s'il ne l'étoit pas, il seroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La justice est un rapport de convenance, qui se trouve réellement entre deux choses : ce rapport est toujours le même, quelque être qui le considère, soit que ce soit dieu, soit que ce soit un ange, ou enfin que ce soit un homme.

Il est vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : souvent même, lorsqu'ils les voient, ils s'en éloignent ; & leur intérêt est toujours ce qu'ils voient le mieux. La justice élève sa voix ; mais elle a peine à se faire entendre dans le tumulte des passions.

Les hommes peuvent faire des injustices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils préfèrent leur propre satisfaction à celle des autres. C'est toujours par un retour sur eux-même qu'ils agissent : nul n'est mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raison qui détermine ; & cette raison est toujours une raison d'intérêt.

Mais il n'est pas possible que dieu fasse jamais rien d'injuste : dès qu'on suppose qu'il voit la justice, il faut nécessairement qu'il la suive : car, comme il n'a besoin de rien, & qu'il se suffit à lui-même, il seroit le plus méchant de tous les êtres, puisqu'il le seroit sans intérêt.

Ainsi, quand il n'y auroit pas de dieu, nous devrions toujours aimer la justice ; c'est-à-dire, faire nos efforts pour

TOME III.

Y

ressembler à cet être dont nous avons une si belle idée, & qui, s'il existoit, seroit nécessairement juste. Libres que nous serions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penser que la justice est éternelle, & ne dépend point des conventions humaines. Et, quand elle en dépendroit, ce seroit une vérité terrible, qu'il faudroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourés d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manières différentes ; les trois quarts du temps, ils peuvent le faire impunément : Quel repos pour nous, de sçavoir qu'il y a, dans le cœur de tous ces hommes, un principe intérieur qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entreprises ?

Sans cela, nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous passerions devant les hommes comme devant les lions ; & nous ne serions jamais assurés un moment de notre bien, de notre honneur, & de notre vie.

Toutes ces pensées m'animent contre ces docteurs qui représentent dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de sa puissance ; qui le font agir d'une manière dont nous ne voudrions pas agir nous-même, de peur de l'offenser ; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous ; & , dans leurs opinions contradictoires, le représentent, tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste ! Ce plaisir, tout sévère qu'il est, doit le ravir : il voit son être autant au-dessus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il se voit au-dessus des tigres & des ours. Oui, Rhédi ; si j'étois sûr de suivre toujours inviolablement

cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

*De Paris, le 1 de la lune de
Gemmadi, 1, 1715.*

LETTRE LXXXIV.

*RICA à ***.*

Je fus hier aux invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établissement, si j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle, de voir assemblées dans une même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre ; & qui, se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, & écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire & de la noblesse.

*De Paris, le 15 de la lune de
Gemmadi, 1, 1715.*

Y ij

LETTRE LXXXV.

*USBEK à MIRZA.**A Ispahan.*

Tu sçais, Mirza, que quelques ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume, ou de se faire mahométans, dans la pensée que notre empire seroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces infidèles.

C'étoit fait de la grandeur persane, si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne çait comment la chose manqua. Ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejettèrent, n'en connurent les conséquences : le hasard fit l'office de la raison & de la politique, & sauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la prise de deux villes.

En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire, en un seul jour, tous les négocians, & presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras, que de signer un ordre pareil ; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres rois des Indes, ses sujets les plus industrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ses états.

Les persécutions que nos mahométans zélés ont faites aux guèbres, les ont obligés de passer en foule dans les Indes ; & ont privé la Perse de cette nation, si appliquée au labourage, & qui seule, par son travail, étoit en état de vaincre la stérilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire : c'étoit de ruiner l'industrie ; moyennant quoi l'empire tomboit de lui-même , & avec lui , par une suite nécessaire , cette même religion qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisonner sans prévention , je ne sçais , Mirza , s'il n'est pas bon que , dans un état , il y ait plusieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie , que ceux qui vivent dans la religion dominante ; parce qu'éloignés des honneurs , ne pouvant se distinguer que par leur opulence & leurs richesses , ils sont portés à en acquiescer par leur travail , & à embrasser les emplois de la société les plus pénibles.

D'ailleurs , comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société , il est bon qu'elles soient observées avec zèle. Or , qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle , que leur multiplicité ?

Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers : chacun se tient sur ses gardes , & craint de faire des choses qui déshonoreroient son parti , & l'exposeroient aux mépris & aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle , introduite dans un état , étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du prince de souffrir plusieurs religions dans son état. Quand toutes les sectes du monde viendroient s'y assembler , cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance , & ne prêche la soumission.

J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de res

ligion : Mais qu'on y prenne bien garde ; ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'est l'esprit d'intolérance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

C'est cet esprit de prosélytisme, que les juifs ont pris des Égyptiens, & qui d'eux est passé, comme une maladie épidémique & populaire, aux mahométans & aux chrétiens.

C'est enfin cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entière de la raison humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres, quand il n'en résulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviser. Celui qui veut me faire changer de religion ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer ; il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'empire du monde.

*De Paris, le 26 de la lune de
Gemmadi, 1, 1715.*

LETTRE LXXXVI.

*RICA à ***.*

IL semble ici que les familles se gouvernent toutes seules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité sur sa femme, le père sur ses enfans, le maître sur ses esclaves. La justice se mêle de tous leurs différends : & sois sûr qu'elle est toujours contre le mari jaloux, le père chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où se rend la justice. Avant d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuse. Ce spectacle d'abord est assez riant : mais il devient lugubre, lorsqu'on entre dans les grandes salles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu sacré, où se révèlent tous les secrets des familles, & où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là, une fille modeste vient avouer les tourmens d'une virginité trop longtemps gardée, ses combats, & sa douloureuse résistance : elle est si peu fière de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine ; & , pour que son père n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages qu'elle a faits à son époux, comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle est lasse de porter le titre de femme, sans en jouir : elle vient révéler les mystères cachés dans la nuit du mariage : elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou séduites, sont les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce tribunal : on n'y entend parler que de pères irrités, de filles abusées, d'amans infidèles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le croire ; la loi le croit pour lui, & le soulage de l'examen & des scrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure : mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure : & cela est assez naturel ; car il y a très-peu d'esprits justes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

*De Paris, le 1 de la lune de
Gumadi, 2, 1715.*

L E T T R E L X X X V I I.

*RICA à ***.*

O N dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un François est plus homme qu'un autre : c'est l'homme par excellence ; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué, parmi eux, des gens qui non seulement sont sociables, mais sont eux-même la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette espèce abondent plus que deux mille citoyens : ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peste & de la famine. On demande, dans les écoles, si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante

portante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont, & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il est de la bien-séance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble : mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liste de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom estropié de mille manières en caractères suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, & on mit cette épitaphe sur son tombeau : C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cent trente enterremens. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingt enfans. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions six cent mille livres ; le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cent stades ; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation étoit amusante ; il avoit un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes ; il possédoit d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apcphthègmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occasions

brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, voyageur ; car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu ?

*De Paris, le 3 de la lune de
Gemadi, 2, 1715.*

L E T T R E L X X X V I I I.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

A Paris, règne la liberté & l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnue. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse.

Un grand seigneur est un homme qui voit le roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes & des pensions. S'il peut, avec cela, cacher son oisiveté par un air empressé, ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse, il n'y a de grand, que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui sont grands par leur naissance ; mais ils sont sans crédit. Les rois sont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, se servent toujours des machines les plus simples.

La faveur est la grande divinité des François. Le ministre est le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillés de blanc : tantôt sacri-

ficateurs , & tantôt sacrifiés, ils se devoient eux-même à leur idole avec tout le peuple.

*De Paris, le 9 de la lune de
Gemadi, 2, 1715.*

LET TRE LXXXIX.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE desir de la gloire n'est point différent de cet insin& que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être, lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais, comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur cœur ; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manières.

Cette différence, qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple.

On peut poser pour maxime que, dans chaque état, le desir de la gloire croît avec la liberté des sujets, & diminue avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour : On est en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perse ; aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire

Z ij

à un François, avec plaisir & avec goût, ce que votre sultan n'obtient de ses sujets qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les supplices & les récompenses.

Aussi, parmi nous, le prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses sujets. Il y a, pour le maintenir, des tribunaux respectables: c'est le trésor sacré de la nation; & le seul dont le souverain n'est pas le maître, parce ce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts. Ainsi, si un sujet se trouve blessé dans son honneur par son prince, soit par quelque préférence, soit par la moindre marque de mépris, il quitte, sur le champ, sa cour, son emploi, son service, & se retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes françoises aux vôtres, c'est que les unes, composées d'esclaves naturellement lâches, ne surmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme stupide: au lieu que les autres se présentent aux coups avec délice, & bannissent la crainte par une satisfaction qui lui est supérieure.

Mais le sanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, semble être établi dans les républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athènes, à Lacédémone, l'honneur payoit seul les services les plus signalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une statue, un éloge, étoit une récompense immense pour une bataille gagnée, ou une ville prise.

Là, un homme qui avoit fait une belle action se trouvoit suffisamment récompensé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes qu'il ne ressentit le plaisir d'être son bienfaiteur: il comptoit le nombre de ses services par celui de ses concitoyens. Tout homme est ca-

pable de faire du bien à un homme : mais c'est ressembler aux dieux, que de contribuer au bonheur d'une société entière.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entièrement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois & les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du souverain ? La réputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires, si elles ne sont accompagnées de la faveur du prince, avec laquelle elles naissent & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être déshonoré demain : Le voilà aujourd'hui général d'armée ; peut-être que le prince le va faire son cuisinier, & qu'il ne lui laissera plus à espérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

*De Paris, le 15 de la lune de
Gemmadi, 2, 1715.*

L E T T R E X C.

U S B E K au même.

A Smirne.

D E cette passion générale que la nation françoise a pour la gloire, il s'est formé, dans l'esprit des particuliers, un certain je ne sais quoi, qu'on appelle point-d'honneur ; c'est proprement le caractère de chaque profession : mais il est plus marqué chez les gens de guerre, & c'est le point-d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est ; car nous n'en avons point précisément d'idée.

Autrefois les François , sur-tout les nobles , ne suivoient guère d'autres loix que celles de ce point-d'honneur : elles régloient toute la conduite de leur vie ; & elles étoient si sévères , qu'on ne pouvoit , sans une peine plus cruelle que la mort , je ne dis pas les enfreindre , mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les différends , elles neprefcrivoient guère qu'une manière de décision , qui étoit le duel , qui tranchoit toutes les difficultés. Mais , ce qu'il y avoit de mal , c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre , il falloit qu'il entrât dans la dispute , & qu'il payât de sa personne ; comme s'il avoit été lui-même en colère. Il se sentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence si flatteuse : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence , lui & toute sa famille , ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette manière de décider étoit assez mal imaginée ; car ; de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre , il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les rois l'ont-ils défendue sous des peines très-sévères : mais c'est en vain ; l'honneur , qui veut toujours régner , se révolte , & il ne reconnoît point de loix.

Ainsi les François sont dans un état bien violent : car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de se venger quand il a été offensé ; mais , d'un autre côté , la justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se venge. Si l'on suit les loix de l'honneur , on périt sur un échafaud ; si l'on suit celles de la justice , on est banni pour ja-

mais de la société des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative , ou de mourir , ou d'être indigne de vivre.

*De Paris , le 18 de la lune de
Gemadi, 2, 1715.*

L E T T R E X C I.

USBEK à RUSTAN.

A Isfahan.

IL paroît ici un personnage travesti en ambassadeur de Perse, qui se joue insolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte , au monarque des François , des présens que le nôtre ne sçauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie : & , par sa lâche avarice , il a flétri la majesté des deux empires.

Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe : & il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que sur des barbares.

Il a reçu des honneurs , qu'il sembloit avoir voulu se faire refuser lui-même : Et , comme si la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur persane que lui , elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il est le mépris.

Ne dis point ceci à Isfahan : épargnes la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos ministres le pussent de leur propre imprudence , & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

*De Paris , le dernier de la lune
de Gemadi, 2, 1715.*

L E T T R E X C I I .

*USBEK à RHEDI.**A Venise.*

LE monarque qui a si longtemps régné n'est plus *. Il a bien fait parler des gens pendant sa vie ; tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Chah-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires, & à prendre ses avantages dans ce changement. Le roi, arrière petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, son oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement ; & , y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu régner encore après sa mort.

Les parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne se mêlent guère plus que de rendre la justice ; & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont suivi le destin des choses humaines : ils ont cédé au temps qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abattu.

* Il mourut le 1 septembre 1715.

Mais

Mais le régent , qui a voulu se rendre agréable au peuple , a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique ; & , comme s'il avoit pensé à relever de terre le temple & l'idole , il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie , & le fondement de toute autorité législative.

*De Paris , le 4 de la lune
de Rhégéb 1715.*

LETTRE XCIII.

USBEK à son frère , SANTON au monastère de Castin.

JE m'humilie devant toi , sacré fanton , & je me prosterne : je regarde les vestiges de tes pieds , comme la prune de mes yeux. Ta sainteté est si grande , qu'il semble que tu aies le cœur de notre saint prophète : tes austérités étonnent le ciel même : les anges t'ont regardé du sommet de la gloire , & ont dit , Comment est-il encore sur la terre , puisque son esprit est avec nous , & vole au-tour du trône qui est soutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas , moi qui ai appris , de nos docteurs , que les dervis , même infidèles , ont toujours un caractère de sainteté qui les rend respectables aux vrais croyans ; & que dieu s'est choisi , dans tous les coins de la terre , des âmes plus pures que les autres , qu'il a séparées du monde impie , afin que leurs mortifications & leurs prières ferventes suspendissent sa colère , prête à tomber sur tant de peuples rebelles ?

Les chrétiens disent des merveilles de leurs premiers fantons , qui se réfugièrent à milliers dans les déserts affreux de

la Thébaïde , & eurent , pour chefs , Paul , Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai , leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrés immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme : mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons : ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins : ils les trouvoient au lit , ils les trouvoient à table ; jamais d'asyle contr'eux. Si tout ceci est vrai , fanton vénérable , il faudroit avouer que personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise compagnie.

Les chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle , qui nous peut servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous , dans le désert , un état tranquille ; les tentations nous suivent toujours : nos passions , figurées par les démons , ne nous quittent point encore : ces monstres du cœur , ces illusions de l'esprit , ces vains fantômes de l'erreux & du mensonge , se montrent toujours à nous pour nous séduire , & nous attaquent jusques dans les jeûnes & les cilices , c'est-à-dire , jusques dans notre force même.

Pour moi , fanton vénérable , je sçais que l'envoyé de dieu a enchainé Satan , & l'a précipité dans les abysses : il a purifié la terre , autrefois pleine de son empire , & l'a rendue digne du séjour des anges & des prophètes.

*De Paris , le 9 de la lune
de Chahban 1715.*



LETTRE XCIV.

*USBEK à RHÉDI.**A Venise.*

JE n'ai jamais oui parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés; ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient & se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison, & chercher pourquoi ils se tiennent séparés: mais ils naissent tous liés les uns aux autres; un fils est né auprès de son père, & il s'y tient: voilà la société, & la cause de la société.

Le droit public est plus connu en Europe qu'en Asie: cependant on peut dire que les passions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice, sans choquer leurs intérêts. Quel dessein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en système, d'en donner des règles, d'en former des principes, & d'en tirer des conséquences!

La puissance illimitée de nos sublimes sultans, qui n'a d'autre règle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres, que cet art indigne, qui veut faire plier la justice, toute inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux justices toutes différentes: l'une qui règle les affaires des particuliers, qui règne dans le droit civil; l'autre qui règle les différends qui survien-

A a ij

nent de peuple à peuple , qui tyrannise dans le droit public : comme si le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil ; non pas , à la vérité , d'un pays particulier , mais du monde.

Je t'expliquerai , dans une autre lettre , mes pensées là-dessus.

*De Paris , le premier de la lune
de Zilhagé 1716.*

LETTRE XCV.

USBEK au même.

LES magistrats doivent rendre la justice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette seconde distribution de justice , on ne peut employer d'autres maximes que dans la première.

De peuple à peuple , il est rarement besoin de tiers pour juger , parce que les sujets de disputes sont presque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations sont ordinairement si séparés , qu'il ne faut qu'aimer la justice pour la trouver ; on ne peut guère se prévenir dans sa propre cause.

Il n'en est pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en société , leurs intérêts sont si mêlés & si confondus , il y en a de tant de sortes différentes , qu'il est nécessaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obscurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui se font pour repousser un ennemi qui attaque , les autres pour secourir un allié qui est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulières du prince , à moins que le cas ne fût si grave , qu'il méritât la mort du prince , ou du peuple qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la guerre , parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est dû , ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ses ambassadeurs , & autres choses pareilles ; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuse la présence. La raison en est que , comme la déclaration de guerre doit être un acte de justice , dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute , il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car , faire la guerre à quelqu'un , c'est vouloir le punir de mort.

Dans le droit public , l'acte de justice le plus sévère , c'est la guerre ; puisqu'elle peut avoir l'effet de détruire la société.

Les représailles sont du second degré. C'est une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'observer , de mesurer la peine par le crime.

Un troisième acte de justice , est de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous , proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatrième acte de justice , qui doit être le plus fréquent , est la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement que les tribunaux ont établie , pour retrancher les coupables de la société. Ainsi un prince , à l'alliance duquel nous renonçons , est retranché , de notre société , & n'est plus un des membres qui la composent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince , que de renoncer à son alliance , ni lui faire de plus grand

honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste : ainsi une alliance, faite entre deux nations pour en opprimer une troisième, n'est pas légitime ; & on peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de sa cruauté & de sa tyrannie, & le somma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié & à son alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorsque le peuple subsiste, elle est un gage de la paix & de la réparation du tort : & si le peuple est détruit, ou dispersé, elle est le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix sont si sacrés parmi les hommes, qu'ils semblent qu'ils soient la voix de la nature, qui réclame ses droits. Ils sont tous légitimes, lorsque les conditions en sont telles, que les deux peuples peuvent se conserver : sans quoi, celle des deux sociétés qui doit périr, privée de sa défense naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature, qui a établi les différens degrés de force & de foiblesse parmi les hommes, a encore souvent égalé la foiblesse à la force par le désespoir.

Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle le droit public ; voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raison.

*De Paris, le 4 de la lune
de Zilhagé 1716.*

LETTRE XCVI.

LE PREMIER EUNUQUE à USEEK.

A Paris.

IL est arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du royaume de Visapour : j'en ai acheté une pour ton frère le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya, il y a un mois, son commandement sublime & cent tomans.

Je me connois en femmes, d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, & qu'en moi les yeux ne sont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vu de beauté si régulière & si parfaite : ses yeux brillans portent la vie sur son visage, & relèvent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Ispahan la marchandoit avec moi : mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards, & sembloit chercher les miens ; comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avoue : je sens dans moi-même une joie secrète, quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le serrail de ton frère : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes les femmes ; la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse, des autres ; la consolation maligne de celles qui n'espèrent plus rien, & l'ambition irritée de celles qui espèrent encore.

Je vais , d'un bout du royaume à l'autre , faire changer tout un ferrail de face. Que de passions je vais émouvoir ! que de craintes & de peines je prépare !

Cependant , dans le trouble du dedans , le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront dévorés , & les joies contenues : l'obéissance ne sera pas moins exacte , & la règle moins inflexible : la douceur , toujours contrainte de paroître , sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que , plus nous avons de femmes sous nos yeux , moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire , moins de facilité de s'unir , plus d'exemples de soumission , tout cela leur forme des chaînes. Les unes sont sans cesse attentives sur les démarches des autres : il semble que , de concert avec nous , elles travaillent à se rendre plus dépendantes : elles font une partie de notre ouvrage , & nous ouvrent les yeux , quand nous les fermons. Que dis-je ? elles irritent sans cesse le maître contre leurs rivales : & elles ne voient pas combien elles se trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela , magnifique seigneur , tout cela n'est rien sans la présence du maître. Que pouvons-nous faire , avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais toute entière ? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi , tu tempères la crainte par les espérances ; plus absolu quand tu caresses , que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc , magnifique seigneur , reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées : viens ôter tout prétexte
de

de faillir : viens appaiser l'amour qui murmure , & rendre le devoir même aimable : viens enfin soulager tes fidèles eunuques d'un fardeau qui s'appesantit chaque jour.

*Du serrail d'Ispahan, le 8 de la
lune de Zilkagè 1716.*

LETTRE XCVII.

USBEK à HASSEIN, dervis de la montagne de Jaron.

O Toi , sage dervis , dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances , écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philosophes , qui , à la vérité , n'ont point atteint jusqu'au faite de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux : ils n'ont , ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentissent , ni senti les formidables accès d'une fureur divine : Mais , laissés à eux-même , privés des saintes merveilles , ils suivent , dans le silence , les traces de la raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le cahos ; & ont expliqué , par une mécanique simple , l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matière : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des loix , pour régler les sociétés des hommes ; des loix aussi sujettes au changement , que l'esprit de ceux qui les proposent , & des peuples qui les observent : ceux-ci ne nous parlent que des loix générales , immuables , éternelles , qui s'observent

TOME III.

B b

sans aucune exception , avec un ordre , une régularité , & une promptitude infinie , dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu , homme divin , que soient ces loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'éternel , tu vas être étonné par la sublimité des mystères : tu renonces par avance à comprendre ; tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de pensée : elles n'éblouissent point par un faux respect ; leur simplicité les a fait longtemps méconnoître ; & ce n'est qu'après bien des réflexions , qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La première est que tout corps tend à décrire une ligne droite , à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne : & la seconde , qui n'en est qu'une suite , c'est que tout corps qui tourne au-tour d'un centre tend à s'en éloigner ; parce que , plus il en est loin , plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà , sublime dervî , la clef de la nature : voilà des principes féconds , dont on tire des conséquences à perte de vue.

La connoissance de cinq ou six vérités a rendu leur philosophie pleine de miracles ; & leur a fait faire presque autant de prodiges & de merveilles , que tout ce qu'on nous raconte de nos saints prophètes.

Car enfin , je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarrassé , si on lui eût dit de peser , dans une balance , tout l'air qui est au-tour de la terre , ou de mesurer toute l'eau qui tombe chaque année sur la surface ; & qui n'eût pensé plus de quatre fois , avant de dire combien de lieues le son fait dans une heure ; quel temps un rayon de lumière emploie à venir du soleil à nous ; com-

bien de toises il y a d'ici à Saturne ; quelle est la courbe selon laquelle un vaisseau doit être taillé , pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que, si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philosophes de paroles hautes & sublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories mystérieuses , il auroit fait un bel ouvrage , qui n'auroit cédé qu'au saint alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je pense, je ne m'accoutume guère du style figuré. Il y a, dans notre alcoran, un grand nombre de petites choses, qui me paroissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force & la vie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que les idées divines rendues en langage humain : au contraire, dans notre alcoran, on trouve souvent le langage de dieu, & les idées des hommes ; comme si, par un admirable caprice, dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous ; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non : grâces au ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur ; & , tandis que je vivrai, Hali fera mon prophète.

*De Paris, le 15 de la lune
de Chahban, 1716.*



LETTRE XC VIII.

*USBEK à IBBEN.**A Smirne.*

IL n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive, tous les dix ans, des révolutions qui précipitent le riche dans la misère, & enlèvent le pauvre avec des ailes rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la providence; le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui lèvent les tributs nagent au milieu des trésors: parmi eux, il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la dernière misère. Ils sont méprisés comme de la boue, pendant qu'ils sont pauvres: quand ils sont riches, on les estime assez; aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible. On vient d'établir une chambre, qu'on appelle de justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent, ni détourner, ni cacher leurs effets; car on les oblige de les déclarer au juste, sous peine de la vie: ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit, je veux dire entre la vie & leur argent. Pour comble d'infortune, il y a un ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les délibérations du conseil. On ne trouve pas tous les jours des ministres disposés à faire rire le peuple; & l'on doit sçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs : c'est un séminaire de grands seigneurs ; il remplit le vuide des autres états. Ceux qui le composent prennent la place des grands malheureux, des magistrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre : & , quand ils ne peuvent pas suppléer par eux-même, ils relèvent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles, qui sont comme un espece de fumier qui engraisse les terres montagneuses & arides.

Je trouve, Ibben, la providence admirable dans la manière dont elle a distribué les richesses. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas assez distinguées de la vertu, & on n'en auroit plus senti tout le néant. Mais, quand on examine qui sont les gens qui en sont les plus chargés, à force de mépriser les riches, on vient enfin à mépriser les richesses.

*De Paris, le 26 de la lune
de Maharram 1717.*

LETTRE XCIX.

RICA à RHEDI.

A Venise.

Je trouve les caprices de la mode ; chez les François ; étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hyver : mais, sur-tout, on ne sçauroit croire combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de

leur habillement & de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage , comme celui de leurs ouvriers ; & , avant que tu eusses reçu ma lettre , tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris , pour aller passer six mois à la campagne , en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mère ; tant l'habit , avec lequel elle est peinte , lui paroît étranger : il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée , ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement , & une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre , c'étoient les pieds qui occupoient cette place ; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? les architectes ont été souvent obligés de hausser , de baisser , & d'élargir leurs portes , selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois , sur un visage , une quantité prodigieuse de mouches ; & elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois , les femmes avoient de la taille & des dents ; aujourd'hui , il n'en est pas question. Dans cette changeante nation , quoiqu'en disent les mauvais plaisans , les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en est , des manières & de la façon de vivre , comme des modes : les François changent de mœurs , selon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave , s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le ca-

raçtère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

*De Paris, le 8 de la lune
de Saphar 1717.*

L E T T R E C.

Rica au même.

JE te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leurs modes. Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtés : ils y rappellent tout : c'est la règle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres nations : ce qui est étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne sçaurois guère ajuster cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconstance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils méprisent tout ce qui est étranger, je ne parle que des bagatelles ; car, sur les choses importantes, ils semblent s'être méfiés d'eux-même, jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus : ils veulent bien s'assujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers françois décident en législateurs sur la forme des perruques étrangères. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs cuisiniers régner du septentrion au midi, & les ordonnances de leurs coëffeseuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils aient pris de leurs voi-

ainsi tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil ?

Qui peut penser qu'un royaume , le plus ancien & le plus puissant de l'Europe , soit gouverné , depuis plus de dix siècles , par des loix qui ne sont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis , ceci ne seroit pas difficile à comprendre : mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes , faites par leurs premiers rois dans les assemblées générales de la nation : & , ce qu'il y a de singulier , c'est que les loix romaines , qu'ils ont prises à la place , étoient en partie faites & en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs législateurs.

Et , afin que l'acquisition fût entière , & que tout le bon sens leur vînt d'ailleurs , ils ont adopté toutes les constitutions des papes , & en ont fait une nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de servitude.

Il est vrai que , dans les derniers temps , on a rédigé par écrit quelques statuts des villes & des provinces : mais ils sont presque tous pris du droit romain.

Cette abondance de loix adoptées , & , pour ainsi dire , naturalisées , est si grande , qu'elle accable également la justice & les juges. Mais ces volumes de loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de glossateurs , de commentateurs , de compilateurs ; gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit , qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout : ces loix étrangères ont introduit des formalités dont l'excès est la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse , lorsqu'elle est entrée dans la jurisprudence , ou lorsqu'elle

lorqu'elle s'est logée dans la médecine : si elle a fait plus de ravages sous la robe d'un juriconsulte, que sous le large chapeau d'un médecin ; & si, dans l'une, elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

*De Paris, le 17 de la lune
de Saphar 1717.*

LETTRE CI.

*USBEK à ***.*

ON parle toujours ici de la constitution. J'entrai l'autre jour dans une maison, où je vis d'abord un gros homme avec un teint verneil, qui disoit d'une voix forte : J'ai donné mon mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites. mais lisez-le, ce mandement ; & vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. J'ai bien sué pour le faire, dit-il en portant la main sur le front ; j'ai eu besoin de toute ma doctrine ; & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui se trouva là ; car c'est un bel ouvrage : & je désirois bien ce jésuite, qui vient si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Lisez-le donc, reprit-il ; & vous serez plus instruit sur ces matières dans un quart-d'heure, que si je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en conversation, & de commettre sa suffisance. Mais, comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force sottises, soutenu d'un dervis qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe, il disoit d'abord : Cela est certain, nous l'a-

TOME III.

Cc

vous jugé ainsi ; & nous sommes des juges infaillibles. Et comment , lui dis-je alors , êtes-vous des juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas , reprit-il , que le saint esprit nous éclaire ? Cela est heureux , lui répondis-je ; car , de la manière dont vous avez parlé tout aujourd'hui , je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

*De Paris, le 18 de la lune
de Rébiab, 1, 1717.*

LETTRE CII.

USBEK à IBHEN.

A Smirne.

LES plus puissans états de l'Europe sont ceux de l'empereur , des rois de France , d'Espagne , & d'Angleterre. L'Italie , & une grande partie de l'Allemagne , sont partagées en un nombre infini de petits états , dont les princes sont , à proprement parler , les martyrs de la souveraineté. Nos glorieux sultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de sujets. Ceux d'Italie , qui ne sont pas si unis , sont plus à plaindre : leurs états sont ouverts comme des caravanferas , où ils sont obligés de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes , & leur fassent part de leur frayeur , plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe sont monarchiques , ou plutôt sont ainsi appelés : car je ne sçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels ; au moins est-il difficile qu'ils aient subsisté longtemps dans leur pureté. C'est un

état violent, qui dégénère toujours en despotisme, ou en république. La puissance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince; l'équilibre est trop difficile à garder: il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre: mais l'avantage est ordinairement du côté du prince, qui est à la tête des armées.

Aussi le pouvoir des rois d'Europe est-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent: mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos sultans; premièrement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples; secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de le porter si loin.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs sujets, que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux; rien ne les soumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui est comme l'ame des états, & l'harmonie des empires; & cette proportion, scrupuleusement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos sultans.

Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrâce du prince, est sûr de mourir: la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de son souverain, s'il avoit voulu livrer ses places aux ennemis, il en seroit quitte aussi pour perdre la vie: il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi, dans la moindre disgrâce, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il se porte naturellement à troubler

l'état, & à conspirer contre le souverain ; seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des grands d'Europe , à qui la disgrâce n'ôte rien que la bienveillance & la faveur. Ils se retirent de la cour , & ne songent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait guère périr que pour le crime de lèse-majesté , ils craignent d'y tomber , par la considération de ce qu'ils ont à perdre , & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes , & peu de princes qui périssent d'une mort violente.

Si , dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes , ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en sûreté , ils ne vivroient pas un jour ; & , s'ils n'avoient à leur solde un nombre innombrable de troupes , pour tyranniser le reste de leurs sujets , leur empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siècles qu'un roi de France prit des gardes , contre l'usage de ces temps-là , pour se garantir des assassins qu'un petit prince d'Asie avoit envoyés pour le faire périr : jusques-là les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sujets , comme des pères au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puissent , de leur propre mouvement , ôter la vie à un de leurs sujets , comme nos sultans , ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels. il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son prince , pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces monarques sont comme le soleil , qui porte par-tout la chaleur & la vie.

*De Paris , le 8 de la lune
de Rebiab , 2 , 1717.*

L E T T R E C I I I .

U S B E K au même.

P O U R suivre l'idée de ma dernière lettre , voici , à peu près , ce que me disoit l'autre jour un Européen assez sensé :

Le plus mauvais parti que les princes d'Asie aient pu prendre , c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables : mais ils font respecter la royauté , & non pas le roi ; & attachent l'esprit des sujets à un certain trône , & non pas à une certaine personne.

Cette puissance invisible , qui gouverne , est toujours la même pour le peuple. Quoique dix rois , qu'il ne connoît que de nom , se soient égorgés l'un après l'autre , il ne sent aucune différence : c'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des esprits.

Si le détestable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup sur un roi des Indes ; maître du sceau royal , & d'un trésor immense qui auroit semblé amassé pour lui , il auroit pris tranquillement les rênes de l'empire , sans qu'un seul homme eût pensé à réclamer son roi , sa famille & ses enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'orient : d'où vient cela , si ce n'est de ce qu'il est tyrannique & affreux ?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince , ou par le peuple : Mais , là , les princes n'ont garde d'en faire ; parce que , dans un si haut degré de puissance , ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir : s'ils changeoient quelque chose , ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux sujets, si quelqu'un d'eux forme quelque résolution, il ne sçauroit l'exécuter sur l'état; il faudroit qu'il contrebalançât, tout-à-coup, une puissance redoutable & toujours unique; le temps lui manque, comme les moyens: Mais il n'a qu'à aller à la source de ce pouvoir; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un instant.

Le meurtrier monte sur le trône, pendant que le monarque en descend, tombe, & va expirer à ses pieds.

Un mécontent, en Europe, songe à entretenir quelque intelligence secrète, à se jeter chez les ennemis, à se saisir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les sujets. Un mécontent, en Asie, va droit au prince, étonne, frappe, renverse: il en efface jusqu'à l'idée; dans un instant l'esclave & le maître, dans un instant usurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête! Il semble ne réunir sur elle toute sa puissance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entière.

*De Paris, le 17 de la lune
de Rébiab, 2, 1717.*

LETTRE CIV.

USBEK au même.

Tous les peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs princes: par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse guère à leur roi le temps d'appesantir son autorité. La soumission & l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins. Ils disent, là-dessus, des choses bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puisse atta-

cher les hommes , qui est celui de la gratitude : un mari , une femme , un père & un fils , ne sont liés entr'eux que par l'amour qu'ils se portent , ou par les bienfaits qu'ils se procurent : & ces motifs divers de reconnoissance sont l'origine de tous les royaumes , & de toutes les sociétés.

Mais, si un prince , bien loin de faire vivre ses sujets heureux , veut les accabler & les détruire , le fondement de l'obéissance cesse ; rien ne les lie , rien ne les attache à lui ; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime , parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas , disent-ils , donner à un autre plus de pouvoir sur nous que nous n'en avons nous-même : or nous n'avons pas sur nous-même un pouvoir sans bornes ; par exemple , nous ne pouvons pas nous ôter la vie : personne n'a donc , concluent-ils , sur la terre , un tel pouvoir.

Le crime de lèse-majesté n'est autre chose , selon eux , que le crime que le plus foible commet contre le plus fort , en lui désobéissant , de quelque manière qu'il lui désobéisse. Aussi le peuple d'Angleterre , qui se trouva le plus fort contre un de leurs rois , déclara-t-il que c'étoit un crime de lèse-majesté à un prince de faire la guerre à ses sujets. Ils ont donc grande raison , quand ils disent que le précepte de leur alcoran , qui ordonne de se soumettre aux puissances , n'est pas bien difficile à suivre , puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer ; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre , mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs rois , ayant vaincu & fait prisonnier un prince qui lui disputoit la couronne , voulut lui reprocher son infidélité & sa perfidie : Il n'y a qu'un

moment , dit le prince infortuné , qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Un usurpateur déclare rebêles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui ; & , croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges , il fait révéler , comme des arrêts du ciel , les caprices du hafard & de la fortune.

*De Paris, le 20 de la lune
de Rébiab, 2, 1717.*

LETTRE CV.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

Tu m'as beaucoup parlé , dans une de tes lettres , des sciences & des arts cultivés en occident. Tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne sçais si l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois , qui , à la première bombe, se seroient rendus , ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées , avec lesquelles ils ont , dans la fuite , opprimé leurs sujets.

Tu sçais que , depuis l'invention de la poudre , il n'y a plus de places imprenables ; c'est-à-dire , Ufbek , qu'il n'y a plus d'asyle sur la terre contre l'injustice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne , à la fin , à découvrir

couvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les hommes , détruire les peuples & les nations entières.

Tu as lu les historiens : fais-y bien attention ; presque toutes les monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des arts , & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas longtemps que je suis en Europe ; mais j'ai oui parler à des gens sensés des ravages de la chymie. Il semble que ce soit un quatrième fléau , qui ruine les hommes & les détruit en détail , mais continuellement ; tandis que la guerre , la peste , la famine , les détruisent en gros , mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la boussole , & la découverte de tant de peuples , qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richesses ? L'or & l'argent avoient été établis , par une convention générale , pour être le prix de tous les marchandises , & un gage de leur valeur , par la raison que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre usage : que nous importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs ? & que , pour marquer la valeur d'une denrée , nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un ? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais , d'un autre côté , cette invention a été bien pernicieuse aux pays qui ont été découverts. Les nations entières ont été détruites ; & les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une servitude si rude , que le récit en fait frémir les musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet ! Aimable simplicité , si chérie de notre saint prophète , vous me rap-

TOME III.

D d

peliez toujours la naïveté des anciens temps, & la tranquillité qui règnoit dans le cœur de nos premiers pères.

*De Venise, le 5 de la lune
de Rhamazan 1717.*

L E T T R E C V I.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

Ou tu ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta patrie pour t'instruire ; & tu méprises toute instruction : tu viens, pour te former, dans un pays où l'on cultive les beaux arts ; & tu les regardes comme pernicioeux. Te le dirai-je, Rhédi ? je suis plus d'accord avec toi, que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts ? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la terre, chez lesquels un singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur ; il s'y trouveroit, à peu près, à la portée des autres habitans ; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractère bizarre ; il passeroit tout comme un autre, & seroit même distingué par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares, n'aient pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la terre, & couvrir de leurs armées féroces les royaumes les plus policés : Mais, prends-y garde ; ils ont appris les

arts, ou les ont fait exercer aux peuples vaincus ; sans cela , leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains , dis-tu , que l'on n'invente quelque manière de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non : si une fatale invention venoit à se découvrir , elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens ; & le consentement unanime des nations enseveliroit cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voies : il doivent chercher des sujets , & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes ; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'est-à-dire , que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué , en lisant les histoires , que , depuis l'invention de la poudre , les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient , parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et , quand il se seroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable , doit-on , pour cela , le rejeter ? Penses-tu , Rhédi , que la religion que notre saint prophète a apportée du ciel soit pernicieuse , parce qu'elle servira un jour à confondre les perfides chrétiens ?

Tu crois que les arts amolissent les peuples , & , par-là , sont cause de la chute des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses , qui fut l'effet de leur mollesse : mais il s'en faut bien que cet exemple décide , puisque les Grecs , qui les vainquirent tant de fois , & les subjuguèrent , cultivoient les arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés ,

D d ij

on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent ; puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté , qui , de tous les vices , est celui qui amollit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais , comme , dans un pays policé , ceux qui jouissent des commodités d'un art sont obligés d'en cultiver un autre , à moins de se voir réduits à une pauvreté honteuse ; il suit que l'oisiveté & la mollesse sont incompatibles avec les arts.

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle , & où l'on raffine le plus sur les plaisirs ; mais c'est peut-être celle où l'on mène une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement , il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure ; il faut que , dès ce moment , cinquante artisans ne dorment plus , & n'aient plus le loisir de boire & de manger : elle commande , & elle est obéie plus promptement que ne seroit notre monarque , parce que l'intérêt est le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail , cette passion de s'enrichir , passe de condition en condition , depuis les artisans jusqu'aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui. Vous voyez , à Paris , un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement , qui travaille sans cesse , & court risque d'accourir ses jours , pour amasser , dit-il , de quoi vivre.

Le même esprit gagne la nation ; on n'y voit que travail & qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant ?

Je suppose , Rhédi , qu'on ne souffrit dans un royaume

que les arts absolument nécessaires à la culture des terres , qui sont pourtant en grand nombre ; & qu'on en bannît tous ceux qui ne servent qu'à la volupté, ou à la fantaisie ; je le soutiens, cet état seroit un des plus misérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins , le peuple dépérirait tous les jours ; & l'état deviendrait si foible , qu'il n'y auroit si petite puissance qui ne pût le conquérir.

Il seroit aisé d'entrer dans un long détail , & de te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument , & par conséquent ceux du prince. Il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens : on verroit finir cette circulation de richesses , & cette progression de revenus , qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de sa terre , & n'en retireroit que ce qu'il lui faut précisément pour ne pas mourir de faim. Mais , comme ce n'est pas quelquefois la vingtième partie des revenus d'un état , il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion , & qu'il n'en restât que la vingtième partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit , annuellement , à son maître , que la vingtième partie de sa valeur ; mais , avec une pistole de couleur , un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfèvres , des ouvriers en laine , en soie , & de toutes sortes d'artisans.

De tout ceci , on doit conclure , Rhédi , que , pour qu'un prince soit puissant , il faut que ses sujets vivent dans les délices : il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de

superfluités , avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

*De Paris , le 14 de la lune
de Chalval 1717.*

L E T T R E C V I I .

RICA à IBBEN.

A Smirne.

J'AI vu le jeune monarque. Sa vie est bien précieuse à ses sujets : elle ne l'est pas moins à toute l'Europe , par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les rois sont comme les dieux ; & , pendant qu'ils vivent , on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse , mais charmante : une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel , & promet déjà un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractère des rois d'occident , jusqu'à ce qu'ils aient passé par les deux grandes épreuves , de leur maîtresse , & de leur confesseur. On verra bientôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci ; & il se livrera , pour cela , de grands combats. Car , sous un jeune prince , ces deux puissances sont toujours rivales : mais elles se concilient & se réunissent , sous un vieux. Sous un jeune prince , le dervis a un rôle bien difficile à soutenir ; la force du roi fait sa foiblesse : mais l'autre triomphe également de sa foiblesse & de sa force.

Lorsque j'arrivai en France , je trouvai le feu roi absolument gouverné par les femmes : & cependant , dans l'âge où

il étoit , je crois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit : Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel ; sa valeur m'est connue ; j'en parlerai au ministre. Une autre disoit : Il est surprenant que ce jeune abbé ait été oublié ; il faut qu'il soit évêque ; il est homme de naissance , & je pourrois répondre de ses mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours fussent des favorites du prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie ; chose pourtant très-facile à faire chez les princes européens. Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris, ou dans les provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle passent toutes les graces & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une espèce de république, dont les membres toujours actifs se secourent & se servent mutuellement : c'est comme un nouvel état dans l'état : & celui qui est à la cour , à Paris, dans les provinces, qui voit agir des ministres, des magistrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, est comme un homme qui voit bien une machine qui joue , mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu , Ibben , qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un ministre pour coucher avec lui ? Quelle idée ! c'est pour lui présenter cinq ou six placets tous les matins : & la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux , qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint, en Perse, de ce que le royaume est gouverné par deux ou trois femmes : c'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & non seulement

prennent en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

*De Paris, le dernier de la lune
de Chawal 1717.*

LETTRE CVIIL.

*USBEK à ***.*

IL y a une espèce de livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les journaux. La paresse se sent flattée, en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les lecteurs font aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matière noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto* ; un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in-folio* : il faut donc qu'il étende son sujet à proportion ; ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui se tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais, *** , quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant, si je voulois ruiner ma santé, & un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux ; comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que, jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais,

Mais , lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge , ils s'en imposent une autre , qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits , quelque raison qu'ils en aient : & , en effet , quel est l'homme assez hardi , pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des auteurs ressemblent aux poètes , qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre ; mais qui , peu jaloux de leurs épaules , le sont si fort de leurs ouvrages , qu'ils ne sçauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible ; & les journalistes le sçavent bien. Ils font donc tout le contraire : ils commencent par louer la matière qui est traitée ; première fadeur : de là ils passent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine , tout prêts à se faire faire raison ; & à foudroyer , à coups de plume , un téméraire journaliste.

*De Paris , le 5 de la lune
de Zilcadé 1718.*

L E T T R E C I X.

*RICA à ***.*

L'UNIVERSITE' de Paris est la fille aînée des rois de France , & très-aînée ; car elle a plus de neuf cent ans : aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut , il y a quelque temps , un grand démêlé avec quelques docteurs , à l'occasion de la lettre Q* ,

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La dispute s'échauffa si fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens : il fallut que le parlement terminât le différend ; & il accorda permission , par un arrêt solennel , à tous les sujets du roi de France , de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus respectables , occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet !

Il semble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées ; & que, là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai ouï dire qu'un roid'Arragon * ayant assemblé les états d'Arragon & de Catalogne, les premières séances s'employèrent à décider en quelle langue les délibérations seroient conçues : la dispute étoit vive ; & les états se seroient rompus mille fois, si l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande seroit faite en langage catalan , & la réponse en aragonois.

*De Paris, le 25 de la lune
de Zilhagé 1718.*

* C'étoit en 1610.

L E T T R E C X.

*RICA à ***.*

LE rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense. Il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à la toilette, au milieu de ses domestiques : un général

d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite, ou son corps de réserve, qu'elle en met à poster une mouche qui peut manquer, mais dont elle espère ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention, pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un & à l'autre; & se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire succéder & renaître les parties de plaisirs, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre!

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir; c'est de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puisse croire qu'elles se sont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un souper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles disoient sans cesse: Au moins, il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis, & par conséquent assez sérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien: il n'y a pas aujourd'hui, dans Paris, une partie si gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua, & me dit: Hé bien, ne sommes-nous pas de bonne humeur? Oui, lui répondis-je en bâillant; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la tristesse triomphoit toujours des réflexions; &, quant à moi, je me sentis conduit, de bâillement en bâillement, dans un sommeil léthargique, qui finit tous mes plaisirs.

*De Paris, le 11 de la lune
de Maharram 1718.*

E e ij

L E T T R E C X I .

U S B E K à ***.

LE règne du feu roi a été si long, que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans la minorité ; & on ne lit plus que les mémoires de ces temps-là.

Voici le discours qu'un des généraux de la ville de Paris prononça dans un conseil de guerre : & j'avoue que je n'y comprends pas grand' chose.

MESSIEURS, quoique nos troupes aient été repoussées avec perte, je crois qu'il nous sera facile de réparer cet échec. J'ai six couplets de chanson tout prêts à mettre au jour, qui, je m'assure, remettront toutes choses dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui, sortant de la cavité de certaines poitrines très-fortes, émouvront merveilleusement le peuple. Ils sont sur un air qui a fait, jusqu'à présent, un effet tout particulier.

Si cela ne suffit pas, nous ferons paroître une estampe qui fera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien François ; & il l'écorche tellement, qu'il n'est pas possible que ses affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire si grossière, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'espère qu'avant qu'il soit huit jours, le peuple fera, du nom de Mazarin, un mot générique, pour exprimer toutes les bêtes de somme, & celles qui servent à tirer.

Depuis notre défaite , notre musique l'a si furieusement vexé sur le péché originel , que , pour ne pas voir ses partisans réduits à la moitié , il a été obligé de renvoyer tous ses pages.

Ranimez-vous donc ; reprenez courage : & soyez sûrs que nous lui ferons repasser les monts à coups de sifflets.

*De Paris , de 4 de la lune
de Chahban 1718.*

L E T T R E C X I I.

R H E D I à U S B E K.

A Paris.

P E N D A N T le séjour que je fais en Europe , je lis les historiens anciens & modernes : je compare tous les temps : j'ai du plaisir à les voir passer , pour ainsi dire , devant moi : & j'arrête sur-tout mon esprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges si différens des âges , & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé , en comparaison de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuse fécondité des premiers temps ? Seroit-elle déjà dans sa vieillesse ? & tomberoit-elle de langueur ?

J'ai resté plus d'un an en Italie , où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie , si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les villes , elles sont entièrement désertes & dépeuplées : il semble qu'elles ne subsistent encore que

pour marquer le lieu où étoient ces cités puissantes dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen romain qui avoit dix, & même vingt mille esclaves, sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne : & comme on y comptoit quatre ou cinq cent mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans, sans que l'imagination ne se révolte.

Il y avoit autrefois, dans la Sicile, de puissans royaumes; & des peuples nombreux, qui en ont disparu depuis : cette île n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Grèce est si déserte, qu'elle ne contient pas la centième partie de ses anciens habitans.

L'Espagne, autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées; & la France n'est rien, en comparaison de cette ancienne Gaule dont parle César.

Les pays du nord sont fort dégarnis; & il s'en faut bien que les peuples y soient, comme autrefois, obligés de se partager, & d'envoyer dehors, comme des essaims, des colonies & des nations entières, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont presque plus de peuples.

On ne sçauroit trouver, dans l'Amérique, la cinquantième partie des hommes qui y formoient de si grands empires.

L'Asie n'est guère en meilleur état. Cette Asie mineure, qui contenoit tant de puissantes monarchies, & un nombre si prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux

ou trois. Quant à la grande Asie, celle qui est soumise au Turc n'est pas plus peuplée : pour celle qui est sous la domination de nos rois, si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui y étoient sans nombre du temps des Xerxès & des Darius.

Quant aux petits états qui sont au-tour de ces grands empires, ils sont réellement déserts : tels sont les royaumes d'Irimette, de Circassie, & de Guriel. Ces princes, avec de vastes états, comptent à peine cinquante mille sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la terre, & je n'y trouve que des délabremens : je crois la voir sortir des ravages de la peste & de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconnue, qu'on ne peut en parler si précisément que des autres parties du monde : mais, à ne faire attention qu'aux côtes de la méditerranée, connues de tout temps, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit sous les Carthaginois & les Romains. Aujourd'hui, les princes sont si foibles, que ce sont les plus petites puissances du monde.

Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a, à peine, sur la terre la dixième partie des hommes qui y étoient dans les anciens temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours : & , si cela continue, dans dix siècles, elle ne sera qu'un désert.

Voilà, mon cher Ufbek, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en est-on aperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement, & dans le cours d'un grand nombre de siècles : ce qui mar-

que un vice intérieur, un venin secret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

*De Venise, le 10 de la lune
de Rhégéb 1718.*

LET TRE CXIII.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

LE monde, mon cher Rhédi, n'est point incorruptible; les cieux même ne le sont pas: les astronomes sont des témoins oculaires de leurs changemens, qui sont des effets bien naturels du mouvement universel de la matière.

La terre est soumise, comme les autres planètes, aux loix des mouvemens: elle souffre, au-dedans d'elle, un combat perpétuel de ses principes: la mer & le continent semblent être dans une guerre éternelle; chaque instant produit de nouvelles combinaisons.

Les hommes, dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain: cent mille causes peuvent agir, capables de les détruire, &, à plus forte raison, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces catastrophes particulières, si communes chez les historiens, qui ont détruit des villes & des royaumes entiers: il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de sa perte.

Les histoires sont pleines de ces pestes universelles qui ont, tour à tour, désolé l'univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut si violente, qu'elle brûla jusqu'à la racine des plantes,

plantes , & se fit sentir dans tout le monde connu , jusqu'à l'empire du Catay : un degré de plus de corruption , auroit , peut-être dans un seul jour , détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux siècles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe , en Asie & en Afrique ; elle fit , dans très-peu de temps , des effets prodigieux : c'étoit fait des hommes , si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naissance , incapables de soutenir le poids des charges de la société , ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été , si le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le seroit devenu , sans doute , si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remède aussi puissant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie , attaquant les parties de la génération , auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pu arriver au genre humain ? N'est-elle pas arrivée en effet ? & le déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille ?

Il y a des philosophes qui distinguent deux créations ; celle des choses , & celle de l'homme : ils ne peuvent comprendre que la matière & les choses créées n'aient que six mille ans ; que dieu ait différé , pendant toute l'éternité , ses ouvrages , & n'ait usé que d'hier de sa puissance créatrice. Serait-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu ? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu ? Mais , s'il ne l'a pas pu dans un temps , il ne l'a pas pu dans l'autre. C'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu : mais , comme il n'y a point de succession dans dieu , si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une fois , il l'a voulu toujours , & dès le commencement.

*Cependant , tous les historiens nous parlent d'un premier père : ils nous font voir la nature humaine naissante. N'est-il pas naturel de penser qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun , comme Noé le fut du déluge ; & que ces grands événements ont été fréquens sur la terre , depuis la création du monde ?

Mais toutes les destructions ne sont pas violentes. Nous voyons plusieurs parties de la terre se laisser de fournir à la subsistance des hommes : que sçavons-nous si la terre entière n'a pas des causes générales, lentes & imperceptibles de lassitude ?

J'ai été bien aise de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particulièrement à ta lettre sur la diminution des peuples , arrivée depuis dix-sept à dix-huit siècles. Je te ferai voir , dans une lettre suivante , qu'indépendamment des causes physiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet :

*De Paris , le 8 de la lune
de Chahban 1718.*

* Dans les précédentes éditions, avant le nombre des grains de sable de la mer cet alinéa, on lisait celui-ci : Il ne faut ne leur est pas plus comparable qu'un donc pas compter les années du monde : instant.

L E T T R E C X I V .

U S B E K au même.

Tu cherches la raison pourquoi la terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : & , si tu y fais bien attention , tu verras que la grande différence vient de celle qui est arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion chrétienne & la mahométane ont partagé le monde romain , les choses sont bien changées : il

s'en faut de beaucoup que ces deux religions soient aussi favorables à la propagation de l'espèce , que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette dernière , la polygamie étoit défendue ; & , en cela, elle avoit un très-grand avantage sur la religion mahométane : le divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre , non moins considérable , sur la chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire que cette pluralité des femmes permise par le saint alcoran , & l'ordre de les satisfaire , donné dans le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophète , parce que vous leur êtes nécessaire comme leurs vêtemens , & qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi , & seulement autant de concubines , ou d'esclaves , ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes sont vos labourages , dit encore le prophète ; approchez-vous donc de vos labourages : faites du bien pour vos ames ; & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon musulman comme un athlète , destiné à combattre sans relâche ; mais qui , bientôt foible & accablé de ses premières fatigues , languit dans le champ même de la victoire ; & se trouve , pour ainsi dire , enseveli sous ses propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur , & , pour ainsi dire , avec épargne : ses opérations ne sont jamais violentes : jusques dans ses productions , elle veut de la tempérance : elle ne va jamais qu'avec règle & mesure : si on la précipite , elle tombe bientôt dans la langueur ; elle emploie toute la force qui lui reste à se conserver , perdant absolument sa vertu productrice , & sa puissance générative.

Ff ij

C'est dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est très-ordinaire, parmi nous, de voir un homme, dans un ferrail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfans : ces enfans même sont, la plupart du temps, foibles & mal sains, & se sentent de la langueur de leur père.

Ce n'est pas tout : ces femmes, obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques : la religion, la jalousie, & la raison même, ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité au-dedans parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la société, que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en suivre !

Les filles esclaves qui sont dans le ferrail, pour servir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieillissent presque toujours dans une affligeante virginité : elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent ; & leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comment un seul homme occupe à ses plaisirs tant de sujets de l'un & de l'autre sexe, les fait mourir pour l'état, & les rend inutiles à la propagation de l'espèce.

Constantinople & Ispahan sont les capitales des deux plus grands empires du monde : c'est là que tout doit aboutir ; & que les peuples, attirés de mille manières, se rendent de

toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes ; & elles seroient bientôt détruites , si les souverains n'y faisoient venir , presque à chaque siècle , des nations entières pour les repeupler. J'épuiserais ce sujet dans une autre lettre.

*De Paris , le 13 de la lune
de Chahban , 1718.*

LETTRE CXV.

USBEX au même.

LES Romains n'avoient pas moins d'esclaves que nous ; ils en avoient même plus : mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher , par des voies forcées , la multiplication de ces esclaves , ils la favorisoient , au contraire , de tout leur pouvoir ; ils les associoient , le plus qu'ils pouvoient , par des espèces de mariages : par ce moyen , ils remplissoient leurs maisons de domestiques de tous les sèxes , de tous les âges , & l'état d'un peuple innombrable.

Ces enfans , qui faisoient , à la longue , la richesse d'un maître , naissoient sans nombre au-tour de lui : Il étoit seul chargé de leur nourriture & de leur éducation : les pères , libres de ce fardeau , suivoient uniquement le penchant de la nature , & multiplioient , sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que , parmi nous , tous les esclaves sont occupés à garder nos femmes , & à rien de plus ; qu'ils sont , à l'égard de l'état , dans une perpétuelle léthargie : de manière qu'il faut restreindre à quelques hommes libres , à quelques

chefs de famille , la culture des arts & des terres , lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La république se servoit , avec un avantage infini , de ce peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pécule , qu'il possédoit aux conditions que son maître lui imposoit : avec ce pécule , il travailloit , & se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la banque ; celui-là se donnoit au commerce de la mer ; l'un vendoit des marchandises en détail ; l'autre s'appliquoit à quelque art mécanique , ou bien affermoit & faisoit valoir des terres : mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât , de tout son pouvoir , à faire profiter ce pécule , qui lui procuroit , en même temps , l'aisance dans la servitude présente , & l'espérance d'une liberté future : cela faisoit un peuple laborieux , animoit les arts & l'industrie.

Ces esclaves , devenus riches par leurs soins & leur travail , se faisoient affranchir , & devenoient citoyens. La république se réparoit sans cesse , & recevoit dans son sein de nouvelles familles , à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'aurai peut-être , dans mes lettres suivantes , occasion de te prouver que , plus il y a d'hommes dans un état , plus le commerce y fleurit ; je prouverai aussi facilement que , plus le commerce y fleurit , plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choses s'entraident , & se favorisent nécessairement.

Si cela est , combien ce nombre prodigieux d'esclaves , toujours laborieux , devoit-il s'accroître & s'augmenter ? L'industrie & l'abondance les faisoit naître ; & eux , de leur côté , faisoient naître l'abondance & l'industrie.

*De Paris , le 16 de la lune
de Chahban 1718.*

L E T T R E C X V I .

USBEK au même.

Nous avons jusqu'ici parlé des pays mahométans , & cherché la raison pourquoi ils sont moins peuplés que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains : examinons à présent ce qui a produit cet effet chez les chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion païenne , & il fut défendu aux chrétiens. Ce changement , qui parut d'abord de si petite conséquence , eut insensiblement des suites terribles , & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta , non seulement toute la douceur du mariage , mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en voulant resserrer ses nœuds , on les relâcha ; & , au lieu d'unir les cœurs , comme on le prétendoit , on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre , & où le cœur doit avoir tant de part , on mit la gêne , la nécessité , & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts , les caprices , & l'insociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur , c'est-à-dire , ce qu'il y a de plus variable & de plus inconstant dans la nature : on attacha , sans retour & sans espérance , des gens accablés l'un de l'autre , & presque toujours mal assortis : & l'on fit comme ces tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel , que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portés à soutenir patiemment les peines domestiques , sachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir ; & ils gardoient souvent ce

pouvoir en main toute leur vie , sans en user , par cette seule considération , qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des chrétiens , que leurs peines présentes désespèrent pour l'avenir. Ils ne voient , dans les désagréemens du mariage , que leur durée , & , pour ainsi dire , leur éternité : de-là viennent les dégoûts , les discordes , les mépris ; & c'est autant de perdu pour la postérité. A peine a-t-on trois ans de mariage , qu'on en néglige l'essentiel : on passe ensemble trente ans de froideur : il se forme des séparations intestines aussi fortes , & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques : chacun vit & reste de son côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme , dégoûté d'une femme éternelle , se livrera aux filles de joie : commerce honteux & si contraire à la société ; lequel , sans remplir l'objet du mariage , n'en représente tout au plus que les plaisirs.

Si , de deux personnes ainsi liées , il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la nature , & à la propagation de l'espèce , soit par son tempérament , soit par son âge , elle ensevelit l'autre avec elle , & la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner si l'on voit , chez les chrétiens , tant de mariages fournir un si petit nombre de citoyens. Le divorce est aboli : les mariages mal assortis ne se raccommodent plus : les femmes ne passent plus , comme chez les Romains , successivement dans les mains de plusieurs maris , qui en tiroient , dans le chemin , le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire : si , dans une république comme Lacédémone , où les citoyens étoient sans cesse gênés par des loix singulières & subtiles , & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille

famille qui étoit la république , il avoit été établi que les maris changeassent de femmes tous les ans , il en seroit né un peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les nations du monde, est un contrat susceptible de toutes les conventions ; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet : Mais les chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vue ; aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est. Ils ne le font pas consister dans le plaisir des sens : au contraire, comme je te l'ai déjà dit, il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : Mais c'est une image, une figure, & quelque chose de mystérieux, que je ne comprends point.

*De Paris, le 19 de la lune
de Chahban 1718.*

L E T T R E C X V I I.

U S B E K au même.

LA prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la dépopulation des pays chrétiens : le grand nombre d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en est pas une moins considérable.

Je parle des prêtres & des dervis, de l'un & de l'autre sexe, qui se vouent à une continence éternelle : c'est, chez les chrétiens, la vertu par excellence ; en quoi je ne les comprends pas, ne sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien.

TOME III.

G g

Je trouve que leurs docteurs se contredisent manifestement , quand ils disent que le mariage est saint , & que le célibat, qui lui est opposé, l'est encore davantage ; sans compter qu'en fait de préceptes & de dogmes fondamentaux, le bien est toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faisant profession de célibat est prodigieux. Les pères y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui , ils s'y vouent eux-même dès l'âge de quatorze ans ; ce qui revient à peu près à la même chose.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes , que les pestes & les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait. On voit , dans chaque maison religieuse , une famille éternelle , où il ne naît personne , & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maisons sont toujours ouvertes ; comme autant de gouffres où s'enfvelissent les races futures.

Cette politique est bien différente de celle des Romains , qui établissoient des loix pénales contre ceux qui se refusoient aux loix du mariage , & vouloient jouir d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion protestante , tout le monde est en droit de faire des enfans ; elle ne souffre ni prêtres , ni dervis : & si , dans l'établissement de cette religion , qui ramenoit tout aux premiers temps , ses fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'intempérance , il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle , ils n'en eussent encore adouci le joug , & achevé d'ôter toute la barrière qui sépare , en ce point , le Nazaréen & Mahomet.

Mais , quoi qu'il en soit , il est certain que la religion donne aux protestans un avantage infini sur les catholiques.

J'ose le dire ; dans l'état présent où est l'Europe , il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cent ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne , les catholiques étoient beaucoup plus forts que les protestans. Ces derniers sont peu à peu parvenus à un équilibre. Les protestans deviendront plus riches & plus puissans , & les catholiques plus foibles.

Les pays protestans doivent être , & sont réellement plus peuplés que les catholiques : d'où il suit , premièrement , que les tributs y sont plus considérables , parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les payent : secondement , que les terres y sont mieux cultivées : enfin , que le commerce y fleurit davantage , parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire ; & qu'avec plus de besoins , on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la culture des terres , il faut que le commerce périclite ; & , lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire pour entretenir le commerce , il faut que la culture des terres manque : c'est-à-dire , il faut que tous les deux tombent en même temps , parce que l'on ne s'attache jamais à l'un , que ce ne soit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques , non seulement la culture des terres y est abandonnée , mais même l'industrie y est pernicieuse : elle ne consiste qu'à apprendre cinq ou six mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette provision par-devers lui , il ne doit plus s'embarasser de sa fortune ; il trouve , dans le cloître , une vie tranquille , qui , dans le monde , lui auroit coûté des sueurs & des peines.

Ce n'est pas tout. Les dervis ont en leurs mains presque toutes les richesses de l'état ; c'est une société de gens avarés , qui prennent toujours , & ne rendent jamais ; ils accumulent

G g ij

sans cesse des revenus, pour acquérir des capitaux. Tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en paralysie; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de prince protestant qui ne lève sur ses peuples beaucoup plus d'impôts, que le pape n'en lève sur ses sujets: cependant ces derniers sont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachisme porte la mort par-tout chez les autres.

*De Paris, le 26 de la lune
de Chahban 1718.*

L E T T R E C X V I I I.

USBEK au même.

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe; passons à l'Afrique. On ne peut guère parler que de ses côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion mahométane est établie; ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du temps des Romains, par les raisons que je t'ai déjà dites. Quant aux côtes de la Guinée, elles doivent être furieusement dégarnies depuis deux cent ans, que les petits rois, ou chefs des villages, vendent leurs sujets aux princes de l'Europe, pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amérique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, est elle-même déserte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces esclaves, qu'on transporte dans un autre climat, y périssent à milliers: & les travaux des mines où l'on occupe

sans cesse & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaisons malignes qui en sortent, le vif-argent dont il faut faire un continuel usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent; ces métaux d'eux-même absolument inutiles, & qui ne font des richesses, que parce qu'on les a choisis pour en être les signes.

*De Paris, le dernier de la lune
de Chahban 1718.*

LETTRE CXIX.

USBEK au même.

LA fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du monde; de manière qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés, & toujours renaissans, ont réparé leurs pertes & leurs destructions continuelles, par cette seule espérance qu'ont parmi eux toutes les familles; d'y voir naître un roi puissant, qui sera le maître de la terre.

Les anciens rois de Perse n'avoient tant de milliers de sujets, qu'à cause de ce dogme de la religion des mages, que les actes les plus agréables à dieu que les hommes puissent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux, cela ne vient que d'une certaine manière de penser: car, comme

les enfans regardent leurs pères comme des dieux ; qu'ils les respectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices , dans lesquels ils croient que leurs âmes , anéanties dans le Tyen , reprennent une nouvelle vie ; chacun est porté à augmenter une famille si fourmife dans cette vie , & si nécessaire dans l'autre.

D'un autre côté , les pays des mahométans deviennent tous les jours déserts , à cause d'une opinion , qui , toute sainte qu'elle est , ne laisse pas d'avoir des effets très-pernicieux ; lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables , les soins pour assurer la fortune de nos enfans , les projets qui tendent au delà d'une vie courte & passagère , nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le présent , sans inquiétude pour l'avenir , nous ne prenons la peine , ni de réparer les édifices publics , ni de défricher les terres incultes , ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins : nous vivons dans une insensibilité générale , & nous laissons tout faire à la providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi , chez les Européens ; l'injuste droit d'aînesse , si défavorable à la propagation , en ce qu'il porte l'attention d'un père sur un seul de ses enfans ; & détourne ses yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige , pour rendre solide la fortune d'un seul , de s'opposer à l'établissement de plusieurs ; enfin , en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens , qui en fait toute l'opulence.

*De Paris , le 4 de la lune
de Rhamazan 1718.*



LETTRE CXX.

USBEK au même.

LES pays habités par les sauvages sont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte, que, lorsqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui souhaitent autre chose que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chasse & la pêche qui soit un exercice noble & digne d'eux.

Mais, comme il y a souvent des années où la chasse & la pêche rendent très-peu, ils sont désolés par des famines fréquentes : sans compter qu'il n'y a pas de pays si abondant en gibier & en poisson, qu'il puisse donner la subsistance à un grand peuple, parce que les animaux suivent toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de sauvages, au nombre de deux ou trois cent habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts aussi séparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas se soutenir; parce qu'elles n'ont pas la ressource des grands états, dont toutes les parties se répondent, & se secourent mutuellement.

Il y a, chez les sauvages, une autre coutume, qui n'est pas moins pernicieuse que la première; c'est la cruelle habitude où sont les femmes de se faire avorter, afin que leur grossesse ne les rende pas désagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce désordre; elles vont jusques à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer sa

grosseffe au magistrat, est punie de mort, si son fruit périt : la pudeur & la honte, les accidens même, ne l'excusent pas.

*Dû Paris, le 9 de la lune
de Rhamazan 1718.*

L E T T R E C X X I.

U S B E K au même.

L'E F F E T ordinaire des colonies est d'affoiblir les pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie. 1

Il faut que les hommes restent où ils sont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais ; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

L'air se charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous, que notre température en est fixé. Lorsque nous sommes transportés dans un autre pays, nous devenons malades. Les liquides étant accoutumés à une certaine consistance, les solides à une certaine disposition, tous les deux à un certain dégré de mouvement, n'en peuvent plus souffrir d'autres, & ils résistent à un nouveau pli.

Quand un pays est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier de la nature du terrain ou du climat : ainsi, quand on   te les hommes d'un ciel heureux, pour les envoyer dans un tel pays, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience : ils rel  guoient tous les criminels en Sardaigne ; & ils y faisoient passer des juifs.

juifs. Il fallut se consoler de leur perte; chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontières, transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent presque toutes en très-peu de temps.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réussi.

Ce nombre prodigieux de nègres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes destructions sont presque irréparables; parce qu'un peuple qui manque à un certain point reste dans le même état: & si, par hasard, il se rétablit, il faut des siècles pour cela.

Que si, dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont je t'ai parlé vient à concourir, non seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour: bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols, qui ont pris la place de ses anciens habitans, n'ont pu la repeupler: au contraire, par une fatalité que je serois mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisent eux-même, & se consomment tous les jours.

Les princes ne doivent donc point songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réus-

fissent quelquefois : il y a des climats si heureux , que l'espèce s'y multiplie toujours ; témoin ces isles* qui ont été peuplées par des malades que quelques vaisseaux y avoient abandonnés , & qui y recouvroient aussi-tôt la santé.

Mais , quand ces colonies réussiroient , au lieu d'augmenter la puissance , elles ne feroient que la partager ; à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étendue , comme sont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient , comme les Espagnols , découvert l'Amérique , ou au moins de grandes isles dans lesquelles ils faisoient un commerce prodigieux : mais , quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer , cette sage république défendit à ses sujets ce commerce & cette navigation.

J'ose le dire : au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes , il faudroit faire repasser les Indiens & les métifs en Espagne ; il faudroit rendre à cette monarchie tous ses peuples dispersés : & , si la moitié seulement de ces grandes colonies se conservoit , l'Espagne deviendrait la puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre , dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc , & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'est plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines , que l'exemple des Portugais & des Espagnols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenses , plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite , songè-

* L'auteur parle peut-être de l'isle de Bourbon.

rent aux moyens de les conserver ; & prirent chacune , pour cela , une voie différente.

Les Espagnols , désespérant de retenir les nations vaincues dans la fidélité , prirent le parti de les exterminer , & d'y envoyer d'Espagne des peuples fidèles : jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple , aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble , disparaître de la terre , à l'arrivée de ces barbares , qui semblèrent , en découvrant les Indes , n'avoir pensé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie , ils conservèrent ce pays sous leur domination. Juges par-là combien les conquêtes sont funestes , puisque les effets en sont tels : Car enfin , ce remède affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance ? Comment soutenir une guerre civile de si loin ? Que seroient-ils devenus , s'ils avoient donné le temps à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux , & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais , ils prirent une voie toute opposée ; ils n'employèrent pas les cruautés : aussi furent-ils bientôt chassés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favorisèrent la rébellion de ces peuples , & en profitèrent.

Quel prince envieroit le sort de ces conquérans ? qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent aussi-tôt chassés ; les autres en firent des déserts , & rendirent leur propre pays un désert encore.

C'est le destin des héros de se ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent soudain , ou à soumettre des nations

qu'ils sont obligés eux-même de détruire ; comme cet insensé qui se consumoit à acheter des statues qu'il jetoit dans la mer , & des glaces qu'il brisoit aussi-tôt.

*De Paris , le 18 de la lune
de Rhamazan 1718.*

L E T T R E C X X I I .

U S B E K au même.

LA douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espèce. Toutes les républiques en font une preuve constante ; & , plus que toutes , la Suisse & la Hollande , qui sont les deux plus mauvais pays de l'Europe , si l'on considère la nature du terrain , & qui cependant sont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers , que la liberté , & l'opulence qui la suit toujours : l'une se fait rechercher par elle-même , & nous sommes conduits par nos besoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'espèce se multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans , sans rien diminuer de la subsistance des pères.

L'égalité même des citoyens , qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes , porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique , & la répand partout.

Il n'en est pas de même des pays soumis au pouvoir arbitraire : le prince , les courtisans , & quelques particuliers , possèdent toutes les richesses , pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise , & qu'il sente qu'il fera

des enfans plus pauvres que lui , il ne se mariera pas ; ou , s'il se marie , il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans , qui pourroient achever de déranger sa fortune , & qui descendroient de la condition de leur père.

J'avoue que le rustique ou paysan , étant une fois marié , peuplera indifféremment , soit qu'il soit riche , soit qu'il soit pauvre ; cette considération ne le touche pas : il a toujours un héritage sûr à laisser à ses enfans , qui est son hoyau ; & rien ne l'empêche de suivre aveuglément l'instinct de la nature.

Mais à quoi sert , dans un état , ce nombre d'enfans , qui languissent dans la misère ? Ils périssent presque tous , à mesure qu'ils naissent : Ils ne prospèrent jamais : Foibles & débiles , ils meurent en détail de mille manières , tandis qu'ils sont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la misère & la mauvaise nourriture produisent toujours : ceux qui en échappent atteignent l'âge viril sans en avoir la force , & languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes , qui ne croissent jamais heureusement , si elles ne sont bien cultivées : Chez les peuples misérables , l'espèce perd , & même quelquefois dégénère.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées , la crainte où étoient tous les enfans de famille d'être enrôlés dans la milice les obligeoit de se marier , & cela dans un âge trop tendre & dans le sein de la pauvreté. De tant de mariages , il naissoit bien des enfans , que l'on cherche encore en France , & que la misère , la famine & les maladies en ont fait disparaître.

Que si , dans un ciel aussi heureux , dans un royaume

aussi policé que la France , on fait de pareilles remarques , que sera-ce dans les autres états ?

*De Paris, le 23 de la lune
de Rhamazan 1718.*

LETTRE CXXIII.

*USBEK au mollak MEHEMET ALI, gardien des trois
tombeaux à Com.*

QUE nous servent les jeûnes des immaums, & les cilices des mollaks ? La main de dieu s'est deux fois appesantie sur les enfans de la loi : Le soleil s'obscurcit, & semble n'éclairer plus que leurs défaites : Leurs armées s'assemblent, & elles sont dissipées comme la poussière.

L'empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus : Un moufti chrétien ne le soutient qu'avec peine : le grand vizir d'Allemagne est le fléau de dieu, envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar : Il porte par-tout la colère du ciel, irrité contre leur rébellion & leur perfidie.

Esprit sacré des immaums, tu pleures nuit & jour sur les enfans du prophète que le détestable Omar a dévoyés : tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs : tu desireres leur conversion, & non pas leur perte : tu voudrois les voir réunis sous l'étendard d'Hali, par les larmes des saints ; & non pas dispersés dans les montagnes & dans les déserts ; par la terreur des infidèles.

*De Paris, le 1 de la lune
de Chabval 1718.*

L E T T R E C X X I V .

*USBEK à RHEDI.**A Venise.*

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans ? Veulent-ils se les attacher ? ils leur sont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et, d'ailleurs, s'ils acquièrent quelques-uns de leurs sujets en les achetant, il faut bien, par la même raison, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.

Quand je pense à la situation des princes, toujours entourés d'hommes avides & insatiables, je ne puis que les plaindre : & je les plains encore davantage, lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des grâces & des pensions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions : une foule d'idées se présente à mon esprit : il me semble que j'entends publier cette ordonnance :

« LE courage infatigable de quelques-uns de nos sujets, à nous demander des pensions, ayant exercé sans relâche notre magnificence royale, nous avons enfin cédé à la multitude des requêtes qu'ils nous ont présentées, lesquelles ont fait jusqu'ici la plus grande sollicitude du trône. Ils nous ont représenté qu'ils n'ont point manqué, depuis notre avènement à la couronne, de se trouver à notre lever ; que nous les avons toujours vus sur notre passage immobiles comme des bornes ; & qu'ils se sont extrêmement élevés pour re- »

" garder , sur les épaules les plus hautes , notre sérénité. Nous
 " avons même reçu plusieurs requêtes de la part de quelques
 " personnes du beau sexe , qui nous ont supplié de faire at-
 " tention qu'il est notoire qu'elles font d'un entretien très-dif-
 " ficile : quelques-unes même très-surannées nous ont prié ,
 " branlant la tête , de faire attention qu'elles ont fait l'orne-
 " ment de la cour des rois nos prédécesseurs ; & que , si les
 " généraux de leurs armées ont rendu l'état redoutable par
 " leurs faits militaires , elles n'ont point rendu la cour moins
 " célèbre par leurs intrigues. Ainsi , desirant traiter les sup-
 " plians avec bonté , & leur accorder toutes leurs prières , nous
 " avons ordonné ce qui suit :

" Que tout laboureur , ayant cinq enfans , retranchera
 " journellement la cinquième partie du pain qu'il leur don-
 " ne. Enjoignons aux pères de famille de faire la diminu-
 " tion , sur chacun d'eux , aussi juste que faire se pourra.

" Défendons expressément à tous ceux qui s'appliquent à
 " la culture de leurs héritages , ou qui les ont donnés à titre
 " de ferme , d'y faire aucune réparation , de quelque espèce
 " qu'elle soit.

" Ordonnons que toutes personnes qui s'exercent à des
 " travaux vils & mécaniques , lesquelles n'ont jamais été au-
 " lever de notre majesté , n'achètent désormais d'habits , à
 " eux , à leurs femmes , & à leurs enfans , que de quatre ans
 " en quatre ans : leur interdisons , en outre , très-étroitement ;
 " ces petites réjouissances qu'ils avoient coutume de faire dans
 " leurs familles les principales fêtes de l'année.

" Et , d'autant que nousdemeurons avertis que la plupart
 " des bourgeois de nos bonnes villes sont entièrement occu-
 " pés à pourvoir à l'établissement de leurs filles , lesquelles
 " ne se font rendues recommandables , dans notre état , que par

par une triste & ennuyeuse modestie ; nous ordonnons qu'ils attendront à les marier , jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge limité par les ordonnances , elles viennent à les y contraindre. Défendons à nos magistrats de pourvoir à l'éducation de leurs enfans.

*De Paris, le premier de la lune
de Chival 1718.*

LETTRE CXXV.

*RICA à ***.*

ON est bien embarrassé dans toutes les religions , quand il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue suite de peines , dont on les menace : mais, pour les gens vertueux , on ne sçait que leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du paradis , capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens : les uns font jouer sans cesse de la flûte ces ombres heureuses ; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement ; d'autres enfin , qui les font rêver là-haut aux maîtresses d'ici bas , n'ont pas cru que cent millions d'années fussent un terme assez long , pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuses.

Je me souviens , à ce propos , d'une histoire que j'ai oui raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol ; elle fait voir que les prêtres indiens ne sont pas moins stériles.

TOME III.

I i

les que les autres , dans les idées qu'ils ont des plaisirs du paradis.

UNE FEMME, qui venoit de perdre son mari , vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permission de se brûler : mais comme , dans les pays soumis aux mahométans , on abolit , tant qu'on peut , cette cruelle coutume , il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prières impuissantes , elle se jetta dans un furieux emportement. Voyez , disoit-elle , comme on est gêné ! Il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler , quand elle en a envie ! A-t-on jamais vu rien de pareil ? Ma mère , ma tante , mes sœurs se sont bien brûlées. Et , quand je vais demander permission à ce maudit gouverneur , il se fâche , & se met à crier comme un enragé.

Il se trouva là par hasard un jeune bonze : Homme infidèle , lui dit le gouverneur , est-ce toi qui as mis cette fureur dans l'esprit de cette femme ? Non , dit-il , je ne lui ai jamais parlé : mais , si elle m'en croit , elle consommera son sacrifice ; elle fera une action agréable au dieu Brama : aussi en sera-t-elle bien récompensée ; car elle retrouvera , dans l'autre monde , son mari , & elle recommencera avec lui un second mariage. Que dites-vous ? dit la femme surprise. Je retrouverai mon mari ? Ah ! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux , chagrin , & d'ailleurs si vieux , que , si le dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme , sûrement il n'a pas besoin de moi. Me brûler pour lui ! . . . pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes , qui me séduisoient , & qui sçavoient de quelle manière je vivois avec lui , n'avoient garde de me tout dire : mais , si le dieu Brama n'a que ce présent à me faire , je renonce à cette béatitude. Monsieur le gouverneur , je me fais

mahométane. Et pour vous , dit-elle en regardant le bonze , vous pouvez , si vous voulez , aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

*De Paris , le 2 de la lune
de Chalval 1718.*

LETTRE CXXVI.

RICA à USBEK.

*A * * *.*

Je t'attends ici demain : cependant je t'envoie tes lettres d'Ispahan. Les miennes portent que l'ambassadeur du grand Mogol a reçu ordre de sortir du royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince , oncle du roi , qui est chargé de son éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un château , où il est très-étroitement gardé ; & qu'on l'a privé de tous ses honneurs. Je suis touché du sort de ce prince , & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vu couler les larmes de personne, sans en être attendri : je sens de l'humanité pour les malheureux , comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes : & les grands même , pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élevés , je les aime si-tôt qu'ils tombent.

En effet , qu'ont-ils affaire dans la prospérité d'une inutile tendresse ? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du respect , qui ne demande point de retour. Mais ; si-tôt qu'ils sont déçus de leur grandeur , il n'y a que nos plaintes qui puissent leur en rappeler l'idée.

I i ij

Je trouve quelque chose de bien naïf, & même de bien grand, dans les paroles d'un prince, qui, prêt de tomber entre les mains de ses ennemis, voyant ses courtisans autour de lui qui pleuroient : Je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore votre roi.

*De Paris, le 3 de la lune
de Chalval 1718.*

LETTRE CXXVII.

RICA à IBSEN.

A Smirne.

Tu as oui parler mille fois du fameux roi de Suède : Il assiégeoit une place, dans un royaume qu'on nomme la Norwège : comme il visitoit la tranchée, seul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier ministre : les états se sont assemblés, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime : c'étoit d'avoir calomnié la nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son roi : forfait qui, selon moi, mérite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du prince le dernier de ses sujets ; qu'est-ce, lorsque l'on noircit la nation entière, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire son bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlassent aux rois, comme les anges parlent à notre saint prophète.

Tu sçais que, dans les banquets sacrés, où le seigneur des seigneurs descend du plus sublime trône du monde, pour se

communiquer à ses esclaves , je me suis fait une loi sévère de captiver une langue indocile : on ne m'a jamais vu abandonner une seule parole qui pût être amère au dernier de ses sujets. Quand il m'a fallu cesser d'être sobre , je n'ai point cessé d'être honnête homme ; & , dans cette épreuve de notre fidélité , j'ai risqué ma vie , & jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de prince si méchant , que son ministre ne le soit encore davantage ; s'il fait quelque action mauvaise , elle a presque toujours été suggérée : de manière que l'ambition des princes n'est jamais si dangereuse , que la bassesse d'ame de ses conseillers. Mais comprends-tu qu'un homme , qui n'est que d'hier dans le ministère , qui peut-être n'y sera pas demain , puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même , de sa famille , de sa patrie , & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des passions ; le ministre les remue : c'est de ce côté-là qu'il dirige son ministère : il n'a point d'autre but , ni n'en veut connoître. Les courtisans le séduisent par leurs louanges ; & lui le flatte plus dangereusement par ses conseils , par les desseins qu'il lui inspire , & par les maximes qu'il lui propose.

*De Paris , le 25 de la lune
de Saphar 1719.*



L E T T R E C X X V I I I.

*RICA à USBEK.**A***.*

JE passois l'autre jour sur le pont-neuf, avec un de mes amis : il rencontra un homme de sa connoissance , qu'il me dit être un géomètre ; & il n'y avoit rien qui n'y parût : car il étoit dans une rêverie profonde ; il fallut que mon ami le tirât longtemps par la manche , & le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui ; tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés , & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menèrent jusques sur la porte d'un café, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout le monde avec empressement , & que les garçons du café en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable : car il dérida un peu son visage , & se mit à rire , comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui , dans un jardin, coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une faillie, comme une vue délicate est offensée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent , pourvu qu'il fût vrai. Aussi sa conversation étoit-elle singulière. Il étoit arrivé ce jour-là, de la campagne, avec un homme qui

avoit vu un château superbe , & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu , lui , qu'un bâtiment de soixante pieds de long , sur trente-cinq de large ; & un bosquet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les règles de la perspective eussent été tellement observées , que les allées des avenues eussent paru par tout de même largeur ; & il auroit donné , pour cela , une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé , d'une structure fort singulière : & il s'échauffa fort contre un sçavant , qui étoit auprès de moi , qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures babiloniennes. Un novelliste parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air ; & , charmé de sçavoir cela , il voulut en ignorer entièrement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hyver d'auparavant , par une inondation : Ce que vous me dites là m'est fort agréable , dit alors le géomètre : je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite ; & qu'il est au moins tombé , sur la terre , deux pouces d'eau plus que l'année passée.

Un moment après , il sortit , & nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite , & qu'il négligeoit de regarder devant lui , il fut rencontré directement par un autre homme : ils se choquèrent rudement ; & , de ce coup , ils rejaillirent chacun de leur côté , en raison réciproque de leur vitesse & de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement , cet homme , portant la main sur le front , dit au géomètre : Je suis bien aise que vous m'ayez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : Je viens de donner mon Horace au public. Comment ! dit le géomètre : il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas , reprit l'autre :

c'est une traduction de cet ancien auteur, que je viens de mettre au jour : Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, monsieur ! dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, & ils pensent pour vous ? Monsieur, dit le sçavant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière ? Je ne dis pas tout-à-fait cela : j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez : Mais vous ne leur ressemblerez point ; car, si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire naître parmi nous ces illustres morts ; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps : Mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois, très-mécontents l'un de l'autre.

*De Paris, le dernier de la lune
de Rébiab, 2, 1719.*



LETTRE

L E T T R E C X X I X.

*USBEK à RHEDI.**A Venise.*

LA plupart des législateurs ont été des hommes bornés, que le hasard a mis à la tête des autres, & qui n'ont presque consulté que leurs préjugés & leurs fantaisies.

Il semble qu'ils aient méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage : ils se sont amusés à faire des institutions puériles, avec lesquelles ils se sont, à la vérité, conformés aux petits esprits, mais décrédités auprès des gens de bon sens.

Ils se sont jetés dans des détails inutiles ; ils ont donné dans les cas particuliers : ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choses que par parties, & n'embrasse rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une autre langue que la vulgaire ; chose absurde pour un faiseur de loix : comment peut-on les observer, si elles ne sont pas connues ?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'est-à-dire, qu'ils ont jeté les peuples dans les désordres inséparables des changemens.

Il est vrai que, par une bisarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines loix. Mais le cas est rare ; & lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnités, & apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

TOME III.

K k

Souvent ils les ont faites trop subtiles, & ont suivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans la suite, elles ont été trouvées trop dures; &, par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter: mais ce remède étoit un nouveau mal. Quelles que soient les loix, il faut toujours les suivre, & les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse; c'est qu'ils ont donné aux pères une grande autorité sur leurs enfans. Rien ne soulage plus les magistrats; rien ne dégarnit plus les tribunaux; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs sont toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'est, de toutes les puissances, celle dont on abuse le moins: c'est la plus sacrée de toutes les magistratures; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses & de punitions, les familles sont mieux réglées: les pères sont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre sans te faire remarquer la bisarrierie de l'esprit des François. On dit qu'ils ont retenu, des loix romaines, un nombre infini de choses inutiles, & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la première autorité légitime.

*De Paris, le 4 de la lune de
Germinal, 2, 1719.*

L E T T R E C X X X.

*RICA à ***.*

JE te parlerai, dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les novellistes, qui s'assemblent dans un jardin magnifique, où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'état ; & leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un silence aussi long : cependant ils se croient considérables , parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La base de leurs conversations est une curiosité frivole & ridicule : il n'y a point de cabinet si mystérieux , qu'ils ne prétendent pénétrer ; ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose ; ils sçavent combien notre auguste sultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années ; & , quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions , ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent , qu'ils se précipitent dans l'avenir ; & , marchant au devant de la providence , ils la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main ; & , après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites , ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues , & tomber les murailles comme des cartons : ils ont des ponts sur toutes les rivières , des routes secrètes dans toutes les montagnes , des magasins immenses dans les sables brûlans : il ne leur manque que le bon sens.

K k ij

Il y a un homme , avec qui je loge , qui reçut cette lettre d'un nouvelliste : comme elle m'a paru singulière , je la gardai ; la voici.

MONSIEUR ,

J'E me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du temps. Le premier janvier 1711, je prédis que l'empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année : il est vrai que, comme il se portoit fort bien , je crus que je me ferois moquer de moi , si je m'expliquois d'une manière bien claire ; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques : mais les gens qui savent raisonner m'entendirent bien. Le 17 avril de la même année, il mourut de la petite vérole.

*Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur & les Turcs , j'allai chercher nos messieurs dans tous les coins des thuilleries ; je les rassemblai près du bassin , & leur prédis qu'on feroit le siège de Belgrade , & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que , vers le milieu du siège , je pariai cent pistoles qu'il seroit pris le 18 août * ; il ne fut pris que le lendemain : peut-on perdre à si beau jeu ?*

Lorsque je vis que la flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne , je jugeai qu'elle en feroit la conquête : je le dis , & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès , j'ajoutai que cette flotte victorieuse iroit débarquer à Final , pour faire la conquête du Milanès. Comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée , je voulus la soutenir glorieusement : je pariai cinquante pistoles , & je les perdís encore : car ce diable d'Albéroni , malgré la foi des traités , envoya sa flotte en Sicile .

* 1717.

& trompa tout à la fois deux grands politiques , le duc de Savoie & moi.

Tout cela , monsieur , me dérouta si fort , que j'ai résolu de prédire toujours , & de ne parier jamais. Autrefois , nous ne connoissons point aux thuilleries l'usage des paris , & feu monsieur le comte de L. ne les souffroit guère : mais , depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'est mêlée parmi nous , nous ne sçavons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle , qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

*L'autre jour , comme j'ouvris mon manuscrit , & accommodois mes lunettes sur mon nez , un de ces sans-façons , saisissant justement l'intervalle du premier mot au second , me dit : Je parie cent pistoles que non. Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance ; & , reprenant la parole d'une voix plus forte , je dis : Monsieur le maréchal de*** ayant appris... Cela est faux , me dit-il : vous avez toujours des nouvelles extravagantes ; il n'y a pas le sens commun à tout cela. Je vous prie , monsieur , de me faire le plaisir de me prêter trente pistoles ; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au ministre. Je suis , &c.*

Lettres d'un nouvelliste au ministre.

MONSEIGNEUR,

JE suis le sujet le plus zélé que le roi ait jamais eu. C'est moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un livre , pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis longtemps à un autre ouvrage , qui

fera encore plus d'honneur à notre nation , si votre grandeur veut m'accorder un privilège : mon dessein est de prouver que , depuis le commencement de la monarchie , les François n'ont jamais été battus ; & que ce que les historiens ont dit jusqu'ici de nos désavantages , sont de véritables impostures. Je suis obligé de les redresser en bien des occasions ; & j'ose me flatter que je brille sur-tout dans la critique. Je suis , monsieur , &c.

MONSEIGNEUR,

DEPUIS la perte que nous avons faite de monsieur le comte de L. , nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un président. Le désordre se met dans nos conférences ; & les affaires d'état n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les anciens , & entre eux sans discipline : c'est le véritable conseil de Roboam , où les jeunes imposent aux vieillards. Nous avons beau leur représenter que nous étions paisibles possesseurs des thuilleries vingt ans avant qu'ils fussent au monde : je crois qu'ils nous en chasseront à la fin ; & qu'obligés de quitter ces lieux , où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros françois , il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du roi , ou dans quelque lieu plus écarté. Je suis

*De Paris, le 7 de la lune de
Germadi, 2, 1719.*



L E T T R E C X X X I.

*RHEDI à RICA.**A Paris.*

UNE des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire & l'origine des républiques. Tu sçais que la plupart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de gouvernement, & que l'imagination ne les a pas servis jusqu'à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur la terre d'autre que le despotique.

Les premiers gouvernemens que nous connoissons étoient monarchiques : ce ne fut que par hasard, & par la succession des siècles, que les républiques se formèrent.

La Grèce ayant été abîmée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira presque toutes ses colonies d'Egypte, & des contrées de l'Asie les plus voisines : & , comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces princes devenant trop pesante, on secoua le joug ; & , du débris de tant de royaumes, s'élevèrent ces républiques, qui firent si fort fleurir la Grèce, seule polie au milieu des barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois, conserva longtemps la Grèce dans l'indépendance, & étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes grecques trouvèrent des alliées dans l'Asie mineure : elles y envoyèrent des colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entreprises des rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Grèce peupla l'Italie ; l'Italie, l'Espagne, & peut-être

les Gaules. On sçait que cette grande Hespérie, si fameuse chez les anciens, étoit au commencement la Grèce, que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité : les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux, l'allèrent chercher en Italie ; ceux d'Italie, en Espagne ; ceux d'Espagne, dans la Bétique ou le Portugal : de manière que toutes ces régions portèrent ce nom chez les anciens. Ces colonies grecques apportèrent avec elles un esprit de liberté, qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainsi on ne voit guère, dans ces temps reculés, de monarchie dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : & , si l'on trouve des vestiges de quelque royauté parmi eux, c'est qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci se passoit en Europe : car , pour l'Asie & l'Afrique, elles ont toujours été accablées sous le despotisme, si vous en exceptez quelques villes de l'Asie mineure dont nous avons parlé, & la république de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puissantes républiques ; celle de Rome & celle de Carthage : il n'y a rien de si connu que les commencemens de la république romaine, & rien qui le soit si peu que l'origine de Carthage. On ignore absolument la suite des princes africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'aggrandissement prodigieux de la république romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste, entre les citoyens romains & les peuples vaincus ; si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande ; si les loix si saintes, pour empêcher leur

leur tyrannie , avoient été observées ; & s'ils ne s'étoient pas servis , pour les faire taire , des mêmes trésors que leur injustice avoit amassés.

César opprima la république romaine ; & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit longtemps sous un gouvernement militaire & violent ; & la douceur romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du nord , se répandirent comme des torrens dans les provinces romaines ; & , trouvant autant de facilité à faire des conquêtes qu'à exercer leurs pirateries , elles démembrèrent l'empire , & fondèrent des royaumes. Ces peuples étoient libres ; & ils bernoient si fort l'autorité de leurs rois , qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainsi ces royaumes , quoique fondés par la force , ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie , comme les Turcs & les Tartares , firent des conquêtes ; soumis à la volonté d'un seul , ils ne songèrent qu'à lui donner de nouveaux sujets , & à établir , par les armes , son autorité violente : mais les peuples du nord , libres dans leur pays ; s'emparant des provinces romaines , ne donnèrent point à leurs chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples , comme les Vandales en Afrique , les Goths en Espagne , déposoient leurs rois dès qu'ils n'en étoient pas satisfaits : & , chez les autres , l'autorité du prince étoit bornée de mille manières différentes : un grand nombre de seigneurs la partageoient avec lui ; les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement : les dépouilles étoient partagées entre le chef & les soldats ; aucun impôt en faveur du prince ; les loix étoient faites dans les assemblées de la na-

tion. Voilà le principe fondamental de tous ces états, qui se formèrent des débris de l'empire romain.

*De Venise, le 20 de la lune
de Rhégeb 1719.*

L E T T R E C X X X I I.

*RICA à ***.*

JE fus, il y a cinq ou six mois, dans un caffè : J'y remarquai un gentilhomme assez bien mis, qui se faisoit écouter : il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris ; il déplorait sa situation d'être obligé d'aller languir dans la province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rentes en fonds de terre ; & je me croirois plus heureux, si j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau presser mes fermiers, & les accabler de frais de justice ; je ne fais que les rendre plus insolvables : je n'ai jamais pu voir cent pistoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit saisir toutes mes terres, & je serois à l'hôpital.

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours : Mais, me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maison ; & j'y vis un homme grave, d'un visage pâle & allongé, qui, au milieu de cinq ou six discoureurs, paroissoit morne & pensif, jusques à ce que, prenant brusquement la parole, Oui, messieurs, dit-il en haussant la voix, je suis ruiné ; je n'ai plus de quoi vivre : car j'ai actuellement chez moi deux cent mille livres de billets de banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une situation affreuse ; je me suis cru riche, & me voilà à l'hôpital : Au moins,

si j'avois seulement une petite terre où je pusse me retirer, je serois sûr d'avoir de quoi vivre ; mais je n'ai pas grand comme ce chapeau de fonds de terre.

Je tournai, par hasard, la tête d'un autre côté ; & je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. A qui se fier désormais ? s'écrioit-il. Il y a un traître, que je croyois si fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent : & il me l'a rendu ! quelle perfidie horrible ! Il a beau faire ; dans mon esprit, il sera toujours déshonoré.

Tout près de-là, étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, disoit : Dieu bénisse les projets de nos ministres ! puisse-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres ! J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrêmement pauvre, me dit-on ; aussi a-t-il un pauvre métier : il est généalogiste ; & il espère que son art rendra, si les fortunes continuent ; & que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui, pour réformer leur nom, dégrasser leurs ancêtres, & orner leurs carrosses : il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra ; & il tressaillit de joie, de voir multiplier ses pratiques.

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle & sec, que je reconnus pour novelliste, avant qu'il se fût assis : il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers, & présagent toujours les victoires & les trophées ; c'étoit, au contraire, un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles tristes. Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit-il : nous n'avons point de cavalerie sur la frontière ; & il est à craindre que le prince Pio, qui en a un gros corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc. Il y avoit, vis-a-vis de moi, un philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le nou-

velliste en pitié, & haussôit les épaules, à mesure que l'autre haussôit la voix. Je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille : Vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de sa frayeur pour le Languedoc : & moi, j'apperçus hier au soir une tache dans le soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdissement ; & je n'ai pas dit un seul mot.

*De Paris, le 17 de la lune
de Rhamazan 1719.*

L E T T R E C X X X I I I.

*RICA à ***.*

J'ALLAI, l'autre jour, voir une grande bibliothèque dans un couvent de dervis, qui en sont comme les dépositaires ; mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant, je vis un homme grave, qui se promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monsieur, me dit-il, j'habite ici une terre étrangère ; je n'y connois personne. Bien des gens me font de pareilles questions ; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces livres pour les satisfaire : j'ai mon bibliothécaire qui vous donnera satisfaction ; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là : C'est un homme qui n'est bon à rien, & qui nous est très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends

l'heure du réfectoire qui sonne. Ceux qui , comme moi , sont à la tête d'une communauté , doivent être les premiers à tous les exercices. En disant cela , le moine me poussa dehors , ferma la porte ; & , comme s'il eût volé , disparut à mes yeux.

*De Paris , le 21 de la lune
de Rhamazan 1719.*

L E T T R E C X X X I V.

RICA au même.

JE retournai le lendemain à cette bibliothèque ; où je trouvais tout un autre homme que celui que j'avois vu la première fois. Son air étoit simple , sa physionomie spirituelle ; & son abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité , il se mit en devoir de la satisfaire , & même , en qualité d'étranger , de m'instruire.

Mon père , lui dis je , quels sont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliothèque ? Ce sont , me dit-il , les interprètes de l'écriture. Il y en a un grand nombre ! lui repartis-je : il faut que l'écriture fût bien obscure autrefois , & bien claire à présent. Reste-t-il encore quelques doutes ? Peut-il y avoir des points contestés ? S'il y en a , bon dieu ! s'il y en a ! me répondit-il. Il y en a presque autant que de lignes. Oui , lui dis-je ? Et qu'ont donc fait tous ces auteurs ? Ces auteurs , me repartit-il , n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire , mais ce qu'ils croient eux-même ; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir , mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres

idées : C'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens , & ont donné la torture à tous les passages. C'est un pays où les hommes de toutes les sectes sont des descentes , & vont comme au pillage ; c'est un champ de bataille où les nations ennemies qui se rencontrent livrent bien des combats , où l'on s'attaque , où l'on s'escarmouche de bien des manières.

Tout près delà , vous voyez les livres ascétiques ou de dévotion ; ensuite , les livres de morale , bien plus utiles ; ceux de théologie , doublement inintelligibles , & par la matière qui y est traitée , & par la manière de la traiter ; les ouvrages des mystiques , c'est-à-dire , des dévots qui ont le cœur tendre. Ah , mon pere ! lui dis-je : un moment ; n'allez pas si vite ; parlez-moi de ces mystiques. Monsieur , dit-il , la dévotion chauffe un cœur disposé à la tendresse , & lui fait envoyer des esprits au cerveau qui l'échauffent de même , d'où naissent les extases & les ravissemens. Cet état est le délire de la dévotion ; souvent il se perfectionne , ou plutôt dégénère en quiétisme : vous sçavez qu'un quiétiste n'est autre chose qu'un homme fou , dévot & libertin.

Voyez les casuistes , qui mettent au jour les secrets de la nuit ; qui forment , dans leur imagination , tous les monstres que le démon d'amour peut produire , les rassemblent , les comparent , & en font l'objet éternel de leurs pensées ; heureux si leur cœur ne se met pas de la partie , & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits & si nuement peints !

Vous voyez , monsieur , que je pense librement , & que je vous dis tout ce que je pense. Je suis naturellement naïf , & plus encore avec vous qui êtes un étranger , qui voulez sçavoir les choses , & les sçavoir telles qu'elles sont. Si je

voulois , je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration ; je vous dirois sans cesse , Cela est divin , cela est respectable ; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit , de deux choses l'une , ou que je vous tromperois , ou que je me déshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là ; une affaire , qui survint au dervis , rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

*De Paris, le 23 de la lune
de Rhamazan 1719.*

L E T T R E C X X X V.

RICA au même.

J E revins à l'heure marquée ; & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici , me dit-il , les grammairiens , les glossateurs , & les commentateurs. Mon père , lui dis-je , tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens ? Oui , dit-il , ils le peuvent ; & même il n'y paroît pas : leurs ouvrages n'en sont pas plus mauvais ; ce qui est très-commode pour eux. Cela est vrai , lui dis-je ; & je connois bien des philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de sciences.

Voilà , poursuivit-il , les orateurs , qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons ; & les géomètres , qui obligent un homme , malgré lui , d'être persuadé , & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphysique , qui traitent de si grands intérêts , & dans lesquels l'infini se rencontre par-tout ; les

livres de physique , qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers , que dans la machine la plus simple de nos artisans :

Les livres de médecine ; ces monumens de la fragilité de la nature & de la puissance de l'art ; qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légères , tant ils nous rendent la mort présente ; mais qui nous mettent dans une sécurité entière , quand ils parlent de la vertu des remèdes , comme si nous étions devenus immortels.

Tout près de-là , sont les livres d'anatomie , qui contiennent bien moins la description des parties du corps humain ; que les noms barbares qu'on leur a donnés ; chose qui ne guérit , ni le malade de son mal , ni le médecin de son ignorance.

Voici la chymie , qui habite , tantôt l'hôpital , & tantôt les petites-maisons , comme des demeures qui lui sont également propres.

Voici les livres de science , ou plutôt d'ignorance occulte ; tels sont ceux qui contiennent quelque espèce de diablerie : exécrables , selon la plupart des gens ; pitoyables , selon moi. Tels sont encore les livres d'astrologie judiciaire. Que dites-vous , mon père ? Les livres d'astrologie judiciaire ! repartis-je avec feu. Et ce sont ceux dont nous faisons le plus de cas en Perse : ils règlent toutes les actions de notre vie , & nous déterminent dans toutes nos entreprises : les astrologues sont proprement nos directeurs ; ils sont plus , ils entrent dans le gouvernement de l'état. Si cela est , me dit-il , vous vivez sous un joug bien plus dur que celui de la raison : voilà le plus étrange de tous les empires : je plains bien une famille , & encore plus une nation , qui se laisse si fort dominer par les planettes. Nous nous servons ,

vons , lui repartis-je , de l'astrologie , comme vous vous servez de l'algèbre. Chaque nation a sa science , selon laquelle elle règle sa politique. Tous les astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse , qu'un seul de vos algébristes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des astres ne soit pas une règle aussi sûre que les beaux raisonnemens de votre faiseur de système ? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France & en Perse , ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'astrologie ; vous verriez les calculateurs bien humiliés : quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux ?

Notre dispute fut interrompue , & il fallut nous quitter.

*De Paris , le 26 de la lune
de Rhamazan 1719.*

LETTRE CXXXVI.

RICA au même.

DANS l'entrevue suivante , mon sçavant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'histoire moderne , me dit-il. Voyez , premièrement , les historiens de l'église & des papes ; livres que je lis pour m'édifier , & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là , ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire romain , qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies , & sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares , aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient , parurent tout-à-coup , l'inondèrent , le ravagèrent , le dépecèrent , & fondèrent tous

TOME III.

M m

les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres : mais ils le sont devenus, depuis que, soumis pour la plupart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la raison, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les historiens de l'empire d'Allemagne, qui n'est qu'une ombre du premier empire ; mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre que la division n'a point affoiblie ; la seule, je crois encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes ; & qui, lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

Voici les historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance des rois se former, mourir deux fois, renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siècles ; mais, prenant insensiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à son dernier période : semblable à ces fleuves qui, dans leur course, perdent leurs eaux, ou se cachent sous terre ; puis, reparoissant de nouveau, grossis par les rivières qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

Là, vous voyez la nation espagnole sortir de quelques montagnes : les princes mahométans subjugués aussi insensiblement, qu'ils avoient rapidement conquis : tant de royaumes réunis dans une vaste monarchie, qui devint presque la seule ; jusqu'à ce qu'accablée de sa propre grandeur & de sa fausse opulence, elle perdit sa force & sa réputation même, & ne conserva que l'orgueil de sa première puissance.

Ce sont ici les historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde & de la sédition ; le prince toujours chancelant sur un trône inébranla-

ble ; une nation impatiente , sage dans sa fureur même ; & qui , maîtresse de la mer (chose inouïe jusqu'alors) , mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de-là , sont les historiens de cette autre reine de la mer , la république de Hollande , si respectée en Europe , & si formidable en Asie , où ses négocians voient tant de rois prosternés devant eux.

Les historiens d'Italie vous représentent une nation autrefois maîtresse du monde , aujourd'hui esclave de toutes les autres ; ses princes divisés & foibles , & sans autre attribut de souveraineté , qu'une vaine politique.

Voilà les historiens des républiques ; de la Suisse , qui est l'image de la liberté ; de Venise , qui n'a de ressources qu'en son économie ; & de Gènes , qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du nord , & entr'autres de la Pologne , qui use si mal de sa liberté & du droit qu'elle a d'élire ses rois , qu'il semble qu'elle veuille consoler par-là les peuples ses voisins , qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus , nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

*De Paris , le 2 de la lune
de Chabval 1719.*

L E T T R E C X X X V I I .

RICA au même.

LE lendemain , il me mena dans un autre cabinet. Ce sont ici les poètes , me dit-il ; c'est-à-dire , ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens , & d'accabler la

M m ij

raison sous les agrémens , comme on ensevelissoit autrefois les femmes sous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoissez ; ils ne sont pas rares chez les orientaux , où le soleil plus ardent semble échauffer les imaginations même.

Voilà les poèmes épiques. Hé ! qu'est-ce que les poèmes épiques ? En vérité , me dit-il , je n'en sçais rien : les connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux ; & que les autres , qu'on donne sous ce nom , ne le sont point : c'est aussi ce que je ne sçais pas. Ils disent , de plus , qu'il est impossible d'en faire de nouveaux ; & cela est encore plus surprenant.

Voici les poètes dramatiques , qui , selon moi , sont les poètes par excellence , & les maîtres des passions. Il y en a de deux sortes ; les comiques , qui nous remuent si doucement ; & les tragiques , qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques , que je méprise autant que j'estime les autres , & qui font de leur art une harmonieuse extravagance.

On voit ensuite les auteurs des idylles & des églogues , qui plaisent , même aux gens de cour , par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas , & qu'ils leurs montrent dans la condition des bergers.

De tous les auteurs que nous avons vus , voici les plus dangereux : ce sont ceux qui aiguïssent les épigrammes , qui font de petites flèches déliées , qui font une plaie profonde & inaccessible aux remèdes.

Vous voyez ici les romans , dont les auteurs font des espèces de poètes , & qui outrent également le langage de l'esprit & celui du cœur ; ils passent leur vie à chercher la nature , & la manquent toujours ; leurs héros y sont aussi étrangers que les dragons ailés & les hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans : & , si vous voyiez les nôtres , vous en seriez encore plus choqué. Ils sont aussi peu naturels , & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de passion , avant qu'un amant ait pu voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or, il est impossible que les incidens soient variés : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir ; c'est aux prodiges. Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terre ; qu'un héros, lui seul , en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans ; ces aventures froides , & souvent répétées , nous font languir ; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

De Paris , le 6 de la lune

de Chawal 1719.

LETTRE CXXXVIII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

LES ministres se succèdent & se détruisent ici , comme les saisons : depuis trois ans , j'ai vu changer quatre fois de système sur les finances. On lève aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perse , comme les levoient les fondateurs de ces empires : il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'administration des revenus du prince & celle des biens

d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille to-mans ou en compter cent : mais il y a ici bien plus de finesse & de mystère. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent sans cesse , & avec douleur , de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens , qui travaillent pour eux sans en être priés ; qu'ils se retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands , & sacré aux petits ; qu'ils aient toujours la tête remplie de secrets importants , de desseins miraculeux , de systèmes nouveaux ; & qu'absorbés dans les méditations, ils soient privés de l'usage de la parole , & quelquefois même de celui de la politesse.

Dès que le feu-roi eut fermé les yeux , on pensa à établir une nouvelle administration. On sentoît qu'on étoit mal ; mais on ne sçavoit comment faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité sans bornes des ministres précédens ; on la voulut partager. On créa , pour cet effet, six ou sept conseils ; & ce ministère est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens : là durée en fut courte , aussi bien que celle du bien qu'elle produisit.

La France , à la mort du feu roi , étoit un corps accablé de mille maux : N***. prit le fer à la main , retrancha les chairs inutiles , & appliqua quelques remèdes topiques. Mais il restoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger est venu , qui a entrepris cette cure : après bien des remèdes violens , il a cru lui avoir rendu son embonpoint ; & il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois sont à présent dans la pauvreté , & ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrémités ne se

sont touchées de si près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit : il fait paroître dessus ce qui étoit dessous ; & ce qui étoit dessus , il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées , incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades , & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune sous le règne passé , vantent aujourd'hui leur naissance : ils rendent , à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue , tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois : ils crient de toute leur force , La noblesse est ruinée ; quel désordre dans l'état ! quelle confusion dans les rangs ! on ne voit que des inconnus faire fortune ! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui viendront après eux ; & que , dans trente ans , ces gens de qualité feront bien du bruit.

*De Paris , le 1 de la lune
de Zilcadé 1720.*

L E T T R E C X X X I X .

RICA au même.

VOICI un grand exemple de la tendresse conjugale , non seulement dans une femme , mais dans une reine. La reine de Suède voulant , à toute force , associer le prince son époux à la couronne , pour applanir toutes les difficultés , a envoyé aux états une déclaration , par laquelle elle se désiste de la régence , en cas qu'il soit élu.

Il y a soixante & quelques années , qu'une autre reine ,

nommée Christine, abdiqua la couronne, pour se donner toute entière à la philosophie. Je ne sçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la nature l'a mis ; & que je ne puisse louer la foiblesse de ceux qui, se trouvant au-dessous de leur état, le quittent comme par une espèce de désertion ; je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux princesses, & de voir l'esprit de l'une & le cœur de l'autre supérieurs à leur fortune. Christine a songé à connoître, dans le temps que les autres ne songent qu'à jouir : & l'autre ne veut jouir, que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste époux.

*De Paris, le 27 de la lune
de Maharram 1720.*

L E T T R E C X L.

RICA à USBER.

*A***.*

LE parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle Pontoise. Le conseil lui a envoyé enregistrer ou approuver une déclaration qui le déshonore ; & il l'a enregistrée d'une manière qui déshonore le conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du royaume.

Ces compagnies sont toujours odieuses : Elles n'approchent des rois que pour leur dire de tristes vérités : & pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse

un

un peuple heureux sous leur gouvernement , elles viennent démentir la flatterie , & apporter aux pieds du trône les gémissemens & les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau , mon cher Usbek , que celui de la vérité , lorsqu'il faut la porter jusqu'aux princes ! Ils doivent bien penser que ceux qui s'y déterminent y sont contraincts ; & qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font , s'ils n'y étoient forcés par leur devoir , leur respect , & même leur amour.

*De Paris, le 21 de la lune de
Gemmadi, 1, 1720.*

L E T T R E C X L I .

RICA au même.

J'IRAI te voir sur la fin de la semaine. Que les jours couleront agréablement avec toi !

Je fus présenté , il y a quelques jours , à une dame de la cour , qui avoit quelqu'envie de voir ma figure étrangère. Je la trouvai belle , digne des regards de notre monarque , & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans ; & sur la manière de vivre des Persanes. Il me parut que la vie du ferrail n'étoit pas de son goût , & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir , sans envie , le bonheur de l'un ; & sans pitié , la condition des autres. Comme elle aime la lecture , sur-tout celle des poètes & des romans ,

TOME III.

N n

elle souhaita que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curiosité : elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis ; & je lui envoyai , quelques jours après , un conte Persan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

DU TEMPS de Cheik-ali-Can , il y avoit , en Perse , une femme nommée Zuléma : elle sçavoit par cœur tout le saint alcoran ; il n'y avoit point de dervis qui entendit mieux qu'elle les traditions des saints prophètes ; les docteurs arabes n'avoient rien d'it de si mystérieux , qu'elle n'en comprît tous les sens ; & elle joignoit , à tant de connoissances , un certain caractère d'esprit enjoué , qui laissoit à peine deviner si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit , ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses compagnes dans une des salles du ferrail , une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie ; & si elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs , que le paradis n'est fait que pour les hommes.

C'est le sentiment commun , leur dit-elle : il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre sèxe. Il y a même une nation répandue par toute la Perse , qu'on appelle la nation juive , qui soutient , par l'autorité de ses livres sacrés , que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes , qui veulent porter leur supériorité au-delà même de leur vie ; & ne pensent pas que , dans le grand jour , toutes les créatures paroîtront devant dieu comme le néant , sans qu'il y ait entr'elles de prérogatives que celles que la vertu y aura mises.

Dieu ne se bornera point dans ses récompenses : & comme les hommes qui auront bien vécu , & bien usé de l'empire qu'ils ont ici-bas sur nous , seront dans un paradis plein de beautés célestes & ravissantes , & telles que , si un mortel les avoit vues , il se donneroit aussitôt la mort , dans l'impatience d'en jouir ; aussi les femmes vertueuses iront dans un lieu de délices , où elles seront enivrées d'un torrent de voluptés , avec des hommes divins qui leur seront soumis : chacune d'elle aura un ferrail , dans lequel ils seront enfermés ; & des eunuques , encore plus fidèles que les nôtres , pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle , dans un livre arabe , qu'un homme , nommé Ibrahim , étoit d'une jalousie insupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles , qu'il traitoit d'une manière très-dure : il ne se fioit plus à ses eunuques , ni aux murs de son ferrail ; il les tenoit presque toujours sous la clef , enfermées dans leur chambre , sans qu'elles pussent se voir , ni se parler ; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle : jamais une douce parole ne sortit de sa bouche ; & jamais il ne fit le moindre signe , qui n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une salle de son ferrail , une d'entr'elles , plus hardie que les autres , lui reprocha son mauvais naturel. Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre , lui dit-elle , on trouve toujours auparavant ceux de se faire haïr. Nous sommes si malheureuses , que nous ne pouvons nous empêcher de desirer un changement : d'autres , à ma place , souhaiteroient votre mort ; je ne souhaite que la mienne ; & , ne pouvant espérer d'être séparée de vous que par-là , il me sera encore bien

N n ij

doux d'en être séparée. Ce discours , qui auroit dû le toucher , le fit entrer dans une furieuse colère ; il tira son poignard , & le lui plongea dans le sein. Mes chères compagnes , dit-elle d'une voix mourante , si le ciel a pitié de ma vertu , vous serez vengées. A ces mots , elle quitta cette vie infortunée , pour aller dans le séjour des délices , où les femmes qui ont bien vécu jouissent d'un bonheur qui se renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante , dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruisseau , dont les eaux étoient plus pures que le cristal , y faisoit un nombre infini de détours. Elle entra ensuite dans des bocages charmans , dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux. De magnifiques jardins se présentèrent ensuite ; la nature les avoit ornés avec sa simplicité , & toute sa magnificence. Elle trouva enfin un palais superbe , préparé pour elle , & rempli d'honimes célestes , destinés à ses plaisirs.

Deux d'entr'eux se présentèrent aussi-tôt pour la déshabiller : d'autres la mirent dans le bain , & la parfumèrent des plus délicieuses essences : on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens : après quoi , on la mena dans une grande salle , où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans , & une table couverte des mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens : elle entendoit , d'un côté , une musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre ; de l'autre , elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins , uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre : & , après l'avoir encore une fois déshabillée , on la

porta dans un lit superbe , où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enivrée , & que ses ravissemens passèrent même ses desirs. Je suis toute hors de moi , leur disoit-elle : je croirois mourir , si je n'étois sûre de mon immortalité. C'en est trop , laissez-moi ; je succombe sous la violence des plaisirs. Oui ; vous rendez un peu le calme à mes sens ; je commence à respirer , & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine ? que ne puis-je voir.... Mais , pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O dieux ! que ces ténèbres sont aimables ! Quoi ! je serai immortelle , & immortelle avec vous ! je serai.... Non , je vous demande grâce ; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après plusieurs commandemens réitérés , elle fut obéie : mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment , & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparèrent sa lassitude : elle reçut deux baisers , qui l'enflammèrent soudain , & lui firent ouvrir les yeux. Je suis inquiète , dit-elle ; je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester longtems : aussi eut-elle avec eux tous les éclaircissemens qu'elle pouvoit désirer. Je suis désabusée , s'écria-t-elle ; pardon , pardon ; je suis sûre de vous. Vous ne me dites rien ; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire : oui , oui , je vous le confesse , on n'a jamais tant aimé. Mais , quoi ! vous vous disputez tous deux l'honneur de me persuader ! Ah ! si vous vous disputez , si vous joignez l'ambition au plaisir de ma défaite , je suis perdue ; vous serez tous deux vainqueurs , il n'y aura que moi de vaincue : mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fidèles & aimables domestiques entrèrent dans sa chambre, & firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenèrent dans les lieux où ils étoient gardés pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé simple, & ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie ; elle avoit donné de la vie à son teint, & de l'expression à ses graces. Ce ne fut, pendant tout le jour, que danses, que concerts, que festins, que jeux, que promenades ; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de temps en temps, & voloit vers ses deux jeunes héros : après quelques précieux instans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un visage plus ferein. Enfin, sur le soir, on la perdit tout à fait : elle alla s'enfermer dans le ferrail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse : elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires ; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu : souvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre : les fleurs sembloient naître sous ses pas, & les jeux se présentoient en foule au devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que, toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule réflexion : elle avoit joui de son bonheur sans le connoître, & sans avoir eu un seul de ces mo-

mens tranquilles, où l'ame se rend, pour ainsi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le silence des passions.

Les bienheureux ont des plaisirs si vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'esprit : c'est pour cela qu'attachés invinciblement aux objets présens, ils perdent entièrement la mémoire des choses passées, & n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs, dont l'esprit étoit vraiment philosophe, avoit passé presque toute sa vie à méditer : elle avoit poussé ses réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austère que son mari lui avoit fait garder ne lui avoit laissé que cet avantage.

C'est cette force d'esprit qui lui avoit fait mépriser la crainte dont ses compagnes étoient frappées, & la mort qui devoit être la fin de ses peines, & le commencement de sa félicité.

Ainsi elle sortit peu à peu de l'yvresse des plaisirs, & s'enferma seule dans un appartement de son palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée, & sur sa félicité présente; elle ne put s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses compagnes : on est sensible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion : plus tendre envers ces infortunées, elle se sentit portée à les secourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes, qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de son mari; d'aller dans son ferrail, de s'en rendre maître, de l'en chasser; & d'y rester à sa place, jusqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à la porte du ferrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe; tout lui est ouvert; les eunuques tombent à ses pieds. Il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il

avoit, en passant, pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invifible. Il entre, & les surprend d'abord par son air doux & affable; &, bientôt après, il les surprend davantage par fes emprefsemens, & par la rapidité de fes entreprifes. Toutes eurent leur part de l'étonnement; & elles l'auroient pris pour un fonge, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles scènes fe jouent dans le ferrail, Ibrahim heurte, fe nomme, tempête & crie. Après avoir efuyé bien des difficultés, il entre, & jette les eunuques dans un défordre extrême. Il marche à grands pas; mais il recule en arrière, & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, fa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au fecours; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet impofteur: mais il n'eft pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible reflource; c'eft de s'en rapporter au jugement de fes femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous fes juges. L'autre eft chaffé, & traîné indignement hors du ferrail; & il auroit reçu la mort mille fois, fi fon rival n'avoit ordonné qu'on lui fauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, refté maître du champ de bataille, fe montra de plus en plus digne d'un tel choix, & fe signala par des miracles jufqu'alors inconnus. Vous ne refsemblez pas à Ibrahim, difoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet impofteur ne me refsemble pas, difoit le triomphant Ibrahim: comment faut-il faire pour être votre époux, fi ce que je fais ne fuffit pas?

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes: Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous fuffit que vous ayez fi bien mérité de l'être: vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il,

reprit-il , que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur. N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix ; nous vous jurons une fidélité éternelle : Nous n'avons été que trop long-temps abusées : Le traître ne soupçonnoit point notre vertu , il ne soupçonnoit que sa foiblesse : Nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui ; c'est à vous , sans doute, qu'ils ressemblent : Si vous sçaviez combien vous nous le faites haïr ! Ah ! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine , reprit le faux Ibrahim ; vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raison , dit l'homme divin ; j'ai mesuré l'expiation au crime : je suis bien aisé que vous soyez contentes de ma manière de punir. Mais, dirent ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous ? Il lui seroit, je crois, difficile de vous tromper , répondit-il : dans la place que j'occupe auprès de vous , on ne se soutient guère par la ruse : & d'ailleurs je l'enverrai si loin, que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors, je prendrai sur moi le soin de votre bonheur. Je ne serai point jaloux ; je sçaurai m'assurer de vous , sans vous gêner ; j'ai assez bonne opinion de mon mérite, pour croire que vous me ferez fidèles : si vous n'étiez pas vertueuses avec moi , avec qui le seriez-vous ? Cette conversation dura longtemps entre lui & ces femmes , qui , plus frappées de la différence des deux Ibrahims , que de leur ressemblance , ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin , le mari désespéré revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joie , & ses femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il sortit furieux : Et un instant après le faux Ibrahim le suivit , le prit ,

TOME III.

O o

le transporta dans les airs , & le laissa à deux mille lieues de là.

O dieux ! dans quelle désolation se trouvèrent ces femmes ; dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déjà leurs eunuques avoient repris leur sévérité naturelle ; toute la maison étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe ; elles se regardoient toutes les unes les autres , & se rappelloient les moindres circonstances de ces étranges aventures. Enfin , le céleste Ibrahim revint , toujours plus aimable ; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre , qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les eunuques , rendit sa maison accessible à tout le monde : il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose singulière de les voir , dans les festins , parmi des hommes , aussi libres qu'eux. Ibrahim crut , avec raison , que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense : il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux , qui , de retour trois ans après des pays lointains où il avoit été transporté , ne trouva plus que ses femmes , & trente-six enfans.

*De Paris , le 26 de la lune
de Gemmadi 1720.*



LETTRE CXLII.

RICA à USBEK.

A***.

VOICI une lettre que je reçus hier d'un sçavant : elle te paroîtra singulière.

MONSIEUR;

IL y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un oncle très-riche, qui m'a laissé cinq ou six cent mille livres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien, lorsqu'on en sçait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaisirs : je suis presque toujours enfermé dans un cabinet, où je mène la vie d'un sçavant. C'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorsque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs & Romains : mais je n'avois pour lors ni lacrimatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis, je me suis bien pourvu de ces précieuses raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent, pour acheter une lampe de terre qui avoit servi à un philosophe stoicien. Je me suis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert presque tous les murs de ses appartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y voir ma figure représentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent louis d'or cinq ou six pièces d'une monnoie de cuivre qui avoit

O o ij

cours il y a deux mille ans. Je ne sçache pas avoir à présent dans ma maison un seul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit cabinet de manuscrits fort précieux & fort chers : quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en servir, que des exemplaires imprimés, qui ne sont pas si corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion dévorée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du temps des Romains. Il y en a un qui est près de chez moi, qu'un proconsul des Gaules fit faire, il y a environ douze cent ans : lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, quoiqu'il soit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieue : Mais, ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a mis des poteaux de bois de distance en distance, pour marquer l'éloignement des villes voisines. Je suis désespéré de voir ces misérables indices, au lieu des colonnes milliaires qui y étoient autrefois : je ne doute pas que je ne les fasse rétablir par mes héritiers, & que je ne les engage à cette dépense par mon testament. Si vous avez, monsieur, quelque manuscrit persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai, par-dessus le marché, quelques ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez, entr'autres, une dissertation, où je fais voir que la couronne, dont on se servoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier : vous en admirerez une autre, où je prouve, par de doctes conjectures tirées des plus graves auteurs grecs, que Cambyse fut blessé à la jambe gauche, & non pas à la droite ; une autre, où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-

recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-quarto , en forme d'explication d'un vers du sixième livre de l'Enéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : & , quant à présent , je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiste grec , qui n'avoit point paru jusques ici , & que j'ai découvert dans la poussière d'une bibliothèque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le naturaliste , que les copistes du cinquième siècle ont étrangement défiguré. Je suis , &c.

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DANS une île près des Orcades , il naquit un enfant , qui avoit pour père Eole , dieu des vents , & pour mère une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts ; & que , dès l'âge de quatre ans , il distinguoit si parfaitement les métaux , que sa mère ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or , il reconnut la tromperie , & la jeta par terre.

Dès qu'il fut grand , son père lui apprit le secret d'enfermer les vents dans des outres , qu'il vendoit ensuite à tous les voyageurs : mais , comme la marchandise n'étoit pas fort prise dans son pays , il le quitta , & se mit à courir le monde , en compagnie de l'aveugle dieu du hasard.

Il apprit , dans ses voyages , que , dans la Bétique , l'or relui-soit de toutes parts ; cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne , qui régnoit pour lors : mais ce dieu ayant quitté la terre , il s'avisa d'aller dans tous les carrefours , où il crioit sans cesse d'une voix rauque : Peuples de Bétique , vous croyez être riches , parce que vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi : quit-

tez le pays des vils métaux ; venez dans l'empire de l'imagination , & je vous promets des richesses qui vous étonneront vous-même. Aussitôt il ouvrit une grande partie des outres qu'il avoit apportées , & il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain , il revint dans les mêmes carrefours , & il s'écria : Peuples de Bétique , voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup , & que vous l'êtes beaucoup aussi : mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous ensuite ; & , si vous avez des créanciers , allez les payer de ce que vous aurez imaginé ; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après , & il parla ainsi : Peuples de Bétique , je vois bien que votre imagination n'est pas si vive que les premiers jours : laissez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau , qui sera pour vous la source des richesses : vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles seront bien significatives ; car elles régleront la dot de vos femmes , la légitime de vos enfans , le nombre de vos domestiques. Et quant à vous , dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quant à vous , mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom , car vous avez reçu de moi une seconde naissance) , mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages , de la somptuosité de vos festins , du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là , il arriva dans le carrefour tout essouffé ; & , transporté de colère , il s'écria : Peuples de Bétique , je vous avois conseillé d'imaginer , & je vois que vous ne le faites pas : Eh bien , à présent je vous l'ordonne. Là-dessus , il les quitta brusquement : mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'apprends que quelques-uns de vous sont assez détestables

pour conserver leur or & leur argent. Encore passe pour l'argent ; mais , pour de l'or . . . pour de l'or . . . Ah ! cela me met dans une indignation . . . Je jure , par mes outres sacrées , que , s'ils ne viennent me l'apporter , je les punirai sévèrement. Puis il ajouta , d'un air tout-à-fait persuasif : Croyez-vous que ce soit pour garder ces misérables métaux que je vous les demande ? Une marque de ma candeur , c'est que , lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours , je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain , on l'aperçut de loin , & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse : Peuples de Bétique , j'apprends que vous avez une partie de vos trésors dans les pays étrangers : Je vous prie , faites-les moi venir ; vous me ferez plaisir , & je vous en aurai une reconnoissance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en empêcher : ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais , reprenant courage , il hasarda encore une petite prière. Je sçais que vous avez des pierres précieuses ; au nom de Jupiter , défaites-vous-en ; rien ne vous appauvrit comme ces sortes de choses ; défaites-vous-en , vous dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-même , je vous donnerai des hommes d'affaire excellens. Que de richesses vont couler chez vous , si vous faites ce que je vous conseille ! Oui , je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes outres.

Enfin , il monta sur un tréteau ; & , prenant une voix plus assurée , il dit : Peuples de Bétique , j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes , avec celui où je vous trouvai lorsque j'arrivai ici ; je vous vois le plus riche peuple de la terre : Mais , pour achever votre fortune , souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots , d'une aîle légère , le fils d'Eole

disparut , & laissa ses auditeurs dans une consternation inexprimable ; ce qui fit qu'il revint le lendemain , & parla ainsi : Je m'appergus hier que mon discours vous déplut extrêmement. Eh bien , prenez que je ne vous aie rien dit. Il est vrai ; la moitié , c'est trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens , pour arriver au but que je me suis proposé. Assemblons nos richesses dans un même endroit ; nous le pouvons facilement ; car elles ne tiennent pas un gros volume. Aussitôt il en disparut les trois quarts.

*De Paris , le 9 de la lune
de Chahban 1720.*

LETTRE CXLIII.

RICA à NATHANAEEL LEVI, médecin juif à Livourne.

TU me demandes ce que je pense de la vertu des amulettes , & de la puissance des talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi ? Tu es juif , & je suis mahométan ; c'est-à-dire , que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint alcoran : j'attache à mes bras un petit paquet , où sont écrits les noms de plus de deux cent dervis : ceux d'Hali , de Fatmé , & de tous les purs , sont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant , je ne désapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens , qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrés par une longue habitude ,
pour

pour mē conformer à une pratique universelle : je crois que , s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare , ils n'en ont pas moins. Mais toi , tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mystérieuses ; & , sans cette sauvegarde , tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux ! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances & des craintes ridicules : & , au lieu de s'appuyer sur la raison , ils se font des monstres qui les intimident , ou des phantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres ? quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler ? Quelle relation ont-elles avec les vents , pour apaiser les tempêtes ; avec la poudre à canon , pour en vaincre l'effort ; avec ce que les médecins appellent l'humour peccante & la cause morbifique des maladies , pour les guérir ?

Ce qu'il y a d'extraordinaire , c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes , n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille : & moi , je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles ; pour ne pas trouver , dans la situation du terrain , dans le nombre ou dans le courage des soldats , dans l'expérience des capitaines , des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe , pour un moment , qu'il y ait des prestiges : passe-moi , à mon tour , pour un moment , qu'il n'y en ait point ; car cela n'est pas impossible. Ce que tu m'accordes n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre : veux-tu que , dans ce cas-là , aucune des deux ne puisse remporter la victoire ?

Crois-tu que leur sort restera incertain , jusqu'à ce qu'une puissance invifible vienne le déterminer ? que tous les coups feront perdus , toute la prudence vaine , & tout le courage inutile ?

Penfes-tu que la mort , dans ces occafions , rendue préfente de mille manières , ne puiffe pas produire dans les efprits ces terreurs paniques , que tu as tant de peine à expliquer ? Veux-tu que , dans une armée de cent mille hommes , il ne puiffe pas y avoir un feul homme timide ? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puiffe pas produire le découragement d'un autre ? que le fecond , qui quitte un troifième , ne lui faffe pas bientôt abandonner un quatrième ? Il n'en faut pas davantage pour que le défefpoir de vaincre faiffiffe foudain toute une armée , & la faiffiffe d'autant plus facilement qu'elle fe trouve plus nombreufe.

Tout le monde fçait , & tout le monde fent que les hommes , comme toutes les créatures qui tendent à conferver leur être , aiment paflionnément la vie ; on fçait cela en général : & on cherche pourquoi , dans une certaine occafion particulière , ils ont craint de la perdre ?

Quoique les livres facrés de toutes les nations foient remplis de ces terreurs paniques ou furnaturelles , je n'imagine rien de fi frivole ; parce que , pour s'affurer qu'un effet , qui peut être produit par cent mille caufes naturelles , eft furnaturel , il faut avoir auparavant examiné fi aucune de ces caufes n'a agi ; ce qui eft impoffible.

Je ne t'en dirai pas davantage , Nathanaël : il me femble que la matière ne mérite pas d'être fi férieufement traitée.

*De Paris , le 20 de la lune
de Chahban 1720.*

P. S. COMME je finiffois , j'ai entendu crier dans la rue une

lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient, & s'achètent). J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet*.

L E T T R E

d'un médecin de province à un médecin de Paris.

Il y avoit, dans notre ville, un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium : mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre ; & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin, il dit à son médecin : Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remèdes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoie querir : & si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais : Tiens, va-t-en chez monsieur Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Monsieur Anis arrive. Mon cher monsieur Anis, je me meurs ; je ne puis dormir : N'auriez-vous point, dans votre boutique, la C. du G., ou bien quelque livre de dévotion composé par un R. P. J. que vous n'ayez pas pu vendre ? car souvent les remèdes les plus gardés sont les meilleurs. Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi la cour sainte du père Caussin, en six volumes, à votre service : je vais vous l'envoyer : je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du R. P.

* L'auteur, dans le manuscrit qu'il avoit confié de son vivant aux libraires, a jugé à propos de faire des retranchemens. On n'a pas cru devoir en priver le lecteur, qui

les trouvera ici en notes.

Il y a bien des choses que je n'entends pas : mais toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confrères.

Rodriguès , jésuite espagnol , ne vous en faites faute . Mais , croyez-moi , tenons-nous-en au père Caussin : j'espère , avec l'aide de dieu , qu'une période du père Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-dessus , monsieur Anis sortit , & courut chercher le remède à sa boutique . La cour sainte arrive : on en secoue la poudre : le fils du malade , jeune écolier , commence à la lire : il en sentit le premier l'effet ; à la seconde page , il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée , & déjà toute la compagnie se sentoit affoiblie ; un instant après , tout ronfla , excepté le malade , qui , après avoir été longtemps éprouvé , s'assoupit à la fin .

Le médecin arrive de grand matin . Hé bien ! a-t-on pris mon opium ? On ne lui répond rien : la femme , la fille , le petit garçon , tous transportés de joie , lui montrent le père Caussin ? Il demande ce que c'est : on lui dit , Vive le père Caussin ; il faut l'envoyer relire . Qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? c'est un miracle . Tenez , monsieur ; voyez donc le père Caussin ; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon père . Et , là-dessus , on lui expliqua la chose , comme elle s'étoit passée . *

* Voyez la note de la page précédente .

Le médecin étoit un homme subtil , rempli des mystères de la cabale , & de la puissance des paroles & des esprits : cela le frappa ; & , après plusieurs réflexions , il résolut de changer absolument sa pratique . Voilà un fait bien singulier , disait-il . Je tiens une expérience ; il faut la pousser plus loin . Hé pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transférer à son ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui-même ? ne le voyons-nous pas tous les jours ? Au moins , cela vaut-il bien la peine de l'essayer . Je suis las des apothécaires ; leurs syrops , leurs juleps & toutes les drogues gauloises ruinent les malades & leur santé . Changons de méthode ; éprouvons la vertu des esprits . Sur cette idée , il dressa une nouvelle pharmacie , comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remèdes qu'il mit en pratique .

Pilonne purgative .

Prenez trois feuilles de la logue d'Aristote en

Grec ; deux saignées d'un traité de théologie scholastique le plus aigu , comme , par exemple , du subtil Scot ; quatre de Paracelse ; une d'Avicenne ; six d'Averroès ; trois de Porphyre ; autant de Platon ; autant de Jamblique . Faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures , & prenez-en quatre prises par jour .

Purgatif plus violent .

Prenez dix A^{es} du C^{me} concernant la B^e & la C^{me} des I^{es} ; faites les distiller au bain-marie ; mariez une goutte de l'humour acre & piquante qui en viendra , dans un verre d'eau commun : avalez le tout avec coëlian .

Vomitif .

Prenez six harangues ; une douzaine d'oraisons funèbres indifféremment , prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de M. de N. ; un recueil de nouvelles opéras ; cinquante romans ; onze mémoires nouveaux . Mettez le tout dans un ma-

bras ; laissez-le en digestion pendant deux jours ; puis faites-le dissoudre au feu de sable. Et si tout cela ne suffit pas,

Autez plus puissant.

Prenez une feuille de papier marbré, qu'il ait servi à couvrir un recueil des pièces des J. F. ; faites-la infuser l'espace de trois minutes ; faites chauffer par cuillerée de cette infusion ; & avalez.

Remède très-simple pour guérir de l'asthme.

Lisez tous les ouvrages du révérend père Maimbourg, ci-dessus jésuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période : & vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu à peu, sans qu'il soit besoin de réitérer le remède. Peut préserver de la galle, gratelle, teigne, farcin des chevaux.

Prenez trois catégories d'Aristote, deux degrés métaphysique, une distinction, fin vers de Chapelain, vers phrasés tirés des lettres de M. l'abbé de S. Cyran : Ecrivez le tout sur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez d'un ruban, & porterez au col.

Miraculum chymicum, de violenta fermentatione, cum fumo, igne & flammâ.

Misce Quæstilianam infusionem, cum infusione Lallemandi ; fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu, & tonitru, acidiâ pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinis salis : fiet evaporatio ardentium spirituum. Ponit liquorum fermentatum

in alembico : nihil inale extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ anedini chartas duas ; Eschbaris relaxativi paginas sex ; Vesicarii emollientis folium unum ; infunde in aqua communis lib. iij. Ad consumptionem dimittis partis colaturæ & exprimanatur ; & in expressione, dissolvit Banni deservivi & Tamburini obliuvis folia iij.

Fiat elixir.

In chlorosum, quom vulgus pallidos-colores, aut febrim-amatoriam, appellat.

Recipe Arcinali figurâ iij ; R. Thomæ Sandchii de matrimonio folia ij. Infundantur in aqua communis libras quinque.

Fiat ptisana aperient.

Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique, avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, disoit-il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remèdes rares, & qui ne se trouvent presque point : comme, par exemple, une épitre dédicatoire qui n'ait fait blâmer personne ; une préface trop courte ; un mandement fait par un évêque ; & l'ouvrage d'un janséniste méprisé par un janséniste, ou bien admiré par un jésuite. Il disoit que ces sortes de remèdes ne sont propres qu'à entretenir la charlatanerie, conner laquelle il avoit une antipathie insurmontable.

LETTRE CXLIV.

USBEK à RICA.

JE trouvais, il y a quelques jours, dans une maison de campagne où j'étois allé, deux sçavans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractère me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci : Ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit. La conversation du second portoit sur autre chose : Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois assez le premier : car qu'un homme soit opiniâtre, cela ne me fait absolument rien ; mais qu'il soit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ses opinions ; c'est son bien : le second attaque les opinions des autres ; & c'est le bien de tout le monde.

Oh, mon cher Usbek ! que la vanité fert mal ceux qui en ont une dose plus forte que celle qui est nécessaire pour la conservation de la nature ! Ces gens-là veulent être admirés, à force de déplaire. Ils cherchent à être supérieurs ; & ils ne sont pas seulement égaux.

Hommes modestes, venez, que je vous embrasse. Vous faites la douceur & le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien ; & moi, je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne ; & vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois par-tout, je les précipite de leur tribunal, & je les mets à vos pieds.

*De Paris, le 22 de la lune
de Chahban 1720.*

L E T T R E C X L V.

*USBEK à ***.*

UN homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés. Il choisit peu de personnes ; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeler mauvaise compagnie ; il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût : Autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très-souvent de le faire.

Il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre, & les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune, parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ses entreprises, parce qu'il hâsarde beaucoup. Sa vue, qui se porte toujours loin, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances. Sans compter que, dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés qui viennent de la chose, que des remèdes qui sont de lui, & qu'il tire de son propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout: il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation universelle est, plus ordinairement, pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci, on est enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond sur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre: la vanité se déclare pour lui.

Mais, si un homme d'esprit a tant de désavantages, que dirons-nous de la dure condition des sçavans?

Je n'y pense jamais, que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ses amis. La voici :

MONSIEUR,

JE suis un homme qui m'occupe, toutes les nuits, à regarder, avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui roulent sur nos têtes: & quand je veux me relâcher, je prends mes petits microscopes, & j'observe un ciron ou une mûtte.

Je ne suis point riche , & je n'ai qu'une seule chambre : Je n'ose même y faire du feu , parce que j'y tiens mon thermomètre , & que la chaleur étrangère le feroit hausser. L'hiver dernier , je pensai mourir de froid : & , quoique mon thermomètre , qui étoit au plus bas degré , m'avertît que mes mains alloient se geler , je ne me dérangeai point. Et j'ai la consolation d'être instruit exactement des changemens de temps les plus insensibles de toute l'année passée.

Je me communique fort feu : & , de tous les gens que je vois , je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm ; un autre à Leipsik , un autre à Londres , que je n'ai jamais vus , & que je ne verrai sans doute jamais , avec lesquels j'entretiens une correspondance si exacte , que je ne laisse pas passer un courrier sans leur écrire.

*Mais , quoique je ne connoisse personne dans mon quartier , j'y suis dans une si mauvaise réputation , que je serai , à la fin , obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté par une de mes voisines , pour avoir fait la dissection d'un chien qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher , qui se trouva là , se mit de la partie. Et , pendant que celle-là m'accabloit d'injures , celle-ci m'assommoit à coups de pierre , conjointement avec le docteur*** , qui étoit avec moi , & qui reçut un coup terrible sur l'os frontal & occipital , dont le siège de sa raison fut très-ébranlé.*

Depuis ce temps-là , dès qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue , il est aussitôt décidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne bourgeoise , qui en avoit perdu un petit , qu'elle aimoit , disoit-elle , plus que ses enfans , vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre ; & , ne le trouvant pas , elle me cita devant le magistrat. Je crois que je ne serai jamais délivré de la malice importune de ces femmes , qui , avec leurs voix glapissantes ,

passantes , m'étourdissement sans cesse de l'oraison funèbre de tous les automates qui sont morts depuis dix ans.

Je suis , &c.

Tous les sçavans étoient autrefois accusés de magie. Je n'en suis point étonné. Chacun disoit en lui-même : J'ai porté les talens naturels aussi loin qu'ils peuvent aller ; cependant un certain sçavant a des avantages sur moi : il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour ; & un sçavant ne sçauroit guère éviter le reproche d'irreligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple : la plaie est faite ; elle ne se fermera jamais bien. C'est toujours, pour lui, un endroit malade. Un adversaire viendra, trente ans après, lui dire modestement : A dieu ne plaise que je dise que ce dont on vous accuse soit vrai ; mais, vous avez été obligé de vous défendre. C'est ainsi qu'on tourne contre lui sa justification même.

S'il écrit quelque histoire, & qu'il ait de la noblesse dans l'esprit, & quelque droiture dans le cœur, on lui suscite mille persécutions. On ira contre lui soulever le magistrat, sur un fait qui s'est passé il y a mille ans. Et on voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches, qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension ; qui, à prendre toutes leurs impostures en détail, ne les vendent pas seulement une obole ; qui renversent la constitution de l'empire, diminuent les droits d'une puissance, augmentent ceux d'un autre, donnent aux princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits surannés, flattent les passions qui sont

en crédit de leur temps , & les vices qui sont sur le trône ; imposant à la postérité, d'autant plus indignement, qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'est point assez , pour un auteur , d'avoir essuyé toutes ces insultes ; ce n'est point assez , pour lui , d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour , enfin , cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter ? Il avoit un sentiment ; il l'a soutenu par ses écrits : il ne sçavoit pas qu'un homme , à deux cent lieues de lui , avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui se déclare.

Encore , s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération ! Non. Il n'est , tout au plus , estimé que de ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits : & il est , à son tour , regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance , ils voudroient que tout le genre humain fût enseveli dans l'oubli où ils seront eux-même.

Un homme , à qui il manque un talent , se dédommage en le méprisant : il ôte cet obstacle qu'il rencontroit entre le mérite & lui ; & , par là , se trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin , il faut joindre , à une réputation équivoque , la privation des plaisirs , & la perte de la santé.

*De Paris, le 26 de la lune
de Chahbâd 1720.*

LETTRE CXLVI.

*USBEK à RHEDI.**A Venise.*

IL y a longtems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand ministère.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve ; il ne se décrédite que devant quelques gens ; il se tient couvert devant les autres : mais un ministre qui manque à la probité a autant de témoins, autant de juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire ? le plus grand mal que fait un ministre sans probité n'est pas de desservir son prince, & de ruiner son peuple : il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux ; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai longtems voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation, naturellement généreuse, pervertie en un instant, depuis le dernier des sujets jusqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un ministre : j'y ai vu tout un peuple, chez qui la générosité, la probité, la candeur & la bonne foi, ont passé de tout tems pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples ; le mal se communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus sains ; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes ; & violer les premiers principes de la justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuses en garantie des actions les plus lâches ; & nommoient nécessité, l'injustice & la perfidie.

Qq ij

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus saintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renversées. J'ai vu des débiteurs avarés, fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des temps, feindre un payement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître soudain, dans tous les cœurs, une soif insatiable des richesses. J'ai vu se former, en un moment, une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuse industrie, mais par la ruine du prince, de l'état & des concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces temps malheureux, ne se coucher qu'en disant : J'ai ruiné une famille aujourd'hui ; j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit : Je vois que j'accorde mes affaires : il est vrai que, lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain paiement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'otai l'éducation à un petit garçon ; le père en mourra de douleur, la mère périt de tristesse : mais je n'ai fait que ce qui est permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un ministre, lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les âmes les plus généreuses, ternit l'éclat des dignités,

obscurcit la vertu même, & confond la plus haute naissance dans le mépris universel ?

Que dira la postérité, lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses pères ? Que dira le peuple naissant, lorsqu'il comparera le fer de ses ayeux, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de noblesse qui les déshonore, & ne laissent la génération présente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

*De Paris, le 11 de la lune
de Rhamazan 1720.*

LETTRE CXLVII.

LE GRAND EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

LES choses sont venues à un état qui ne se peut plus soutenir : tes femmes se sont imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entière : il se passe ici des choses horribles : je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis, allant il y a quelques jours à la mosquée, laissa tomber son voile, & parut presque à visage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses esclaves, chose si défendue par les loix du ferrail.

J'ai surpris, par le plus grand hasard du monde, une lettre que je t'envoie : je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du ferrail, & il se sauva par-dessus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance; car sûrement tu es trahi. J'attends tes ordres: &, jusqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une situation mortelle. Mais, si tu ne mets toutes ces femmes à ma discrétion, je ne te réponds d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

*Du ferrail d'Ispahan, le 1 de la
lune de Rhégeb 1717.*

L E T T R E C X L V I I I.

USBEK au PREMIER EUNUQUE.

Au ferrail d'Ispahan.

R E C E V E Z, par cette lettre, un pouvoir sans bornes sur tout le ferrail: commandez avec autant d'autorité que moi-même: que la crainte & la terreur marchent avec vous: courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens: que tout vive dans la consternation; que tout fonde en larmes devant vous: interrogez tout le ferrail: commencez par les esclaves; n'épargnez pas mon amour: que tout subisse votre tribunal redoutable: mettez au jour les secrets les plus cachés: purifiez ce lieu infâme; & faites-y rentrer la vertu bannie. Car, dès ce moment, je mets sur votre tête les moindres fautes qui se commettront. Je soupçonne Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez surprise s'adreffoit: examinez cela avec des yeux de lynx.

*De *** , le 11 de la lune
de Zilhagé 1718.*

LETTRE CXLIX.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

LE grand eunuque vient de mourir, magnifique seigneur : comme je suis le plus vieux de tes esclaves, j'ai pris sa place, jusques à ce que tu aies fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après sa mort, on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir ; je l'ai enveloppée avec respect, & l'ai ferrée, jusqu'à ce que tu m'aies fait connoître tes sacrées volontés.

Hier, un esclave vint, au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le ferrail : je me levai ; j'examinai la chose, & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime seigneur ; & je te prie de compter sur mon zèle, mon expérience & ma vieillesse.

*Du ferrail d'Ispahan, le 5 de la
lune de Gemmadi, 1, 1718.*

LETTRE CL.

USBEK à NARSIT.

Au ferrail d'Ispahan.

MALHEUREUX que vous êtes ! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me désespérer ; & vous demeurerez tranquille, sous un vain prétexte !

Il se passe des choses horribles : j'ai peut-être la moitié de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier eunuque m'écrivit là-dessus, avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans. Lisez-les donc, ces ordres : & vous périrez, si vous ne les exécutez pas.

*De *** , le 25 de la lune
de Chalval 1718.*

LETTRE CLI.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

Si je gardois plus longtems le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le ferrail.

J'étois le confident du grand eunuque, le plus fidèle de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il me fit appeler, & me dit ces paroles : Je me meurs : mais le seul chagrin que j'aie en quittant la vie, c'est que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois ! Puisse, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux ; va les porter au plus vieux des noirs. Mais si, après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras :

Je sçais ce qu'il t'écrivit, quelque temps avant sa mort, sur la conduite de tes femmes : il y a, dans le ferrail, une lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte

ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici. Je ne sçais ce que c'est ; tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue : depuis la mort du grand eunuque , il semble que tout leur soit permis : la seule Roxane est restée dans le devoir , & conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle & sévère qui y règnoit autrefois : une joie nouvelle , répandue dans ces lieux , est un témoignage infaillible , selon moi , de quelque satisfaction nouvelle. Dans les plus petites choses , je remarque des libertés jusqu'alors inconnues. Il règne, même parmi les esclaves , une certaine indolence pour leur devoir , & pour l'observation des règles , qui me surprend ; ils n'ont plus ce zèle ardent pour ton service , qui sembloit animer tout le serrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne , à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin a été gagné ; & qu'un jour avant qu'elles arrivassent , il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui est dans la muraille de la principale chambre , d'où ils sortoient le soir , lorsque nous étions retirés. Le vieux eunuque , qui est à présent à notre tête , est un imbécille à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colère vengeresse contre tant de perfidies : & , si le ciel vouloit , pour le bien de ton service , que tu me jugeasses capable de gouverner , je te promets que , si tes femmes n'étoient pas vertueuses , au moins elles seroient fidelles.

*Du serrail d'Isfahan, le 6 de
la lune de Rébiab, 1, 17192*

LETTRE CLII.

*NARSIT à USBEK.**A Paris.*

ROXANE & Zélis ont souhaité d'aller à la campagne : je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek ! tu as des femmes fidelles , & des esclaves vigilans : je commande en des lieux où la vertu semble s'être choisi un asyle. Compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands arméniens, nouvellement arrivés à Isphahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi ; j'ai envoyé un esclave pour la chercher ; il a été volé à son retour , & la lettre est perdue. Ecris-moi donc promptement ; car je m'imagine que, dans ce changement , tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

*Du ferrail de Fatmé, le 6 de la
lune de Rébiab, 1, 1719.*

LETTRE CLIII.

*USBK à SOLIM.**Au ferrail d'Isphahan.*

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à présent dans le monde de plus cher, qui est ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni

pitie. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément : dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon ferrail comme je l'ai laissé. Mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux qui se proposoient de le devenir. Que ne peux-tu pas espérer de ton maître pour des services si signalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-dessus de ta condition même, & de toutes les récompenses que tu as jamais désirées.

*De Paris, le 4 de la lune
de Chahban 1719.*

LETTRE CLIV.

USBEK à SES FEMMES.

Au ferrail d'Ispahan.

PUISSE cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim est votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le ferrail s'abaisse devant lui. Il doit juger vos actions passées : & , pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux, que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas votre vertu.

*De Paris, le 4 de la lune
de Chahban 1719.*



L E T T R E C L V.

*USBEK à NESSIR.**A Ispahan.*

HEUREUX celui qui, connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour !

Je vis dans un climat barbare, présent à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me saisit ; je tombe dans un accablement affreux : il me semble que je m'ancantis ; & je ne me retrouve moi-même, que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les soupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Nessir ; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié, si tu sçavois mon état déplorable. J'attends quelquefois six mois entiers des nouvelles du ferrail ; je compte tous les instans qui s'écoulent ; mon impatience me les allonge toujours : & , lorsque celui qui a été tant attendu est prêt d'arriver , il se fait dans mon cœur une révolution soudaine ; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale ; cette inquiétude qui me désespéroit , je la trouve l'état le plus heureux où je puisse être , & je crains d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raison que j'aie eue de sortir de ma patrie , quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Nessir, rester dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de

même, en proie à mes chagrins ? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangère : mais il s'oppose à toutes mes résolutions ; il m'attache ici par mille prétextes : Il semble qu'il ait oublié sa patrie ; ou plutôt, il semble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il est insensible à mes déplaisirs.

Malheureux que je suis ! Je souhaite de revoir ma patrie ; peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Eh ! qu'y ferai-je ? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'est pas tout : j'entrerai dans le ferrail ; il faut que j'y demande compte du temps funeste de mon absence ; & , si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je ? Et si la seule idée m'accable de si loin, que sera-ce, lorsque ma présence la rendra plus vive ? que sera-ce, s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans frémir ? que sera ce enfin, s'il faut que des châtimens, que je prononcerai moi-même, soient des marques éternelles de ma confusion & de mon désespoir ?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y sont gardées ; j'y porterai tous mes soupçons ; leurs empressemens ne m'en déroberont rien ; dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un temps si peu propre aux réflexions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne géiriez plus sur votre condition, si vous connoissiez le malheur de la mienne.

*De Paris, le 4 de la lune
de Chahban 1719.*



LETTRE CLVI.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante règnent dans le serail : un deuil affreux l'environne : un tigre y exerce à chaque instant toute sa rage. Il a mis dans les supplices deux eunuques blancs , qui n'ont avoué que leur innocence : il a vendu une partie de nos esclaves , & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous restoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre , dans l'obscurité de la nuit , un traitement indigne ; le sacrilège n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement ; & , quoique nous y soyons seules , il nous y fait vivre sous le voile. Il ne nous est plus permis de nous parler ; ce seroit un crime de nous écrire : nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques est entrée dans le serail , où ils nous assiègent nuit & jour : notre sommeil est sans cesse interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me console , c'est que tout ceci ne durera pas longtemps , & que ces peines finiront avec ma vie : Elle ne sera pas longue , cruel Usbek : je ne te donnerai pas le temps de faire cesser tous ces outrages.

*Du serail d'Ispahan, le 2 de la lune
de Maharram 1720.*



LETTRE CLVII.

*ZACHI à USBEK.**A Paris.*

O Ciel ! un barbare m'a outragée jusques dans la manière de me punir ! Il m'a infligé ce châtement qui commence par alarmer la pudeur ; ce châtement qui met dans l'humiliation extrême ; ce châtement qui ramène , pour ainsi dire , à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie sous la honte , reprenoit le sentiment d'elle-même , & commençoit à s'indigner , lorsque mes cris firent retentir les voutes de mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains , & tenter sa pitié , à mesure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce temps, son ame insolente & servile s'est élevée sur la mienne. Sa présence , ses regards , ses paroles , tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je suis seule , j'ai du moins la consolation de verser des larmes : mais , lorsqu'il s'offre à ma vue , la fureur me saisit ; je la trouve impuissante ; & je tombe dans le désespoir.

Le tigre ose me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour , & profaner jusques aux sentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime , je ne sçais plus me plaindre ; je ne puis plus que mourir.

J'ai soutenu ton absence , & j'ai conservé mon amour , par la force de mon amour. Les nuits , les jours , les momens , tout a été pour toi. J'étois superbe de mon amour même ; & le tien me faisoit respecter ici. Mais à présent.... Non, je

ne puis plus soutenir l'humiliation où je suis descendue. Si je suis innocente , reviens pour m'aimer : reviens , si je suis coupable , pour que j'expire à tes pieds.

*Du serrail d'Ispahan , le 2 de la lune
de Maharram , 1720.*

L E T T R E C L V I I I.

Z E L I S à U S B E K.

A Paris.

A Mille lieues de moi , vous me jugez coupable : à mille lieues de moi , vous me punissez.

Qu'un eunuque barbare porte sur moi ses viles mains , il agit par votre ordre : c'est le tyran qui m'outrage , & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez , à votre fantaisie , redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur est tranquille , depuis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame se dégrade , & vous devenez cruel. Soyez sûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

*Du serrail d'Ispahan , le 2 de la lune
de Maharram 1720.*



L E T T R E

LETTRE CLIX.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

JE me plains , magnifique seigneur , & je te plains : jamais serviteur fidèle n'est descendu dans l'affreux désespoir où je suis. Voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure , par tous les prophètes du ciel , que , depuis que tu m'as confié tes femmes , j'ai veillé nuit & jour sur elles ; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon ministère par les châtimens ; & je les ai suspendus , sans sortir de mon austérité naturelle.

Mais que dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile ? Oublie tous mes services passés ; regarde-moi comme un traître ; & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane , la superbe Roxane , ô ciel ! à qui se fier désormais ? Tu soupçonnois Zélis , & tu avois pour Roxane une sécurité entière : mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture ; c'étoit le voile de sa perfidie. Je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme , qui , dès qu'il s'est vu découvert , est venu sur moi ; il m'a donné deux coups de poignard : les eunuques , accourus au bruit , l'ont entouré : il s'est défendu longtemps , en a blessé plusieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre , pour mourir , disoit-il , aux yeux de Roxane. Mais enfin , il a cédé au nombre , & il est tombé à nos pieds.

Je ne sçais si j'attendrai , sublime seigneur , tes ordres sé-

T O M E III.

S s

vères. Tu as mis ta vengeance en mes mains ; je ne dois pas la faire languir.

*Du ferrail d'Ispahan, le 8 de la
lune de Rébiab, 1, 1720.*

L E T T R E C L X.

S O L I M à U S B E K.

A Paris.

J'A I pris mon parti : tes malheurs vont disparaître : je vais punir.

Je sens déjà une joie secrète : mon ame & la tienne vont s'appaîser : nous allons exterminer le crime, & l'innocence va pâlir.

O vous , qui semblez n'être faites que pour ignorer tous vos sens, & être indignées de vos desirs même ; éternelles victimes de la honte & de la pudeur , que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce ferrail malheureux , pour vous voir étonnées de tout le sang que j'y vais répandre !

*Du ferrail d'Ispahan, le 8 de la lune
de Rébiab, 1, 1720..*



L E T T R E C L X I.

*ROXANE à USBEK.**A Paris.*

OUI, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques ; je me suis jouée de ta jalousie ; & j'ai sçu, de ton affreux ferrail, faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines : car que ferois-je ici , puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges , qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices ? que , pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs ? Non : j'ai pu vivre dans la servitude ; mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes loix sur celles de la nature ; & mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait ; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre ; enfin , de ce que j'ai profané la vertu , en souffrant qu'on appellât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avois bien connue , tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Ss ij

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis : Nous étions tous deux heureux ; tu me croyois trompée , & je te trompois.

Ce langage , sans doute , te paroît nouveau. Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs , je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais , c'en est fait , le poison me consume , ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affoiblir jusqu'à ma haine : je me meurs.

*Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune
de Rébiab, 1, 1720.*

FIN DES LETTRES PERSANES.



TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES LETTRES PERSANES.

A.

ANDIAS IBESALOW, juif. Question qu'il fait à Mahomet, page 42
Académie française, 110
 — Le peuple casse ses arrêts, 173
 — Son dictionnaire, *ibid.*
 — Portrait des académiciens, *ibid.*
Adrices. Leurs mœurs, 60, 61
ADAM. Sa défobéissance, 148
 — Est-il le premier de tous les hommes ? 226
Afrique. Son intérieur a toujours été inconnu, 223
 — Ses côtes sont beaucoup moins peuplées qu'elles ne l'étoient sous les Carthaginois & les Romains, *ibid.*
 — Pourquoi ? 236
 — Elle a toujours été accablée sous le despotisme, 264
Agriculture. Un état qui ne souffriroit que cet art se dépeupleroit infailliblement, 212, 213
Aïness. Ce droit est contraire à la propagation, 236
Alchimistes. Leur extravagance plaisamment décrite, 86, 87
 — Leur charlatanerie, 116
Alcoran. Il ne suffit pas pour expliquer la vraie morale, 26

Alcoran. Il s'élève sans cesse contre le dogme de la prescience absolue, 148
 — Il est plein de choses puériles pompeusement exprimées, 195
 — Le précepte qu'il contient sur les devoirs du mariage est contraire à la propagation, 227
ALEXANDRE comparé à Genghis-khan, 167
Allemagne. La petitesse de la plupart de ses états rend ses princes martyrs de la souveraineté, 202
 — Comment cet empire se maintient, 274
Alliance. Quand on doit renoncer à celle d'un prince, 183
Ambassadeur de Perse sous Louis XIV, 183
Ambassadeurs. Doit-on porter la guerre chez les nations qui ont manqué d'égards pour eux ? 189
AMBROISE (saint). Son zèle héroïque dégénère en fanatisme, 123
Amc ('). Se détermine-t-elle librement & par elle-même ? 147
Amérique. Ses mines d'or sont la cause de sa dévastation, 209

- Amérique.* Elle ne contient pas la cinquantième partie des habitans qu'elle contenoit autrefois, 212
 — Elle ne se repeuple point, quoiqu'on y envoie sans cesse de nouveaux habitans, 236, 241
 — Pourquoi? 236, 237
Amour. Il se détruit lui-même dans un ferrail, 16, 114
Amour-propre bien entendu. Ce que c'est, 101
Amulettes. Fort en usage chez les juifs & chez les mahométans, 296
Anatomic. Jugement sur les livres qui en traitent, 272
Anciens. Ridicule de la querelle sur les anciens & les modernes, 74, 75
Angleterre. Un des plus puissans états de l'Europe, 202
 — Autorité de ses rois, 206
 — Portrait abrégé de son gouvernement, 274, 275
Anglois. Leurs maximes sur le gouvernement, 206, 207
Antiquaires. Leurs extravagances, 291
 & *suiv.*
APHÉRIDON & ASTARTÉ, guibres.
 Leur histoire, 134 & *suiv.*
Arméniens. Ne mangent que du poisson, 90
 — Transportés dans la province de Guilan : ils y périrent presque tous, 241
Aragon (Etats d'). Expédient dont on s'avisa, pour y terminer une querelle d'étiquette, 218
Arrêt qui permet à tous les François de prononcer la lettre Q comme ils jugeront à propos, 218
Arts. Sont-ils utiles ou pernicieux? 208
 & *suiv.*
 — Incompatibles avec la mollesse & l'oisiveté, 212
- Arts.* Sont tous dans la dépendance les uns des autres, 213
Astérisques. Livres moins utiles que ceux de morale, 270
Asie. Beaucoup moins peuplée qu'autrefois, 222
 — Elle a toujours été accablée sous le despotisme, 264
Asie mineure. Elle n'a plus que deux ou trois de ses anciennes villes, 222
Astrologie judiciaire. Méprisée aujourd'hui en Europe, gouverne la Perse, 272
Astronomes. Regardent avec pitié les événemens qui se passent sur la terre, 268
Avocats. Les juges doivent se défier des embûches qu'ils leur tendent, 145
Auteurs. La plupart ne font qu'apprendre à la postérité qu'ils ont été des fots, 132
 — La plupart mesurent leur gloire à la grosseur de leurs volumes, 216
 — La plupart craignent plus la critique que les coups de bâton, 217
- B.**
- Babyloniens.* Ils étoient soumis à leurs femmes, en l'honneur de Sémiramis, 79
Bachas. Leur tyrannie ; leur avarice, 43
Balk. Ville sainte, où les guèbres honoroient le soleil, 139
Barbares. Pour se conserver la conquête d'un peuple policé, ils ont été obligés de cultiver les arts, 210, 212
 — Gouvernement de ceux qui ont détruit l'empire romain, 265
Bataille. La terreur panique d'un seul soldat peut en décider, 298
Bauecas (las). Nation espagnole in-

- connue dans son propre pays. 162
Blatitudo éternelle. Ce dogme mal entendu est contraire à la propagation, 138
Beaux-esprits. Leur portrait : leur manège, 168 & suiv.
Beïram, 136
 Voyez *ferrail*.
Bel-esprit. C'est la fureur des François, 132
Bibliothèques. Examen des différens livres qui la composent, 268 & suiv.
Bombes. Leur invention a fait perdre la liberté à tous les peuples de l'Europe, 208
Bonne compagnie. Ce que c'est, 95
Bonne-foi. Doit être l'ame du ministre, 307
Bourbon (isle de). Salubrité de son air, 242
Bourgeois. Depuis quand la garde des villes ne leur est plus confiée, 208
Bouffoie. A quoi a servi son invention, 209
Brachmanes. Admettent la métempsychose, 90
 — Conséquences qu'ils en tirent, *ibid.*
- C.
- Caballistes,* 116, 117
Caffé. Description des endroits où l'on s'assemble pour en prendre, 74
Capucins. Description de leur habillement, 99
 — Leur zèle pour former des établissemens dans les pays étrangers, *ibid.*
Carthage. C'est la seule république qui ait existé dans l'Afrique, 264
 — La succession de ses princes, depuis Didon, n'est point connue, *ibid.*
Carthaginois. Avoient découvert l'Amérique, 242
Carthaginois. Pourquoi ils en abandonnèrent le commerce, *ibid.*
Casuistes. Leurs vaines subtilités, 115, 116
 — Dangers que court continuellement leur innocence, 270
Catalogne (Etats de). Expédient dont on s'avisa pour y terminer une querelle d'étiquette, 28
Catholicisme. Moins favorable à la propagation que le protestantisme, 234, & suiv.
Célibat. C'est la vertu par excellence dans la religion catholique, 233
 — Sa sainteté paroît contradictoire avec celle que les chrétiens attribuent au mariage, 214
 — Étoit puni à Rome, *ibid.*
Cérémonies religieuses. Elles n'ont point un degré de bonté par elles-même, 89
César opprime la liberté de Rome, 265
Chambre de justice, 196
Chansons satyriques. Effet qu'elles font sur les François, 220
Chapelets, 63
Charité. C'est une des principales vertus dans toutes les religions, 89
Charlatans de plusieurs espèces, 117
CHARLES XII. Sa mort, 252
Chartreux. Leur silence rigoureux, 167
Chat. Pourquoi immonde, suivant la tradition musulmane, 42
Chine. Cause de sa population, 237, 238
Chymie. Ses ravages, 209
Chymistes. Demeures qui leur sont propres, 222
Chrétiens. Cultivent les terres en Turquie, & y sont persécutés par les bachas, 43

<i>Chrétiens</i> . La plupart d'entr'eux ne veulent gagner le paradis qu'au meilleur marché qu'il est possible. De-là l'origine des casuistes, 115, 116	moins qu'ils n'aiment les médecins, 114
— Commencent à se défaire de cet esprit d'intolérance, 121	<i>Confesseurs des rois</i> . Leur rôle est difficile à soutenir sous un jeune prince, 214
— Ne paroissent pas si persuadés de leur religion que les musulmans, 154	<i>Conquêtes</i> . Droit qu'elles donnent, 190
— Leur mariage est un mystère, 233	<i>Conscience (Liberté de)</i> , 172 <i>Et suiv.</i>
<i>Christianisme</i> . Comparé avec le mahométisme, 72, 73	<i>Constantinople</i> . Causes de sa dépopulation, 228
— Cette religion est une fille de la religion juive, 120	— Les colonies n'y ont jamais réussi, 241
— N'est pas favorable à la population, 231 <i>Et suiv.</i>	<i>Constitution</i> . Comment reçue en France, à son arrivée, 52
<i>CHRISTINE</i> , reine de Suède, abdique la couronne, 279, 280	— Conversation à ce sujet, 208, 209
<i>Circassie</i> . Royaume presque désert, 223	<i>Conte persan</i> , 282-290
<i>Circassiennes</i> . Précautions que prennent les eunuques en les achetant pour leurs maîtres, 163	<i>Corps (les grands)</i> s'attachent trop aux minuties, 218
<i>Cochon</i> . Pourquoi immonde, suivant la tradition musulmane, 42	<i>Cour</i> . On ne peut pas y être sincère impunément, 20
<i>Colonies</i> . Ne sont point favorables à la population, 240 <i>Et suiv.</i>	<i>Courroux</i> . Ordre qui se publie en Perse pour empêcher qu'aucun homme ne se trouve sur le passage des femmes de qualité, 91
— Celles que les Romains envoyoient en Sardaigne y périssoient, <i>ibid.</i>	<i>Courisfurs</i> . Leur avidité, 247
— N'ont jamais réussi à Constantinople, ni à Ispahan, 228	— Les pensions qu'ils obtiennent sont onéreuses aux peuples : ordonnance plaisante à ce sujet, <i>ibid. Et suiv.</i>
<i>Comédie</i> . Point-de-vue sous lequel ce spectacle s'est présenté à Rica, 59, 60	<i>Coutumes</i> . Celles des différentes provinces de France sont tirées, en partie, du droit romain, 200
<i>Commerce</i> . Quand on doit l'interrompre de nation à nation, 189	— Leur multiplicité, <i>ibid.</i>
— Fleurit à proportion de la population, 235	<i>Czar</i> . Il est despotique, 100
<i>Commentateurs</i> . Peuvent se dispenser d'avoir du bon sens, 271	Voyez PIERRE I.
<i>Compilateurs</i> . Sont, de tous les auteurs, les plus méprisables : leur occupation, 132, 133	
<i>Confesseurs</i> . Les héritiers les aiment	

D.

<i>Décrets</i> . Ont pris, en France, la place des loix du pays, 200
<i>Décisionnaires</i> . Leur portrait, 151
<i>Déluge</i> . Celui de Noé est-il le seul qui ait dépeuplé l'univers? 226

Dépopulation.

Dépopulation de l'univers. Ses causes, 221—246

I. Combat des principes du monde physique qui occasionne la peste, &c. 224 & suiv.

II. Religion mahométane, 226 & suiv.

1. Polygamie, 227

2. Le grand nombre des eunuques, 228

3. Le grand nombre de filles esclaves qui servent dans le harem, *ibid.*

III. Religion chrétienne, 231 & suiv.

1. Prohibition du divorce, 231 & suiv.

2. Célibat des prêtres & des religieux de l'un & de l'autre sexe, 231 & suiv.

IV. Les mines de l'Amérique, 236,

237

V. Les opinions des peuples, 237,

238

1. La croyance que cette vie n'est qu'un passage, 238

2. Le droit d'aînesse, *ibid.*

VI. Manière de vivre des sauvages,

232

1. Leur aversion pour la culture de la terre, *ibid.*

2. Le défaut de commerce entre les différentes bourgades, *ibid.*

3. L'avortement volontaire des femmes, *ibid.*

VII. Les colons, 240 & suiv.

VIII. La dureté du gouvernement,

244, 245

Désespoir. Egale la faiblesse à la force,

190

Désote. Il est moins maître qu'un monarque,

165

— Dangers que son autorité outrée lui fait courir, *ibid.*

Désotisme. Est le tombeau de l'honneur,

181

— Rapproche les princes de la condition des sujets,

203

— Ses inconvénients, *ibid.*

TOME III.

Despotisme. Il ne présente aux mécontents qu'une tête à abattre,

206

Devins. Leur secret,

117

Dictionnaire de l'académie,

151

Dieu. Moyens surs de lui plaire,

88

— Ne peut violer ses promesses, ni changer l'essence des choses,

146

— Il a des attributs qui paroissent incompatibles aux yeux de la raison humaine,

146 & suiv.

— Comment il prévoit les futurs contingens,

147, 148

— On ne doit point chercher à en connoître la nature,

148

— Est essentiellement juste,

162

— Fausse idée que quelques docteurs en donnent,

170

— Il n'y a point de succession dans lui,

225

Dieux. Pourquoi on les a représentés avec une figure humaine,

119

Disgrace. Ne fait perdre, en Europe, que la faveur du prince : en Asie, elle entraîne presque toujours la perte de la vie,

204

Dirigeurs. Leur portrait,

24, 25

Divorce. Favorable à la population,

237 & suiv.

— Sa prohibition donne atteinte à la fin du mariage,

201 & suiv.

Don Quichotte. C'est le seul bon livre des Espagnols,

161

Droit public. Plus connu en Europe qu'en Asie,

187

— On en a corrompu tous les principes,

187, 188

— Ce que c'est : comment les peuples doivent l'exercer entr'eux,

188 & suiv.

Duels. Leur abolition louée : par qui,

119

T t

Duels. Quel en est le principe, 182
 — Ils sont ordonnés par le point d'honneur, & punis par les loix, 182, 183

E.

Écclésiastiques. Leur avidité pour les bénéfices, 117
 — Agrémens & désagrémens de leur profession, 122, 123
 — Ils ont un rôle fort difficile à soutenir dans le monde, *ibid.*
 — Leur esprit de prosélytisme est souvent dangereux, 123
Ecriture-sainte, beaucoup interprétée, & fort peu éclaircie, 269, 270
Ecrivains mercénaires. Leur lâcheté, 305, 306
Eglise. Effet que produit son histoire dans l'esprit de ceux qui la lisent, 273
 — (*Gens d'*). Méprisent les gens de robe & ceux d'épée, & en sont méprisés, 85
Eglises. Pourquoi elles plaisent, même aux gens de qualité, 276
Egypte. Elle n'a presque plus de peuples, 223
Egyptiens. Ils étoient soumis aux femmes, en l'honneur d'Isis, 79
Empereur (*l'*). Ses possessions font un des plus puissans états de l'Europe, 102
Enfans. Ils appartiennent au mari de leur mère, 176
Epée (*les gens d'*) méprisent les gens de robe, & en sont méprisés, 85
Épigrammes. C'est le genre de poésie le plus dangereux, 276
Épiaphe d'un philanthrope outré, 277, 278
Esclavage. Raisons pour lesquelles les princes chrétiens l'ont aboli dans

un pays, & permis dans un autre, 155

Esclaves. Ceux des Romains étoient fort utiles à la propagation, 229

Espagne (*l'*) est un des plus grands états de l'Europe, 102

— A été originairement peuplée par l'Italie, 163

— On s'y est mal trouvé d'en avoir chassé les Maures, 122

— Leur expulsion s'y fait encore sentir comme le premier jour, 241

— C'est un royaume vaste & désert, 162

— Elle n'a presque plus de peuple, 122

— Au lieu d'envoyer des colonies en Amérique, elle devoit avoir recours aux Indiens pour se repeupler, 242

— Elle n'a conservé que l'orgueil de son ancienne puissance, 274

— Sa guerre contre la France, sous la régence, 251

Espagnols. Ils méprisent toutes les nations, & haïssent les François, 159

— La gravité, l'orgueil, & la paresse sont leur caractère dominant, 159, 160

— En quoi ils font consister leur principal mérite, *ibid.*

— Comment ils traitent l'amour, 161

— Leur jalousie : bornes ridicules qu'y met leur dévotion, *ibid.*

— Ils souffrent que leurs femmes laissent voir leur gorge, & non pas le bout de leurs pieds, *ibid.*

— Leur politesse insultante, *ibid.*

— Leur attachement pour l'inquisition, & pour les petites pratiques superstitieuses, *ibid.*

— Ils ont du bon sens; mais il n'en faut pas chercher dans leurs livres, 162

Espagnols. Leurs découvertes dans le nouveau monde, & leur ignorance de leur propre pays, *ibid.*
 — Sont un exemple capable de corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, 242
 — Moyens affreux dont ils se sont servis pour conserver les leurs, 243
Esprit. Ceux qui en ont se communiquent peu : se font des ennemis ; & ruinent souvent leurs affaires. Comparés avec les hommes médiocres, 302, 303
 — On prend toujours celui du corps dont on est membre, 210
Esprit humain. Il se révolte avec fureur contre les préceptes, 68
Etats. Chacun estime plus le sien que tous les autres états, 85
Etrangers. Ils apprennent à Paris à conserver leur bien, 118
Evêques. Ont deux fonctions opposées, 62, 63
 — Lumière de quelques uns, 202, 202
 — Leur infailibilité, 202
Eunuques. Leur devoir dans le sérail, 11, 12, 14.
 — Leur moindre imperfection est de n'être point hommes, 17
 — On éteint en eux l'effet des passions, sans en éteindre la cause, 21, 22
 — Leur malheur redouble à la vue d'un homme toujours heureux, *ibid.*
 — Leur état dans leur vieillesse, 22 & *suiv.*
 — Comment regardés par les orientaux, 47
 — Place qu'ils tiennent entre les deux sexes, 48
 — Leur volonté même est le bien de leur maître, 49
 — Leur portrait, 71

Eunuques. Leurs mariages, 106, 107, 136 & *suiv.*
 — Ont moins d'autorité sur leurs femmes que les autres maris, 137, 138
 — Ne peuvent inspirer aux femmes que l'innocence, 163
 — Leur grand nombre, en Asie, est une des causes de sa dépopulation, 228
Eunuque (le premier blanc). Soins dont il est chargé : dangers qu'il court quand il les néglige, 47
Eunuques blancs. Punis de mort, lorsqu'on les trouve dans le sérail, avec les femmes, 44
Eunuque noir (le grand). Son histoire, 128 & *suiv.*
 — Veut obliger un esclave noir à souffrir la mutilation, 82 & *suiv.*
 — Sa mort : désordres qu'elle occasionne dans le sérail, 310 & *suiv.*
Europe. Paris est le siège de son empire, 50
 — Quels en sont les plus puissans états, 102
 — La plupart de ces états sont monarchiques, *ibid.*
 — La sûreté de ses princes vient principalement de ce qu'ils se communiquent, 205 & *suiv.*
 — Les mécontents n'y peuvent exciter que de très-légers mouvemens, 206
 — Elle a gémì longtemps sous le gouvernement militaire, 265
Européens. Ils font tout le commerce des Turcs, 44
 — Sont aussi punis par l'infamie, que les orientaux par la perte d'un membre, 165

F.

- Fat.* Son portrait, 100, 101
Faveur. C'est la grande divinité des François, 178
Femmes. Malheur de celles qui sont enfermées dans les fersails, 18, 19
 — Façon de penser des hommes à leur sujet, 19
 — Momens où leur empire a le plus de force, 24, 25
 — Il est moins aisé de les humilier que de les anéantir, 49
 — La gêne, dans laquelle elles vivent en Italie, paroît un excès de liberté à un mahométan, *ibid.*
 — Sont d'une création inférieure à l'homme, 52
 — Comparaison de celles de France avec celles de Perse, 56 & suiv. 70
 — Est-il plus avantageux de leur ôter la liberté que de la leur laisser ? 77, 78
 — La loi naturelle les soumet-elle aux hommes ? 78
 — Il y en a, en France, dont la vertu seule est un gardien aussi sévère que les eunuques qui gardent les orientales, 95
 — Elles voudroient toujours que l'on les crût jeunes, 104 & suiv.
 — Portrait de celles qui sont vertueuses, 112
 — Le jeu n'est, chez elles, qu'un prétexte dans la jeunesse : c'est une passion dans un âge plus avancé, 113
 — Moyens qu'elles ont, dans les différents âges, pour ruiner leurs maris, *ibid.*
 — Leur pluralité sauve de leur empire, 114
 — Elles sont l'instrument animé de la

- félicité des hommes ; 125
Femmes. On ne peut les bien connoître, qu'en fréquentant celles de l'Europe, 126
 — Quel est le talent qui leur plaît le plus, 127
 — C'est par leurs mains que passent toutes les grâces de la cour, & à leur sollicitation que se font toutes les injustices, 125
 — Importance & difficulté du rôle d'une jolie femme, 128, 129
 — Sa plus grande peine n'est pas de se divertir ; c'est de le paroître, 129
Femmes jaunes du Visapour. Font l'ornement des fersails de l'Asie, 191
 Voyez *Françoises, Orientales, Persanes* : Voyez aussi *ROXANE*.
Fermiers-généraux. Portrait de l'un d'entr'eux, 94
Filles de joie. Il y en a beaucoup en Europe, 114
 — Leur commerce ne remplit pas l'objet du mariage, 132
Finances. Elles sont réduites en système dans l'Europe, 128
Financiers. Leur portrait ; leurs richesses, 136
FLAMMEL (Nicolas). Passe pour avoir trouvé la pierre philosophale, 88
Fondateurs des empires. Ont presque tous ignoré les arts, 209, 210
Forme judiciaire. Elle fait autant de ravages que la forme de la médecine, 200, 201
Fouet. Est un des châtimens que l'on inflige aux femmes persanes, 319
France (Le roi de) est un grand magicien, 51
 — Les peuples qui l'habitent sont partagés en trois états, qui se méprisent mutuellement, 85

France. On n'y élève jamais ceux qui ont vieilli dans des emplois subalternes, 96, 97
 — On s'y est mal trouvé d'avoir fatigué les huguenots, 121
 — Il y arrive de fréquentes révolutions dans la fortune des sujets, 196
 — C'est un des plus puissans états de l'Europe, 202
 — Depuis quand les rois y ont pris des gardes, 204
 — La présence seule de ses rois donne la grace aux criminels, *ibid.*
 — Le nombre de ses habitans n'est rien en comparaison de ceux de l'ancienne Gaule, 222
 — Sa guerre avec l'Espagne, sous la régence, 251
 — Révolutions de l'autorité de ses rois, 274
François. Vivacité de leur démarche opposée à la gravité orientale, 50, 51
 — Leur vanité est la source des richesses de leurs rois, 51
 — Ne sont pas indignes de l'estime des étrangers, 93
 — Raisons pour lesquelles ils ne parlent presque jamais de leurs femmes, 115
 — Sort des maris jaloux parmi eux : il y en a peu ; pourquoi, *ibid.*
 — Leur inconstance en amour, 112
 — Le badinage est leur caractère essentiel : tout ce qui est sérieux leur paroît ridicule, 127
 — Ont la fureur du bel-esprit, 132
 — Doivent paroître foux aux yeux d'un Espagnol, 162, 163
 — Leurs loix civiles, 174 *Et suiv.*
 — Semblent faits uniquement pour la société : excès de la philanthropie de quelques-uns d'entr'eux : épitaphe

d'un de ces philanthropes, 176 *Et suiv.*
François. La faveur est leur grande divinité, 178
 — Leur inconstance en fait de modes : plaisanteries à ce sujet, 197, *Et suiv.*
 — Changent de mœurs, suivant l'âge & le caractère de leurs rois, 198
 — Aiment mieux être regardés comme législateurs dans les affaires de mode, que dans les affaires essentielles, 199
 — Ont renoncé à leurs propres loix, pour en adopter d'étrangères, 200
 — Ils ne sont pas si effimés qu'ils le paroissent, 212
 — Efficacité qu'ils attribuent aux ridicules qu'ils jettent sur ceux qui déplaisent à la nation, 220, 225
 — En adoptant les loix romaines, ils en ont rejeté ce qu'il y avoit de plus utile, 258
 — Le système de Law a, pendant un temps, converti en vices les vertus qui leur sont naturelles, 307, 308
Françoises. Ne se piquent pas de constance en amour, 111, 112
 — Leurs modes, 197, 198
FURETIERE. Son dictionnaire, 152

G.

Gardes. Depuis quand les rois de France en ont pris, 204
Gaule (les). Etoient beaucoup plus peuplées que ne l'est actuellement la France, 222
 — Elles ont été originairement peuplées par l'Italie, 263
Généalogistes, 267
Génes. N'est superbe que par ses bâtimens, 275
GENGHIS-KAN. Plus grand conquérant qu'Alexandre, 167

- Genre-humain*. Révolutions qu'il a eufuyées, 221 — 246
 — Réduit à la dixième partie de ce qu'il étoit autrefois, 223
Voyez Dépopulation.
Géomètres. Leur portrait, 254 & suiv.
 — Convoient avec tyrannie, 271
Gloire. Ce que c'est : pourquoi les peuples du nord y sont plus attachés que ceux du midi, 179 & suiv.
Glossateurs. Peuvent se dispenser d'avoir du bon sens, 271
GÓRATZ (*Le baron de*). Pourquoi condamné en Suède, 252
Gouvernement. Quel est le plus parfait, 164
 — Sa douceur contribue à la propagation de l'espèce, 244, 245
Grammairiens. Peuvent se dispenser d'avoir du bon sens, 272
Grands. Le respect leur est acquis : ils n'ont besoin que de se rendre aimables, 154
 — Ce qui leur reste après leur chute, 251, 252
Grands-seigneurs. Ce que c'est : différence entre ceux de France & ceux de Perse, 178
Grèce. Elle ne contient pas la centième partie de ce qu'elle avoit autrefois d'habitans, 222
 — Elle fut d'abord gouvernée par des monarques, 263
 — Comment les républiques s'y établirent, *ibid.*
Guèbres. Leur religion est une des plus anciennes du monde, 134, 139
 — Elle ordonne les mariages entre frères & sœurs, 135
 — Ils rendent un culte au soleil, 136
 — Quel culte, 139
 — Ont conservé l'ancien langage persan ; c'est leur langue sacrée, 136
Guèbres. N'enferment point leurs femmes, 138
 — Zoroastro est leur législateur, 139
 — Cérémonies de leurs mariages, 141
 — Persécutés par les mahométans, passent en foule dans les Indes, 172
Guerres. Celles qui sont justes ; celles qui sont injustes, 188 & suiv.
Guinée (*Roi de la côte de*). Croit que son nom doit être porté d'un pôle à l'autre, 85, 86
 — Les esclaves que l'on en tire ont dû la dépeupler considérablement, 236
Guriel. Royaume presque désert, 223
GUSTAFS. Révéré par les guèbres, 141
- H.**
- Habit*. C'est à lui qu'on doit la plupart des honneurs que l'on reçoit, 65, 66
HALT, gendre de Mahomet, prophète des Persans. Étoit le plus beau des hommes, 72
 — Son épée se nommoit *Zufagar*, 38
Hérésarque. C'est l'erreur que de ne faire consister la religion que dans de petites pratiques, 161
Hérésie. Comment elles naissent ; comment elles se terminent, 63
 — Abolies en France, 119
Hibernois. Chassés de leur pays, viennent disputer en France, 75
HONORASPE (*l'*). Révéré par les guèbres, 141
Hollande. La douceur de son gouvernement en a fait un des pays les plus peuplés de l'Europe, 244
 — Sa puissance, 275
HOMÈRE. Dispute sur ce poète, 74, 75
Hommes. Leur façon de penser sur le compte des femmes, 19

- Hommes.** Ne sont heureux que par la pratique de la vertu : histoire à ce sujet, 26 — 36
- Ne savent quand ils doivent s'affliger ou se réjouir, 81, 82
- Rapportent tout à leurs idées : faits singuliers qui le prouvent, 85, 86
- Ne jugent des choses que par un retour secret qu'ils font sur eux-mêmes, 118, 119
- Leur jalousie prouve qu'ils sont dans la dépendance des femmes, 125
- Se croient un objet important dans l'univers, 158
- Ne voient pas toujours les rapports de la justice : quand ils les voient, leurs passions les empêchent souvent de s'y livrer, 169
- Leur propre sûreté exige qu'ils pratiquent la justice : satisfaction qu'ils en retirent, 170
- La fausseté de leurs espérances & de leurs craintes les rend malheureux, 197
- Hommes à bonnes fortunes.** Leur portrait, 97, 98
- Emploi qu'on leur destineroit en Perse, s'il y en avoit, 98
- Honnêtes-gens.** Portrait de ceux qui méritent ce nom, 93, 95, 100
- Honneur.** C'est l'idole à laquelle les François sacrifient tout, 180
- Huguenots.** On s'est mal trouvé, en France, de les avoir fatigués, 121
- Humanité.** C'est une des principales vertus dans toutes les religions, 89

I.

- Jalousie.** Singularité de celle des orientaux, 16
- Celle des hommes prouve combien ils dépendent des femmes, 125

- Jaloux.** Leur sort en France : il y en a peu dans ce pays ; pourquoi, 111
- Jansénistes désignés,** 53
- ЖАНИТ.** Raconte, par l'ordre de Mahomet, ce qui s'est passé dans l'arche de Noé, 41, 42
- Idylles.** Pourquoi elles plaisent, même aux gens de qualité, 276
- Idolâtres.** Pourquoi ils donnoient à leurs dieux une figure humaine, 119
- Jeu.** Il est très en usage en Europe, 113
- Ce n'est, chez les femmes, qu'un prétexte dans leur jeunesse ; c'est une passion dans un âge plus avancé, *ibid.*
- Jeux de hasard.** Pourquoi défendus chez les musulmans, 114
- Jeunesse.** Il y a des femmes qui ont l'art de la rétablir sur un visage décrépît, 117
- Ignorans.** Croient se mettre au niveau des sçavans, en méprisant les sciences, 306
- Imans.** Chefs de mosquées, 38
- Imams,** 41
- Immeubles.** Est-ce le genre de biens le plus commode ? 266, 267
- Impôts.** Rendent le vin fort cher à Paris, 68
- Imprimerie (Ouvriers d').** Comparés aux compilateurs, 131
- Industrie.** C'est le fonds qui rapporte le plus, 213
- Inquisition.** Sa façon de procéder, 63, 64
- Attachement des Espagnols & des Portugais pour ce tribunal, 161
- Elle fait excuser à tous ceux qu'elle envoie à la mort, *ibid.*
- Intérêt.** C'est le plus grand monarque de la terre, 212
- Interprètes.** N'ont fait qu'embrouiller

- l'écriture, 169, 170
Intolérance politique. Malheurs qui la suivent : Elle est funeste, même à la religion dominante : par qui introduite dans le monde, 171 & suiv.
Invalides (Hôtel des). C'est le lieu le plus respectable de la terre, 171
Joueur. C'est un état en Europe, 113
Jouruses. Leur portrait, *ibid.*
Journaux. Flattent la paresse, 116
 — Devroient parler des livres anciens, aussi bien que des nouveaux, *ibid.*
 — Sont ordinairement très-ennuyeux : pourquoi, 117
Irimeire. Royaume presque désert, 113
Ispahin. Aussi grand que Paris, 50
 — Causes de sa dépopulation, 118
 — Les colonies n'y ont jamais réussi, 111
Italie. La gêne dans laquelle les femmes y sont retenues paroit un excès de liberté aux orientaux, 49
 — La petitesse de la plupart de ses états rend ses princes les martyrs de la souveraineté, 101
 — Leurs pays sont ouverts au premier venu, *ibid.*
 — moderne, ne présente que les débris de l'ancienne, 111, 112
 — Fut originellement peuplée par la Grèce, 163
 — N'a plus, des attributs de la souveraineté, qu'une vaine politique, 175
Juges. Leurs occupations ; leurs fatigues, 144, 145
 — Doivent se défier des embûches que les avocats leur tendent, 145
Juifs. Livent les tributs en Turquie, & y sont persécutés par les bachas, 43
 — Seront menés au grand trot, en enfer, par les Turcs, 72
 — Regardent le lapin comme un animal immonde, 90
Juifs. Il y en a par-tout où il y a de l'argent, 110
 — Sont par-tout usuriers, & opiniâtrément attachés à leur religion : pourquoi, *ibid.*
 — Calme dont ils jouissent actuellement en Europe, *ibid.*
 — Regardent les chrétiens & les mahométans comme des juifs rebelles ; 111
 — Leurs livres semblent s'élever contre le dogme de la prescience absolue, 148
 — Pourquoi toujours renaissans, quoique toujours exterminés, 137
 — N'ont pu se relever de leur destruction sous Adrien, 141
 — Prêtent une grande vertu aux amulettes & aux talismans, 196
 — Leur religion est la mère du christianisme & du mahométisme : elle embrasse le monde entier, & tous les temps, 110, 111
Jurifconsultes. Leur nombre accablant, 100
 — Ils ont fort peu de justice dans l'esprit, *ibid.*
Justice. Sa définition, 169
 — Elle est la même pour tous les êtres, *ibid.*
 — L'intérêt & les passions la cachent quelquefois aux hommes, *ibid.*
 — Nous devons l'aimer, indépendamment de toutes considérations & de toutes conventions : notre intérêt l'exige, 170
 — Celle qui gouverne les nations comparée à celle qui gouverne les particuliers, 147 & suiv.
Justice divine. Paroit incompatible avec la prescience, 146

L.

- Lacédémone.* Cette république ne compoisoit qu'une famille, 232, 233
Laquis. Leur corps est le séminaire des grands seigneurs, 197
Law. Fausse opulence que son système procure à la France : Bouleversement qu'il occasionne dans les fortunes, 278, 279
 — Histoire allégorique de son système, 293 & suiv.
Législateurs. Règles qu'ils auroient dû suivre, 257, 258
Lenitivum, 301
Lèse-majesté. Ce que les Anglois entendent par ce mot, 107
Liberté. Elle fait naître l'opulence, & contribue à la population, 144
Libre-arbitre. Paroit incompatible avec la prescience, 147
Lions (M. le comte de L.) président des novellistes, 161, 162
Littérateurs. Peu de cas qu'en font les philosophes, 306
Livourne. Ville la plus florissante de l'Italie, 49
Livres. Immortalisent la sottise de leurs auteurs, 132
 — originaux. Respect qu'on doit avoir pour eux, *ibid.*
Loix. Ont-elles leur application à tous les cas? 145
 — Règles suivant lesquelles elles auroient dû être faites, 257
 — On doit se déterminer difficilement à les abroger, 257, 258
 — romaines. Ont pris, en France, la place de celles du pays, 200
Louis XIV., 53
 — Son portrait, 75 & suiv.
 — Sa mort : événemens qui l'ont sui-

vie,

184

Louis XIV. Son goût pour les femmes jusques dans sa vieillesse, 214, 215

Louis XV. Son portrait, 214

Luxe. Fait la puissance des princes, 213, 214

M.

Mages. Préceptes de leur religion utiles à la propagation, 237.

Voyez *Guèbres.*

MAHOMET. Comment il prouve que la chair de pourceau est immonde, 41, 42

— Signes qui ont précédé & accompagné sa naissance, 79 & suiv.

— Donne la supériorité aux hommes sur les femmes, 79

Mahométans. Croient que le voyage de la Mecque les purifie des souillures qu'ils contractent parmi les chrétiens, 37, 38

— En quoi ils font consister la souillure, 39, 40

— Leur surprise en entrant, pour la première fois, dans une ville chrétienne, 49

— Pourquoi ils ont en horreur la ville de Venise, 66

— Leurs princes, malgré la défense, font plus d'excès de vin que les princes chrétiens, 68

— Ne connoissent leurs femmes, avant de les épouser, que sur le rapport de femmes qui les ont vues dans leur enfance, 149

— Leur loi leur permet de renvoyer une femme qu'ils croient n'avoir pas trouvée vierge, 149, 150

— Paroissent plus persuadés de leur religion que les chrétiens, 154

— Pourquoi il y a des pays dont ils ne veulent pas faire la conquête? 156

V V

TOME III.

- Mahométans.** L'idée qu'ils ont de la vie future nuit, chez eux, à la propagation & à tout établissement utile, 238
 — Prétent une grande vertu aux amulettes & aux talismans, 296
Mahométisme. Comparé au christianisme, 72, 73
 — Cette religion est une fille de la religion juive, 120
 — Ne donne aux femmes aucune espérance au-delà de cette vie, 138
 — N'a été établi que par la voie de conquête, & non par celle de la persuasion, 139
 — Défavorable à la population, 126 & suiv.
- MAINS (le duc du).** Fait prisonnier, 251
Maîtres de sciences. La plupart ont le talent d'enseigner ce qu'ils ne savent pas, 117
Maîtresses des rois, 214
Maladie vénéérienne. Danger dans lequel elle a mis le genre humain, 215
Malthe (Les chevaliers de). Fatiguent l'empire ottoman, 44
Maltoisiers. Sont estimés à proportion de leurs richesses : aussi ne négligent-ils rien pour mériter l'estime, 196
 — Chambre de justice établie contre eux, *ibid.*
Mandemens. Combien ils coûtent de peine à faire à quelques évêques, 201
Mariages. Tous les enfans, qui naissent pendant le mariage, appartiennent au mari, 176
 — La prohibition du divorce a donné atteinte à sa fin, 231 & suiv.
 — Celui des chrétiens est un mystère, 233
 — Sa sainteté paroît contradictoire avec celle du célibat, 234
Marchands, 217, 218
- Maures.** On s'est mal trouvé, en Espagne, de les avoir chassés, 211
 — Leur expulsion a dépeuplé ce pays, 241
- MAZARIN.** Ses ennemis croyoient le perdre, en le chargeant de ridicules, 220, 221
- Mecque (la).** Les musulmans croient s'y purifier des souillures qu'ils contractent parmi les chrétiens, 37, 38
- Médecine.** Ses formes sont aussi pernicieuses que les formes judiciaires, 200, 201
 — (Livres de) Effrayent & consolent tout à la fois, 272
Médecins. Préférés aux confesseurs par les héritiers, 114
 — Recettes singulières d'un médecin de province, 299 & suiv.
- Médiocrité d'esprit.** Plus utile que la supériorité d'esprit, 303
- Métaphysiciens.** Objet principal de leur science, 271
- Milinaires.** Portrait de ceux qui ont vieilli dans les emplois subalternes, 96
- Mines.** Sont, en partie, cause de la dépopulation de l'Amérique, 236, 237
- Ministère.** La bonne foi en est l'ame, 307
- Ministres.** Ceux qui ôtent aux peuples la confiance de leurs rois méritent mille morts, 252
 — Sont toujours la cause de la méchanceté de leurs maîtres, 253
 — Incertitude de leur état, 277
 — Leur mauvaise-foi les déshonore à la face de tout l'état : celle des particuliers les déshonore devant un petit nombre de gens seulement, 307
 — Les mauvais exemples qu'ils donnent sont le plus grand mal qu'ils

- puissent faïre, 307
Miracles. On ne doit pas attribuer à des causes surnaturelles ce qui peut être produit par cent mille causes naturelles, 308
Miraculum chymicum, 307
Mode. Ses caprices : plaisanteries à ce sujet, 197, 198
Modernes. Ridicule de la querelle sur les anciens & les modernes, 74, 75
Modestie. Ses avantages sur la vanité, 301
Mogol. Plus il est matériel, plus ses sujets le croient capable de faire leur bonheur, 82
 — Histoire plaisante d'une femme de ce pays qui vouloit se brûler sur le corps de son mari, 150
Moines. Leur nombre : leurs vœux ; comment ils les observent, 114
 — Leur titre de pauvres les empêche de l'être, *ibid.*
Moïse, 148
Mollaks. N'entendent rien à expliquer la morale, 16
Molleffe. Incompatible avec les arts, 113
Monachisme. Il contribue à la dépopulation, 114
 — Ses abus, 235, 236
Monarchie. C'est le gouvernement dominant en Europe, 101
 — Y a-t-il jamais eu des états vraiment monarchiques ? 202, 203
 — C'est la première espèce de gouvernement connue, 263
Monarque. Pourquoi ceux d'Europe n'exercent pas leur pouvoir avec autant d'étendue que les sultans, 203
Monde. Causes de sa dépopulation, 221 — 246
Monde. N'a pas à présent la dixième partie des habitans qu'il contenoit autrefois, 113
 Voyez *Dépopulation*.
 — A-t-il eu un commencement ? 115, 116
MONTESQUIEU (M. DE). Se peint dans la personne d'Usbek, 21
Morale. Il ne suffit pas d'en persuader les vérités ; il faut les faire sentir, 16
 — (livres de). Plus utiles que les livres ascétiques, 270
Moscovie. C'est le seul état chrétien dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, 101
 — Son étendue, *ibid.*
Moscovites. Ils sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles, *ibid.*
 — Pays où l'on exile les grands, *ibid.*
 — Le vin leur est défendu, *ibid.*
 — Accueil qu'ils font à leurs hôtes, *ibid.*
 — Les femmes moscovites aiment à être battues par leurs maris : lettre à ce sujet, 102, 103
 — Ne peuvent sortir de l'empire, 103
 — Leur attachement pour leur barbe, 104
Mouvement. Ses loix font tout le système de la nature : quelles sont ces loix, 193 & suiv.
MUSTAPHA. Comment il fut élevé à l'empire, 166
Musulmans. Voyez *Mahométans*.
Mystiques. Leurs extases sont le délire de la dévotion, 270

N.

Nations. Leur droit public n'est qu'une espèce de droit civil universel, 188

Nations. Comment elles doivent l'exercer entr'elles, 188 & *suiv.*

Nègres. Pourquoi leurs dieux sont noirs, & leur diable blanc, 119

N^{os}. Ses plaisanteries sur les malotiers que la chambre de justice faisoit regorger, 196

— Cherche à rétablir les finances, 178

Nord. Loin d'être en état d'envoyer, comme autrefois, des colonies, ses pays sont dépeuplés, 222

— Les peuples y étoient libres : on a pris pour des rois ce qui n'étoit que des généraux d'armée, 164

Nouvelles. Leur portrait. Deux lettres plaignantes à ce sujet, 159 & *suiv.*

O.

Opéra, 61

Opulence. Est toujours compagne de la liberté, 144

Or. Signe des valeurs : il ne doit pas être trop abondant, 109

Oraisons funèbres. Appréciées à leur juste valeur, 81

Orateurs. En quoi consistent leurs talents, 171

Orientales. Pourquoi moins gaies que les européennes, 93

Orientaux. Le ferrail est le tombeau de leurs desirs : singularité de leur jalouse, 16, 17

— Comment ils bannissent le chagrin, 69

— Le peu de commerce qu'il y a entre eux est la cause de leur gravité, 70

— Vices de leur éducation, 71

— Ne sont pas plus punis, par la perte de quelque membre, que les européens le sont par l'infamie seule, 165

Orientaux. L'autorité outrée de leurs princes les rapproche de la condition de leurs sujets, 103

— Précaution que leurs princes sont obligés de prendre, pour mettre leur vie en sûreté, 104

— En se rendant invisibles, ils sont respectés la royauté, & non pas le roi, 105, 106

— Leurs poésies : leurs romans, 176, 177

OSMAN. Comment il fut déposé, 166

Osmanlins, 16

Voyez *Turcs*.

P.

Palais (le), 175

Pape. Plus grand magicien que le roi de France, 52

— Son autorité ; ses richesses, 62

Papes. Effet que leur histoire produit dans l'esprit des lecteurs, 173

Paradis. Chsque religion diffère sur les joies qu'on doit y goûter, 149

Paris. Siège de l'empire de l'Europe, 50

— Embarras de ceux qui y arrivent, *ibid.*

— Contient plusieurs villes bâties en l'air, *ibid.*

— Embarras de ses rues, *ibid.*

— Différens moyens d'y attraper de l'argent, 116 & *suiv.*

— Chacun n'y vit que de son industrie, 117

— Rend les étrangers plus précautionnés, 118

— Tous les états y sont confondus, 178

— C'est la ville la plus voluptueuse, & celle où la vie est la plus dure, 112

Parisiens. Leur curiosité ridicule, 65

- Parlement.** Ce que c'est, 184
 — Matières qui y sont le plus souvent agitées, 171
 — On y prend les voix à la majeure, 176
 — Querelle importante qu'il décide, 218
 — Relégué à Pontoise ; pourquoi, 180
- Paysans.** Lorsqu'ils sont dans la misère, leur population est inutile à l'état, 245
- Pécule.** Celui que les Romains laissoient à leurs esclaves animoit les arts & l'industrie, 230
- Peines.** Elles doivent être modérées ; pourquoi, 164, 165
 — Leur proportion avec les crimes fait la sûreté des princes de l'Europe ; leur disproportion met, à chaque instant, la vie des princes asiatiques en danger, 203
- Pèlerinages** de la Mecque, 37, 38
 — de saint Jacques en Galice, 63
- Péters.** Le respect qu'on leur porte contribue à la population, 237, 238
- Persanes.** Elles obéissent & commandent en même temps à leurs eunuques, 11
 — Moyens qu'elles emploient pour obtenir la primauté dans le serrail, 13
 — On ne leur permet pas de privautés, même avec les personnes de leur sexe, 14, 92, 309
 — Ne voient jamais qu'un seul homme en leur vie, 17
 — Sont plus étroitement gardées que les femmes turques & indiennes, *ibid.*
 — Flux & reflux d'empire & de soumission, dans les serrails, entre elles & les eunuques, 23, 24
- Persanes.** Tout commerce avec les eunuques blancs leur est interdit, 45
 — Opiniâtreté avec laquelle elles défendent leur pudeur dans les commencemens de leur mariage, 55 & *suiv.* 98, 110
 — Leur façon de voyager : on tue tous les hommes qui approchent leurs voitures de trop près, 91
 — On les laisseroit plutôt périr que de les sauver, si, pour le faire, il falloit les exposer aux regards des hommes, 92
 — A quel âge on les enferme dans le serrail, 124
 — Leurs caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés, 129
 — Dissensions qui régnerent entre elles, 127, 128
 — En quoi consiste leur félicité, 150
 — Forcées de déguiser toutes leurs passions, 192
 — C'est un crime, pour elles, que de paroître à visage découvert, 309
 — Le fouet est un des châtimens qu'on leur inflige, 318
- Persans.** Il y en a peu qui voyagent, 10
 — Leur haine contre les Turcs, 16
 — Cachent avec beaucoup de soin le titre de mari d'une jolie femme, 112
 — Leur autorité sur leurs femmes, 131
 — Idée de leurs conves, 182 — 190
- Perses.** On y cultive peu les arts, 66
 — A quel âge on y enferme les filles dans le serrail, 124
 — Perte qu'ils ont faite, en persécutant les guèbres, 172
 — Quels sont ceux que l'on y regarde comme grands, 178

<i>Perse. (Ambassadeur de) auprès de Louis XIV,</i>	183	<i>Pierre philosophe. Charlatanisme des alchymistes,</i>	116
— Ce royaume est gouverné par deux ou trois femmes,	115	<i>Poèmes épiques. Y en a-t-il plus de deux?</i>	176
— Elle n'a plus qu'une très-petite partie des habitans qu'elle avoit du temps des Darius & des Xerxès,	113	<i>Poètes. Leur portrait,</i>	95
— Peu de personnes y travaillent à la culture des terres,	130	— Leur métier,	175, 176
— Pourquoi elle étoit si peuplée autrefois,	137	<i>Poètes dramatiques. Sont les poètes par excellence,</i>	176
— Est gouvernée par l'astrologie judiciaire,	171	— lyriques. Peu estimables,	ibid.
— On y lève aujourd'hui les tributs de la façon dont on les y a toujours levés,	177	<i>Point-d'honneur. Ce que c'est : il étoit autrefois la règle de toutes les actions des François,</i>	181
<i>Petit-maitres. Leur occupation aux spectacles,</i>	60	<i>Polygamie. Livre dans lequel il est prouvé qu'elle est ordonnée aux chrétiens,</i>	71
— Leur art de parler sans rien dire : ils font parler pour eux leur tabatière, &c.	168	— Défavorable à la population : pourquoi,	117 & suiv.
<i>Petites-Maisons. Ce n'est pas assez d'un lieu de cette nature en France,</i>	161, 163	<i>Pologne. Elle est presque déserte,</i>	111
<i>PHILIPPE D'ORLÉANS, régent de France. Il fait casser le testament de Louis XIV, & relève le parlement de Paris,</i>	184, 185	— Use mal de sa liberté,	175
— Il le relègue à Pontoise,	180	<i>Pompes funèbres. Sont inutiles,</i>	81
<i>Philosophes. Peu de cas qu'en font les littérateurs,</i>	306	<i>Portugais. Ils méprisent toutes les nations, & haïssent les François,</i>	159
<i>Philosophie. Elle s'accorde difficilement avec la théologie,</i>	131	— La gravité, l'orgueil & la paresse font leur caractère,	159, 160
<i>Physiciens. Rien ne leur paroît si simple que la structure de l'univers,</i>	171	— Leur jalousie : bornes ridicules qu'y met leur dévotion,	161
<i>Physique. Simplicité de celle des modernes,</i>	193 & suiv.	— Leur attachement pour l'inquisition, & pour les pratiques superstitieuses,	161, 161
<i>PIERRE I. Changemens qu'il introduit dans ses états : son caractère,</i>	104	— Sont un exemple capable de corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines,	141
<i>Pierre philosophe. Extravagance de ceux qui la cherchent plaisamment décrire,</i>	86, 87	— La douceur de leur domination, dans les Indes, leur a fait perdre presque toutes leurs conquêtes,	143
		<i>Poudre. Depuis son invention, il n'y a plus de places impreuables,</i>	108
		— Son invention a abrégé les guerres, & rendu les batailles moins sanglantes,	111
		<i>Pratiques monachales & superstitieuses. Sont des hérésies,</i>	161, 161

Préjugés. Contribuent, ou nuisent à la population, 237, 238
Prescience. Elle paroît incompatible avec la justice divine, 146 & suiv.
Prestiges. Y en a-t-il ? 297
Prêtres. Sont respectables dans toutes les religions, 185
Procédure. Ses ravages, 206, 207
Protestantisme. Plus favorable à la propagation que le catholicisme, 234 & suiv.
Puisance purgative, 300
Puissance paternelle. C'est un des établissemens les plus utiles, 258
Pureté légale. Il semble qu'elle devroit plutôt être fixée par les sens que par la religion, 39, 40
Purgatif violent, 300

Q.

Quétistes. Ce que c'est, 270
Quinze-vingt, 67, 68

R.

Rat. Pourquoi immonde, suivant la tradition musulmane, 42
RAYMOND LULLE. A cherché inutilement la pierre philosophale, 88
Recueil de bons mots. Leur usage, 109
Régence. Ses commencemens, 277
Régent. Voyez PHILIPPE D'ORLÉANS.
Religion. Dieu impute-t-il aux hommes de ne pas pratiquer celles qu'ils font dans l'impossibilité morale de connoître, 72
 — La charité & l'humanité en font les premières loix, 88, 89
 — Dieu ne l'a établie que pour rendre les hommes heureux, 89
 — Il faut distinguer le zèle pour ses progrès d'avec l'attachement qu'on

lui doit, 121
Religion. Il semble qu'elle est, chez les chrétiens, plutôt un sujet de disputes, que de sanctification, 154
 — Il y en a, parmi eux, dont la foi dépend des circonstances, 155
Religions. Leur grand nombre embarrasse ceux qui cherchent la vraie : prière singulière sur ce sujet, 89, 90
 — Leur multiplicité dans un état est-elle utile ? Elles prêchent toutes la soumission, 173
 — Différentes béatitudes qu'elles promettent, 249
Religion chrétienne. Elle n'est pas favorable à la population, 231 & suiv.
 — juive. Est la mère du christianisme & du mahométisme, 120
 — Embrasse le monde entier & sous les temps, *ibid.*
 — mahométane. Détériorable à la population, 226 & suiv.
 — des anciens Romains, Favorable à la population, 227
Remède pour guérir de l'asthme, 301
 — Pour préserver de la galle, &c. *ibid.*
 — Autre in *chlorosim*, *ibid.*
Représailles. Sont justes, 189
Représenter. Pourrait d'un homme qui représente bien, 153, 154
Républiques. Elles sont le sanctuaire de l'honneur & de la vertu, 180
 — Sont moins anciennes que les monarchies, 263 & suiv.
Respect. Il est tout acquis aux grands ; ils n'ont besoin que de se rendre aimables, 154
RICA, compagnon de voyage d'Ulbeck : son caractère, 54
Richezses. Pourquoi la providence n'en a pas fait le prix de la vertu, 297
Rôle (les gens de). Méprisent les gens

- d'église & ceux d'épée, & en sont méprisés, 85
- Rois.** Leurs libéralités sont onéreuses au peuple, 247 & *suiv.*
- Leur ambition est toujours moins dangereuse que la bassesse d'ame de leurs ministres, 253
- d'Europe. Leur caractère ne se développe qu'entre les mains de leurs maîtresses ou de leurs confesseurs, 214
- Romans.** Jugement sur ces sortes d'ouvrages, 276, 277
- des orientaux, 277
- Romains.** Ils obéissoient à leurs femmes, 79
- Une partie des peuples qui ont détruit leur empire étoient originaires de Tartarie, 167
- Leur religion étoit favorable à la population, 227
- Leurs esclaves remplissoient l'état d'un peuple innombrable, 229
- Les criminels qu'ils reléguoient en Sardaigne y périssoient, 240, 241
- Tous les royaumes de l'Europe sont formés des débris de leur empire, 273, 274
- Rome ancienne.** Nombre énorme de ses habitans, 222
- On y punissoit le célibat, 234
- Origine de cette république : Sa liberté opprimée par César, 264, 265
- ROXANE, femme d'USBEK.** Usbek vante sa sagesse & sa vertu, 46
- Opiniâtreté avec laquelle elle résiste aux empressemens de son mari, pendant les premiers mois de son mariage, 55
- Conserve tous les extérieurs de la vertu, au milieu des défordres qui règnent dans le sérail, 313
- ROXANE.** Ses plaintes sur les châtimens que le grand eunuque fait subir aux autres femmes d'Usbek, 318
- Surprise entre les bras d'un jeune homme, 321
- S'empoisonne : sa lettre à Usbek, 323, 324
- S.**
- Samos (roi de).** Pourquoi un monarque d'Egypte renonce à son alliance, 190
- Sarsons.** Espèce de moines : idée que les musulmans ont de leur sainteté, 185
- Sauromates.** Ce peuple barbare étoit dans la servitude des femmes, 79
- Sauvages.** Leurs mœurs sont contraires à la population, 239
- Scavans.** Leur entêtement pour leurs opinions, 301, 302
- Malheur de leur condition : lettre à ce sujet, 303 & *suiv.*
- Scapulaires,** 63
- Scholastique,** 75
- Sciences.** En seignant de s'y attacher, on s'y attache réellement, 20
- Sciences occultes (livres de).** Pitoyables, suivant les gens de bon sens, 272
- Sénèque.** Auteur peu propre à consoler les affligés, 69
- Sens.** Les plaisirs qu'ils procurent ne sont pas le vrai bonheur : histoire à ce sujet, 26-36
- Sont juges plus compétens que la religion de la pureté ou impureté des choses, 39, 40
- Serrail.** Son gouvernement intérieur, 11, 12, 14, 21 & *suiv.* 45 & *suiv.* 128 & *suiv.* 192, 309 & *suiv.*
- L'amour s'y détruit par lui-même, 16
- Malheur des femmes qui y sont renfermées,

renfermées, 18, 19
Serrail. Plus fait pour la santé que pour les plaisirs, 70
 — A quel âge on y enferme les filles, 114
 — Dissensions qui y règnent, 117, 118
 — On égorge tous ceux qui en approchent de trop près, 116
 — Les filles qui y servent ne se marient presque jamais, 118
 — Toutes privautés y sont défendues, même entre personnes de même sexe, 109
 — Désordres arrivés dans celui d'Uzbek pendant son absence, 109 & suiv.
 — Solim le remplit de sang, 311
Sévérité. Quand elle est outrée, elle ne corrige point les caractères féroces, 17
Smirne. Ville riche & puissante, 44
Sibérie, 101
Sicile. Cette île est devenue déserte, 111
Sincérité. Cette vertu est odieuse à la cour, 10
Société. Scrupule avec lequel quelques François en observent les devoirs, 176 & suiv.
 — Ce que c'est : quelle en est l'origine, 187
Soleil. Les guèbres lui rendent un culte, 136
 — Quel, 132
 — Ils l'honoroient principalement dans la ville sainte de Balk, *ibid.*
Solitaires de la Thébaine. Ce qu'on doit penser des prodiges qui leur sont arrivés, 189
Soporifique singulier, 129
Souillures. Comment elles se contractent dans la loi musulmane, 32, 49

TOME III.

Souverains. Doivent chercher des sujets, & non des terres, 211
Subordination. Ce n'est pas assez de la faire sentir ; il faut la faire pratiquer, 114
Suicide. Loix d'Europe contre ce crime : Apologie du suicide : Réfutation de cette apologie, 156 & suiv.
Suisse (la). La douceur de son gouvernement en a fait un des pays les plus peuplés de l'Europe, 244
 — Elle est l'image de la liberté 275
Superstition. C'est une hérésie, 161, 163
Système de Law. Ses effets funestes, 166, 167
 — Comparé à l'astrologie judiciaire, 171
 — Son histoire allégorique, 121 & f.
 — Bouleversemens qu'il a occasionnés dans les fortunes, dans les familles & dans les vertus de la nation française : il l'a déshonorée, 107, 108

T.

Talisman. Les mahométans y attachent une grande vertu, 226
Tartares. Sont les plus grands conquérans de la terre : leurs conquêtes, 166 & suiv.
Tartarie (le kan de) insulte tous les rois du monde deux fois par jour, 86
Tentations. Elles nous suivent jusques dans la vie la plus austère, 186
Terre. Elle se laisse quelquefois de fournir à la subsistance des hommes, 216
Thébaine. Voyez *Solitaires*.
THÉODOSE. Son crime & sa pénitence, 113

Xx

<i>Théologie.</i> Elle s'accorde difficilement avec la philosophie ,	132
— (<i>Livres de</i>). Doublement inintelligibles ,	170
<i>Tolérance</i> ,	121
— <i>politique.</i> Ses avantages ,	173
<i>Toscane</i> (<i>Ducs de</i>). Ont fait, d'un village marécageux, la ville la plus florissante de l'Italie ,	49
<i>Traducteurs.</i> Parlent pour les anciens , qui ont pensé pour eux ,	156
<i>Traités de paix.</i> Il semble qu'ils soient la voix de la nature ,	190
— Quels sont ceux qui sont légitimes ,	<i>ibid.</i>
<i>Triangles.</i> Quelle forme ils donneroient à leur dieu , s'ils en avoient un ,	119
<i>Tribuns.</i> Sont plus forts chez les protestans que chez les catholiques ,	115
<i>Tristesse.</i> Les orientaux ont, contre cette maladie, une recette préférable à la nôtre ,	69
<i>Troglodites.</i> Leur histoire prouve qu'on ne peut être heureux que par la pratique de la vertu ,	16—36
<i>Turcs.</i> Causes de la décadence de leur empire ,	43, 44
— Il y a , chez eux , des familles où l'on n'a jamais ri ,	70
— Serviront d'ânes aux juifs , pour les mener en enfer ,	72
— Ne mangent point de viande étouffée ,	90
— Leur défaite par les impériaux ,	149
<i>Turquie.</i> Sera conquise avant deux siècles ,	44
— On y lève aujourd'hui les tributs comme on les y a toujours levés ,	177
— <i>d'Europe.</i> Est presque déserte ,	113
— ainsi que celle d'Asie ,	113
<i>Tyen</i> (<i>le</i>). Divinité des Chinois ,	238

U.

<i>Vanité.</i> Sert mal ceux qui en ont une dose trop forte ,	302
<i>Vénise.</i> Situation singulière de cette ville : pourquoi elle est en horreur aux musulmans ,	66
— N'a de ressources que dans son économie ,	275
<i>Vénus.</i> Comment certains peuples la représentent ,	119
<i>Vérités morales.</i> Elles dépendent des circonstances ,	155, 156
<i>Vertu.</i> Sa pratique seule rend les hommes heureux : histoire à ce sujet ,	26—36
— Elle fait sans cesse des efforts pour se cacher ,	100
<i>Vieillesse.</i> Elle juge de tout, suivant son état actuel : histoires à ce sujet ,	118
<i>Et suiv.</i>	
<i>Villes.</i> Pourquoi les voyageurs cherchent les grandes villes ,	50
— Depuis quand la garde n'en est plus confiée aux bourgeois ,	108
<i>Vin.</i> Les impôts le rendent fort cher à Paris ,	68
— Funestes effets de cette liqueur , <i>ibid.</i>	
— Pourquoi défendu chez les musulmans ,	114
<i>Virginité.</i> Se vend , en France, plusieurs fois ,	117
— Il n'y en a point de preuves ,	150
<i>Vishapour.</i> Il y a , dans ce royaume , des femmes jaunes qui servent à orner les serrails de l'Asie ,	191
<i>ULAIQUI-ELONORAI,</i> reine de Suède, met la couronne sur la tête de son époux ,	279
<i>Université.</i> Querelle ridicule qu'elle soutient au sujet de la lecture Q ,	217, 218

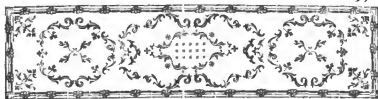
- Vomisif*, 300
 — Autre plus puissant, 301
Voyages. Sont plus embarrassans pour les femmes que pour les hommes, 92
USBEK. Part de la Perse. Route qu'il tient, 10, 16, 43, 49, 50
 — Ce qu'on pense à Ispahan de son départ, 15
 — Sa douleur en quittant la Perse : son inquiétude par rapport à ses femmes, 16, 17
 — Motifs de son voyage, 20
 — Paroit à la cour dès sa plus tendre jeunesse : Sa sincérité lui attire la jalousie des ministres, *ibid.*
 — S'attache aux sciences : quitte la cour, & voyage pour fuir la persécution, *ibid.*
 — Ordres qu'il donne au premier eunuque de son serail, 11, 12
 — Tout bien examiné, il donne la préférence à Zachi sur ses autres femmes, 13
 — Est jaloux de Nadir, eunuque blanc, surpris avec sa femme Zachi, 44 & *suiv.*
 — Croit Roxane vertueuse, 46
 — Tourmenté par sa jalousie, il renvoie un des eunuques, avec tous les noirs qui l'accompagnoient, pour augmenter le nombre des gardiens de ses femmes, 48
USBEK. Ses inquiétudes touchant la conduite de ses femmes, 84
 — Nouvelles accablantes qu'il reçoit du serail, 306, 310, 312, 313
 — Ordres qu'il envoie au premier eunuque, 310
 — après sa mort, à Narfit, son successeur, 311
 — Donne la place de premier eunuque à Solim, & lui remet le soin de sa vengeance, 314, 315
 — Ecrit une lettre foudroyante à ses femmes, 315
 — Chagrins qui le dévorent, 316, 317
 — Lettres de reproches qu'il reçoit de ses femmes, 318 & *suiv.*
Usurpateurs. Leurs succès leur tiennent lieu de droit, 207, 208

Z.

ZOROASTRE. Législateur des guebres ou mages : a fait leurs livres sacrés, 139
Zufagar, épée d'Hali, 38

F I N.

CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE
LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE
LEUR DECADENCE.



CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE
LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.*

IL ne faut pas prendre , de la ville de Rome , dans ses commencemens , l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui ; à moins que ce ne soit celles de la Crimée , faites pour renfermer le butin , les bestiaux , & les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avoit pas même de rues , si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les

maisons étoient placées sans ordre, & très-petites ; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient guère dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages (a) qui ont donné, & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençoit déjà à bâtir la ville éternelle.

Romulus & ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus ; c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux : cela y caufoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent, dans la suite, la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient descendus. Romulus (b) prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier argien, dont il s'étoit servi jusqu'alors : & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On pensoit alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un roi ne les obligeoient point envers son successeur ; c'étoit, pour elles, une espèce de droit des gens (c) : ainsi tout ce qui avoit été soumis par un

(a) Voyez l'étonnement de Denys d'Halicarnasse sur les égouts faits par Tarquin ; *Ant. rom.* liv. III. Ils subsistent encore.

(b) Plutarque, dans la vie de Romulus.

(c) Cela paroît par toute l'histoire des rois de Rome.

roi de Rome se prétendoit libre sous un autre, & les guerres naissoient toujours des guerres.

Le règne de Numa, long & pacifique, étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité; & si elle eût eu, dans ce temps-là, un territoire moins borné & une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non interrompue de tels hommes d'état, & de tels capitaines.

Dans la naissance des sociétés, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution; & c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne, sans être élu par le sénat (d), ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire: il le rendit absolu. Ces deux révolutions furent bientôt suivies d'une troisième.

Son fils Sextus, en violant Lucrèce, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans d'une ville où ils ont commandé; car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême.

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs; il ne sçait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande: mais, quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles.

(d) Le sénat nommoit un magistrat de l'interrègne, qui éliisoit le roi: cette élection devoit être confirmée par le

peuple. Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. II, III & IV.

Il est pourtant vrai que la mort de Lucrèce ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva ; car un peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles, doit nécessairement secouer le joug, ou adoucir ses mœurs.

Il devoit arriver de deux choses l'une ; ou que Rome changeroit son gouvernement, ou qu'elle resteroit une petite & pauvre monarchie.

L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci est bien remarquable : car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changemens sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands ; Servius Tullius, avant lui, avoit étendu les privilèges du peuple (e) pour abaisser le sénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renversa l'une & l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté ; son nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais sa conduite avant son malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit ; sa douceur pour les peuples vaincus ; sa libéralité envers les soldats ; cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conservation ; ses ouvrages publics ; son courage à la guerre ; sa constance dans son malheur ; une guerre de vingt ans qu'il fit, ou qu'il fit faire, au peuple romain, sans royaume & sans biens ; ses continuelles ressources, sont bien voir que ce n'étoit pas un homme méprisable.

Les places que la postérité donne sont sujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation

(e) Voyez Zonare, & Denys d'Halicarnasse, liv. IV.

tion de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit !

Rome, ayant chassé les rois, établit des consuls annuels ; c'est encore ce qui la porta à ce haut degré de puissance. Les princes ont, dans leur vie, des périodes d'ambition ; après quoi, d'autres passions, & l'oïveté même, succèdent : Mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à signaler leur magistrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition : ils engageoient le sénat à proposer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déjà assez porté de lui-même : car, étant fatigué sans cesse par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le distraire de ses inquiétudes, & à l'occuper au dehors (f).

Or la guerre étoit presque toujours agréable au peuple ; parce que, par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce, & presque sans arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la discipline dans la manière de piller ; & on y observoit, à peu près, le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (g), & on le distribuoit aux soldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à son profit. Or

(f) D'ailleurs l'autorité du sénat étoit moins bornée dans les affaires du

dehors, que dans celles de la ville.

(g) Voyez Polybe, liv. X.

les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin les citoyens, qui restoient dans la ville, jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisoit deux parts : l'une se vendoit au profit du public; l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême : on alloit droit à l'ennemi, & la force décidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle, & toujours violente : Or une nation toujours en guerre & par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là, les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées, & on oublie ses fautes & ses vertus même.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre ?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par-là, ils consternoient les vainqueurs, & s'imposoient à eux-même une plus grande nécessité de vaincre.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la confiance & la valeur leur devinrent nécessaires; & ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun (h) usage des machines propres à faire les sièges; & , de plus, les soldats n'ayant point de paye, on ne pouvoit pas les retenir longtemps devant une place : ainsi peu de leurs guerres étoient décisives. On se battoit, pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de ses terres; après quoi, le vainqueur & le vaincu se retiroient chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, & en même temps l'opiniâtreté des Romains à les subjuguier; c'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laissèrent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, & d'Annibal; & , par la destinée de presque tous les états du monde, ils auroient passé trop vite de la pauvreté aux richesses, & des richesses à la corruption.

Mais Rome, faisant toujours des efforts, & trouvant toujours des obstacles, faisoit sentir sa puissance, sans pouvoir l'étendre; & , dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être si fatales à l'univers.

(h) Denys d'Halic le dit formellement, liv. IX; & cela paroît par l'histoire. Ils ne sçavoient point faire de galeries pour se mettre à couvert des assiégés; ils tâchoient de prendre les villes par escalade. Ephorus a écrit

qu'Artémon, ingénieur, inventa les grosses machines pour battre les plus fortes murailles. Périclès s'en servit le premier au siège de Samos, dit Flutarque, vie de Périclès.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : les Toscans étoient amollis par leurs richesses & par leur luxe ; les Tarentins, les Capouans, presque toutes les villes de la Campanie & de la grande Grèce, languissoient dans l'oisiveté & dans les plaisirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques, & les Volsques aimoient passionnément la guerre : ils étoient au-tour de Rome ; ils lui firent une résistance inconcevable, & furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étoient des colonies d'Albe qui furent fondées (i) par Latinus Sylvius : outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs ; & Servius Tullius (k) les avoit engagés à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent soumises à une alliance & une société (l) de guerres avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'aggrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'état sembla avoir perdu (m) l'ame qui le faisoit mouvoir.

Il n'y eut plus, dans la ville, que deux sortes de gens ; ceux qui souffroient la servitude, & ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirèrent de Rome comme d'une ville étrangère ; & les peuples voisins ne trouvèrent de résistance nulle part.

(i) Comme on le voit dans le traité intitulé *Origo gentis romanae*, qu'on croit être d'Aurélius Victor.

(k) Denys d'Halicarnasse, liv. IV.

(l) Voyez, dans Denys d'Halicar-

nasse, liv. VI, un des traités faits avec eux.

(m) Sous prétexte de donner au peuple des loix écrites, ils se saisirent du gouvernement. Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. XI.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux soldats , le siège de Veïes fut entrepris ; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains , & une autre manière de faire la guerre : leurs succès furent plus éclatans : ils profitèrent mieux de leurs victoires : ils firent de plus grandes conquêtes : ils envoyèrent plus de colonies : enfin la prise de Veïes fut une espèce de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils portèrent de plus rudes coups aux Toscans , aux Eques , & aux Volsques , cela même fit que les Latins & les Herniques , leurs alliés , qui avoient les mêmes armes & la même discipline qu'eux , les abandonnèrent ; que des ligues se formèrent chez les Toscans ; & que les Samnites , les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie , leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établissement de la paye , le sénat ne distribua plus aux soldats les terres des peuples vaincus : il imposa d'autres conditions ; il les obligea , par exemple , de fournir (*n*) à l'armée une solde pendant un certain temps , de lui donner du bled & des habits.

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces : l'armée , plus dissipée que vaincue , se retira presque entière à Veïes ; le peuple se sauva dans les villes voisines ; & l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.

(*n*) Voyez les traités qui furent faits :



CHAPITRE II.

De l'art de la guerre, chez les Romains.

LES Romains se destinant à la guerre, & la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit & toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un dieu, dit Végèce (a), qui leur inspira la légion.

Ils jugèrent qu'il falloit donner aux soldats de la légion des armes offensives & défensives, plus fortes & plus (b) pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais, comme il y a des choses à faire, dans la guerre, dont un corps pesant n'est pas capable; ils voulurent que la légion contînt, dans son sein, une troupe légère, qui pût en sortir, pour engager le combat; & si la nécessité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, & des frondeurs, pour poursuivre les fuyards & achever la victoire; qu'elle fût défendue par toute sorte de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle; que chaque fois elle se retranchât; & fût, comme dit Végèce (c), une espèce de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel

(a) Liv. II. ch. 1.

(b) Voyez, dans Polybe, & dans Joseph de bello judaico, liv. II, quelles étoient les armes du soldat romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés & les soldats romains. » Ils portent, dit Cicéron,

leur nourriture pour plus de quinze « jours, tout ce qui est à leur usage, « tout ce qu'il faut pour se fortifier; & à l'égard de leurs armes, ils n'en « sont pas plus emballés que de leurs « mains. » Tuscul. liv. III.

(c) Lib. II, cap. 15.

qui

qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail (*d*) immodéré des soldats; & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs (*e*) nous disent de l'éducation des soldats romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de sauter tout armés; ils prenoient (*f*), dans leurs exercices, des épées, des javelots, des flèches d'une pesanteur double des armes ordinaires; & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas seulement dans le camp qu'étoit l'école militaire; il y avoit, dans la ville, un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars): après le travail (*g*), ils se jettoient dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la poussière & la sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps :

(*d*) Sur-tout par le fouillement des terres.

(*e*) Voyez Végèce, liv. I. Voyez, dans Tite Live, liv. XXVI, les exercices que Scipion l'Africain faisoit faire aux soldats après la prise de Carthage la neuve. Marius, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au champ de

Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre, tout armé, avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abattue, & lançoit ses javelots. Plutarque, vie de Marius & de Pompée.

(*f*) Végèce, liv. I.

(*g*) *Idem*, *ibid.*

un homme qui s'y applique trop nous paroît méprisable; par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens; au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'art militaire.

Il est même arrivé, parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes, dont nous nous servons à la guerre, est devenue ridicule; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homère de ce qu'il relève ordinairement dans ses héros la force, l'adresse ou l'agilité du corps; devroient trouver Salluste bien ridicule, qui loue Pompée (4) de ce qu'il couroit, sautoit, & portoit un fardeau aussi bien qu'un homme de son temps.

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique constante, chez eux, d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples aussi aguerris qu'eux-même? Manlius songe à augmenter la force du commandement, & fait mourir son fils, qui avoit vaincu sans son ordre. Sont-ils battus à Numance? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis (i). Les légions romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie? Métellus répare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres & les Teutons, commence par détourner les fleuves: &

(4) *Cum alacribus saltu, cum velocibus cursu, cum validis veste certabat.* Fragm. de Salluste, rapporté par Végèce, liv. I, ch. 9.

(i) Il vendit toutes les bêtes de somme de l'armée, & fit porter à chaque soldat du blé pour trente jours, & sept pieux. Somm. de Florus, liv. LVII.

Sylla fait si bien (k) travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale. On craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Aulugelle (l) donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains de faire saigner les soldats qui avoient commis quelque faute : la vraie est que la force étant la principale qualité du soldat, c'étoit le dégrader que de l'affaiblir.

Des hommes si endurcis étoient ordinairement sains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement, aujourd'hui, que des armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

Parmi nous, les désertions sont fréquentes ; parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains, elles étoient plus rares : des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvoient guère penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aisé de pourvoir à leur subsistance ; le chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aisément les fautes & les violations de la discipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient construits, les mettoient en état de faire des mar-

(k) Frontin, *Stratagemes*, liv. I, ch. 11. (l) Liv. X, ch. 8.

ches (*m*) longues & rapides. Leur présence inopinée glaçoit les esprits : ils se montraient , sur-tout après un mauvais succès , dans le temps que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui , un particulier n'a guère de confiance qu'en la multitude : mais chaque Romain , plus robuste & plus aguerri que son ennemi , comptoit toujours sur lui-même ; il avoit naturellement du courage , c'est-à-dire , de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées , il étoit difficile que , dans le combat le plus malheureux , ils ne se ralliasent quelque part , ou que le désordre ne se mit quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement , dans les histoires , quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis , arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux ; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumèrent à voir le sang & les blessures dans les spectacles des gladiateurs , qu'ils prirent des Etrusques (*n*).

Les épées tranchantes (*o*) des Gaulois , les éléphants de Pyrrhus , ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléèrent à la foiblesse de leur cavalerie (*p*) , d'abord en ôtant les brides

(*m*) Voyez sur tout la défaite d'Asdrubal , & leur diligence contre Viriatus.

(*n*) Fragm. de Nicolas de Damas , liv. X , tiré d'Athénée , liv. IV. Avant que les soldats partissent pour l'armée , on leur donnoit un combat de gladiateurs.

Jules Capitolin , vie de Maximé & de Balbin.

(*o*) Les Romains présentoient leurs javelots , qui recevoient les coups des épées gauloises , & les émouffoient.

(*p*) Elle fut encore meilleure que celle des petits peuples d'Italie. On la

des chevaux, pour que l'impétuosité n'en pût être arrêtée; ensuite, en y mêlant des vélites (g). Quand ils eurent connu l'épée espagnole (r), ils quittèrent la leur. Ils éludèrent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Joseph (s), la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque nation tint, de la nature ou de son institution, quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage : ils n'oublèrent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.

formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable; & très-souvent elle déterminoit la victoire.

(g) C'étoient de jeunes hommes légèrement armés, & les plus agiles de

la légion, qui, au moindre signal, sautoient sur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. Valère Maxime, liv. II, Tite Live, liv. XXVI.

(r) Fragm. de Polybe, rapporté par Suidas, au mot Μάχαιρα.

(s) *De bello judaico*, liv. II.

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'aggrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont, dans ces temps-ci, à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline, & la même manière de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la

puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état forte, par ses propres forces, de l'abaissement où la providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse : sans quoi, nous verions des événemens sans les comprendre ; & , ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince, qui a un million de sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques ; car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres : cela seul faisoit un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien réglée ; cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, & très-grand, à défendre sa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidelement observées, les choses revenoient au point où elles sont à présent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faisoient passer les fonds de terre dans peu de mains ; & d'abord les arts s'introduisoient pour les besoins mutuels des riches & des pauvres. Cela faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citoyens, ni de soldats ; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étoient employés à celui des esclaves & des artisans, instrumens du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi, l'état,

qui malgré son dérèglement doit subsister, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'état étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire, les laboureurs : lorsque la république étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves & aux artisans ; d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or, ces sortes de gens n'étoient guère propres à la guerre : ils étoient lâches, & déjà corrompus par le luxe des villes, & souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome (a), fait quelque temps après l'expulsion des rois, & dans celui que Démétrius de Phalère fit à Athènes (b), il se trouva, à peu près, le même nombre d'habitans ; Rome en avoit quatre cent quarante mille, Athènes quatre cent trente & un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de son institution ; & celui d'Athènes dans un temps où elle étoit entièrement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens pubères faisoit, à Rome, le quart de ses habitans ; & qu'il faisoit, à Athènes, un peu moins du vingtième : la puissance de Rome étoit donc à celle d'Athènes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart est à un vingtième, c'est-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les rois Agis & Cléomènes, voyant qu'au lieu de neuf

(a) C'est le dénombrement dont parle Denys d'Halicarnasse, dans le livre IX, art. 25, & qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la

fin de son sixième livre, qui fut fait seize ans après l'expulsion des rois.

(b) Ctésiclès, dans Athénée, liv. VI.

mille citoyens qui étoient à Sparte du temps de Lycurgue (c), il n'y en avoit plus que sept cent dont à peine cent possédoient des terres (d), & que tout le reste n'étoit qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir les loix à cet égard (e); & Lacédémone reprit sa première puissance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement; & cela se sentit bien, quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république; lorsque les Latins ayant refusé le secours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur le champ dix légions dans la ville (f).

» A peine à présent, dit Tite - Live, Rome, que le monde
 » entier ne peut contenir, en pourroit-elle faire autant, si un
 » ennemi paroïssoit tout-à-coup devant ses murailles; marque
 » certaine que nous ne nous sommes point aggrandis, & que
 » nous n'avons fait qu'augmenter le luxe & les richesses qui
 » nous travaillent ».

» Dites-moi, disoit Tibérius Gracchus aux nobles (g),
 » qui vaut mieux, un citoyen, ou un esclave perpétuel; un
 » soldat, ou un homme inutile à la guerre? Voulez-vous,
 » pour avoir quelques arpens de terre plus que les autres ci-
 » toyens, renoncer à l'espérance de la conquête du reste du
 » monde, ou vous mettre en danger de vous voir enlever,
 » par les ennemis, ces terres que vous nous refusez? »

(c) C'étoient des citoyens de la ville, appelés proprement Spartiates. Lycurgue fit, pour eux, neuf mille parts; il en donna trente mille aux autres habitants. Voyez Plut. vie de Lycurgue.

(d) Voyez Plutarque, vie d'Agis & de Cléomènes.

(e) Voyez Plutarque, *ibid.*

(f) Tite Live, première décade, liv. VII. Ce fut quelque temps après la prise de Rome, sous le consulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Crassus.

(g) Appian, de la guerre civile.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallèle de Carthage & de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal.*

LES Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaise: aussi furent-ils traités à peu près comme, dans les derniers siècles, les Mexiquains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces peuples, que les Romains rencontrèrent dans presque tous les lieux, & dans presque tous les temps, se laissèrent détruire les uns après les autres, sans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le temps qu'ils étoient en état de lui résister, & de s'instruire par ses victoires; il leur apprit à se retrancher, à choisir & à disposer un camp; il les accoutuma aux éléphants, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans ses qualités personnelles (a). Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir six mille hommes de pied, & cinq cent chevaux qu'il avoit (b). Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier, qui fai-

(a) Voyez un fragment du livre premier de Dion, dans l'extrait des

vertus & des vices.

(b) Vie de Pyrrhus.

soit des entreprises continuelles , parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Tarente , son alliée , avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens , ses ancêtres (c). Il auroit pu faire de grandes choses avec les Samnites ; mais les Romains les avoient presque détruits.

Carthage , devenue riche plutôt que Rome , avoit aussi été plutôt corrompue : ainsi , pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu , & ne donnoient d'utilité que l'honneur & une préférence aux fatigues ; tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendoit à Carthage , & tout service rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de sa ruine , que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un état libre est que les revenus y sont mieux administrés : mais , lorsqu'ils le sont plus mal ? L'avantage d'un état libre est qu'il n'y a point de favoris : mais , quand cela n'est pas , & qu'au lieu des amis & des parens du prince , il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement , tout est perdu ; les loix sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince , qui , étant toujours le plus grand citoyen de l'état , a le plus d'intérêt à sa conservation.

Des anciennes mœurs , un certain usage de la pauvreté , rendoient , à Rome , les fortunes à peu près égales ; mais , à Carthage , des particuliers avoient les richesses des rois.

De deux factions qui rènoient à Carthage , l'une vouloit toujours la paix , & l'autre toujours la guerre ; de fa-

(c) Justin , liv. XX.

çon qu'il étoit impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissoit d'abord tous les intérêts, elle les séparoit encore plus à Carthage (d).

Dans les états gouvernés par un prince, les divisions s'appaissent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coercitive qui ramène les deux partis; mais, dans une république, elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourroit le guérir.

A Rome, gouvernée par les loix, le peuple souffroit que le sénat eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avoit, par cela même, du désavantage : l'or & l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force & la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir : & ces derniers, calculant sans cesse la recette & la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures :

(d) La présence d'Annibal fit cesser, parmi les Romains, toutes les divisions: mais la présence de Scipion aigrit celles qui étoient déjà parmi les Carthaginois; elle ôta au gouvernement tout

ce qui lui restoit de force; les généraux, le sénat, les grands devinrent plus suspects au peuple, & le peuple devint plus furieux. Voy. dans Appien, toute cette guerre du premier Scipion

Aaa ij

mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens & des maux ; elle ne se déterminoit que par sa gloire : & , comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être si elle ne commandoit pas , il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les loix , non pas par crainte , non pas par raison , mais par passion , comme furent Rome & Lacédémone : car , pour lors , il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangères , & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futurs , ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avoient soumis ; & , plus ils eurent de peine à les vaincre , plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites , qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes (e) , devenir les auxiliaires des Romains ; & , quelque temps avant la seconde guerre punique , ils tirèrent d'eux , & de leurs alliés , c'est-à-dire , d'un pays qui n'étoit guère plus grand que les états du pape & de Naples , sept cent mille hommes de pied , & soixante & dix mille de cheval , pour opposer aux Gaulois (f).

Dans le fort de la seconde guerre punique , Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions ; cependant il paroît , par Tite-Live , que le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

(e) Florus , liv. I.

(f) Voyez Polybe. Le sommaire de

Florus dit qu'il levèrent 300000 hommes dans la ville & chez les Latins.

Carthage employoit plus de force pour attaquer , Rome pour se défendre : celle-ci , comme on vient de dire , arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient ; & elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois : ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays étoit moins solide que celui de Rome dans le sien : cette dernière avoit trente colonies au-tour d'elle , qui en étoient comme les remparts (*g*). Avant la bataille de Cannes , aucun allié ne l'avoit abandonnée ; c'est que les Samnites & les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées , se rendoient d'abord à quiconque se présentoit pour les prendre : aussi tous ceux qui y débarquèrent , Agathocle , Régulus , Scipion , mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut guère attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion : leur ville & leurs armées même étoient affamées , tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choses (*h*).

Chez les Carthaginois , les armées qui avoient été battues devenoient plus insolentes ; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux , & les punissoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains , le consul décimoit les troupes qui avoient fui , & les ramenoit contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois étoit très-dur (*i*) : ils avoient si fort tourmenté les peuples d'Espagne , que ,

(*g*) Tite-Live , liv. XXVII.

(*h*) Voyez Appien , *liber libycus*.

(*i*) Voyez ce que dit Polybe de leurs

exactions , sur-tout dans le fragment du livre IX. Extrait des vertus & des vices.

lorsque les Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs : & , si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succombèrent , on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagère , & qu'elle ne remplit pas même ses vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la superstition bannissoit , en quelque façon , les étrangers de l'Egypte ; & , lorsque les Perses l'eurent conquise , ils n'avoient songé qu'à affaiblir leurs nouveaux sujets : mais, sous les rois grecs , l'Egypte fit presque tout le commerce du monde, & celui de Carthage commença à déchoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister longtemps dans leur médiocrité ; mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élèvent peu à peu , & sans que personne s'en aperçoive ; car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit , & signale leur puissance : mais , lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir , chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris , pour ainsi dire , que par surprise.

La cavalerie carthaginoise valoit mieux que la romaine , par deux raisons ; l'une que les chevaux numides & espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie , & l'autre que la cavalerie romaine étoit mal armée ; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grèce , qu'ils changèrent de manière , comme nous l'apprenons de Polybe (*k*).

Dans la première guerre punique , Régulus fut battu , dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire com-

(*k*) Livre VI.

battre leur cavalerie ; & , dans la seconde , Annibal dut à ses Numides ses principales victoires (1).

Scipion ayant conquis l'Espagne , & fait alliance avec Massinisse , ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama , & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience sur la mer ; & connoissoient mieux la manœuvre que les Romains ; mais il me semble que cet avantage n'étoit pas , pour lors , si grand qu'il le feroit aujourd'hui.

Les anciens , n'ayant pas la bouffole , ne pouvoient guère naviger que sur les côtes : aussi ils ne se servoient que de bâtimens à rames petits & plats ; presque toutes les rades étoient pour eux des ports ; la science des pilotes étoit très-bornée , & leur manœuvre très-peu de chose. Aussi Aristote di oit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniens , & que les laboureurs suffisoient pour cela (m).

L'art étoit si imparfait , qu'on ne faisoit guère , avec mille rames , que ce qui se fait aujourd'hui avec cent (n).

Les grands vaisseaux étoient désavantageux , en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme , ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit , à Actium , une funeste expérience (o) ; ses navires ne pouvoient se remuer , pendant que ceux d'Auguste , plus légers , les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames , les plus légers bri-

(1) Des corps entiers de Numides passèrent du côté des Romains , qui dès-lors commencèrent à respirer.

(m) Polit. liv. VII. ch. 6.

(n) Voyez ce que dit Perrault sur les rames des anciens. Essai de physique ,

tit. III, mécanique des animaux.

(o) La même chose arriva à la bataille de Salamine. Plutarque , vie de Thémistocle. L'histoire est pleine de faits pareils.

soient aisément celles des plus grands , qui , pour lors , n'étoient plus que des machines immobiles , comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démârés.

Depuis l'invention de la boussole , on a changé de manière : on a abandonné les rames (p) , on a fui les côtes , on a construit de gros vaisseaux ; la machine est devenue plus composée , & les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'auroit pas soupçonnée ; c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art : car , pour résister à la violence du canon , & ne pas essuyer un feu supérieur , il a fallu de gros navires. Mais , à la grandeur de la machine , on a dû proportionner la puissance de l'art.

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochoient soudain ; & les soldats combattoient des deux parts ; on mettoit sur une flotte toute une armée de terre : dans la bataille navale que Régulus & son collègue gagnèrent , on vit combattre cent trente mille Romains , contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors , les soldats étoient pour beaucoup , & les gens de l'art pour peu ; à présent , les soldats sont pour rien , ou pour peu , & les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du consul Duillius fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoissance de la navigation : une galère carthaginoise échoua sur leurs côtes ; ils se servirent de ce modèle pour en bâtir ; en trois mois de temps , leurs matelots furent dressés , leur flotte fut construite , équipée , elle mit à la mer , elle

(p) En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens , puisqu'on nous avons abandonné une prati-

que dans laquelle nous avons tant de supériorité sur eux.

trouva l'armée navale des Carthaginois, & la battit.

A peine, à présent, toute une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer; c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si, de nos jours, un grand prince (q) réussit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi (r).

La seconde guerre punique est si fameuse; que tout le monde la sçait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébies & de Thrasimène, après celle de Cannes plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départoit jamais des maximes anciennes: il agissoit avec Annibal, comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il seroit en Italie: & je trouve, dans Denys d'Halicarnasse (s), que, lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violeroit point ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiroient, on accorderoit tout ce qui seroit juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prison-

(q) Louis XIV.

(r) L'Espagne & la Moscovie,

(s) Antiquités romaines, livre VIII.

niers , & envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile , sans récompense ni aucun honneur militaire , jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté , le consul Téreñtius Varron avoit fui honteusement jusqu'à Vénouse : cet homme , de la plus basse naissance , n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât , dans cette occasion , la confiance du peuple ; il alla au devant de Varron , & le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelques milliers d'hommes) qui est si funeste à un état ; mais la perte imaginaire & le découragement , qui le prive des forces même que la fortune lui avoit laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit , parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux , qui se tourne presque toujours en courage , comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa foiblesse. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réussi , c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer par-tout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue , où elle s'amollit : mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée , devenus riches après tant de victoires , n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capoue ? Alexandre , qui commandoit à ses propres sujets , prit , dans une occa-

sion pareille , un expédient qu'Annibal , qui n'avoit que des troupes mercénaires , ne pouvoit pas prendre : il fit mettre le feu au bagage de ses soldats , & brûla toutes leurs richesses & les siennes. On nous dit que Kouli-kan , après la conquête des Indes , ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent (1).

Ce furent les conquêtes même d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage ; il recevoit très-peu de secours , soit par la jalousie d'un parti , soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble , il battit les Romains : mais , lorsqu'il fallut qu'il mit des garnisons dans les villes , qu'il défendit ses alliés , qu'il assiégeât les places , ou qu'il les empêchât d'être assiégées , ses forces se trouvèrent trop petites ; & il perdit en détail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire , parce qu'on les fait avec toutes ses forces : elles sont difficiles à conserver , parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

(1) Histoire de sa vie. Paris, 1642, page 402.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grèce , de la Macédoine , de la Syrie & de l'Egypte , après l'abbaissement des Carthaginois.

JE m'imagine qu'Annibal disoit très-peu de bons mots ; & qu'il en disoit encore moins en faveur de Fabius & de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite Live jeter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité : je voudrois qu'il eût fait comme Homère , qui néglige de les

Bbbij

parer, & qui sçait si bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frère, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sçache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, & à décourager une armée qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifioient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique : Scipion y descendit. Les succès qu'il y eut obligèrent les Carthaginois à rappeler d'Italie Annibal, qui pleura de douleur, en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état & un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience & son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux & ses éléphants, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple romain ; &, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinisse, son ennemi éternel.

Après l'abaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres & de grandes victoires ; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit, dans ces temps-là, comme deux mondes sépa-

rés : dans l'un, combattoient les Carthaginois & les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre ; on n'y pensoit point à ce qui se passoit en occident (a) : car, quoique Philippe , roi de Macédoine , eût fait un traité avec Annibal , il n'eut presque point de suite ; & ce prince , qui n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles secours , ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorsqu'on voit deux grands peuples se faire une guerre longue & opiniâtre , c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille ; car celui des deux peuples qui est le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres , & une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois , qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples , & parurent dans toute la terre , pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors , dans l'orient , que quatre puissances capables de résister aux Romains , la Grèce , & les royaumes de Macédoine , de Syrie & d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la situation de ces deux premières puissances , parce que les Romains commencèrent par les soumettre.

Il y avoit , dans la Grèce , trois peuples considérables , les Etoliens , les Achaïens & les Béotiens : c'étoient des associations de villes libres , qui avoient des assemblées générales & des magistrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux , hardis , téméraires , avides du gain , toujours libres

(a) Il est surprenant , comme Joseph le remarque dans le livre contre Appion , qu'Hérodote ni Thucydide

n'aient jamais parlé des Romains , quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres.

de leur parole & de leurs sermens , enfin faisant la guerre sur la terre , comme les pirates la font sur mer. Les Achaïens étoient sans cesse fatigués par des voisins ou des défenseurs incommodes. Les Béotiens , les plus épais de tous les Grecs , prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales : uniquement conduits par le sentiment présent du bien & du mal , ils n'avoient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter : & , ce qu'il y a d'extraordinaire , leur république se maintenoit dans l'anarchie même (b).

Lacédémone avoit conservé sa puissance , c'est-à-dire , cet esprit belliqueux que lui donnoient les institutions de Lycurgue. Les Thessaliens étoient , en quelque façon , asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déjà été extrêmement abbatus par les Romains. Les Arcananiens & les Athamanes étoient ravagés , tour à tour , par les forces de la Macédoine & de l'Etolie. Les Athéniens , sans force par eux-même , & sans alliés (c) , n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois ; & l'on ne montoit plus sur la tribune , où avoit parlé Démosthène , que pour proposer les décrets les plus lâches & les plus scandaleux.

D'ailleurs , la Grèce étoit redoutable par sa situation , la force , la multitude de ses villes , le nombre de ses soldats , sa police , ses mœurs , ses loix : elle aimoit la guerre , elle en connoissoit l'art ; & elle auroit été invincible , si elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe , Alexandre , & Antipater , mais non pas subjuguée : & les rois de Macedoine , qui ne pouvoient se résoudre à aban-

(b) Les magistrats , pour plaire à la multitude , n'ouvroient plus les tribunaux : les mourans léguoient à leurs amis leur bien , pour être employé en festins. Voyez un fragment du liv. XX

de Polybe , dans l'extrait des vertus & des vices.

(c) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grèce. Polybe , liv. VIII.

donner leurs prétentions & leurs espérances, s'obstinoient à travailler à l'affervir.

La Macédoine étoit presqu'entourée de montagnes inaccessibles ; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables ; & il falloit bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisqu'encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs.

La Grèce se maintenoit par une espèce de balance : les Lacédémoniens étoient, pour l'ordinaire, alliés des Etoliens, & les Macédoniens l'étoient des Achaïens ; mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes (d), le moindre échec étoit de conséquence : d'ailleurs, ils pouvoient difficilement s'aggrandir, parce que leurs desseins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts sur leurs démarches ; & les succès qu'ils avoient dans les guerres entreprises pour leurs alliés étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une espèce d'allure donnée dans le commencement. Continuellement instruits par les périls & par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, & diviser ou réunir les intérêts : enfin ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque instant.

Philippe, qui, dans le commencement de son règne, s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par sa modé-

(d) Voyez Plutarque, vie de Flaminius.

ration, changea tout-à-coup ; il devint un cruel tyran , dans un temps où il auroit dû être juste par politique & par ambition (e). Il voyoit , quoique de loin , les Carthaginois & les Romains , dont les forces étoient immenses ; il avoit fini la guerre à l'avantage de ses alliés , & s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il pensât à unir toute la Grèce avec lui , pour empêcher les étrangers de s'y établir : mais il l'irrita , au contraire , par de petites usurpations ; & , s'amusant à discuter de vains intérêts , quand il s'agissoit de son existence , par trois ou quatre mauvaises actions , il se rendit odieux & détestable à tous les Grecs.

Les Etoliens furent les plus irrités : & les Romains , faisant l'occasion de leur ressentiment , ou plutôt de leur folie , firent alliance avec eux , entrèrent dans la Grèce , & l'armèrent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée des Cynocéphales ; & cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut si fort consterné , qu'il se réduisit à un traité , qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces ; il fit sortir ses garnisons de toute la Grèce , livra ses vaisseaux ; & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe , avec son bon sens ordinaire , compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens , qui fut prise par tous les rois successeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages & les inconvéniens de la phalange & de la légion ; il donne la préférence à l'ordonnance romaine ; & il y a apparence qu'il a raison , si l'on en juge par tous les événemens de ces temps-là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en

(e) Voyez , dans Polybe , les injustices & les cruautés par lesquelles Philippe se décrédisa.

péril dans la seconde guerre punique, c'est qu'Annibal arma d'abord ses soldats à la romaine : mais les Grecs ne changèrent ni leurs armes, ni leur manière de combattre ; il ne leur vint point dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avoient fait de si grandes choses.

Le succès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'assurer de la Grèce, ils abaissèrent, par toutes sortes de voies, les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre : de plus, ils ordonnèrent que chaque ville grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre prince, se gouverneroit dorénavant par ses propres loix.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs se livrèrent à une joie stupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens, qui s'étoient imaginés qu'ils domineroient dans la Grèce, voyant qu'ils n'avoient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir : & , comme ils prenoient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellèrent dans la Grèce Antiochus, roi de Syrie, comme ils y avoient appelé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puissans des successeurs d'Alexandre ; car ils possédoient presque tous les états de Darius, à l'Egypte près : mais il étoit arrivé des choses qui avoient fait que leur puissance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lyfimaque. Dans la confusion des choses, plusieurs provinces se soulevèrent : les royaumes de Pergame, de Cappadoce & de Bithynie se formèrent. Mais ces petits états timides regardèrent toujours

l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du royaume d'Egypte, ils ne songèrent qu'à le conquérir; ce qui fit que, négligeant l'orient, ils y perdirent plusieurs provinces, & furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute & la basse Asie: mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorsque la capitale & les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes; & que, quand le siège de l'empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses & celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, si Séleucus étoit resté à Babylone, & avoit laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perses auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorsque les Romains les passèrent, les Parthes les firent presque toujours périr (f): quand les Parthes osèrent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir: &, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie & d'Egypte avoient, dans leur pays, deux sortes de sujets; les peuples conquérans, & les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de l'idée de leur

(f) J'en dirai les raisons au chapitre XV. Elles sont tirées, en partie, de la disposition géographique des deux empires.

origine , étoient très-difficilement gouvernés ; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug , mais cette impatience qui nous fait desirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour , où règnoient des successeurs de Darius , & non pas d'Alexandre. Le luxe , la vanité , & la mollesse , qui en aucun siècle n'a quitté les cours d'Asie , règnoient sur-tout dans celle-ci. Le mal passa au peuple & aux soldats , & devint contagieux pour les Romains même , puisqu'il la guerre qu'ils firent contre Antiochus est la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la situation du royaume de Syrie , lorsqu'Antiochus , qui avoit fait de grandes choses , entreprit la guerre contre les Romains : mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvelât la guerre en Italie , & qu'on gagnât Philippe , ou qu'on le rendit neutre. Antiochus ne fit rien de cela : il se montra dans la Grèce avec une petite partie de ses forces ; & , comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire , il ne fut occupé que de ses plaisirs. Il fut battu , & s'enfuit en Asie plus effrayé que vaincu.

Philippe , dans cette guerre , entraîné par les Romains ; comme par un torrent , les servit de tout son pouvoir , & devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se venger & de ravager l'Etolie , la promesse qu'on lui diminueroit le tribut & qu'on lui laisseroit quelques villes , des jalousies qu'il eut d'Antiochus , enfin de petits motifs le déterminèrent ; & , n'osant concevoir la pensée de secouer le joug , il ne songea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseroient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent : il fut vaincu encore ; & , dans sa consternation, il consentit au traité le plus infâme qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne sçache rien de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a règné de nos jours (g) de s'enfvelir plutôt sous les débris du trône , que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre : il avoit l'ame trop fière, pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis ; & il sçavoit bien que le courage peut raffermir une couronne , & que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune de voir des princes qui sçavent donner une bataille. Il y en a bien peu qui sçachent faire une guerre ; qui soient également capables de se servir de la fortune, & de l'attendre ; & qui , avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abbaissement d'Antiochus , il ne restoit plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Egypte, qui, par sa situation , sa fécondité , son commerce , le nombre de ses habitans , ses forces de mer & de terre , auroit pu être formidable : mais la cruauté de ses rois , leur lâcheté , leur avarice , leur imbécillité , leurs affreuses voluptés , les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent , la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'étoit, en quelque façon , une loi fondamentale de la couronne d'Egypte, que les sœurs succédoient avec les frères ; & , afin de maintenir l'unité dans le gouvernement,

(g) LOUIS XIV.

on marioit le frère avec la sœur. Or, il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession : car tous les petits démêlés domestiques devenant des désordres dans l'état, celui des deux qui avoit le moindre chagrin soulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie ; populace immense , toujours prête à se joindre au premier de ses rois qui vouloit l'agiter. De plus , les royaumes de Cyrène & de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maison , avec des droits réciproques sur le tout , il arrivoit qu'il y avoit presque toujours des princes régnans , & des prétendans à la couronne ; que ces rois étoient sur un trône chancelant ; & que , mal établis au-dedans , ils étoient sans pouvoir au-dehors.

Les forces des rois d'Egypte , comme celles des autres rois d'Asie , consistoient dans leurs auxiliaires grecs. Outre l'esprit de liberté , d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs , ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps : ils avoient , dans leurs principales villes , des jeux établis , où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grèce ; ce qui donnoit une émulation générale. Or , dans un temps où l'on combattoit avec des armes dont le succès dépendoit de la force & de l'adresse de celui qui s'en servoit , on ne peut douter que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de barbares pris indifféremment , & menés sans choix à la guerre , comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains , pour priver les rois d'une telle milice , & leur ôter , sans bruit , leurs principales forces , firent deux choses : premièrement , ils établirent peu à peu , comme une

maxime , chez les Grecs , qu'elles ne pourroient avoir aucune alliance , accorder du secours , ou faire la guerre à qui que ce fût , fans leur consentement : de plus , dans leurs traités avec les rois , ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains ; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales (h).

(h) Ils avoient déjà eu cette politique avec les Carthaginois , qu'ils obligèrent , par le traité , à ne plus se servir

de troupes auxiliaires , comme on le voit dans un fragment de Dion.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de prospérités où l'on se néglige pour l'ordinaire , le sénat agissoit toujours avec la même profondeur ; & , pendant que les armées consternoient tout , il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre , il décidoit des peines & des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu , pour la donner aux alliés : en quoi il faisoit deux choses ; il attachoit à Rome des rois , dont elle avoit peu à craindre , & beaucoup à espérer ; & il en affoiblissoit d'autres , dont elle n'avoit rien à espérer , & tout à craindre.

On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi ; mais d'abord on détruisit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens , qui furent anéantis d'abord après , pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu

par le secours des Rhodiens ; mais , après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes , on les humilia pour jamais , sous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fit la paix avec Persée.

Quand ils avoient plusieurs ennemis sur les bras , ils accorderoient une trêve au plus foible , qui se croyoit heureux de l'obtenir , comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on étoit occupé à une grande guerre , le sénat dissimuloit toutes sortes d'injures , & attendoit , dans le silence , que le temps de la punition fût venu : que si quelque peuple lui envoyoit les coupables , il refusoit de les punir , aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle , & se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs ennemis des maux inconcevables , il ne se formoit guère de ligues contre eux ; car celui qui étoit le plus éloigné du péril ne vouloit pas en approcher.

Par-là , ils recevoient rarement la guerre , mais la faisoient toujours dans le temps , de la manière , & avec ceux qu'il leur convenoit ; & , de tant de peuples qu'ils attaquèrent , il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures , si l'on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres , les ambassadeurs , qu'ils envoyoit chez les peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance , étoient sûrement maltraités ; ce qui étoit un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre (a).

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi , &

(a) Un des exemples de cela , c'est leur guerre contre les Dalmates. Voyez Polybe.

que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre; ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit. Ils faisoient sortir les garnisons des places fortes, ou bernoient le nombre des troupes de terre, ou se faisoient livrer les chevaux ou les éléphants; & si ce peuple étoit puissant sur la mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ses finances, par des taxes excessives, ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ses sujets, & de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de ses frères ou de ses enfans en otage; ce qui leur donnoit le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidèrent le possesseur : s'ils n'avoient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servoient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple romain (b); & par-là, ils le rendoient sacré & inviolable : de manière qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il étoit néanmoins très-recherché (c); car on étoit sûr que l'on

(b) Voyez sur-tout leur traité avec les Juifs, au premier livre des Machabées, chapitre 8.

(c) Ariarathe fit un sacrifice aux ne

ne recevoit d'injures que d'eux, & l'on avoit sujet d'espérer qu'elles seroient moindres : ainsi il n'y avoit point de services que les peuples & les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent, pour l'obtenir. ●

Ils avoient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des privilèges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques ; d'autres, par l'établissement même, comme leurs colonies ; quelques-uns, par les bienfaits, comme furent Maslinisse, Eumenès & Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur aggrandissement ; d'autres, par des traités libres, & ceux-là devenoient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, & la plupart des villes grecques ; plusieurs enfin, par des traités forcés, & par la loi de leur sujétion, comme Philippe & Antiochus : car ils n'accordoient point de paix à un ennemi qui ne contint une alliance ; c'est-à-dire, qu'ils ne soumettoient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quelques villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions (d) ; l'une défendoit les loix & la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains : & comme cette dernière faction étoit toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays, sous prétexte de succession : ils entrèrent en Asie, en Bithynie, en Lybie, par les testamens d'Attalus, de Nicomede (e) & d'Appion ; & l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrène.

dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

(d) Voy. Polybe sur les villes de Grèce.

(e) Fils de Philopator.

Pour tenir les grands princes toujours foibles , ils ne vouloient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (f) ; & , comme ils ne la refusoient à aucun des voisins d'un prince puissant , cette condition , mise dans un traité de paix , ne lui laissoit plus d'alliés.

De plus , lorsqu'ils avoient vaincu quelque prince considérable , ils mettoient dans le traité qu'il ne pourroit faire la guerre , pour ses différends , avec les alliés des Romains (c'est-à-dire , ordinairement , avec tous ses voisins) ; mais qu'il les mettroit en arbitrage : ce qui lui ôtoit , pour l'avenir , la puissance militaire.

Et , pour se la réserver toute , ils en privoient leurs alliés même : dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé , ils envoioient des ambassadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminèrent les guerres d'Attalus & de Prusias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête , qui souvent l'avoit épuisé , un ambassadeur romain survenoit d'abord , qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples , on peut se rappeler comment , avec une parole , ils chassèrent d'Egypte Antiochus.

Sachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre , ils établirent , comme une loi , qu'il ne seroit permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe , & d'y assujettir quelque peuple que ce fût (g). Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate fut que , contre cette défense , il avoit soumis quelques barbares (h).

Lorsqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre ,

(f) Ce fut le cas d'Antiochus.

(g) La défense faite à Antiochus , même avant la guerre , de passer en Eu-

rope , devint générale contre les autres rois.

(h) Appian , de bello Mithrid.

quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scène ; & , comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denys d'Halicarnasse ⁽ⁱ⁾, une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur secours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par hasard ; c'étoient des principes toujours constans : & cela se peut voir aisément ; car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances furent précisément celles qu'ils avoient employées, dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient au-tour d'eux.

Ils se servirent d'Eumènes & de Massinisse, pour subjuguier Philippe & Antiochus, comme ils s'étoient servis des Latins & des Herniques, pour subjuguier les Volques & les Toscons ; ils se firent livrer les flottes de Carthage & des rois d'Asie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium ; ils ôtèrent les liaisons politiques & civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes latines ^(k).

Mais, sur-tout, leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe étoit formée par une association de villes libres ; le sénat déclara que chaque ville se gouverneroit dorénavant par ses propres loix, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Boétiens étoit pareillement une ligue de plusieurs villes : Mais, comme dans la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui

(i) Fragment de Denys, tiré de l'extrait des ambassades.

(k) Tite Live, liv. VII.

des Romains , ceux-ci les requrent en grace , moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prince , qui a régné de nos jours , avoit suivi ces maximes , lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné , il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir , & le borner dans l'isle qui lui resta fidelle : en divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins , il auroit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un état , ils jugeoient d'abord l'affaire ; & , par-là , ils étoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des princes du même sang qui se disputoient la couronne , ils les déclaroient quelquefois tous deux rois (1) : Si l'un d'eux étoit en bas âge (m) , ils décidoient en sa faveur , & ils en prenoient la tutelle , comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choses au point , que les peuples & les rois étoient leurs sujets , sans sçavoir précisément par quel titre ; étant établi que c'étoit assez d'avoir oui parler d'eux , pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées , sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient , qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient : & , comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre , ils observoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi , & une troisième dans Rome , toujours prête à marcher (n). Ainsi ils n'exposoient qu'une

(1) Comme il arriva à Ariarathé & Holopherne , en Cappadocce. Appian, in Syriac.

(m) Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs , ils se déclarèrent pour le fils d'Antiochus , encore en-

fant , contre Démétrius qui étoit chez eux en otage , & qui les conjuroit de lui rendre justice , disant que Rome étoit sa mère , & les sénateurs ses pères.

(n) C'étoit une pratique constante , comme on peut voir par l'histoire.

très-petite partie de leurs forces , pendant que leur ennemi mettoit au hafard toutes les siennes (o).

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage , disant qu'ils avoient promis de conserver la cité , & non pas la ville. On sçait comment les Etoliens , qui s'étoient abandonnés à leur foi ; furent trompés ; les Romains prétendirent que la signification de ces mots , *s'abandonner à la foi d'un ennemi* , emportoit la perte de toutes sortes de choses , des personnes , des terres , des villes , des temples , & des sépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainsi , lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens , ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent , mais comme amie & alliée.

Lorsqu'un de leurs généraux faisoit la paix pour sauver son armée prête à périr , le sénat , qui ne la ratifioit point , profitoit de cette paix , & continuoit la guerre. Ainsi , quand Jugurtha eut enfermé une armée romaine , & qu'il l'eut laissé aller sous la foi d'un traité , on se servit , contre lui , des troupes même qu'il avoit sauvées : & , lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix , cette paix , qui avoit sauvé tant de citoyens , fut rompue à Rome ; & l'on éluda la foi publique , en envoyant le consul qui l'avoit signée (p).

Quelquefois ils traioient de la paix avec un prince , sous des conditions raisonnables ; & , lorsqu'il les avoit exécutées , ils en ajoutoient de telles , qu'il étoit forcé de recom-

(o) Voyez comme ils se condifirent dans la guerre de Macédoine.

(p) Ils en agirent de même avec les

Samnites , les Lusitanien , & les peuples de Corse. Voyez , sur ces derniers , un fragment du livre I de Dion.

menacer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer (q) par Jugurtha ses éléphants, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demandèrent de livrer sa personne; chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin, ils jugèrent les rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers. Ils écoutèrent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyèrent des députés pour pourvoir à leur sûreté; & ils firent accuser Persée devant eux, pour quelques meurtres & quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours; & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés se ruinoient tous par les présens immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains auroit suffi pour les vaincre (r).

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuèrent tous les trésors: ravisseurs moins injustes en qualité de conquérans, qu'en qualité de législateurs. Ayant su que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richesses immenses, ils firent (s) une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se don-

(q) Ils en agirent de même avec Viriate: après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda qu'il rendit les armes; à quoi ni lui ni les siens ne purent consentir. Fragment de Dion.

(r) Les présens que le sénat envoyoit aux rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaise & un bâton d'yvoire, ou quelque robe de magistrature.

(s) Florus, liv. III, ch. 9.

nèrent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiscation d'un prince allié.

Bien-tôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magistrats & les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'étoit pas entièrement épuisé : car on n'avoit pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confisquoient les biens des plus riches citoyens : on faisoit mille crimes, pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome, que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, & les rendit comme stupides. Il ne s'agissoit pas du degré de leur puissance ; mais leur personne propre étoit attaquée. Risquer une guerre, c'étoit s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des rois, qui vivoient dans le faste & dans les délices, n'osèrent jeter des regards fixes sur le peuple romain ; & , perdant le courage, ils attendoient, de leur patience & de leurs bassesses, quelque délai aux misères dont ils étoient menacés (1).

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Asie & de la Grèce, sans y avoir presque de villes en propre. Il sembloit qu'ils ne conquissent que pour donner : mais ils restèrent si bien les maîtres, que, lorsqu'ils

(1) Ils cachotent, autant qu'ils pouvoient, leur puissance & leurs richesses

aux Romains. Voyez, là-dessus, un fragment du premier livre de Dion.

faisoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis: S'ils avoient gardé les villes prises à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs: si, après la seconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies (u).

Il falloit attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir, comme libres & comme alliées, avant de leur commander comme sujettes; & qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille (x): il fut un des principaux fondemens de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'étoit une manière lente de conquérir. On vainquoit un peuple, & on se contentoit de l'affoiblir; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement; s'il se relevoit, on l'abbaissoit encore davantage: & il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique & du Pérou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

(u) Ils n'osèrent y exposer leurs colonies: ils aimèrent mieux mettre une jalousie éternelle entre les Carthaginois & Massinisse; & se servir du secours des

uns & des autres, pour soumettre la Macédoine & la Grèce.

(x) Denys d'Halicarnasse le rapporte, liv. VI, ch. 95, édit. d'Oxf.

C'est

C'est la folie des conquérans , de vouloir donner à tous les peuples leurs loix & leurs coutumes : cela n'est bon à rien ; car, dans toute sorte de gouvernement, on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucunes loix générales , les peuples n'avoient point entr'eux de liaisons dangereuses ; ils ne faisoient un corps que par une obéissance commune ; & , sans être compatriotes , ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés sur les loix des fiefs n'ont jamais été durables , ni puissans : Mais il n'y a rien au monde de si contradictoire que le plan des Romains & celui des barbares : & , pour n'en dire qu'un mot , le premier étoit l'ouvrage de la force , l'autre de la faiblesse : dans l'un , la sujétion étoit extrême ; dans l'autre , l'indépendance : dans les pays conquis par les nations germaniques , le pouvoir étoit dans la main des vassaux , le droit seulement dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur résister.

DE tous les rois que les Romains attaquèrent , Mithridate seul se défendit avec courage , & les mit en péril.

La situation de ses états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inaccessible du Caucase , rempli de nations féroces dont on pouvoit se servir ; de-là , ils s'étendoient sur la mer du Pont : Mithridate la couvroit de ses vaisseaux , & alloit continuellement acheter de nouvelles

TOME III.

Eee

armées de Scythes ; l'Asie étoit ouverte à ses invasions : il étoit riche , parce que ses villes sur le Pont-Euxin faisoient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions , dont la coutume commença dans ces temps-là , obligèrent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts ; il forma des légions où il les fit entrer , qui furent ses meilleures troupes (a).

D'un autre côté, Rome , travaillée par ses dissensions civiles , occupée de maux plus pressans , négligea les affaires d'Asie , & laissa Mithridate suivre ses victoires , ou respirer après ses défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois , que le desir manifeste qu'ils témoignoiient de la paix ; ils avoient détourné , par-là , tous les autres peuples , de partager avec eux un péril dont ils vouloiient tant sortir eux-même. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains , & qu'il le seroit toujours. -

Enfin , les villes de Grèce & d'Asie , voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles , mirent leur confiance dans ce roi barbare , qui les appelloit à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres , qui forment un des beaux morceaux de l'histoire romaine ; parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les délices & l'orgueil , comme Antiochus & Tigraue ; ou par la crainte , comme Philippe , Persée & Jugurtha ; mais un

(a) Frontin . Stratagèmes , liv. II , dit qu'Archélaus , lieutenant de Mithridate , combattant contre Sylla , mit au premier rang ses chariots à saulx ; au second , sa phalange ; au troisième , les

auxiliaires armés à la romaine , *mixtis fugitivis Italia , quorum pericula multum fidebat*. Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez aussi Plutarque , vie de Lucullus.

roi magnanime , qui , dans les adverstés , tel qu'un lion qui regarde ses blessures , n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulières , parce que les révolutions y sont continuelles & toujours inopinées : car , si Mithridate pouvoit aisément réparer ses armées , il arrivoit aussi que , dans les revers , où l'on a plus besoin d'obéissance & de discipline , ses troupes barbares l'abandonnoient : s'il avoit l'art de solliciter les peuples , & de faire révolter les villes , il éprouvoit , à son tour , des perfidies de la part de ses capitaines , de ses enfans , & de ses femmes : enfin , s'il eut affaire à des généraux romains malhabiles , on envoya contre lui , en divers temps , Sylla , Lucullus & Pompée.

Ce prince , après avoir battu les généraux romains , & fait la conquête de l'Asie , de la Macédoine & de la Grèce , ayant été vaincu à son tour par Sylla ; réduit , par un traité , à ses anciennes limites ; fatigué par les généraux romains ; devenu encore une fois leur vainqueur , & le conquérant de l'Asie ; chassé par Lucullus , & suivi dans son propre pays , fut obligé de se retirer chez Tigrane : & , le voyant perdu sans ressource , après sa défaite , ne comptant plus que sur lui-même , il se réfugia dans ses propres états , & s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus , & Mithridate en fut accablé : il fuit de ses états ; & , passant l'Araxe , il marcha , de péril en péril , par le pays des Laziens : & , ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares , il parut dans le Bosphore , devant son fils Maccharès qui avoit fait sa paix avec les Romains (b).

Dans l'abyfine où il étoit , il forma le dessein de porter

(b) Mithridate l'avoit fait roi du Bosphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de son père , il se donna la mort.

la guerre en Italie , & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'affervirent quelques siècles après, & par le même chemin qu'elles tinrent (c).

Trahi par Pharnace , un autre de ses fils , & par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises , & des hasards qu'il alloit chercher , il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée , dans la rapidité de ses victoires , acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire des pays infinis ; ce qui servit plus au spectacle de la magnificence romaine , qu'à sa vraie puissance : & , quoiqu'il parût , par les écriteaux portés à son triomphe , qu'il avoit augmenté le revenu du fisc de plus d'un tiers , le pouvoir n'augmenta pas , & la liberté publique n'en fut que plus exposée (d).

(c) Voyez Appian, *de bello Mithridatico*.

(d) Voyez Plutarque, dans la vie de Pompée ; & Zonaras, liv. II.

CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'univers , il y avoit , dans ses murailles , une guerre cachée ; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans , qui sortent sitôt que quelque matière vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois , le gouvernement étoit devenu aristocratique : les familles patriciennes obtenoient seules toutes (a) les magistratures , toutes les dignités , & par con-

(a) Les patriciens avoient même , en quelque façon , un caractère sacré : il n'y avoit qu'eux qui pussent prendre les

auspices. Voyez , dans Tite Live, liv. VI, la harangue d'Appius Claudius.

séquent tous les honneurs militaires & civils (b).

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, cherchèrent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du peuple ; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent : à force de lui donner de la haine pour les rois , ils lui donnèrent un desir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit passé toute entière entre les mains des consuls , le peuple sentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abaisser le consulat , à avoir des magistrats plébéiens , & à partager avec les nobles les magistratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car , dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique ; où les richesses , cette voie sourde pour acquérir la puissance , étoient méprisées ; la naissance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puissance devoit donc revenir au plus grand nombre , & l'aristocratie se changer, peu à peu, en un état populaire.

Ceux qui obéissent à un roi sont moins tourmentés d'envie & de jalousie , que ceux qui vivent dans une aristocratie héréditaire. Le prince est si loin de ses sujets , qu'il n'en est presque pas vu ; & il est si fort au-dessus d'eux , qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puisse les choquer : Mais les nobles qui gouvernent sont sous les yeux de tous , & ne sont pas si élevés , que des comparaisons odieuses ne se fassent sans cesse. Aussi a-t-on vu , de tout temps , & le voit-on encore , le peuple détester les sénateurs. Les républiques , où la naissance ne donne aucune part au gouvernement , sont , à cet égard , les plus heureuses ; car le peuple

(b) Par exemple : il n'y avoit qu'eux qui pussent triompher, puisqu'il n'y avoit qu'eux qui pussent être consuls & commander les armées.

peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut , & qu'il reprend à sa fantaisie.

Le peuple, mécontent des patriciens , se retira sur le mont-sacré : on l'i envoya des députés qui l'apaisèrent : & , comme chacun se promit secours l'un à l'autre , en cas que les patriciens ne tinssent pas les paroles données (c) , ce qui eût causé , à tous les instans , des séditions , & auroit troublé toutes les fonctions des magistrats ; on jugea qu'il valoit mieux créer une magistrature qui pût empêcher les injustices faites à un plébcien (d). Mais , par une maladie éternelle des hommes , les plébcieus , qui avoient obtenu des tribuns pour se défendre , s'en servirent pour attaquer ; ils enlevèrent , peu à peu , toutes les prérogatives des patriciens : cela produisit des contestations continuelles. Le peuple étoit soutenu , ou plutôt animé par ses tribuns ; & les patriciens étoient défendus par le sénat , qui étoit presque tout composé de patriciens , qui étoit plus porté pour les maximes anciennes , & qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ses propres forces , & sa supériorité dans les suffrages , ses refus d'aller à la guerre , ses menaces de se retirer , la partialité de ses loix , enfin ses jugemens contre ceux qui lui avoient fait trop de résistance. Le sénat se défendoit par sa sagesse , sa justice , & l'amour qu'il inspiroit pour la patrie , par ses bienfaits , & une sage dispensation des trésors de la république , par le respect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles & la vertu des grands personnaiges (e) , par la religion même , les insti-

(c) Zonaras , liv. II.

(d) Origine des tribuns du peuple.

(e) Le peuple , qui aimoit la gloire ,

composé de gens qui avoient passé leur vie à la guerre , ne pouvoit refuser ses suffrages à un grand homme sous lequel

tutions anciennes, & la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avoient pas été favorables, par les cliens, par l'opposition d'un tribun à un autre, par la création d'un dictateur (f), les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réunissoient tous les intérêts; enfin, par une condescendance paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes, pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime constante de préférer la conservation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des temps, lorsque les plébéiens eurent tellement abaissé les patriciens, que cette (g) distinction de familles devint vaine, & que les unes & les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple agité par ses tribuns, & les principales familles patriciennes ou plébéiennes, qu'on appella les nobles, & qui avoient pour elles le sénat qui en étoit composé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richesses immenses, & qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les no-

il avoir combattu. Il obtenoit le droit d'élire des plébéiens, & il étoit des patriciens. Il fut obligé de se lier les mains, en établissant qu'il y auroit toujours un consul plébéien: aussi les familles plébéiennes, qui entrèrent dans les charges, y furent-elles ensuite continuellement portées: & quand le peuple éleva aux honneurs quelqu'homme de néant, comme Varron & Marius, ce fut une espèce de victoire qu'il remporta sur lui-même.

(f) Les patriciens, pour se défendre, avoient coutume de créer un dictateur;

ce qui leur réussissoit admirablement bien. mais les plébéiens, ayant obtenu de pouvoir être élus, consuls, purent aussi être élus dictateurs; ce qui désconcerta les patriciens. Voyez, dans Tite Live, liv. VIII, comment Publius Philo les abaissa dans sa dictature: il fit trois loix qui leur firent très préjudiciables.

(g) Les patriciens ne conservèrent que quelques sacerdoces, & le droit de créer un magistrat, qu'on appelloit *entre-soi*.

bles résistèrent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait ; ce qui fut cause de la mort des Gracches, & de plusieurs de ceux qui travaillèrent sur leur plan. (h)

Il faut que je parle d'une magistrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome ; ce fut celle des censeurs. Ils faisoient le dénombrement du peuple ; & de plus , comme la force de la république consistoit dans la discipline, l'austérité des mœurs, & l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magistrat ordinaire ne pouvoit pas punir (i). Il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes ; & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit du citoyen, & en empêcher, si j'ose me servir de ce terme, la perpétuité, les désordres domestiques ou publics, étoient réformés par les censeurs. Ils pouvoient chasser du sénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, & même parmi ceux qui payoient les charges de la ville, sans avoir part à ses privilèges (k).

M. Livius nota le peuple même ; &, de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient

(h) Comme Saturninus & Glaucias.

(i) On peut voir comme ils dégradèrent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie ; ceux qui s'étoient rendus à Annibal ; ceux qui, par une mau-

vaïse interprétation, lui avoient manqué de parole.

(k) Cela s'appelloit : *Ærarium aliquem facere, aut in cæritum tabulas referre*. On étoit mis hors de sa centurie, & on n'avoit plus le droit de suffrage.

point

point de part aux privilèges de la ville (1). « Car, disoit-il , après m'avoir condamné , vous m'avez fait consul & censeur : il faut donc que vous ayez prévariqué une fois , en m'infligeant une peine ; ou deux fois , en me créant consul & ensuite censeur ».

M. Duronius , tribun du peuple , fut chassé du sénat par les censeurs ; parce que , pendant sa magistrature , il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenses des festins (m).

C'étoit une institution bien sage. Ils ne pouvoient ôter à personne une magistrature , parce que cela auroit troublé l'exercice de la puissance publique (n) : mais ils faisoient décheoir de l'ordre & du rang , & privoient , pour ainsi dire , un citoyen de sa noblesse particulière.

Servius Tullius avoit fait la fameuse division par centuries , que Tite Live (o) & Denys d'Halicarnasse (p) nous ont si bien expliquée. Il avoit distribué cent quatrevingt-treize centuries en six classes , & mistout le bas peuple dans la dernière centurie , qui formoit seule la sixième classe. On voit que cette disposition excluait le bas peuple du suffrage , non pas de droit , mais de fait. Dans la suite , on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers , on suivroit , dans les suffrages , la division par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix , quatre de la ville , & trente-une de la campagne. Les principaux citoyens , tous laboureurs , entrèrent naturellement dans les tribus de la campagne ; & celles de la ville reçurent le bas peuple (q) , qui , y étant enfermé , influoit très-peu dans les affaires : & cela

(1) Tite Live , liv. XXIX.

(m) Valère Maxime , liv. II.

(n) La dignité de sénateur n'étoit pas une magistrature.

(o) Livre I.

(p) Liv. IV , art. 15 & suiv.

(q) Appellé *turba forensis*.

étoit regardé comme le salut de la république. Et, quand Fabius remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple, qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le surnom de très-grand (r). Les censeurs jettoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république; & distribuoient de manière le peuple dans ses diverses tribus, que les tribuns & les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, & que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que, depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du sénat, ou l'autorité de certains magistrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorsqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put souffrir la main de son Annibal même. Athènes tomba, parce que ses erreurs lui parurent si douces, qu'elle ne voulut pas en guérir. Et, parmi nous, les républiques d'Italie, qui se vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent se vanter que de la perpétuité de leurs abus; aussi n'ont-elles pas plus de liberté que Rome n'en eut du temps des décenvirs (s).

Le gouvernement d'Angleterre est plus sage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même : & telles sont ses erreurs, qu'elles ne sont jamais longues; & que, par l'esprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles sont souvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'est-à-dire, toujours agité, ne sçauroit se maintenir, s'il n'est, par ses propres loix, capable de correction.

(r) Voyez Tite Live, liv. IX.

(s) Ni même plus de puissance.

CHAPITRE IX.

Deux causes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la république pouvoit facilement subsister. Tout soldat étoit également citoyen : chaque consul levoit une armée ; & d'autres citoyens alloient à la guerre sous celui qui succédoit. Le nombre de troupes n'étant pas excessif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville (a). Enfin le sénat voyoit de près la conduite des généraux, & leur ôtoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes & la mer, les gens de guerre, qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens ; & les généraux, qui disposèrent des armées & des royaumes, sentirent leur force, & ne purent plus obéir.

(a) Les affranchis, & ceux qu'on appelloit *capite censi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrôlés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressans. Servius Tullius les avoit mis dans la sixième classe, & on ne prenoit des soldats que dans les cinq premières. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrôla indifféremment tout le

monde : *Milites scribere, dit Salluste, non more majorum neque classibus, sed uti cujusque libido erat, capite centos plerisque : de bello Jugurth.* Remarquez que, dans la division par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville, étoient, à peu près, les mêmes que ceux qui, dans la division par centuries, étoient dans la sixième classe.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnoître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, & à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république ; mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus sçavoir si celui qui étoit à la tête d'une armée, dans une province, étoit son général, ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissoit constamment ; au lieu que la populace passoit sans cesse, de l'extrémité de la fougue, à l'extrémité de la foiblesse : Mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au-dehors, toute la sagesse du sénat devint inutile, & la république fut perdue.

Ce qui fait que les états libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs & les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté ; au lieu que les succès & les malheurs d'un état où le peuple est soumis confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné, en différens temps, divers privilèges (b). La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains ; & quelques-uns aimèrent mieux garder leurs

(b) *Jus Latii, jus italicum.*

usages (c). Mais , lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle , qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'étoit citoyen romain , & qu'avec ce titre on étoit tout , les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prières, ils prirent la voie des armes ; ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer ionienne ; les autres alliés alloient les suivre (d). Rome , obligée de combattre contre ceux qui étoient , pour ainsi dire , les mains avec lesquelles elle enchaînoit l'univers , étoit perdue ; elle alloit être réduite à ses murailles : elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avoient pas encore cessé d'être fidèles (e) ; & peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors , Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit , un même amour pour la liberté , une même haine pour la tyrannie ; où cette jalousie du pouvoir du sénat & des prérogatives des grands , toujours mêlée de respect , n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens , chaque ville y apporta son génie , ses intérêts particuliers , & sa dépendance de quelque grand protecteur (f). La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble : & , comme on n'en étoit citoyen

(c) Les Eques disoient, dans leurs assemblées : Ceux qui ont pu choisir ont préféré leurs loix au droit de la cité romaine , qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. Tite Live, liv. IX.

(d) Les Asculans, les Marfès, les Vestins, les Marrucins, les Féréntans, les Hirpins, les Pompéians, les Vénusiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites, & autres. Appian, de la

guerre civile, livre premier.

(e) Les Toscans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelque peuple à se soumettre : & , comme on les fit aussi citoyens, d'autres posèrent encore les armes ; & enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés.

(f) Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde.

que par une espèce de fiction ; qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats , les mêmes murailles , les mêmes dieux , les mêmes temples , les mêmes sépultures ; on ne vit plus Rome des mêmes yeux , on n'eut plus le même amour pour la patrie , & les sentimens romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes & des nations entières , pour troubler les suffrages , ou se les faire donner ; les assemblées furent de véritables conjurations ; on appella *comices* une troupe de quelques séditieux : l'autorité du peuple , ses loix , lui-même , devinrent des choses chimériques ; & l'anarchie fut telle , qu'on ne put plus sçavoir si le peuple avoit fait une ordonnance , ou s'il ne l'avoit point faite (g).

On n'entend parler , dans les auteurs , que des divisions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces divisions y étoient nécessaires , qu'elles y avoient toujours été , & qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal , & qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des divisions ; & ces guerriers si fiers , si audacieux , si terribles au-dehors , ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Demander , dans un état libre , des gens hardis dans la guerre , & timides dans la paix , c'est vouloir des choses impossibles : & , pour règle générale , toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui se donne le nom de république , on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique , est une chose très-équivoque : La vraie est une union d'harmonie , qui fait que toutes les parties , que qu'opposées qu'elles nous

(g) Voyez les lettres de Cicéron à Atticus , livre IV , lettre 18.

paroissent , concourent au bien général de la société , comme des dissonances , dans la musique , concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble ; c'est-à-dire , une harmonie d'où résulte le bonheur , qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers , éternellement liées par l'action des uns , & la réaction des autres.

Mais , dans l'accord du despotisme asiatique , c'est-à-dire , de tout gouvernement qui n'est pas modéré , il y a toujours une division réelle ; le laboureur , l'homme de guerre , le négociant , le magistrat , le noble , ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance : & , si l'on y voit de l'union , ce ne sont pas des citoyens qui sont unis , mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les loix de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la république : mais c'est une chose qu'on a vu toujours , que de bonnes loix , qui ont fait qu'une petite république devient grande , lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est aggrandie ; parce qu'elles étoient telles , que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple , & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les loix bonnes , & les loix convenables ; celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres , & celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a , à présent , dans le monde une république que presque personne ne connoît (*h*) , & qui , dans le secret & le silence , augmente ses forces chaque jour. Il est certain que , si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la desti-

(*h*) Le canton de Berne.

ne, elle changera nécessairement ses loix ; & ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur , mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'aggrandir , & ses loix étoient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois , dans l'aristocratie , ou dans l'état populaire , elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandoient de la conduite , & y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres états de la terre en un jour , mais continuellement : elle a soutenu une petite, une médiocre , une grande fortune , avec la même supériorité ; & n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité , ni de malheurs dont elle ne se soit servi.

Elle perdit sa liberté , parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

JE crois que la secte d'Epicure , qui s'introduisit à Rome sur la fin de la république , contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains (a). Les Grecs en avoient été infatués avant eux : aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que, de son temps, les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec ; au lieu qu'un Romain en étoit , pour ainsi dire , enchaîné (b).

(a) Cynés en ayant discours à la table de Pyrrhus, Fabricius souhaita que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. Plutarque, *vie de Pyrrhus*.

(b) « Si vous prêtez aux Grecs un talent avec dix promesses, dix cautions, autant de témoins, il est impossible qu'ils gardent leur foi : mais, parmi les Romains, soit qu'on

Il y a un fait, dans les lettres de Cicéron à Atticus (c), qui nous montre combien les Romains avoient changé, à cet égard, depuis le temps de Polybe.

MEMMIUS, dit-il, vient de communiquer au sénat l'accord que son compétiteur & lui avoient fait avec les consuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriser dans la poursuite du consulat pour l'année suivante : & eux, de leur côté, s'obligeoient de payer aux consuls quatre cent mille sesterces, s'ils ne leur fournissoient trois augures qui déclareroient qu'ils étoient présents lorsque le peuple avoit fait la loi curiate (d), quoiqu'il n'en eût point fait ; & deux consulaires qui affirmeroient qu'ils avoient assisté à la signature du *senatus-consulte* qui régloit l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu. Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat !

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie : cette ville fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus leur roi & leur dieu, ce capitolé éternel comme la ville, & la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois, sur l'esprit des Romains, une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

« doit rendre compte des deniers pu-
« blics, ou de ceux des particuliers,
« on est fidèle, à cause du serment que
« l'on a fait. On a donc sagement éta-
« bli la crainte des enfers ; & c'est sans
« raison qu'on la combat aujourd'hui. »
Polybe, livre VI.

(c) Livre IV, lettre 18.

(d) La loi curiate donnoit la puissance militaire ; & le *senatus-consulte* régloit les troupes, l'argent, les officiers que devoit avoir le gouverneur : Or les consuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaisie, vouloient fabriquer une fausse loi, & un faux *senatus-consulte*.

TOME III.

Ggg

La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particulières. Mais, comme l'opulence est dans les mœurs & non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe & des profusions qui n'en avoient point (e). Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richesses, le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen : avec les desirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats ; & , comme dit Salluste (f), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits : car la force de son institution avoit été telle, qu'elle avoit conservé une valeur héroïque & toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse & de la volupté ; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens romains regardoient le commerce (g) & les arts comme des occupations d'esclaves (h) ; ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis, qui continuoient leur première industrie. Mais, en général, ils ne connoissoient que

(e) La maison que Cornélie avoit achetée soixante-quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta, peu de temps après, deux millions cinq cent mille. Plutarque, vie de Marius.

(f) *Ut merito dicatur genitos esse, qui nec ipsi habere possent res familiares, nec alios pari.* Fragment de l'histoire de Salluste, tiré du livre de la cité divine, livre II, chapitre 18.

(g) Romulus ne permit que deux sortes d'exercices aux gens libres, l'agriculture & la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maison à louage, les cabarettiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. Denys d'Halicarnasse, livre II ; id. livre IX.

(h) Cicéron en donne les raisons dans ses offices, livre I, chapitre 42.

l'art de la guerre , qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures & aux honneurs (i). Ainsi les vertus guerrières restèrent , après qu'on eut perdu toutes les autres.

(i) Il falloit avoir servi dix années , entre l'âge de 16 ans & celui de 47. Voyez Polybe , livre VI.

CHAPITRE XI

1. De Sylla : 2. de Pompée & César.

Je supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla : on en trouvera , dans Appien , l'épouvantable histoire. Outre la jalousie , l'ambition , & la cruauté des deux chefs , chaque Romain étoit furieux ; les nouveaux citoyens & les anciens ne se regardoient plus comme les membres d'une même république (a) ; & l'on se faisoit une guerre qui , par un caractère particulier , étoit en même temps civile & étrangère.

Sylla fit des loix très-propres à ôter la cause des désordres que l'on avoit vus : elles augmentoient l'autorité du sénat , tempéroient le pouvoir du peuple , régloient celui des tribuns. La fantaisie , qui lui fit quitter la dictature , sembla rendre la vie à la république : mais , dans la fureur de ses succès , il avoit fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il ruina , dans son expédition d'Asie , toute la discipline

(a) Comme Marius , pour se faire donner la commission de la guerre contre Mithridate , au préjudice de Sylla , avoit , par le secours du tribun Sulpicius , répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les an-

ciennes , ce qui rendoit les Italiens maîtres des suffrages ; ils étoient la plupart du parti de Marius , pendant que le sénat & les anciens citoyens étoient du parti de Sylla.

militaire : il accoutuma son armée aux rapines (b), & lui donna des besoins qu'elle n'avoit jamais eus : il corrompit, une fois, des soldats qui devoient, dans la fuite, corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, & enseigna aux généraux romains à violer l'asyle de la liberté (c).

Il donna les terres des citoyens aux soldats (d), & il les rendit avides pour jamais ; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendit une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains.

Il inventa les proscriptions, & mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de son parti. Dès lors, il fut impossible de s'attacher davantage à la république : car, parmi deux hommes ambitieux & qui se disputoient la victoire, ceux qui étoient neutres & pour le parti de la liberté étoient sûrs d'être pros crits par celui des deux qui seroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron (e), un homme qui, dans une cause impie & une victoire encore plus honteuse, ne confisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entières.

Sylla, quittant la dictature, avoit semé ne vouloir vivre que sous la protection de ses loix même : mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une suite de ses violences. Il avoit donné des établissemens à quarante-sept légions, dans divers endroits de l'Italie. Ces

(b) Voyez, dans la conjuration de Catilina, le portrait que Salluste nous fait de cette armée.

(c) *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cum armis ingressus est.* Fragment de Jean d'Anthioche, dans l'ex-

trait des vertus & des vices.

(d) On distribua bien au commencement une partie des terres des ennemis vaincus ; mais Sylla donnoit les terres des citoyens.

(e) Offices, livre II, chapitre 8.

gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à sa vie, veilleoient à sa sûreté, & étoient toujours prêts à le secourir ou à le venger (f).

La république devant nécessairement périr, il n'étoit plus question que de sçavoir comment, & par qui elle devoit être al battue.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne sçavoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacèrent, par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier; César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les loix de Sylla, qui bernoient le pouvoir du peuple; & quand il eut fait à son ambition un sacrifice des loix les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut: & la ténacité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les loix de Rome avoient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures, qui se soutenoient, s'arrêtoient, & se tempéroient l'une l'autre: & comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; & le peuple, voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces temps-ci, le système de la république changea; les plus puissans se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires: ce qui anéantit l'autorité du peuple & des magistrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul, ou de peu de gens (g).

Fallut-il faire la guerre à Sertorius? on en donna la com-

(f) On peut voir ce qui arriva après la mort de César.

(g) *Plebis opes imminuta, paucorum potentia crevit.* Salluste, de conjurat. Catil.

mission à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate ? tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des bleds à Rome ? le peuple croit être perdu, si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates ? il n'y a que Pompée. Et, lorsque César menace d'envahir, le sénat crie à son tour, & n'espère plus qu'en Pompée.

- » Je crois bien (disoit Marcus *(h)* au peuple) que Pompée,
 » que les nobles attendent, aimera mieux assurer votre li-
 » berté que leur domination : Mais il y a eu un temps où
 » chacun de vous devoit avoir la protection de plusieurs, &
 » non pas tous la protection d'un seul ; & où il étoit inouï
 » qu'un mortel pût donner ou ôter de pareilles choses. «

A Rome, faite pour s'aggrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes personnes les honneurs & la puissance ; ce qui, dans des temps de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple sur un seul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on sçait précisément ce que l'on donne ; mais, quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences excessives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets nécessaires ; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en simple citoyen. Ces actions, qui le comblèrent de gloire, firent que, dans la suite, quelque chose qu'il eût faite au préjudice des loix, le sénat se déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente & plus douce que

(h) Fragment de l'histoire de Salluste.

celle de César. Celui-ci vouloit aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisoit point à Pompée : il aspirait à la dictature, mais par les suffrages du peuple; il ne pouvoit consentir à usurper la puissance, mais il auroit voulu qu'on la lui remit entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'est jamais constante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer son crédit (i); & ce qui le toucha bien sensiblement, des gens qu'il méprisoit augmentèrent le leur, & s'en servirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses également funestes. Il corrompit le peuple à force d'argent, & mit, dans les élections, un prix au suffrage de chaque citoyen.

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions; espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par désespoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec César & Crassus. Caton disoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui, réunissant les vues & les intérêts des principaux, ne faisoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit à César; mais, sans le sçavoir, il le lui sacrifia. Bien-tôt César employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & ses artifices même : il troubla la ville par ses émissaires, & se rendit maître des élections; consuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-même.

Le sénat, qui vit clairement les desseins de César, eut

(i) Voyez Plutarque.

recours à Pompée : il le pria de prendre la défense de la république, si l'on pouvoit appeller de ce nom un gouvernement qui demandoit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qui perdit sur-tout Pompée, fut la honte qu'il eut de penser qu'en élevant César comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma, le plus tard qu'il put, à cette idée : il ne se mettoit point en défense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger : il soutenoit au sénat que César n'oseroit faire la guerre ; & , parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis César en état de tout entreprendre ; c'est que , par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint, à son gouvernement de la Gaule cisalpine, celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome ; mais elle n'avoit pas souffert, non plus, que l'Italie fût entièrement dé garnie de troupes : cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule cisalpine, c'est-à-dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célèbre *senatus-consulte*, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Cesène, par lequel on devoit aux dieux infernaux, & l'on déclaroit sacrilège & parricide, quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passeroit le Rubicon.

A un gouvernement si important, qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus considérable encore ; c'étoit celui de la Gaule transalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui, ayant donné à César l'occasion de faire la guerre, pendant plusieurs années, à tous les peuples

ples qu'il voulut , fit que ses soldats vieillirent avec lui , & qu'il ne les conquît pas moins que les barbares. Si César n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule transalpine , il n'auroit point corrompu ses soldats , ni fait respecter son nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule cisalpine , Pompée auroit pu l'arrêter au passage des Alpes : au lieu que , dès le commencement de la guerre , il fut obligé d'abandonner l'Italie ; ce qui fit perdre à son parti la réputation , qui , dans les guerres civiles , est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes , César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit , dans les premiers momens de la guerre , de parti à prendre , que celui qui reste dans les affaires désespérées : il ne scut que céder & que fuir ; il sortit de Rome , y laissa le trésor public ; il ne put nulle part retarder le vainqueur ; il abandonna une partie de ses troupes , toute l'Italie , & passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut , quoiqu'il eût bien des vices , qu'il eût été bien difficile que , quelque armée qu'il eût commandée , il n'eût été vainqueur ; & qu'en quelque république qu'il fût né , il ne l'eût gouvernée.

César , après avoir défait les lieutenans de Pompée en Espagne , alla en Grèce le chercher lui-même. Pompée , qui avoit la côte de la mer , & des forces supérieures , étoit sur le point de voir l'armée de César détruite par la misère & la faim : mais , comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé , il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens , qui le railloient ou

l'accusoient sans cesse (k). Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement, & être, comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut achevèrent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandoit, ne voulut jamais suivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enflé de quelques avantages, il risqua tout, & perdit tout : &, lorsque Brutus & Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisième fois (l).

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durèrent si longtemps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat : &, lorsque, par la paix, les forces y sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres, qui n'ont guère que des citoyens. D'ailleurs, dans les guer-

(k) Voyez Plutarque, vie de Pompée.

(l) Cela est bien expliqué dans Appien, de la guerre civile, livre IV.

L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

res civiles, il se forme souvent de grands hommes ; parce que , dans la confusion , ceux qui ont du mérite se font jour , chacun se place & se met à son rang ; au lieu que , dans les autres temps, on est placé, & on l'est presque toujours tout de travers. Et, pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récents , les François n'ont jamais été si redoutables au dehors , qu'après les querelles des maisons de Bourgogne & d'Orléans , après les troubles de la ligue , après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII , & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwel , après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs , qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols , sous Philippe V , d'abord après les guerres civiles pour la succession , ont montré , en Sicile , une force qui a étonné l'Europe : & nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile , & humilier les Turcs.

Enfin , la république fut opprimée : & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers ; il en faut accuser l'homme , toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage , & qui ne desiré tout que parce qu'il possède beaucoup.

Si César & Pompée avoient pensé comme Caton , d'autres auroient pensé comme firent César & Pompée ; & la république , destinée à périr , auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde : mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé , ne mérite pas de grandes louanges.

Quoique l'on ait dit de sa diligence après Pharsale , Cicéron l'accuse de lenteur , avec raison. Il dit à Cassius qu'ils

H h h ij

n'auroient jamais cru que le parti de Pompée se fût ainsi relevé en Espagne & en Afrique ; & que, s'ils avoient pu prévoir que César se fût amusé à la guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils se feroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique (*m*). Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guerres ; & , en ne prévenant pas les deux dernières, il remit en question ce qui avoit été décidé à Pharsale.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature ; car les hommes ne sont guère touchés que des noms. Et, comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de consul & de proconsul, les peuples d'Europe détestoient celui de roi ; de sorte que, dans ces temps-là, ces noms faisoient le bonheur ou le désespoir de toute la terre. César ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadème sur la tête : mais, voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejetta. Il fit encore d'autres tentatives (*n*) : & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le sénat lui déferoit de certains honneurs, il négligea de se lever ; & , pour lors, les plus graves de ce corps achevèrent de perdre patience.

On n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies & leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites ; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

César, de tout temps ennemi du sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu pres-

(*m*) *Epistres familières*, livre XV.

(*n*) Il cassa les tribuns du peuple.

que ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance : par-là, sa clémence même fut insultante ; on regarda qu'il ne pardonnoit pas , mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les *senatus-consultes* ; il les sousscrivait du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit. » J'apprends quelquefois , dit Cicéron (o) qu'un *senatus-consulte* , passé à mon avis , a été porté en Syrie & en Arménie , avant que j'aie sçu qu'il ait été fait ; & plusieurs princes m'ont écrit des lettres de remerciemens sur ce que j'avois été d'avis qu'on leur donnât le titre de rois , que non seulement je ne sçavois pas être rois , mais même qu'ils fussent au monde ».

On peut voir , dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là (p) , qu'on a mises sous le nom de Cicéron , parce que la plupart sont de lui , l'abattement & le désespoir des premiers hommes de la république à cette révolution subite , qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même ; lorsque le sénat étant sans fonctions , ce crédit , qu'ils avoient eu par toute la terre , ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul : & cela se voit bien mieux dans ces lettres , que dans les discours des historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune , & d'un siècle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout : enfin , on n'y voit point , comme dans la plupart de nos lettres modernes , des gens qui veulent se tromper , mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que César pût défendre sa vie : la plupart des conjurés étoient de son parti (q) , ou avoient été

(o) Lettres familières , livre IX.

(p) Voyez les lettres de Cicéron &

de Servius Sulpicius.

(q) Décimus Brutus , Caius Cassa ,

par lui comblés de bienfaits ; & la raison en est bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire ; mais , plus leur fortune devenoit meilleure , plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (r) : car , à un homme qui n'a rien , il importe assez peu , à certains égards , en quel gouvernement il vive.

De plus , il y avoit un certain droit des gens , une opinion établie dans toutes les républiques de Grèce & d'Italie , qui faisoit regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome , sur-tout depuis l'expulsion des rois , la loi étoit précise , les exemples reçus ; la république armoit le bras de chaque citoyen , le faisoit magistrat pour le moment , & l'avouoit pour sa défense.

Brutus (s) ose bien dire à ses amis que , quand son père reviendrait sur la terre , il le tueroit tout de même : & , quoique , par la continuation de la tyrannie , cet esprit de liberté se perdit peu à peu , les conjurations , au commencement du règne d'Auguste , renaissent toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie , qui , sortant des règles ordinaires des crimes & des vertus , n'écoutoit que lui seul , & ne voyoit ni citoyen , ni ami , ni bienfaiteur , ni père : la vertu sembloit s'oublier , pour se surpasser elle-même ; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver , parce qu'elle étoit atroce , elle la faisoit admirer comme divine.

En effet , le crime de César , qui vivoit dans un gouver-

Trébonius , Tullius Cimber , Minutius Bassillus étoient amis de César. Appian , *de bello civili* , liv. II.

(r) Je ne parle pas des satellites d'un tyran , qui seroient perdus après lui ;

mais de ses compagnons dans un gouvernement libre.

(s) Lettres de Brutus , dans le recueil de celles de Cicéron.

nement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat ? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes ?

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome, après la mort de César.

IL étoit tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté ; car les causes qui l'avoient détruite subsistoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirèrent au capitolé ; le sénat ne s'assembla pas : & , le lendemain, Lépide, qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place romaine.

Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répâtât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrèrent dans Rome : cela fit que le sénat approuva tous les actes de César ; & que, conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés ; ce qui produisit une fausse paix.

César, avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avoit nommé des magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinssent, dans son absence, la tranquillité de son gouvernement : ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour longtemps.

Comme le sénat avoit approuvé tous les actes de César sans restriction, & que l'exécution en fut donnée aux consuls; Antoine, qui l'étoit, se saisit du livre des raisons de César, gagna son secrétaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut : de manière que le dictateur régnoit plus impérieusement que pendant sa vie : car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faisoit; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit; & tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la république trouvoit soudain une récompense dans les livres de César.

Par un nouveau malheur, César avoit amassé, pour son expédition, des sommes immenses, qu'il avoit mises dans le temple d'Ops : Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord résolu de jeter le corps de César dans le Tybre (a); ils n'y auroient trouvé nul obstacle : car, dans ces momens d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut ofer. Cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva :

Le sénat se crut obligé de permettre qu'on fit les obsèques de César : & effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuser la sépulture. Or c'étoit une coutume des Romains, si vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, & de faire ensuite l'oraison funèbre du défunt : Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe ensanglantée de César, lui lut son testament où il lui faisoit de grandes largesses, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

(a) Cela n'auroit pas été sans exemple : après que Tibérius Gracchus eut été tué, Lucrétius, édile, qui fut de-

puis appelé Vespillo, jeta son corps dans le Tybre. Aurélius Victor, *de viris illust.*

Nous

Nous avons un aveu de Cicéron qui gouverna le sénat dans toute cette affaire (b), qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'exposer à périr; & que même on n'auroit point péri: mais il se disculpe sur ce que, quand le sénat fut assemblé, il n'étoit plus temps: Et ceux qui savent le prix d'un moment, dans des affaires où le peuple a tant de part, n'en seront pas étonnés.

Voici un autre accident: pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de César, une comète à longue chévelure parut pendant sept jours; le peuple crut que son ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grèce & d'Asie de bâtir des temples aux rois, & même aux proconsuls qui les avoient gouvernés (c): on leur laissoit faire ces choses, comme le témoignage le plus fort qu'ils pussent donner de leur servitude: les Romains même pouvoient, dans des laires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que, depuis Romulus jusqu'à César, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques (d).

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules; on voit bien par quel motif. Décimus Brutus, qui avoit la Gaule cisalpine, ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser: cela produisit une guerre civile, dans laquelle le sénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine son ennemi particulier;

(b) Lettres à Atticus, livre XIV, lettre 16.

(c) Voyez, là-dessus, les lettres de Cicéron à Atticus, livre V; & la remarque de monsieur l'abbé de Mongaut.

TOME III.

(d) Dion dit que les triumvirs, qui espéroient tous d'avoir quelque jour la place de César, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit: livre XLVII.

avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave; &, au lieu de chercher à faire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile; il le flatta, le loua, le consulta, & employa tous ces artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre, & les rendent contents d'eux.

Je crois que, si Caton s'étoit réservé pour la république, il auroit donné aux choses tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire, chez Cicéron, c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire (e) : Cicéron se voyoit toujours le premier; Caton s'oublioit toujours : Celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallèle, en disant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton espérait, Cicéron se confioit; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions.

Antoine fut défait à Modène : les deux consuls Hirtius & Panfa y périrent. Le sénat, qui se crut au-dessus de ses affaires, songea à abaisser Octave, qui, de son côté, cessa d'agir contre Antoine, mena son armée à Rome, & se fit déclarer consul.

(e) *Esse quam videri bonus volebat : itaque quominus gloriam petebat, eo magis illam assequabatur.* Salluste, de bello Catil.

Voilà comment Cicéron, qui se vantoit que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que son nom étoit plus cher, & ses droits en apparence plus légitimes (f)

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule transalpine, où il avoit été reçu par Lépide : ces deux hommes s'unirent avec Octave, & ils se donnèrent l'un à l'autre la vie de leurs amis & de leurs ennemis (g). Lépide resta à Rome : les deux autres allèrent chercher Brutus & Cassius, & ils les trouvèrent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde.

Brutus & Cassius se tuèrent avec une précipitation qui n'est pas excusable ; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république qui fut ainsi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie ; ceux-ci la commencèrent en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque, qui y encourageoit ; l'établissement des triomphes & de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués (h) ; une espèce de point-d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole ; enfin une grande commodité

(f) Il étoit héritier de César, & son fils par adoption.

(g) Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnèrent que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous pei-

ne de la vie. Voyez Dion.

(h) *Eorum qui de se statuebant humanantur corpora, manebant testamenta ; pretium festinandi.* Tacite, *annal.* liv. VI.

pour le héroïsme , chacun faisant finir la pièce qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit (i).

On pourroit ajouter, une grande facilité dans l'exécution : l'ame , toute occupée de l'action qu'elle va faire , du motif qui la détermine , du péril qu'elle va éviter , ne voit point proprement la mort ; parce que la passion fait sentir , & jamais voir.

L'amour-propre , l'amour de notre conservation se transforme en tant de manières , & agit par des principes si contraires , qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être : & tel est le cas que nous faisons de nous-même , que nous consentons à cesser de vivre , par un instinct naturel & obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain que les hommes sont devenus moins libres , moins courageux , moins portés aux grandes entreprises , qu'ils n'étoient lorsque , par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même , on pouvoit , à tous les instans , échapper à toute autre puissance.

(i) Si Charles I, si Jacques II avoient vécu dans une religion qui leur eût permis de se tuer , ils n'auroient pas eu à soutenir , l'un une telle mort , l'autre une telle vie.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

SEXTUS POMPÉE tenoit la Sicile & la Sardaigne ; il étoit maître de la mer , & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de proscrits , qui combattoient pour leurs dernières espérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieuses ; & , après bien des mauvais succès , il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient presque tous fini malheureusement leur vie (a) ; & il étoit bien naturel que des gens, qui étoient à la tête d'un parti abbattu tant de fois dans des guerres où l'on ne se faisoit aucun quartier, eussent péri de mort violente. De-là, cependant, on tira la conséquence d'une vengeance céleste, qui punissoit les meurtriers de César, & proscrivoit leur cause.

Octave gagna les soldats de Lépidus, & le dépouilla de la puissance du triumvirat : il lui envia même la consolation de mener une vie obscure, & le força de se trouver comme homme privé dans les assemblées du peuple.

On est bien aise de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république : toujours le premier à commencer les troubles ; formant sans cesse des projets funestes, où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne s'est plu à en faire l'éloge (b), & cite Antoine, qui, dans une de ses lettres, lui donne la qualité d'honnête homme : mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guère l'être pour les autres.

Je crois qu'Octave est le seul de tous les capitaines romains qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là, les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général, que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui, de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, & que cela même l'y porta : on le craignoit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorèrent le plus aient été celles qui le ser-

(a) De nos jours, presque tous ceux qui jugèrent Charles I, eurent une fin tragique. C'est qu'il n'est guère possible de faire des actions parricides sans

avoir, de tous côtés, de mortels ennemis, & par conséquent sans courir une infinité de périls.

(b) L'abbé de saint Réal.

virent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame ; tout le monde se feroit méfié de lui ; & , s'il eût eu de la hardiesse , il n'auroit pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine , se préparant contre Oclave , jura à ses soldats que , deux mois après sa victoire , il rétablirait la république ; ce qui fait bien voir que les soldats même étoient jaloux de la liberté de leur patrie , quoiqu'ils la détruisissent sans cesse , n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La bataille d'Actium se donna ; Cléopâtre fuit , & entraîna Antoine avec elle. Il est certain que , dans la fuite , elle le trahit (c) : peut-être que , par cet esprit de coquetterie inconcevable des femmes , elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisième maître du monde.

Une femme , à qui Antoine avoit sacrifié le monde entier , le trahit : tant de capitaines & tant de rois , qu'il avoit aggrandis ou faits , lui manquèrent : & , comme si la générosité avoit été liée à la servitude , une troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits ; la première idée que vous lui inspirez , c'est de chercher les moyens de les conserver : ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres , c'est qu'une bataille décidoit presque toujours l'affaire , & qu'une défaite ne se réparoit pas.

Les soldats romains n'avoient point proprement d'esprit de parti ; ils ne combattoient point pour une certaine chose , mais pour une certaine personne ; ils ne connoissoient que leur chef , qui les engageoit par des espérances immenses : mais , le chef battu n'étant plus en état de remplir ses

(c) Voyez Dion , livre I.

promesses, ils se tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus sincèrement dans la querelle; car il leur importoit fort peu qui eût le dessus, du sénat ou du peuple. Ainsi, sitôt qu'un des chefs étoit battu, elles se donnoient à l'autre (d); car il falloit que chaque ville songeât à se justifier devant le vainqueur, qui, ayant des promesses immenses à tenir aux soldats, devoit leur sacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu, en France, deux sortes de guerres civiles: les unes avoient pour prétexte la religion; & elles ont duré, parce que le motif subsistoit après la victoire: les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légèreté ou l'ambition de quelques grands; & elles étoient d'abord étouffées.

Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'est-à-dire, une servitude durable: car, dans un état libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut sonder l'autorité sans bornes d'un seul; & on nomme trouble, dissention, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux avoient travaillé à mettre une espèce d'anarchie dans la république. Pompée, Crassus & César y réussirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publics; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent; & , comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens

(d) Il n'y avoit point de garnisons dans les villes pour les contenir; & les Romains n'avoient eu besoin d'assurer

leur empire que par des armées ou des colonies.

meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils introduisirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent ; & , quand on étoit accusé de brigues , on corrompoit aussi les juges : ils firent troubler les élections par toutes sortes de violence ; & , quand on étoit mis en justice , on intimidait encore les juges (e) : l'autorité même du peuple étoit anéantie , témoin Gabinius , qui , après avoir rétabli , malgré le peuple , Ptolomée à main armée , vint froidement demander le triomphe (f).

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégouter le peuple de son pouvoir , & à devenir nécessaires , en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain : mais , lorsqu'Auguste fut une fois le maître , la politique le fit travailler à rétablir l'ordre , pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Lorsqu'Auguste avoit les armes à la main , il craignoit les révoltes des soldats , & non pas les conjurations des citoyens ; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers , & fut si cruel aux autres. Lorsqu'il fut en paix , il craignit les conjurations : & , ayant toujours devant les yeux le destin de César , pour éviter son sort , il songea à s'éloigner de sa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguste. Il porta dans le sénat une cuirasse sous sa robe ; il refusa le nom de dictateur : & , au lieu que César disoit insolemment que la république n'étoit rien , & que ses paroles étoient des loix , Auguste ne parla que de la dignité du sénat , & de son respect pour la république. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût possible , sans cho-

(e) Cela se voit bien dans les lettres de Cicéron à Atticus.

(f) César fit la guerre aux Gaulois ,

& Crassus aux Parthes , sans qu'il y eût eu aucune délibération du sénat , ni aucun décret du peuple. Voyez Dion.

quer

quer ses intérêts ; & il en fit un aristocratique par rapport au civil , & monarchique par rapport au militaire : gouvernement ambigu , qui , n'étant pas soutenu par ses propres forces , ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque , & étoit entièrement monarchique par conséquent.

On a mis en question si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire : mais qui ne voit que , s'il l'eût voulu , il étoit impossible qu'il n'y eût réussi ? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu , c'est qu'il demanda , tous les dix ans , qu'on le soulageât de ce poids , & qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesse , pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste : & , quoique les hommes soient fort bizarres , cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent , dans un moment , à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste ; tous ses réglemens tendoient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature : mais , dans toute la vie de Sylla , au milieu de ses violences , on voit un esprit républicain ; tous ses réglemens , quoique tyranniquement exécutés , tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla , homme emporté , mène violemment les Romains à la liberté : Auguste , rusé tyran (g) , les conduit doucement à la servitude. Pendant que , sous Sylla , la république reprenoit des forces , tout le monde crioit à la tyrannie : & , pendant que , sous Auguste , la tyrannie se fortifioit , on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes , qui avoient tant contribué à

(g) J'emploie ici ce mot dans le sens des Grecs & des Romains , qui

donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renversé la démocratie.

la grandeur de Rome , se perdit sous Auguste ; ou plutôt cet honneur devint un privilège de la souveraineté (h). La plupart des choses qui arrivèrent sous les empereurs avoient leur origine dans la république (i) , & il faut les approcher : Celui-là seul avoit droit de demander le triomphe , sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite (k) ; or elle se faisoit toujours sous les auspices du chef , & par conséquent de l'empereur , qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme , du temps de la république , on eut pour principe de faire continuellement la guerre ; sous les empereurs , la maxime fut d'entretenir la paix : les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude , avec des armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes choses : il fallut modérer sa gloire , de façon qu'elle ne réveillât que l'attention , & non pas la jalousie du prince ; & ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

Auguste fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoisie romaine (l) ; il fit des loix (m) pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'esclaves (n) ; il recommanda , par son testament , que l'on gardât ces deux maximes , & qu'on ne cherchât

(h) On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. Dion, *in Aug.*

(i) Les Romains ayant changé de gouvernement sans avoir été envahis , les mêmes coutumes restèrent après le changement du gouvernement , dont la forme même resta , à peu près.

(k) Dion , *in Aug.* liv. LIV , dit qu'Agrippa négliga , par modestie , de rendre compte au sénat de son expédition contre les peuples du Bosphore ,

& refusa même le triomphe ; & que , depuis lui , personne de ses pareils ne triompha : Mais c'étoit une grâce qu'Auguste vouloit faire à Agrippa , & qu'Antoine ne fit point à Ventidius , la première fois qu'il vainquit les Parthes.

(l) Suétone , *in Aug.*

(m) *Idem. ibid.* Voyez les institutes , livre I.

(n) Dion , *in Aug.*

point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très-bien liées ensemble : dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoisie nouvelle , ni d'affranchissemens.

Lorsque Rome avoit des guerres continuelles , il falloit qu'elle réparât continuellement ses habitans. Dans les commencemens , on y mena une partie du peuple de la ville vaincue : dans la suite , plusieurs citoyens des villes voisines y vinrent , pour avoir part au droit de suffrage ; & ils s'y établirent en si grand nombre , que , sur les plaintes des alliés , on fut souvent obligé de les leur renvoyer : enfin , on y arriva en foule des provinces. Les loix favorisèrent les mariages , & même les rendirent nécessaires. Rome fit , dans toutes ses guerres , un nombre d'esclaves prodigieux : & , lorsque ses citoyens furent comblés de richesses , ils en achetèrent de toutes parts , mais ils les affranchirent sans nombre , par générosité , par avarice , par foiblesse (o) : les uns vouloient récompenser des esclaves fidèles ; les autres vouloient recevoir , en leur nom , le bled que la république distribuoit aux pauvres citoyens ; d'autres enfin desiroient d'avoir à leur pompe funèbre beaucoup de gens qui la suivissent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut presque composé d'affranchis (p) ; de façon que ces maîtres du monde , non seulement dans les commencemens , mais dans tous les temps , furent la plupart d'origine servile.

Le nombre du petit peuple , presque toujours composé d'affranchis , ou de fils d'affranchis , devenant incommode , on en fit des colonies , par le moyen desquelles on s'assura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hom-

(o) Denys d'Halicarnasse , livre IV.

(p) Voyez Tacite , annal. livre XIII. *Latè fufum id corpus* , &c.

mes de tout l'univers : Rome les recevoit esclaves , & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections , Auguste mit dans la ville un gouverneur & une garnison ; il rendit les corps des légions éternels , les plaça sur les frontières , & établit des fonds particuliers pour les payer ; enfin , il ordonna que les vétérans recevoient leur récompense en argent , & non pas en terres (q).

Il résultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis Sylla : la propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte , ils se dégoûtoient de leur établissement , laissoient les terres incultes , & devenoient de dangereux citoyens (r) ; mais , si on les distribuoit par légions , les ambitieux pouvoient trouver contre la république des armées dans un moment.

Auguste fit des établissemens fixes pour la marine. Comme , avant lui , les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre , ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'Auguste eurent pour objet principal la sûreté des convois , & la communication des diverses parties de l'empire : car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la méditerranée ; on ne navigeoit , dans ces temps-là , que dans cette mer ; & ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que , depuis les empereurs , il fut plus difficile d'écrire l'histoire : tout devint secret ; tou-

(q) Il régla que les soldats prétoriens auroient cinq mille drachmes ; deux après seize ans de service , & les trois autres mille drachmes après vingt ans

de service. Dion , *in Augu!*.

(r) Voyez Tacite , *annal.* liv. XIV , sur les soldats menés à Tarento & à Antium.

tes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs ; on ne sçut plus que ce que la folie & la hardiesse des tyrans ne voulut point cacher , ou ce que les historiens conjecturèrent.

CHAPITRE XIV.

T I B È R E.

COMME on voit un fleuve miner lentement & sans bruit les digues qu'on lui oppose , & enfin les renverser dans un moment & couvrir les campagnes qu'elles conservoient ; ainsi la puissance souveraine , sous Auguste , agit insensiblement , & renversa , sous Tibère , avec violence.

Il y avoit une *loi de majesté* contre ceux qui commettoient quelque attentat contre le peuple romain. Tibère se saisit de cette loi , & l'appliqua non pas aux cas pour lesquels elle avoit été faite , mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étoient pas seulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi ; mais des paroles , des signes , & des pensées même : car ce qui se dit dans ces épanchemens de cœur que la conversation produit entre deux amis , ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins , de confiance dans les parentés , de fidélité dans les esclaves : la dissimulation & la tristesse du prince se communiquant par-tout , l'amitié fut regardée comme un écueil , l'ingénuité comme une imprudence , la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeler , dans l'esprit des peuples , le bonheur des temps précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des loix, & avec les couleurs de la justice ; lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instrumens de sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps de la république, le sénat, qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers, connoissoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibère lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelloit crime de *lèse majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer ; les sénateurs alloient au-devant de la servitude ; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entr'eux faisoient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui régnoit pour lors dans le sénat. Après que César eût vaincu le parti de la république, les amis & les ennemis, qu'il avoit dans le sénat, concoururent également à ôter toutes les bornes que les loix avoient mises à sa puissance, & à lui déléguer des honneurs excessifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit que quelques-uns allèrent jusqu'à proposer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne se défia point du sénat, & qu'il y fut assassiné ; mais cela fit aussi que, dans les règnes suivans, il n'y eut point de flatterie qui fût sans exemple, & qui pût révolter les esprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un seul, les richesses des principaux Romains étoient immenses, quelles que fus-

sent les voies qu'ils employoient pour les acquérir : Elles furent presque toutes ôtées sous les empereurs ; les sénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens ; on ne pouvoit guère rien prendre dans les provinces que pour César , sur-tout lorsque ses procureurs , qui étoient , à peu près , comme sont aujourd'hui nos intendans , y furent établis. Cependant , quoique la source des richesses fût coupée , les dépenses subsistoient toujours ; le train de vie étoit pris , & on ne pouvoit plus le soutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des loix , & celle de juger les crimes publics ; mais il lui avoit laissé , ou du moins avoit paru lui laisser celle d'élire les magistrats. Tibère , qui craignoit les assemblées d'un peuple si nombreux , lui ôta encore ce privilège , & le donna au sénat , c'est-à-dire , à lui-même (a) : or on ne sçauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorsque le peuple dispoit des dignités , les magistrats qui les briguoient faisoient bien des bassesses ; mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit , soit qu'ils donnassent des jeux ou de certains repas au peuple , soit qu'ils lui distribuassent de l'argent ou des grains : quoique le motif fût bas , le moyen avoit quelque chose de noble , parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir , par des libéralités , la faveur du peuple. Mais , lorsque le peuple n'eut plus rien à donner , & que le prince , au nom du sénat , disposa de tous les emplois , on les demanda , & on les obtint par des voies indignes ; la flatterie , l'infamie , les crimes furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibère voulût avilir le

(a) Tacite , annal. livre I. Dion , livre LIV.

sénat : il ne se plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la servitude ; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là-dessus : mais il étoit comme la plupart des hommes , il vouloit des choses contradictoires ; sa politique générale n'étoit point d'accord avec ses passions particulières. Il auroit désiré un sénat libre , & capable de faire respecter son gouvernement ; mais il vouloit aussi un sénat qui satisfît ; à tous les momens , ses craintes , ses jalousies , ses haines : enfin , l'homme d'état cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu ; des patriciens , qu'il auroit des magistrats de son corps qui le défendroient contre les insultes & les injustices qu'on pourroit lui faire : afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir ; on les déclara sacrés & inviolables ; & on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun , de fait ou par paroles , seroit sur le champ puni de mort. Or , les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns , ils en obtinrent les privilèges : & c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens ; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise ; & que l'accusation de lèse-majesté , ce crime , dit Pline , de ceux à qui on ne peut point imputer de crime , fut étendue à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui : & je ne puis penser que Tibère eût fait accuser un homme pour avoir vendu , avec sa maison , la statue de l'empereur ; que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être déshabillée devant son image , & un citoyen parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre , si ces actions n'avoient réveillé , dans l'esprit des Romains , que l'idée qu'elles nous donnent

nent à présent. Je crois qu'une partie de cela est fondé sur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conséquence pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où il est défendu de boire à la santé d'une certaine personne.

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le génie du peuple romain. Il s'étoit si fort accoutumé à obéir, & à faire sa félicité de la différence de ses maîtres, qu'après la mort de Germanicus, il donna des marques de deuil, de regret & de désespoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les historiens décrire la désolation publique si grande, si longue, si peu modérée (b) : & cela n'étoit point joué ; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne dissimule.

Le peuple romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, composé presque d'affranchis, ou de gens sans industrie qui vivoient aux dépens du trésor public, ne sentoient que son impuissance ; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui se désolent par le sentiment de leur foiblesse : il étoit mal ; il plaça ses craintes & ses espérances sur la personne de Germanicus ; & , cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le désespoir.

Il n'y a point de gens qui craignent si fort les malheurs, que ceux que la misère de leur condition pourroit rassurer, & qui devroient dire, avec Andromaque, *Plût à dieu que je craignisse !* Il y a aujourd'hui, à Naples, cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont, pour tout bien, que la moitié d'un habit de toile : ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement affreux

(b) Voyez Tacite.

à la moindre fumée du Vésuve ; ils ont la sottise de craindre de devenir malheureux.

CHAPITRE XV.

Des empereurs , depuis Caius Caligula , jusqu'à Antonin.

CALIGULA succéda à Tibère. On disoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave , ni un plus méchant maître : ces deux choses sont assez liées ; car la même disposition d'esprit , qui fait qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande , fait qu'on ne l'est pas moins lorsque l'on vient à commander soi-même.

Caligula rétablit les comices (a) que Tibère avoit ôtés , & abolit ce crime arbitraire de lèse-majesté qu'il avoit établi : par où l'on peut juger que le commencement du règne des mauvais princes est souvent comme la fin de celui des bons ; parce que , par un esprit de contradiction sur la conduite de ceux à qui ils succèdent , ils peuvent faire ce que les autres font par vertu : & c'est à cet esprit de contradiction que nous devons bien de bons réglemens , & bien de mauvais aussi.

Qu'y gagna-t-on ? Caligula ôta les accusations des crimes de lèse-majesté ; mais il faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient : & ce n'étoit pas à quelques sénateurs qu'il en vouloit ; il tenoit le glaive suspendu sur le sénat , qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'esprit général des Romains. Comme ils tombèrent tout à

(a) Il les ôta dans la suite.

coup sous un gouvernement arbitraire , & qu'il n'y eut presque point d'intervalle chez eux entre commander & servir , ils ne furent point préparés à ce passage par des mœurs douces ; l'humeur féroce resta ; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-même les ennemis vaincus , & furent gouvernés sur le même plan. Sylla, entrant dans Rome , ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athènes ; il exerça le même droit des gens. Pour les états qui n'ont été soumis qu'insensiblement , lorsque les loix leur manquent , ils sont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces : on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le sang , à force de voir ces sortes de spectacles. L'exemple de cet empereur , qui étoit d'un naturel doux , & qui fit tant de cruautés , fait bien voir que l'éducation de son temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains , accoutumés à se jouer de la nature humaine , dans la personne de leurs enfans & de leurs esclaves (b) , ne pouvoient guère connoître cette vertu que nous appelons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos colonies , que de cet usage continuel des châtimens sur une malheureuse partie du genre humain ? Lorsque l'on est cruel dans l'état civil , que peut-on attendre de la douceur & de la justice naturelle ?

On est fatigué de voir , dans l'histoire des empereurs , le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confisquer leurs biens : nous ne trouvons rien de semblable dans nos histoires modernes. Cela , comme nous venons de dire , doit

(b) Voyez les loix romaines sur la puissance des pères & celle des mères.

être attribué à des mœurs plus douces , & à une religion plus réprimante ; & , de plus , on n'a point à dépouiller les familles de ces sénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes , qu'elles sont plus sûres ; nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens (c).

Le peuple de Rome , ce que l'on appelloit *plebs* , ne haïssoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire , & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre , il étoit devenu le plus vil de tous les peuples ; il regardoit le commerce & les arts comme des choses propres aux seuls esclaves ; & les distributions de bled qu'il recevoit lui faisoient négliger les terres ; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux spectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter , ni de magistrats à élire , ces choses vaines lui devinrent nécessaires , & son oisiveté lui en augmenta le goût. Or Caligula , Néron , Commode , Caracalla , étoient regrettés du peuple , à cause de leur folie même : car ils aimoient , avec fureur , ce que le peuple aimoit , & contribuoient , de tout leur pouvoir , & même de leur personne , à ses plaisirs ; ils prodiguoient pour lui toutes les richesses de l'empire ; & , quand elles étoient épuisées , le peuple voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles , il jouissoit des fruits de la tyrannie , & il en jouissoit purement ; car il trouvoit sa fureté dans sa bassesse. De tels princes haïssotent naturellement les gens de bien ; ils sçavoient qu'ils n'en étoient pas approuvés (d) : indignés de la contradiction ou du silence

(c) Le duc de Bragance avoit des biens immenses dans le Portugal : lorsqu'il se révolta , on félicita le roi d'Espagne de la riche confiscation qu'il alloit avoir.

(d) Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre , comme il étoit glorieux d'y vaincre : les Romains n'avoient guère que des spectacles ; & celui des infâmes gladiateurs leur étoit

d'un citoyen austère, enivrés des applaudissemens de la populace, ils parvenaient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal intentionnés qui pussent le censurer.

Caligula étoit un vrai sophiste dans sa cruauté : Comme il descendoit également d'Antoine & d'Auguste, il disoit qu'il puniroit les consuls s'ils célébroient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas ; & Drusille, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer parce qu'elle étoit déesse, & de ne la pas pleurer parce qu'elle étoit sa sœur.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie, dans l'histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage ; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini ; à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres ? Quoi ! ce sénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, & s'exterminer par ses propres arrêts ? On n'élève donc sa puissance, que pour la voir mieux renversée ? Les hommes ne travail-

particulier. Or, qu'un grand personnage descendît lui-même sur l'arène, ou montât sur le théâtre, la gravité romaine ne le souffroit pas. Comment un sénateur auroit-il pu s'y résoudre, lui à qui les loix défendoient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudissemens

même du peuple avoient flétris ? Il y parut pourtant des empereurs ; & cette folie, qui montrait en eux le plus grand dérèglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, est toujours marqué, chez les historiens, avec le caractère de la tyrannie.

lent à augmenter leur pouvoir , que pour le voir tomber contre eux-même dans de plus heureuses mains ?

Caligula ayant été tué , le sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement. Dans le temps qu'il délibéroit , quelques soldats entrèrent dans le palais , pour piller : ils trouvèrent , dans un lieu obscur , un homme tremblant de peur ; c'étoit Claude : ils le saluèrent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres , en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice (*e*). Les guerres de Marius & de Sylla ne se faisoient que pour sçavoir qui auroit ce droit , des sénateurs ou des chevaliers (*f*) ; une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres : étrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'univers !

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succède à la république ; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous , aujourd'hui , les rois de Danemarck exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le sénat & les chevaliers. Nous avons vu que , jusqu'au temps des empereurs , il avoit été si belliqueux , que les armées qu'on levoit dans la ville se disciplinoient sur le champ , & alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitellius & de Vespasien , Rome , en proie à tous les ambitieux , & pleine de bour-

(*e*) Auguste avoit établi les procureurs : mais ils n'avoient point de juridiction ; & quand en ne leur obéissoit pas , il falloit qu'ils recourussent à l'autorité du gouverneur de la province , ou du préteur. Mais , sous Claude , ils

eurent la juridiction ordinaire , comme lieutenans de la province : ils jugèrent encore des affaires fiscales : ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

(*f*) Voyez Tacite , annal. livre XII.

geois timides , trembloit devant la première bande de soldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure : Comme ce n'étoit pas une seule armée qui eût le droit ou la hardiesse d'en élire un , c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une armée , pour devenir désagréable aux autres , qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi , comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain , la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre , ils n'auroient eu qu'une principale armée , qui , les ayant une fois élus , auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les soldats avoient été attachés à la famille de César , qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procuré la révolution. Le temps vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de César ; & que celle de César , dans la personne de Néron , périt elle-même. La puissance civile , qu'on avoit sans cesse abbattue , se trouva hors d'état de contrebalancer la militaire ; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les temps. Lorsque Tibère commença à régner , quel parti ne tira-t-il pas du sénat (g) ? Il apprit que les armées d'Illyrie & de Germanie s'étoient soulevées : Il leur accorda quelques demandes , & il soutint que c'étoit au sénat à juger des autres (h) ; il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir peuvent encore respecter l'autorité. Quand on eut représenté aux soldats , comment , dans une armée romaine , les enfans

(g) Tacite , annal. livre I.

(h) *Cetera senatus servanda.* Tacit. annal. livre I.

de l'empereur & les envoyés du sénat romain couroient rif-que de la vie (i), ils purent se repentir, & aller jusqu'à se punir eux-même (k) : Mais, quand le sénat fut entièrement abattu, son exemple ne toucha personne. En vain Othon harangue-t-il ses soldats pour leur parler de l'autorité du sénat (l); en vain Vitellius envoie-t-il les principaux sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien (m) : On ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'état le respect qui leur a été ôté si longtemps. Les armées ne regardèrent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avoient déjà réprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit distribuoit quelques deniers à chaque soldat : c'étoit peu de chose (n). Dans les guerres civiles, on augmenta ces dons (o). On les faisoit autrefois de l'argent pris sur les ennemis; dans ces temps malheureux, on donna celui des citoyens, & les soldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin. Ces distributions n'avoient lieu qu'après une guerre; Néron les fit pendant la paix : les soldats s'y accoutumèrent; & ils frémissent contre Galba, qui leur disoit, avec courage, qu'il ne sçavoit pas les acheter, mais qu'il sçavoit les choisir.

(i) Voyez la harangue de Germanicus. Tacite, annal. livre I.

(k) *Gaudebat rœdibus miles, quasi se-met absolveret.* Tacite, annal. livre I. On révoqua, dans la suite, les privilèges extorqués. Tacite, *ibid.*

(l) Tacit, hist. livre I.

(m) *Id. ibid.* livre III.

(n) Voyez, dans Tite Live, les sommes distribuées dans divers triomphes. L'esprit des capitaines étoit de

porter beaucoup d'argent dans le trésor public, & d'en donner peu aux soldats.

(o) Paul Émile, dans un temps où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne distribua que cent deniers à chaque soldat; mais César en donna deux mille, & son exemple fut suivi par Antoine & Octave, par Brutus & Cassius. Voyez Dion & Appien.

Galba;

Galba, Othon (p), Vitellius ne firent que passer. Vespasien fut élu, comme eux, par les soldats: il ne songea, dans tout le cours de son règne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbécilles, &, pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie.

Tite, qui lui succéda, fut les délices du peuple romain: Domitien fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, &, à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetèrent les yeux sur un successeur, & choisirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne: il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien; un esprit éclairé, qui lui montrait le meilleur; une ame noble, grande, belle; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & représenter la divine.

Il exécuta le projet de César, & fit, avec succès, la guerre aux Parthes. Tout autre auroit succombé dans une entreprise où les dangers étoient toujours présents, & les ressources éloignées, où il falloit absolument vaincre, & où

(p) *Suscipere duo manipulares imperium populi romani transferendum, & transferunt.* Tacite, livre I.

il n'étoit pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté consistoit, & dans la situation des deux empires, & dans la manière de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les sources du Tygre & de l'Euphrate ? on trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver en Médie⁽⁹⁾. Entroit-on plus bas, vers le midi, par Nisibe ? on trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux empires. Vouloit-on passer plus bas encore, & aller par la Mésopotamie ? on traversoit un pays en partie inculte, en partie submergé ; & , le Tygre & l'Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays sans quitter ces fleuves, ni guère quitter ces fleuves sans périr.

Quant à la manière de faire la guerre des deux nations ; la force des Romains consistoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux disciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable : ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes romaines ; le javelot pouvoit rarement les atteindre : leur armes étoient l'arc, & des flèches redoutables : ils assiégeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient ; inutilement poursuivis, parce que, chez eux, fuir c'étoit combattre : ils faisoient retirer les peuples à mesure qu'on approchoit, & ne laissoient dans les places que les garnisons ; & , lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire : ils brûloient avec art tout le pays au-tour de l'armée ennemie, & lui ôtoient jusques à l'herbe même : enfin, ils fai-

(9) Le pays ne fournissoit pas d'assez grands arbres pour faire des machines pour assiéger les places. Plutarque, vie d'Antoine.

soient, à peu près, la guerre comme on la fait encore aujourd'hui sur les mêmes frontières.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie & de Germanie, qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres^(r): les soldats, accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périssoient presque tous.

Ainsi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan (*f*), & borna l'empire à l'Euphrate: & il est admirable, qu'après tant de guerres, les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien causa beaucoup de murmures. On lisoit, dans les livres sacrés des Romains, que, lorsque Tarquin voulut bâtir le capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les statues de beaucoup d'autres divinités: il s'enquit, par la science qu'il avoit dans les augures, si elles voudroient céder leur place à Jupiter: toutes y consentirent, à la réserve de Mars, de la Jeunesse, & du dieu Terme (*r*). Là-dessus, s'établirent trois opinions religieuses; que le peuple de Mars ne céderoit à personne le lieu qu'il occupoit; que la jeunesse romaine ne seroit point surmontée; & qu'enfin le dieu Terme des Romains ne recueroit jamais: ce qui arriva pourtant sous Adrien.

(r) Voyez Hérodien, vie d'Alexandre.

abandonnée que sous Aurélien.

(f) Voyez Eutrope, La Dacie ne fut

(t) Saint Augustin, de la cité de dieu, livre VI, chapitre 23 & 29.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.

DANS ces temps-là, la secte des stoïciens s'étendoit & s'accrédoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent leurs meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc Aurèle, qu'il adopta. On sent, en soi-même, un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur ; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais, lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès ; & les soldats, qui avoient vendu l'empire, assassinèrent les empereurs, pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince, dans le monde, qui travaille, depuis quinze ans, à abolir dans ses états le gouvernement civil, pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuses sur ce dessein : je dirai seulement que, par la nature des choses, deux cent gardes peuvent mettre la vie d'un prince en sûreté, & non pas quatrevingt mille ; outre qu'il est plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'est pas.

Commode succéda à Marc-Aurèle, son père. C'étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions, & toutes celles de ses ministres & de ses courtisans. Ceux qui en délivrèrent le monde mirent en sa place Pertinax, vénérable vieillard, que les soldats prétoriens massacrèrent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchère, & Didius Julien l'emporta par ses promesses : cela souleva tout le monde ; car, quoique l'empire eût été souvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Pescennius Niger, Sévère & Albin furent salués empereurs ; & Julien, n'ayant pu payer les sommes immenses qu'il avoit promises, fut abandonné par ses soldats.

Sévère défit Niger & Albin : il avoit de grandes qualités ; mais la douceur, cette première vertu des princes, lui manquoit.

La puissance des empereurs pouvoit plus aisément paroître tyrannique, que celle des princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un assemblage de toutes les magistratures romaines ; que dictateurs sous le nom d'empereurs, tribuns du peuple, proconsuls, censeurs, grands pontifes, &, quand ils vouloient, consuls, ils exerçoient souvent la justice distributive ; ils pouvoient aisément faire soupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés ; le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la puissance : Au lieu que les rois d'Europe, législateurs & non pas exécuteurs de la loi, princes & non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse ; &, faisant eux-même les grâces, ont commis à des magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a guère eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibère & Sévère ; cependant ils se laissèrent gouverner,

l'un par Séjan, l'autre par Plautien, d'une manière misérable.

La malheureuse coutume de proscrire, introduite par Sylla, continua sous les empereurs; & il falloit même qu'un prince eût quelque vertu, pour ne la pas suivre: car, comme ses ministres & ses favoris jettoient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la nécessité de punir, & des périls de la clémence.

Les proscriptions de Sévère firent que plusieurs soldats de Niger (a) se retirèrent chez les Parthes (b): ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire usage des armes romaines, & même à en fabriquer; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent, dans la suite, presque toujours agresseurs (c).

Il est remarquable que, dans cette suite de guerres civiles qui s'élevèrent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent presque toujours ceux qui avoient les légions d'Asie (d); & l'on trouve, dans l'histoire de Sévère, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que, les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de se servir de celles de Syrie.

On sentit cette différence depuis qu'on commença à faire

(a) Hérodien, vie de Sévère.

(b) Le mal continua sous Alexandre. Artaxercès, qui rétablit l'empire des Perses, se rendit formidable aux Romains; parce que leurs soldats, par caprice ou par libertinage, désertèrent en foule vers lui. *Abrégé de Xiphilin, du livre LXXX de Dion.*

(c) C'est-à-dire, les Perses qui les suivirent.

(d) Sévère défit les légions Asiatiques de Niger, Constantin celles de

Licinius. Vespasien, quoique proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec des légions de Mésie, de Pannonie & de Dalmatie. Cicéron, étant dans son gouvernement, écrivoit au sénat qu'on ne pouvoit compter sur les levées faites en Asie. Constantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par sa cavalerie. Sur cela, voyez, ci-dessous, le septième alinéa du chapitre XXII.

des levées dans les provinces (e) ; & elle fut telle entre les légions qu'elles étoient entre les peuples même , qui , par la nature & par l'éducation , sont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces , produisirent un autre effet : les empereurs , pris ordinairement dans la milice , furent presque tous étrangers , & quelquefois barbares ; Rome ne fut plus la maîtresse du monde , mais elle reçut des loix de tout l'univers.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays , ou pour les manières , ou pour les mœurs , ou pour la police , ou pour le culte : & Héliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome , & ôter tous les dieux de leurs temples , pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secretes que dieu choisit , & que lui seul connoît , servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne ; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire , & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On sçait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérans ; ils les faisoient porter dans les triomphes : mais , lorsque les étrangers vinrent eux-même les établir , on les reprima d'abord. On sçait , de plus , que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangères les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport : mais , lorsque les prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités sous leurs propres noms , ils ne furent pas soufferts ; & ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne.

(e) Auguste rendit les légions des corps fixes , & les plaça dans les provinces. Dans les premiers temps , on

ne faisoit de levées qu'à Rome , ensuite chez les Latins , après dans l'Italie , enfin dans les provinces.

On pourroit appeller Caracalla , non pas un tyran , mais le destructeur des hommes. Caligula , Néron & Domitien bor-noient leurs cruautés dans Rome ; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers.

Sévère avoit employé les exactions d'un long règne , & les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses con-currens , à amasser des trésors immenses.

Caracalla , ayant commencé son règne par tuer , de sa pro-pre main , Géta son frère , employa ses richesses à faire souf-frir son crime aux soldats , qui aimoient Géta , & disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfans de Sévère , non pas à un seul.

Ces trésors , amassés par des princes , n'ont presque jamais que des effets funestes : ils corrompent le successeur , qui en est ébloui ; & , s'ils ne gâtent pas son cœur , ils gâtent son es-prit. Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puis-sance qui est d'accident , qui ne peut pas durer , qui n'est pas naturelle , & qui est plutôt enflée qu'aggrandie.

Caracalla augmenta la paye des soldats ; Macrin écrit au sénat que cette augmentation alloit à soixante & dix millions (f) de drachmes (g). Il y a apparence que ce prince enflait les choses : & , si l'on compare la dépense de la paye de nos soldats d'aujourd'hui avec le reste des dépenses pu-bliques , & qu'on suive la même proportion pour les Ro-mains , on verra que cette somme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paye du soldat romain. Nous apprenons d'Oroze que Domitien augmenta d'un quart la paye établie (h). Il paroît , par le discours d'un sol-

(f) Sept mille miriades. Dion , in
Macrin.

(g) La drachme attique étoit le de-mier romain , la huitième partie de

l'once , & la soixante-quatrième partie de notre marc.

(h) Il l'augmenta en raison de soi-xante & quinze à cent,

dat,

dat, dans Tacite (*i*), qu'à la mort d'Auguste elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve, dans Suétone (*k*), que César avoit doublé la paye de son temps. Pline (*l*) dit qu'à la seconde guerre punique, on l'avoit diminuée d'un cinquième. Elle fut donc d'environ six onces de cuivre dans la première guerre punique (*m*); de cinq onces, dans la seconde (*n*); de dix, sous César; & de treize & un tiers, sous Domitien (*o*). Je ferai ici quelques réflexions.

La paye que la république donnoit aisément lorsqu'elle n'avoit qu'un petit état, que chaque année elle faisoit une guerre, & que chaque année elle recevoit des dépouilles; elle ne put la donner sans s'endetter dans la première guerre punique, qu'elle étendit ses bras hors de l'Italie, qu'elle eut à soutenir une guerre longue, & à entretenir de grandes armées.

Dans la seconde guerre punique, la paye fut réduite à cinq onces de cuivre; & cette diminution put se faire sans danger, dans un temps où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la solde même, & voulurent servir à leurs dépens.

Les trésors de Persée & ceux de tant d'autres rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent cesser les tri-

(i) Annal. livre I.

(k) Vie de César.

(l) Histoire naturelle, liv. XXXIII, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna seize.

(m) Un soldat, dans Plaute, *in mstelariâ*, dit qu'elle étoit de trois as; ce qui ne peut être entendu que des as de dix onces. Mais, si la paye étoit exactement de six as dans la première guerre punique, elle ne diminua pas,

dans la seconde, d'un cinquième, mais d'un sixième; & en négligea la fraction.

(n) Polybe, qui l'évalue en monnaie grecque, ne dit pas que d'une fraction.

(o) Voyez Oroze & Suétone, *in Domit.* Ils disent la même chose sous différentes expressions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, & si, que, pour m'entendre, on n'eût pas besoin de la connoissance des monnoies romaines.

buts (p). Dans l'opulence publique & particulière, on eut la sagesse de ne point augmenter la paye de cinq onces de cuivre.

Quoique, sur cette paye, on fit une déduction pour le bled, les habits & les armes, elle fut suffisante, parce qu'on n'enrolloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrôlé des gens qui n'avoient rien, & son exemple ayant été suivi, César fut obligé d'augmenter la paye.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de César, on fut contraint, sous le consulat de Hirtius & de Panfa, de rétablir les tributs.

La foiblesse de Domitien lui ayant fait augmenter cette paye d'un quart, il fit une grande plaie à l'état, dont le malheur n'est pas que le luxe y règne, mais qu'il règne dans des conditions qui, par la nature des choses, ne doivent avoir que le nécessaire physique. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant subsister sans les soldats, il ne pouvoit subsister avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de son frère, le mit au rang des dieux : & ce qu'il y a de singulier, c'est que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiser les soldats prétoriens, désespérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines en son honneur.

Cela fit que sa mémoire ne fut pas flétrie ; & que, le sénat n'osant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui ne le méritoit pas plus que lui (q).

(p) Cicéron, des Offices, livre II. (q) *Ælius Lampridius, in vit. Alex. Severi.*

De deux grands empereurs, Adrien & Sévère(r), l'un établit la discipline militaire, & l'autre la relâcha. Les effets répondirent très-bien aux causes; les règnes qui suivirent celui d'Adrien furent heureux & tranquilles; après Sévère, on vit régner toutes les horreurs.

Les profusions de Caracalla envers les soldats avoient été immenses; & il avoit très-bien suivi le conseil que son père lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, & de ne s'embarasser pas des autres.

Mais cette politique n'étoit guère bonne que pour un règne; car le successeur, ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée: de façon qu'on voyoit toujours les empereurs sages mis à mort par les soldats; & les méchans, par des conspirations ou des arrêts du sénat.

Quand un tyran qui se livroit aux gens de guerre avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un règne; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-même leur solde. Il falloit donc songer à rétablir la discipline militaire; entreprise qui coûtoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les soldats, désespérés d'avoir perdu un prince qui donnoit sans mesure, élurent Héliogabale (f): & quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ses sales voluptés, les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrèrent: ils tuèrent de même Alexandre, qui

(r) Voyez l'abrégé de Xiphilin, vie d'Adrien; & Hérodien, vie de Sévère.

(f) Dans ce temps-là, tout le monde se croyoit bon pour parvenir à l'empire. Voyez Dion, liv. LXXIX.

vouloit rétablir la discipline, & parloit de les punir (r).

Ainsi un tyran, qui ne s'assuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit, avec ce funeste avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque, & la force de son corps, l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime; Balbin, & le troisième Gordien furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils: & Dèce, qui fut élu en sa place, périt à son tour, par la trahison de Gallus (u).

Ce qu'on appelloit l'empire romain, dans ce siècle-là, étoit une espèce de république irrégulière, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait & défait un magistrat qu'on appelle le dey: & peut-être est-ce une règle assez générale que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique.

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs défobéissances & leurs révoltes: les harangues, que les empereurs leur faisoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les consuls & les tribuns avoient faites autrefois au peuple? Et, quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler,

(r) Voyez Lampridius.

(u) Casaubon remarque, sur l'histoire augustule, que, dans les 160 années qu'elle contient, il y eut soixante-dix personnes qui eurent, justement ou injustement, le titre de César: *adde erant in*

illo principatu, quem tamen omnes mirantur, comitia imperii semper incerta: Ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cent ans, de temps, que soixante-trois rois.

qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang froid, délibérant peu & agissant beaucoup, ne dispoisoient-elles pas en souveraines de la fortune publique ? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particulière des soldats ?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe (x), qui étoit préfet du prétoire du troisième Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, & il ne put l'obtenir ; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entr'eux, & il ne l'obtint pas non plus ; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, & on le lui refusa ; il demanda d'être préfet du prétoire, & on rejetta ses prières ; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les barbares, au commencement, inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodés, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples, que, lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands états ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition : s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes, & de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser. Aussi les Romains laissèrent-ils les Germains dans leurs forêts, & les peuples du nord dans leurs glaces : & il s'y conserva, ou même il s'y forma des nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

(x) Voyez Jules Capitolin.

Sous le règne de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célèbres, ravagèrent l'Europe ; & les Perses, ayant envahi la Syrie, ne quittèrent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

Ces essaims de barbares, qui sortirent autrefois du nord, ne paroissent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord : tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y restèrent ; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts (γ). La même chose arriva quelques siècles après. Les conquêtes de Charlemagne, & ses tyrannies, avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord : si-tôt que cet empire fut affoibli, ils se portèrent une seconde fois du nord au midi. Et, si aujourd'hui un prince faisoit en Europe les mêmes ravages, les nations, repoussées dans le nord, adossées aux limites de l'univers, y tiendraient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient & conquerraient l'Europe une troisième fois.

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'empire étant venu à son comble, on vit paroître, sur la fin du règne de Valérien, & pendant celui de Gallien son fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plupart entredétruits, ayant eu un règne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perses, & Gallien son fils négligeant les affaires, les barbares pénétrèrent par-tout ; l'empire se trouva dans cet état où il fut, environ un siècle après, en occident (ζ) : & il auroit dès-lors été détruit,

(γ) On voit à quoi se réduit la fameuse question : *Pourquoi le nord n'est plus si peuplé qu'autrefois ?*

(ζ) Cent cinquante ans après, sous Honorius, les barbares l'envahirent.

sans un concours heureux de circonstances qui le relevèrent.

Odénat, prince de Palmyre, allié des Romains, chassa les Perses, qui avoient envahi presque toute l'Asie. La ville de Rome fit une armée de ses citoyens, qui écarta les barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui passoient la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misère, la faim, & sa grandeur même. Et, Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite & Probus, quatre grands hommes, qui, par un grand bonheur, se succédèrent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'état.

Pour prévenir les trahisons continuelles des soldats, les empereurs s'associèrent des personnes en qui ils avoient confiance : & Dioclétien, sous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs & deux Césars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire; & qu'enfin la dignité de César étant toujours subordonnée, la puissance, partagée entre quatre pour la sûreté du gouvernement, ne seroit pourtant dans toute son étendue qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contient encore plus les gens de guerre, c'est

que , les richesses des particuliers & la fortune publique ayant diminué , les empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables ; de manière que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs , les préfets du prétoire , qui , pour le pouvoir & pour les fonctions , étoient à peu près comme les grands-vissirs de ces temps-là , & faisoient à leur gré massacrer les empereurs pour se mettre en leur place , furent fort abaissés par Constantin , qui ne leur laissa que les fonctions civiles , & en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus assurée ; ils purent mourir dans leur lit , & cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs ; ils ne versèrent plus le sang avec tant de férocité. Mais , comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque part , on vit un autre genre de tyrannie , mais plus sourde : ce ne furent plus des massacres , mais des jugemens iniques , des formes de justice qui sembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices , par des arts plus exquis , avec un plus grand silence : enfin , au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action , & de cette impétuosité à la commettre , on ne vit plus régner que les vices des âmes foibles , & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaisirs , ceux-ci la mollesse : ils se montrèrent moins aux gens de guerre ; ils furent plus oisifs , plus livrés à leurs domestiques , plus attachés à leurs palais , & plus séparés de l'empire.

Le poison de la cour augmenta sa force , à mesure qu'il fut

fut plus séparé : on ne dit rien, on insinua tout ; les grandes réputations furent toutes attaquées ; & les ministres & les officiers de guerre furent mis sans cesse à la discrétion de cette sorte de gens qui ne peuvent servir l'état, ni souffrir qu'on le serve avec gloire (a).

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui seule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entièrement bannie. Le prince ne sçut plus rien que sur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, souvent même lorsqu'ils sembloient être d'opinion contraire, ne faisoient, auprès de lui, que l'office d'un seul.

Le séjour de plusieurs empereurs en Asie, & leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perse, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux ; & Dioclétien, d'autres disent Galère, l'ordonna par un édit.

Ce faste & cette pompe asiatique s'établissant, les yeux s'y accoutumèrent d'abord : &, lorsque Julien voulut mettre de la simplicité & de la modestie dans ses manières, on appella oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique, depuis Marc Aurèle, il y eût eu plusieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire ; & l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs.

Mais Galère & Constance Chlore n'ayant pu s'accorder, ils partagèrent réellement l'empire (b) : &, par cet exemple qui fut suivi dans la suite par Constantin, qui prit le

(a) Voyez ce que les auteurs nous disent de la cour de Constantin, de Valens, &c.

(b) Voyez Oroze, livre VII ; & Aurélius Viâor.

plan de Galère, & non pas celui de Dioclétien, il s'introduisit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut Constantin de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom, le déterminèrent à porter en orient le siège de l'empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas, à beaucoup près, si grande qu'elle est à présent, les fauxbourgs en étoient prodigieusement étendus (c) : l'Italie, pleine de maisons de plaisance, n'étoit proprement que le jardin de Rome : les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, en Egypte (d) ; & les jardiniers en Italie : les terres n'étoient presque cultivées que par les esclaves des citoyens romains. Mais, lorsque le siège de l'empire fut établi en orient, Rome presque entière y passa ; les grands y menèrent leurs esclaves, c'est-à-dire presque tout le peuple ; & l'Italie fut privée de ses habitants.

Pour que la nouvelle ville ne cédât en rien à l'ancienne, Constantin voulut qu'on y distribuât aussi du bled, & ordonna que celui d'Egypte seroit envoyé à Constantinople, & celui de l'Afrique à Rome ; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

Dans le temps de la république, le peuple romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs ; cela fit que le sénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & ensuite le lui donna pour rien. Lorsque le gouvernement fut devenu monarchique, cela subsista, contre

(c) *Expositissima tellus multas addidit urbes*, dit Pline, *hist. nat. livre III.*

(d) On portoit autrefois d'Italie, dit Tacite, du bled dans les provinces reculées, & elle n'est pas encore stérili-

le ; mais nous cultivons plutôt l'Afrique & l'Egypte, & nous aimons mieux exposer aux accidens la vie du peuple romain, *Annal. livre XII.*

les principes de la monarchie ; on laissoit cet abus , à cause des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais Constantin , fondant une ville nouvelle , l'y établit sans aucune bonne raison.

Lorsqu'Auguste eut conquis l'Egypte , il apporta à Rome le trésor des Ptolomées ; cela y fit , à peu près , la même révolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe , & que de certains systèmes ont fait de nos jours : les fonds doublerent de prix à Rome (e). Et , comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie , qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'orient , l'or & l'argent devinrent très-communs en Europe ; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très-considérables en espèces.

Mais , lorsque l'empire eut été divisé , ces richesses allèrent à Constantinople. On sçait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes (f) ; qu'il y en avoit très-peu en Italie & dans les Gaules (g) ; que , depuis les Carthaginois , les mines d'Espagne n'étoient guère plus travaillées , ou du moins n'étoient plus si riches (h) : l'Italie , qui n'avoit plus que des jardins abandonnés , ne pouvoit , par aucun moyen , attirer l'argent de l'orient , pendant que l'occident , pour avoir de ses marchandises , y envoyoit le sien. L'or & l'argent devinrent donc extrêmement rares

(e) Suétone , *in Aug. Oroze* , liv. VI. Rome avoit eu souvent de ces révolutions. J'ai dit que les trésors de Macédoine , qu'on y apporta , avoient fait cesser tous les tributs. Cicéron , des offices , livre II.

(f) Tacite , *de moribus Germanorum* , le dit formellement. On sçait d'ailleurs , à peu près , l'époque de l'ouverture des mines d'Allemagne. Voyez Thomas

Sescribérus , sur l'origine des mines du Harz. On croit celles de Saxe moins anciennes.

(g) Voyez Pline , livre XXXVII , art. 77.

(h) Les Carthaginois , dit Diodore , sçurent très-bien l'art d'en profiter , & les Romains , celui d'empêcher que les autres n'en profitassent.

en Europe ; mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs : ce qui perdit tout.

Lorsque le gouvernement a une forme depuis longtemps établie, & que les choses se sont mises dans une certaine situation, il est presque toujours de la prudence de les y laisser ; parce que les raisons , souvent compliquées & incon nues , qui sont qu'un pareil état a subsisté , sont qu'il se main tiendra encore : Mais, quand on change le système total , on ne peut remédier qu'aux inconvénients qui se présentent dans la théorie, & on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire découvrir.

Ainsi, quoique l'empire ne fût déjà que trop grand , la division qu'on en fit le ruina ; parce que toutes les parties de ce grand corps , depuis longtemps ensemble , s'étoient , pour ainsi dire , ajustées pour y rester , & dépendre les unes des autres.

Constantin (1), après avoir affoibli la capitale , frappa un autre coup sur les frontières ; il ôta les légions qui étoient sur le bord des grands fleuves , & les dispersa dans les provinces : ce qui produisit deux maux ; l'un , que la barrière qui contenoit tant de nations fut ôtée ; & l'autre , que les soldats (2) vécurent & s'amollirent dans le cirque & dans les théâtres (3).

(1) Dans ce qu'on dit de Constantin , on ne choque point les auteurs ecclésiastiques , qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la piété , & non de celles qui en ont au gouver nement de l'état. Eusèbe, vie de Constan tin, livre I, chapitre 9 ; Socrate , livre I, chapitre 1.

(2) Zoizime , livre VIII.

(3) Depuis l'établissement du chris tianisme , les combats des gladiateurs devinrent rares. Constantin défendit d'en donner : Ils furent entièrement abolis sous Honorius , comme il parait par Théodoret & Othon de Frisingue. Les Romains ne renoncèrent , de leurs an ciens spectacles , que ce qui pouvoit affoiblir les courages , & servoit d'at trait à la volupté.

Lorsque Constantius envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes, le long du Rhin (*m*), avoient été prises par les barbares; que les provinces avoient été saccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée romaine, que le seul nom des ennemis faisoit fuir.

Ce prince, par sa sagesse, sa constance, son économie, sa conduite, sa valeur, & une suite continuelle d'actions héroïques, rechassa les barbares (*n*); & la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut (*o*).

La brièveté des règnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les sectes particulières de ces religions, ont fait que le caractère des empereurs est venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples: Cet Alexandre, si lâche dans Hérodiën, paroît plein de courage dans Lampridius: ce Gratien, tant loué par les orthodoxes, Philostorgue le compare à Néron.

Valentinien sentit, plus que personne, la nécessité de l'ancien plan: il employa toute sa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y subsister. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens, son frère, à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables suites.

Dans le pays qui est entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucase, & la mer Caspienne, il y avoit plusieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains; leurs terres étoient extrêmement fertiles; ils aimoient la guerre & le brigandage; ils étoient presque tou-

(*m*) Ammien Marcellin, livre XVI, XVII & XVIII.

(*n*) *Id. ibid.*

(*o*) Voyez le magnifique éloge que

Ammien Marcellin fait de ce prince, livre XXV. Voyez aussi les fragments de l'histoire de Jean d'Antioche.

jours à cheval ou sur leurs chariots, & erroient dans le pays où ils étoient enfermés : ils faisoient bien quelques ravages sur les frontières de Perse & d'Arménie ; mais on gardoit aisément les portes caspiennes, & ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fut possible de traverser les Palus Méotides (p) ; ils ne connoissoient pas les Romains ; & , pendant que d'autres barbares ravageoient l'empire , ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns (q) ont dit que le limon, que le Tanaïs avoit apporté , avoit formé une espèce de croute sur le bosphore Cimmérien , sur laquelle ils avoient passé ; d'autres (r) , que deux jeunes Scythes , poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer , le traversèrent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde ; & , retournant dans l'ancien , ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres , & , si j'ose me servir de ce terme , les Indes qu'ils avoient découvertes (s).

D'abord , des corps innombrables de Huns passèrent ; & rencontrant les Goths les premiers , ils les chassèrent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres ; & que l'Asie , pour peser sur l'Europe , eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présentèrent sur les bords du Danube , & , les mains jointes , demandèrent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion , & la lui représentèrent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple , qui venoit défendre l'empire , & l'enrichir (t).

(p) Procope , histoire mêlée.

(q) Zosime , livre IV.

(r) Jornandes , *de rebus geticis*. Hist.

toire mêlée de Procope.

(s) Voyez Sozomène , liv. VI.

(t) Amm. Marcellin , liv. XXIX.

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes ; mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laissèrent tant qu'ils voulurent (u). Il leur fit distribuer des terres ; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient point (x) : on les priva même du bled qu'on leur avoit promis ; ils moururent de faim , & ils étoient au milieu d'un pays riche ; ils étoient armés, & on leur faisoit des injustices. Ils ravagèrent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore , exterminèrent Valens & son armée , & ne repassèrent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite (y).

(u) De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infâme ; celui-là fut épris de la beauté d'une femme barbare ; les autres furent corrompus par des présents, des habits de lin & des couvertures bordées de franges : on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, & ses fermes de bétail. Histoire de Dexipe.

(x) Voyez l'histoire gothique de Priscus, où cette différence est bien établie.

On demandera, peut être, comment des nations qui ne cultivoient point les terres pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amérique sont si petites ? C'est que les peuples pasteurs ont une subsistance bien

plus assurée que les peuples chasseurs.

Il paroît, par Ammien Marcellin, que les Huns, dans leur première demeure, ne labouroient point les champs ; ils ne vivoient que de leurs troupeaux, dans un pays abondant en pâturages & arrosé par quantité de fleuves, comme sont encore aujourd'hui les petits Tartares, qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencèrent à cultiver les terres.

(y) Voyez Zosime, liv. IV. Voyez aussi Dexipe, dans l'extrait des ambassades de Constantin Porphyrogénète.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des empereurs, souvent la faiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à apaiser, par

de l'argent, les peuples qui menaçoient d'envahir (a). Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on respecte toujours un prince, lorsqu'on sçait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs; & , libres au commencement, devenoient nécessaires: elles furent regardées comme des droits acquis; & , lorsqu'un empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perses fut poursuivie, dans sa retraite, par des Arabes à qui il avoit refusé le tribut accoutumé (b): & d'abord après, sous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des présents moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignèrent; & ces peuples du nord, déjà gouvernés par le point-d'honneur, se vengèrent de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations (c), qui entouroient l'empire en Europe & en Asie, absorbèrent peu à peu les richesses des Romains; & , comme ils s'étoient aggrandis parce que l'or & l'argent de tous les rois étoit porté chez eux (d), ils s'affoiblirent parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres.

(a) On donna d'abord tout aux soldats; ensuite on donna tout aux ennemis.

(b) Ammien Marcellin, liv. XXV.

(c) *Ibidem*, livre XXVI.

(d) « Vous voulez des richesses ? (di-

soit un empereur à son armée qui murmuroit): voilà le pays des Perses, « allons-en chercher. Croyez-moi, de « tant de trésors que possédoit la ré- « publique romaine, il ne reste plus « rien; & le mal vient de ceux qui ont «

Les fautes que font les hommes d'état ne font pas tous jours libres ; souvent ce font des suites nécessaires de la situation où l'on est ; & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La milice, comme on a déjà vu , étoit devenue très à charge à l'état : les soldats avoient trois sortes d'avantages , la paye ordinaire , la récompense après le service , & les libéralités d'accident , qui devenoient très-souvent des droits pour des gens qui avoient le peuple & le prince entre leurs mains.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges fit que l'on prit une milice moins chère. On fit des traités avec des nations barbares , qui n'avoient ni le luxe des soldats romains , ni le même esprit , ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les barbares tombaient tout à coup sur un pays , n'y ayant point chez eux de préparatifs après la résolution de partir , il étoit difficile de faire des levées à temps dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de barbares , toujours prêt à recevoir de l'argent , à piller & à se battre. On étoit servi pour le moment : mais , dans la suite , on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point , dans leurs armées , un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de romaines (c) ; & , quoique leurs alliés fussent propre-

» appris aux princes à acheter la paix
» des barbares. Nos finances sont épu-
» sées, nos villes détruites, nos provin-
» ces ruinées. Un empereur, qui ne
» connoit d'autres biens que ceux de
» l'ame, n'a pas honte d'avouer une

pauvreté honnête. « Ammien Marcel-
lin, livre XXIV.

(c) C'est une observation de Végèce :
& il prouve, par Tite Live, que, si le
nombre des auxiliaires excéda quel-
quesfois, ce fut de bien peu.

ment des sujets , ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-même.

Mais , dans les derniers temps , non seulement ils n'observèrent pas cette proportion des troupes auxiliaires ; mais même ils remplirent de soldats barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : & , comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire , & d'en priver tous leurs voisins , ils le détruisoient pour lors chez eux , & l'établissoient chez les autres.

Voici , en un mot , l'histoire des Romains : Ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes : mais , lorsqu'ils y furent parvenus , leur république ne put subsister ; il fallut changer de gouvernement : & des maximes contraires aux premières , employées dans ce gouvernement nouveau , firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains , qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan , & une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales , soit morales , soit physiques , qui agissent dans chaque monarchie , l'élèvent , la maintiennent , ou la précipitent ; tous les accidens sont soumis à ces causes ; & , si le hasard d'une bataille , c'est-à-dire une cause particulière , a ruiné un état , il y avoit une cause générale qui faisoit que cet état devoit périr par une seule bataille : en un mot , l'allure principale entraîne , avec elle , tous les accidens particuliers.

Nous voyons que , depuis près de deux siècles , les trou-

pes de terre de Dannemarck ont presque toujours été battues par celles de Suède : il faut qu'indépendamment du courage des deux nations & du sort des armes, il y ait dans le gouvernement danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet ; & je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin les Romains perdirent leur discipline militaire : ils abandonnèrent jusqu'à leurs propres armes. Végèce dit que les soldats les trouvant trop pesantes, ils obtinrent de l'empereur Gracien de quitter leur cuirasse, & ensuite leur casque ; de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songèrent plus qu'à fuir (f).

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp ; & que, par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des barbares.

La cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains ; elle ne faisoit que la onzième partie de la légion, & très-souvent moins ; & ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous, qui avons tant de sièges à faire où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que, plus une nation se rend sçavante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie ; & que, moins elle le connoît, plus elle multiplie sa cavalerie : c'est que, sans la discipline, l'infanterie pesante ou légère n'est rien ; au lieu que la cavalerie va toujours, dans son désordre même (g). L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité & un certain choc ; celle

(f) *De re militari*, liv. I, ch. 20.

(g) La cavalerie tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait, dans tous les temps, de grandes

choses. Voyez les relations, & sur-tout celle de la dernière conquête de la Chine.

de l'autre , dans sa résistance & une certaine immobilité ; c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin , la force de la cavalerie est momentanée : l'infanterie agit plus longtemps ; mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse agir longtemps.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples , non seulement par l'art de la guerre , mais aussi par leur prudence , leur sagesse , leur constance , leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorsque , sous les empereurs , toutes ces vertus s'évanouirent , l'art militaire leur resta , avec lequel , malgré la foiblesse & la tyrannie de leurs princes , ils conservèrent ce qu'ils avoient acquis : mais , lorsque la corruption se mit dans la milice même , ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme , lorsqu'un état est dans le trouble , on n'imagine pas comment il peut en sortir ; de même , lorsqu'il est en paix , & qu'on respecte sa puissance , il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer : il néglige donc la milice , dont il croit n'avoir rien à espérer & tout à craindre , & souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une règle inviolable des premiers Romains , que quiconque avoit abandonné son poste , ou laissé ses armes dans le combat , étoit puni de mort. Julien & Valentinien avoient , à cet égard , rétabli les anciennes peines. Mais les barbares pris à la solde des Romains , accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares , à fuir pour combattre encore , à chercher le pillage plus que l'honneur , étoient incapables d'une pareille discipline (h).

(h) Ils ne vouloient pas s'affujettir aux travaux des soldats romains. Voyez

Ammien Marcellin , livre XVIII , qui dit , comme une chose extraordinaire ,

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir, sans leur ordre, gagné la victoire : mais, quand ils furent mêlés parmi les barbares, ils y contractèrent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractère de ces nations : & , si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths , on verra un général presque toujours défobéi par ses officiers.

Sylla & Sertorius , dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage ; mais, dans les temps qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager (i).

Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent ; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges , à mesure que l'on est moins en état de les porter : bientôt, dans les provinces romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire , dans Salvien , les horribles exactions que l'on faisoit sur les peuples (k). Les citoyens, poursuivis par les traitans, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les barbares , ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

qu'ils s'y soumi rent en une occasion , pour plaire à Julien , qui vouloit mettre des places en état de défense.

(i) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mélange avec des nations qui avoient été errantes , qui ne connoissoient point de patrie , & où souvent les corps entiers de troupes se joignoient à l'enne-

mi qui les avoit vaincus , contre leur nation même. Voy. dans Proc. ce que c'étoit que les Goths , sous Visigès.

(k) Voy. tout le livre V de *gubernatione dei*. Voyez aussi, dans l'ambassade écrite par Priscus , le discours d'un Romain établi parmi les Huns , sur sa félicité dans ces pays-là.

Ceci servira à expliquer, dans notre histoire française, cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante, entre une nation noble & une nation roturière. Les barbares, en rendant tant de citoyens esclaves de la glèbe, c'est-à-dire du champ auquel ils étoient attachés, n'introduisirent guère rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux (1).

(1) Voyez encore Salvien, liv. V ; & les loix du code & du digeste là-dessus.

CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'Atila.* 2. *Cause de l'établissement des barbares.* 3. *Raisons pourquoi l'empire d'occident fut le premier abbatu.*

COMME, dans le temps que l'empire s'affoiblissoit, la religion chrétienne s'établissoit, les chrétiens reprochoient aux païens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens disoient que Dioclétien avoit perdu l'empire en s'associant trois collègues (a) ; parce que chaque empereur vouloit faire d'aussi grandes dépenses, & entretenir d'aussi fortes armées que s'il avoit été seul ; que, par-là, le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, & se changèrent en forêts. Les païens, au contraire, ne cessoient de crier contre un culte nouveau, inoui jusqu'alors : & comme autrefois, dans Rome fleurissante, on attribuoit les débordemens du Tybre & les

(a) Laïance, de la mort des persécuteurs.

autres effets de la nature à la colère des dieux ; de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte, & au renversement des anciens autels.

Ce fut le préfet Symmaque qui, dans une lettre écrite aux empereurs, au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir, contre la religion chrétienne, des raisons populaires, &, par conséquent, très-capables de séduire.

« Quelle chose peut mieux nous conduire à la connoissance des dieux, disoit-il, que l'expérience de nos prospérités passées ? Nous devons être fidèles à tant de siècles, & suivre nos pères qui ont suivi si heureusement les leurs. Pensez que Rome vous parle & vous dit : Grands princes, pères de la patrie, respectez mes années, pendant lesquelles j'ai toujours observé les cérémonies de mes ancêtres : ce culte a soumis l'univers à mes loix : c'est par-là qu'Annibal a été repoussé de mes murailles, & que les Gaulois l'ont été du capitol. C'est pour les dieux de la patrie que nous demandons la paix ; nous la demandons pour les dieux indigètes. Nous n'entrons point dans des disputes qui ne conviennent qu'à des gens oisifs ; & nous voulons offrir des prières, & non pas des combats (b) ».

Trois auteurs célèbres répondirent à Symmaque. Orose composa son histoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'aussi grands malheurs que ceux dont se plaignoient les païens. Salvien fit son livre, où il soutient que c'étoient les dérèglements des chrétiens qui avoient attiré les ravages des barbares (c) : & saint Augustin fit voir que la cité du ciel étoit différente de cette cité de la terre (d) où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines,

(b) Lettres de Symmaque, livre X.
lettre 54.

(c) Du gouvernement de dieu.
(d) De la cité de dieu.

avoient reçu des récompenses aussi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que , dans les premiers temps , la politique des Romains fut de diviser toutes les puissances qui leur faisoient ombrage ; dans la suite , ils n'y purent réussir. Il fallut souffrir qu'Attila soumit toutes les nations du nord : il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin , détruisit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves , & rendit les deux empires tributaires.

» Théodose , disoit-il insolemment , est fils d'un père très-noble , aussi-bien que moi ; mais , en me payant le tribut , il est déchu de sa noblesse , & est devenu mon esclave : il n'est pas juste qu'il dresse des embûches à son maître , comme un esclave méchant (e) ».

» Il ne convient pas à l'empereur , disoit-il dans une autre occasion , d'être menteur. Il a promis à un de mes sujets de lui donner en mariage la fille de Saturnilus : s'il ne veut pas tenir sa parole , je lui déclare la guerre ; s'il ne le peut pas , & qu'il soit dans cet état qu'on ose lui défobéir , je marche à son secours ».

Il ne faut pas croire que ce fut par modération qu'Attila laissa subsister les Romains : il suivoit les mœurs de sa nation , qui le portoient à soumettre les peuples , & non pas à les conquérir. Ce prince , dans sa maison de bois où nous le représentons Priscus (f) , maître de toutes les nations barbares , & , en quelque façon , de presque toutes celles qui étoient policées (g) , étoit un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé.

(e) Histoire gothique , & relation de l'ambassade écrite par Priscus. C'étoit Théodose le jeune.

(f) Histoire gothique : *Hæstet regis barbariem totam tenentis , hæc captis*

civitatibus habitacula præponat. Jornandes , de rebus geticis.

(g) Il paroît , par la relation de Priscus , qu'on pensoit à la cour d'Attila à soumettre encore les Perses.

On voyoit, à sa cour, les ambassadeurs des Romains d'orient, & de ceux d'occident, qui venoient recevoir ses loix, ou implorer sa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendit les Huns transfuges, ou les esclaves romains qui s'étoient évadés ; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur. Il avoit mis, sur l'empire d'orient, un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de général des armées romaines. Il envoyoit à Constantinople ceux qu'il vouloit récompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ses sujets, & il ne paroît pas qu'il en fût hâ (h). Prodigieusement fier, & cependant rusé ; ardent dans sa colère, mais sçachant pardonner ou différer la punition suivant qu'il convenoit à ses intérêts ; ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages ; fidèlement servi des rois même qui étoient sous sa dépendance ; il avoit gardé, pour lui seul, l'ancienne simplicité des mœurs des Huns. Du reste, on ne peut guère louer sur la bravoure le chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, & où les pères versaient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après sa mort, toutes les nations barbares se redivisèrent ; mais les Romains étoient si foibles, qu'il n'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous Gallus, il sembla rétabli, parce qu'il n'avoit point

(h) Il faut consulter, sur le caractère de ce prince & les mœurs de sa cour, Jornandes & Priscus.

perdu de terrain ; mais il alla , de degrés en degrés , de la décadence à sa chute , jusqu'à ce qu'il s'affaîssa tout à coup sous Arcadius & Honorius.

En vain on avoit rechassé les barbares dans leur pays ; ils y seroient tout de même rentrés pour mettre en sureté leur butin. En vain on les extermina ; les villes n'étoient pas moins saccagées , les villages brûlés , les familles tuées ou dispersées (i).

Lorsqu'une province avoit été ravagée , les barbares qui succédoient , n'y trouvant plus rien , devoient passer à une autre. On ne ravagea , au commencement , que la Thrace , la Misie , la Pannonie ; quand ces pays furent dévastés , on ruina la Macédoine , la Thessalie , la Grèce ; de-là , il fallut aller aux Noriques. L'empire , c'est-à-dire le pays habité , se rétrécissoit toujours , & l'Italie devenoit frontière.

La raison pourquoi il ne se fit point , sous Gallus & Gallien , d'établissement de barbares , c'est qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainsi , lorsque les Normands , images des conquérans de l'empire , eurent , pendant plusieurs siècles , ravagé la France , ne trouvant plus rien à prendre , ils acceptèrent une province qui étoit entièrement déserte , & se la partagèrent (k).

La Scythie , dans ces temps-là , étant presque toute inculte (l) , les peuples y étoient sujets à des famines fréquen-

(i) C'étoit une nation bien destructive que celle des Goths : ils avoient détruit tous les laboureurs dans la Thrace , & coupé les mains à tous ceux qui menaient les chariots. Histoire byzantine de Malchus , dans l'extrait des ambassades.

(k) Voyez , dans les chroniques re-

cueillies par André du Chefne , l'état de cette province , vers la fin du neuvième & le commencement du dixième siècle. *Script. Norman. hist. veteres.*

(l) Les Goths , comme nous l'avons dit , ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Tralles* , du nom d'une petite mesure ; parce que ,

tes. Ils subsistoient, en partie, par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voisines du Danube (*m*). Les barbares donnoient, en retour, les choses qu'ils avoient pillées, les prisonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais, lorsqu'on ne put plus leur payer des tributs assez forts pour les faire subsister, ils furent forcés de s'établir (*n*).

L'empire d'occident fut le premier abbattu : en voici les raisons.

Les barbares, ayant passé le Danube, trouvoient à leur gauche le Bosphore, Constantinople, & toutes les forces de l'empire d'orient, qui les arrêtoient : cela faisoit qu'ils se tournoient à main droite, du côté de l'Illyrie, & se poussaient vers l'occident. Il se fit un reflux de nations & un transport de peuples de ce côté-là. Les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe ; au lieu que, dans la première invasion, sous Gallus, les forces des barbares se partagèrent.

L'empire ayant été réellement divisé, les empereurs d'orient, qui avoient des alliances avec les barbares, ne voulurent pas les rompre pour secourir ceux d'occident. Cette division dans l'administration, dit Priscus (*o*), fut très-préjudiciable aux affaires d'occident. Ainsi les Romains d'orient (*p*)

dans une famine, ils leur vendirent fort cher une pareille mesure de bled. Olympiodore, dans la bibliothèque de Photius, livre XXX.

(*m*) On voit, dans l'histoire de Priscus, qu'il y avoit des marchés, établis par les traités, sur les bords du Danube.

(*n*) Quand les Goths envoyèrent prier Zénon de recevoir dans son alliance Theudéric, fils de Triarius,

aux conditions qu'il avoit accordées à Theudéric, fils de Balamer ; le sénat, consulté, répondit que les revenus de l'état n'étoient pas suffisans pour nourrir deux peuples goths, & qu'il falloit choisir l'amitié de l'un des deux. Histoire de Malchus, dans l'extrait des ambassades.

(*o*) Livre II.

(*p*) Priscus, livre II.

Qqqj

refusèrent à ceux d'occident une armée navale, à cause de leur alliance avec les Vandales. Les Visigoths, ayant fait alliance avec Arcadius, entrèrent en occident, & Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne (q). Enfin Zénon, pour se défaire de Théodoric, le persuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déjà ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre Attila & Genséric, roi des Vandales (r). Ce dernier craignoit les Goths (s) : il avoit marié son fils avec la fille du roi des Goths ; & lui ayant ensuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyé : il s'unir donc avec Attila. Les deux empires, comme enchaînés par ces deux princes, n'osoient se secourir. La situation de celui d'occident fut sur-tout déplorable : il n'avoit point de forces de mer ; elles étoient toutes en orient (t), en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grèce, seuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Vandales, & d'autres peuples, attaquoient par-tout les côtes d'occident. Il vint une ambassade des Italiens à Constantinople, dit Priscus (u), pour faire sçavoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une réconciliation avec les Vandales.

Ceux qui gouvernoient en occident ne manquèrent pas de politique : ils jugèrent qu'il falloit sauver l'Italie, qui étoit, en quelque façon, la tête, & en quelque façon, le cœur de l'empire. On fit passer les barbares aux extrémités, & on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subsistance : on leur donnoit les plaines ; on se réservoir les pays montagneux, les passages des rivières, les défilés, les places sur les grands

(q) Procope, guerre des Vandales.

(r) Priscus, livre II.

(s) Voyez Jornandes, *de rebus geticis*, chapitre 36.

(t) Cela parut, sur-tout, dans la guerre de Constantin & de Licinius.

(u) Priscus, livre II.

fleuves ; on gardoit la souveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains ; & la facilité avec laquelle ces destructeurs furent eux-même détruits par les Francs , par les Grecs , par les Maures , justifie assez cette pensée. Tout ce système fut renversé par une révolution plus fatale que toutes les autres : L'armée d'Italie , composée d'étrangers , exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangères encore : elle forma , sous Odoacer , une aristocratie qui se donna le tiers des terres de l'Italie ; & ce fut le coup mortel porté à cet empire ,

Parmi tant de malheurs , on cherche , avec une curiosité triste , le destin de la ville de Rome : elle étoit , pour ainsi dire , sans défense ; elle pouvoit être aisément affamée ; l'étendue de ses murailles faisoit qu'il étoit très-difficile de les garder ; comme elle étoit située dans une plaine , on pouvoit aisément la forcer ; il n'y avoit point de ressource dans le peuple , qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de se retirer à Ravenne , ville autrefois défendue par la mer , comme Venise l'est aujourd'hui.

Le peuple romain , presque toujours abandonné de ses souverains , commença à le devenir , & à faire des traités pour sa conservation (x) ; ce qui est le moyen le plus légitime d'acquiescer la souveraine puissance : c'est ainsi que l'Armorique & la Bretagne commencèrent à vivre sous leurs propres loix (y).

Telle fut la fin de l'empire d'occident. Rome s'étoit aggrandie , parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives ;

(x) Du temps d'Honorius , Alaric , qui assiégeoit Rome , obligea cette ville à prendre son alliance , même contre l'empereur , qui ne put s'y opposer.

Procopé , guerre des Goths , livre I. Voyez Zozime , livre VI.

(y) Zozime *ibid.*

chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois, & pénétrèrent par-tout.

CHAPITRE XX.

1.^e Des conquêtes de Justinien. 2. De son gouvernement.

COMME tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommodoient réciproquement : & toute la politique de ces temps-là fut de les armer les uns contre les autres ; ce qui étoit aisé, à cause de leur férocité & de leur avarice. Ils s'entredétruisirent, pour la plupart, avant d'avoir pu s'établir ; & cela fit que l'empire d'orient subsista encore du temps.

D'ailleurs, le nord s'épuisa lui-même, & l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord : car, après les premières invasions des Goths & des Huns, surtout depuis la mort d'Atila, ceux-ci, & les peuples qui les suivirent, attaquèrent avec moins de forces.

Lorsque ces nations, qui s'étoient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup : répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-même exposées aux invasions.

Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit de reconquérir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécutèrent aussi heureusement contre les Visigoths, les Bourguignons, les Lombards, & les Sarrafins.

Lorsque la religion chrétienne fut apportée aux barbares,

la secte arienne étoit , en quelque façon , dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres ariens , qui furent leurs premiers apôtres. Or , dans l'intervalle qu'il y eut entre leur conversion & leur établissement , cette secte fut , en quelque façon , détruite chez les Romains : Les barbares ariens , ayant trouvé tout le pays orthodoxe , n'en purent jamais gagner l'affection ; & il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs , ces barbares , dont l'art & le génie n'étoient guère d'attaquer les villes , & encore moins de les défendre , en laissèrent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par Genséric (a) , comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Vitisa (b) , dans l'idée de s'assurer de ses habitans.

La plupart de ces peuples du nord , établis dans les pays du midi , en prirent d'abord la mollesse , & devinrent incapables des fatigues de la guerre (c) : les Vandales languissoient dans la volupté ; une table délicate , des habits efféminés , des bains , la musique , la danse , les jardins , les théâtres , leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains (d) , dit Malchus (e) , depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées que Genséric tenoit toujours prêtes , avec lesquelles il prévenoit ses ennemis , & étonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains étoit très - exercée à tirer de l'arc ; mais celle des Goths & des Vandales ne se servoit

(a) Procope , guerre des Vandales , livre I.

(b) Mariana , histoire d'Espagne , livre VI , chapitre 19.

(c) Procop. guerre des Vand. liv. II.

(d) Du temps d'Honoré.

(e) Histoire Byzantine , dans l'extrait des ambassades.

que de l'épée & de la lance , & ne pouvoit combattre de loin (f) : c'est à cette différence que Bélisaire attribuoit une partie de ses succès.

Les Romains (sur-tout sous Justinien) tirèrent de grands services des Huns , peuples dont étoient sortis les Parthes , & qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puissance par la défaite d'Attila , & les divisions que le grand nombre de ses enfans fit naître , ils servirent les Romains en qualité d'auxiliaires , & ils formèrent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations barbares se distinguoient chacune par leur manière particulière de combattre & de s'armer (g). Les Goths & les Vandales étoient redoutables l'épée à la main ; les Huns étoient des archers admirables ; les Suèves de bons hommes d'infanterie ; les Alains étoient pesamment armés ; & les Hérules étoient une troupe légère. Les Romains prenoient , dans toutes ces nations , les divers corps de troupes qui convenoient à leurs desseins , & combattoient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissemens. On se tromperoit beaucoup , si l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions , les peuples barbares , ou plutôt les essaims sortis d'eux , détruisoient ou étoient détruits ; tout dépendoit des circonstances : & , pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée , une troupe d'aventuriers , qui trouvoient un pays ouvert ,

(f) Voyez Procope , guerre des Vandales, livre I ; & le même auteur , guerre des Goths , livre I. Les archers goths étoient à pied ; ils étoient peu instruits.

(g) Un passage remarquable de Jornandes nous donne toutes ces différences : c'est à l'occasion de la bataille que les Gépides donnèrent aux enfans d'Attila.

y faisoient

y faisoient des ravages effroyables. Les Goths, que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule & en Espagne : les Vandales, quittant l'Espagne par foiblesse, passèrent en Afrique, où ils fondèrent un grand empire.

Justinien ne put équiper, contre les Vandales, que cinquante vaisseaux; & quand Bélisaire débarqua, il n'avoit que cinq mille soldats (A). C'étoit une entreprise bien hardie : & Léon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte composée de tous les vaisseaux de l'orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit pensé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guère jamais réussi. Comme elles épuisent un état, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues, ni réparées : si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés ; outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode ; on tombe dans le temps des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

Bélisaire envahit l'Afrique ; & ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait avec Amalasonte, reine des Goths. Lorsqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il com-

(h) Procope, guerre des Goths, livre II.

mença par la conquérir ; il affama ses ennemis, & se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les rois des Goths & des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit, après tant de temps, les anciens triomphes renouvelés (i).

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme (k), les principales causes de ses succès. Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les anciennes armées romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude ; mais le gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce génie.

L'eunuque Narsès fut encore donné à ce règne pour le rendre illustre. Elevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur ; car les princes regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fidèles sujets.

Mais la mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins, un règne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cause, non la force de l'empire, mais de certaines circonstances particulières, perdirent tout. Pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples passèrent le Danube, désolèrent l'Illyrie, la Macédoine & la Grèce ; & les Perses, dans quatre invasions,

(i) Justinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(k) Voyez Suidas, à l'article *Bélisaire*.

firent à l'orient des plaies incurables (1).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide : l'Italie & l'Afrique furent à peine conquises, qu'il fallut les reconquérir.

Justinien avoit pris sur le théâtre une femme qui s'y étoit longtemps prostituée (m) : elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires ; & , mettant sans cesse dans les affaires les passions & les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires & les succès les plus heureux.

En orient, on a, de tout temps, multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats : mais, à Constantinople, la loi d'une seule femme donna à ce sexe l'empire ; ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

Le peuple de Constantinople étoit, de tout temps, divisé en deux factions, celle des *bleus*, & celle des *verts* : elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend, dans les théâtres, pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd dispuoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu ; & chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est-à-dire, de l'oïseté d'une grande partie du peuple.

Mais les divisions, toujours nécessaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs ; parce qu'elles ne pro-

(1) Les deux empires se ravagèrent d'autant plus, qu'on n'espéroit

pas conserver ce qu'on avoit conquis.
(m) L'impératrice Théodora.

duisoient que le changement du souverain , & non le rétablissement des loix & la cessation des abus.

Justinien, qui favorisa les *bleus*, & refusa toute justice aux *verds* (n), aigrit les deux factions, &, par conséquent, les fortifia.

Elles allèrent jusqu'à anéantir l'autorité des magistrats : les *bleus* ne craignoient point les loix, parce que l'empereur les protégeoit contre elles ; les *verds* cessèrent de les respecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre (o).

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnaissance, furent ôtés : les familles s'entredétruisirent : tout scélérat qui voulut faire un crime fut de la faction des *bleus* ; tout homme qui fut volé ou assassiné fut de celle des *verds*.

Un gouvernement si peu sensé étoit encore plus cruel : l'empereur, non content de faire à ses sujets une injustice générale en les accablant d'impôts excessifs, les désoleoit par toutes sortes de tyrannies dans leurs affaires particulières.

Je ne serois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-dessus dans son histoire secrète ; parce que les éloges magnifiques qu'il a fait de ce prince, dans ses autres ouvrages, affoiblissent son témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus stupide & le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux choses font que je suis pour l'his-

(n) Cette maladie étoit ancienne. Suétone dit que Caligula, attaché à la faction des *verds*, haïssoit le peuple, parce qu'il applaudissoit à l'autre.

(o) Pour prendre une idée de l'es-

prit de ces temps-là, il faut voir Théophrastes, qui rapporte une longue conversation qu'il y eut au théâtre entre les *verds* & l'empereur.

toire secrète. La première, c'est qu'elle est mieux liée avec l'étonnante foiblesse où se trouva cet empire à la fin de ce règne & dans les suivans.

L'autre est un monument qui existe encore parmi nous : ce sont les loix de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cent dernières années de notre monarchie.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance (p), qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'histoire secrète, & qu'on ne dise que ce prince vendoit également ses jugemens & ses loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matières de religion, dans des circonstances qui rendoient son zèle entièrement indifférent.

Comme les anciens Romains fortifièrent leur empire, en y laissant toute sorte de culte ; dans la suite, on le réduisit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les sectes qui ne dominoient pas.

Ces sectes étoient des nations entières. Les unes, après qu'elles avoient été conquises par les Romains, avoient conservé leur ancienne religion, comme les samaritains & les juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les sectateurs de Montan dans la Phrygie ; les manichéens, les sabatiens, les ariens, dans d'autres provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entêtés d'une religion grossière comme eux-même.

(p) Voyez les nouvelles de Justinien.

Justinien , qui détruisit ces sectes par l'épée ou par les loix , & qui , les obligeant à se révolter , s'obligea à les exterminer , rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fidèles ; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procopé nous apprend que , par la destruction des samaritains , la Palestine devint déserte : & ce qui rend ce fait singulier , c'est qu'on affoiblit l'empire , par zèle pour la religion , du côté par où , quelques règnes après , les Arabes pénétrèrent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de désespérant , c'est que , pendant que l'empereur portoit si loin l'intolérance , il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice sur les points les plus essentiels : il suivoit le concile de Calcédoine ; & l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés , soit qu'ils fussent de bonne foi , dit Evagre , soit qu'ils le fissent à dessein (g).

Lorsqu'on lit Procopé sur les édifices de Justinien , & qu'on voit les places & les forts que ce prince fit élever par-tout ; il vient toujours dans l'esprit une idée , mais bien fautive , d'un état florissant.

D'abord , les Romains n'avoient point de places : ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées , qu'ils plaçoient le long des fleuves , où ils élevoient des tours , de distance en distance , pour loger les soldats.

Mais , lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées , que souvent même on n'en eut point du tout , la frontière ne défendant plus l'intérieur , il fallut le fortifier ; & alors on eut plus de places & moins de forces , plus de retraites & moins de sûreté (r). La campagne n'étoit plus habitable qu'au-

(g) Livre IV , chapitre 10.

(r) Auguste avoit établi neuf fron-

tières ou marches : sous les empereurs suivans , le nombre en augmenta. Les

tour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands (f), qui n'a jamais été si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entières, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'empire.

barbares se montroient là où ils n'avoient point encore paru. Et Dion, livre LV, rapporte que, de son temps, sous l'empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit, par la notice de l'empire, écrite depuis Arcadius & Honorius, que, dans le seul empire d'orient, il y

en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours. La Pamphilie, la Lycaonie, la Pygalie, devinrent des marches; & tout l'empire fut couvert de fortifications. Aurélien avoit été obligé de fortifier Rome.

(f) Et des Anglois.

CHAPITRE XXI.

Défordres de l'empire d'orient.

DANS ce temps-là, les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du nord (a), parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, les en séparoit ; & qu'ils gardoient un passage fort étroit (b), fermé par une porte, qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer : par-tout ailleurs, ces barbares étoient obligés de descendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force ; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, rivière profonde qui coule de l'ouest à l'est, & dont on défendoit aisément les passages (c).

(a) Les Huns.

(b) Les portes Caspiennes.

(c) Procope, guerre des Perses, livre I.

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'orient; au midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les princes arabes, qui ne songeoient qu'à se piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains.

» Nous sçavons, disoit un ambassadeur de Hormisdas (d), que
 » les Romains sont occupés à plusieurs guerres, & ont à
 » combattre contre presque toutes les nations; ils sçavent,
 » au contraire, que nous n'avons de guerre que contr'eux. »

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avoient-ils cultivé. » Les Perses, disoit Bélisaire à ses soldats, ne vous surpassent point en courage; ils n'ont sur vous que l'avantage de la discipline. »

Ils prirent, dans les négociations, la même supériorité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garnison aux portes Caspiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme si chaque peuple n'avoit pas ses frontières à garder: ils se faisoient payer pour la paix, pour les trêves, pour les suspensions d'armes, pour le temps qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avars ayant traversé le Danube, les Romains, qui, la plupart du temps, n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perses lorsqu'il auroit fallu combattre les Avars, & contre les Avars quand il auroit fallu arrêter les Perses, furent encore forcés de se soumettre à un tribut; & la majesté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Justin, Tibère & Maurice, travaillèrent avec soin à défendre l'empire: ce dernier avoit des vertus, mais elles

(d) Ambassades de Ménandre.

étoient

étoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avars offrit à Maurice de lui rendre les prisonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi-pièce d'argent par tête ; sur son refus, il les fit égorger. L'armée romaine indignée se révolta ; & les verds s'étant soulevés en même temps, un centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'empire, & fit tuer Maurice & ses enfans.

L'histoire de l'empire grec, c'est ainsi que nous nommerons dorénavant l'empire romain, n'est plus qu'un tissu de révoltes, de séditions & de perfidies. Les sujets n'avoient pas seulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes : & la succession des empereurs fut si interrompue, que le titre de *porphyrogénète*, c'est-à-dire né dans l'appartement où accouchoient les impératrices, fut un titre distinctif que peu de princes des diverses familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire : on y alla par les soldats, par le clergé, par le sénat, par les payfans, par le peuple de Constantinople, par celui des autres villes.

La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva successivement plusieurs hérésies qu'il fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe ; les macédoniens, celle du saint Esprit ; Nestorius, l'unité de la personne de Jésus-Christ ; Eutichès, ses deux natures ; les monothélites, ses deux volontés ; il fallut assembler des conciles contre eux : mais les décisions n'en ayant pas été d'abord universellement reçues, plusieurs empereurs séduits revinrent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine si violente aux

hérétiques que les Grecs , qui se croyoient souillés lorsqu'ils parloient à un hérétique ou habitoient avec lui , il arriva que plusieurs empereurs perdirent l'affection de leurs sujets ; & les peuples s'accoutumèrent à penser que des princes , si souvent rebêles à dieu , n'avoient pu être choisis par la providence pour les gouverner.

Une certaine opinion , prise de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le sang des chrétiens , laquelle s'établit de plus en plus lorsque les mahométans eurent paru , fit que les crimes qui n'intéressoient pas directement la religion furent faiblement punis : on se contenta de crever les yeux , ou de couper le nez ou les cheveux , ou de mutiler de quelque manière ceux qui avoient excité quelque révolte , ou attenté à la personne du prince (e) : des actions pareilles purent se commettre sans danger , & même sans courage.

Un certain respect pour les ornemens impériaux fit que l'on jeta d'abord les yeux sur ceux qui osèrent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des étoffes de pourpre ; mais , dès qu'un homme s'en vêtoit , il étoit d'abord suivi , parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps-là , n'y ayant guère d'homme considérable qui n'eût , par devers lui , quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guère (f) , l'astrologie judiciaire & l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un bassin , avoient succédé , chez les chrétiens ,

(e) Zénon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez Malchus , histoire byzantine , dans

l'extrait des ambassades.

(f) Voyez Nicétas , vie d'Andronic Comnène.

aux divinations par les entrailles des victimes ou le vol des oiseaux , abolies avec le paganisme. Des promesses vaines furent le motif de la plupart des entreprises téméraires des particuliers , comme elles devinrent la sagesse du conseil des princes.

Les malheurs de l'empire croissant tous les jours , on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans la guerre , & les traités honteux dans la paix , à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions , & l'effet devint lui-même la cause. Comme les Grecs avoient vu passer successivement tant de diverses familles sur le trône , ils n'étoient attachés à aucune ; & , la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions , il n'y avoit pas de naissance assez basse , ni de mérite si mince , qui pût ôter l'espérance.

Plusieurs exemples reçus dans la nation en formèrent l'esprit général , & firent les mœurs , qui règnent aussi impérieusement que les loix.

Il semble que les grandes entreprises soient , parmi nous , plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guère les cacher ; parce que la communication est telle aujourd'hui entre les nations , que chaque prince a des ministres dans toutes les cours , & peut avoir des traitres dans tous les cabinets.

L'invention des postes fait que les nouvelles volent & arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entreprises ne peuvent se faire sans argent , & que , depuis l'invention des lettres-de-change , les négocians en sont les maîtres , leurs affaires sont très-souvent liées avec les secrets de l'état ; & ils ne négligent rien pour les pénétrer. .

Des variations dans le change , sans une cause connue , font que bien des gens la cherchent , & la trouvent à la fin.

L'invention de l'imprimerie , qui a mis les livres dans les mains de tout le monde ; celle de la gravure , qui a rendu les cartes géographiques si communes ; enfin l'établissement des papiers politiques , font assez connoître à chacun les intérêts généraux , pour pouvoir plus aisément être éclaircis sur les faits secrets.

Les conspirations dans l'état sont devenues difficiles ; parce que , depuis l'invention des postes , tous les secrets particuliers sont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude , parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains ; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement , parce que tout leur manque : mais , à présent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude , pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger , ils sont découverts.

CHAPITRE XXII.

Foiblesse de l'empire d'orient.

PHOCAS , dans la confusion des choses , étant mal affermi , Héraclius vint d'Afrique , & le fit mourir : il trouva les provinces envahies & les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remède à ces maux , que les Arabes sortirent de leur pays pour étendre la religion & l'empire que Mahomet avoit fondés d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès si rapides : ils conquièrent

d'abord la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, & envahirent la Perse.

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Un auteur célèbre disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le temps de sa gloire; & que, lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le temps ordinaire de son abaissement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme. Les Sarrafins étoient, depuis longtemps, distingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perses; les Osroéniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde; Sévère, Alexandre & Maximin en avoient engagé à leur service autant qu'ils avoient pu, & s'en étoient servis avec un grand succès contre les Germains qu'ils désoloient de loin; sous Valens, les Goths ne pouvoient leur résister (a); enfin, ils étoient, dans ces temps-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que, chez les Romains, les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Asie: c'étoit tout le contraire pour la cavalerie; je parle de celle des Parthes, des Osroéniens, & des Sarrafins: & c'est ce qui arrêta les con-

(a) Zoïme, livre IV.

quêtes des Romains ; parce que , depuis Antiochus , un nouveau peuple tartare , dont la cavalerie étoit la meilleure du monde , s'empara de la haute Asie.

Cette cavalerie étoit pesante (*b*) , & celle d'Europe étoit légère ; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Frise n'étoient point , pour ainsi dire , encore faites (*c*) ; & l'Allemagne étoit pleine de lacs , de lacs & de marais , où la cavalerie servoit peu.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves , ces marais se sont dissipés , & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de Valentinien sur le Néker , & ceux des Romains sur le Rhin (*d*) , ont fait bien des changemens (*e*) ; & , le commerce s'étant établi , des pays qui ne produisoient point de chevaux en ont donné , & on en a fait usage (*f*).

Constantin , fils d'Héraclius , ayant été empoisonné , & son fils Constant tué en Sicile , Constantin *le barbu* son fils aîné lui succéda (*g*) : Les grands des provinces d'orient s'étant assemblés , ils voulurent couronner ses deux autres frères ; soutenant que , comme il faut croire en la trinité , aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire grecque est pleine de traits pareils : & , le petit esprit étant parvenu à faire le caractère de la nation , il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises , & l'on vit des troubles sans cause , & des révolutions sans motifs.

(*b*) Voyez ce que dit Zozime , liv. I , sur la cavalerie d'Aurélien & celle de Palmyre. Voyez aussi Ammien Marcellin , sur la cavalerie des Perses.

(*c*) C'étoit , pour la plupart , des terres submergées , que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes.

(*d*) Voyez Ammien Marcellin , livre XXVII.

(*e*) Le climat n'y est plus aussi froid que le disoient les anciens.

(*f*) César dit que les chevaux des Germains étoient vilains & petits , livre IV , chapitre 2. Et Tacite , des mœurs des Germains , dit : *Germania pecorum fecunda , sed pleraque improcera*.

(*g*) Zonaras , vie de Constantin le barbu.

Une bigotterie universelle abbatit les courages, & engourdit tout l'empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'orient où la religion chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette paresse, cette mollesse des nations d'Asie, se mêlèrent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, général de Maurice, qui, étant prêt de donner une bataille, se mit à pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués (h).

Ce sont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes, qui pleurèrent de douleur de ce que leur général avoit fait une trêve qui les empêchoit de répandre le sang des chrétiens (i).

C'est que la différence est totale entre une armée fanatique & une armée bigotte : on le vit, dans nos temps modernes, dans une révolution fameuse, lorsque l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, & les armées d'Irlande & d'Ecosse comme celle des Grecs.

Une superstition grossière, qui abbaïsse l'esprit autant que la religion l'élève, plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante stupidité pour les images : & l'on vit des généraux lever un siège (k), & perdre une ville (l), pour avoir une relique.

La religion chrétienne dégénéra, sous l'empire grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moscovites, avant que le czar Pierre I eût fait renaître cette nation, & introduit plus de changemens dans un état qu'il gouvernoit, que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils usurpent.

On peut aisément croire que les Grecs tombèrent dans

(h) Théophraste, livre II, chap. 3, histoire de l'empereur Maurice.

(i) Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse & de l'Egypte, par les

Sarrasins, par M. Ockley.

(k) Zonare, vie de Romain Lacapène.

(l) Nicétas, vie de Jean Comnène.

une espèce d'idolâtrie. On ne soupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces temps-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur ; cependant , lorsque les historiens grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques & les images , on diroit que ce sont nos controversistes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands passèrent pour aller dans la terre sainte , Nicétas dit que les Arméniens les reçurent comme amis , parce qu'ils n'adornoient pas les images. Or si , dans la manière de penser des Grecs , les Italiens & les Allemands ne rendoient pas assez de culte aux images , quel devoit être l'énormité du leur ?

Il pensa bien y avoir , en orient , à peu près la même révolution qui arriva , il y a environ deux siècles , en occident ; lorsqu'au renouvellement des lettres , comme on commença à sentir les abus & les dérèglemens où l'on étoit tombé , tout le monde cherchant un remède au mal , des gens hardis & trop peu dociles déchirèrent l'église , au lieu de la réformer.

Léon l'*Isaurien* . Constantin *Copronyme* , Léon son fils , firent la guerre aux images : & , après que le culte en eut été rétabli par l'impératrice Irène , Léon l'*Arménien* , Michel le *bègue* , & Théophile , les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruisant : ils firent la guerre aux moines qui incommodoient l'état (m) ; & , prenant toujours les voies extrêmes , ils voulurent les exterminer par le glaive , au lieu de chercher à les régler.

Les moines (n) , accusés d'idolâtrie par les partisans des

(m) Longtemps avant , Valens avoit fait une loi , pour les obliger d'aller à la guerre , & fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jeanandes, *de regn. success.* ;

& la loi XXVI, *cod. de decur.*

(n) Tout ce qu'on verra ici sur les moines grecs ne porte point sur leur état ; car on ne peut pas dire qu'une nouvelles

nouvelles opinions , leur donnèrent le change , en les accusant , à leur tour , de magie (o) : & , montrant au peuple les églises dénuées d'images & de tout ce qui avoit fait , jusques-là , l'objet de sa vénération , ils ne lui laissèrent point imaginer qu'elles pussent servir à d'autre usage qu'à sacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive , & fit que , dans la suite , les gens sensés ne pouvoient pas proposer un culte modéré , c'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres : Il étoit question de la puissance ; & les moines l'ayant usurpée , ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir , qu'en ajoutant sans cesse au culte extérieur , dont ils faisoient eux-même partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux ; & que , quand ils eurent gagné ce point , leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva , pour lors , ce que l'on vit quelques siècles après , dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les moines , & qui tourmenta cet empire jusqu'à sa destruction. On disputoit si la lumière qui apparut au-tour de Jésus-Christ , sur le Thabor , étoit créée ou incréée. Dans le fonds , les moines ne se soucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre ; mais , comme Barlaam les attaquoit directement eux-même , il falloit nécessairement que cette lumière fût incréée.

La guerre que les empereurs iconoclastes déclarèrent aux moines , fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement ; que l'on employa , en faveur du public , les

chose ne soit pas bonne , parce que , dans de certains temps , ou dans quelque pays , on en a abusé.

(o) Léon le grammairien , vie de

Léon l'Arménien. *Ibid.* vie de Théophile. Voyez Suidas , à l'article Constantin , fils de Léon.

revenus publics ; & qu'enfin on ôta au corps de l'état ses entraves.

Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongeait les laïcs, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodote (*p*), qui crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire & les empêcher de battre leur lait.

L'impératrice Théodora rétablit les images ; & les moines recommencèrent à abuser de la piété publique : ils parvinrent jusqu'à opprimer le clergé séculier même : ils occupèrent tous les grands sièges (*q*), & exclurent, peu à peu, tous les ecclésiastiques de l'épiscopat ; c'est ce qui rendit ce clergé intolérable : & , si l'on en fait le parallèle avec le clergé latin, si l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sensés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit humain. Les ministres de la religion, chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges & de la société civile, s'embarassèrent peu de ses affaires. Lorsque la religion chrétienne fut établie, les ecclésiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mêlèrent avec modération : Mais lorsque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le seul clergé, ces gens, destinés par une profession plus particulière à fuir & à craindre les affaires, embrassèrent toutes les occasions qui purent leur y donner part ; ils ne cessèrent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune trêve, aucune négociation, aucun mariage ne se trai-

(*p*) Livre IV.

(*q*) Voyez Pachymère, livre VIII.

ta que par le ministère des moines ; les conseils du prince en furent remplis, & les assemblées de la nation presque toutes composées.

On ne sauroit croire quel mal il en résulta. Ils affoiblirent l'esprit des princes, & leur firent faire imprudemment même les choses bonnes. Pendant que Basile occupoit les soldats de son armée de mer à bâtir une église à saint Michel, il laissa piller la Sicile par les Sarrafins, & prendre Syracuse : & Léon son successeur, qui employa sa flotte au même usage, leur laissa occuper Tauroménie & l'isle de Lemnos (r).

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce qu'on l'assura que dieu étoit si content de son zèle pour la paix de l'église, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même craignoit que dieu ne lui demandât compte du temps qu'il employoit à gouverner son état, & qu'il déroboit aux affaires spirituelles (s).

Les Grecs, grands parleurs, grands disputeurs, naturellement sophistes, ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines & la cour se corrompoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux ; d'où il suivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, souvent à irriter des disputes théologiques, qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

Michel Paléologue, dont le règne fut tant agité par des disputes sur la religion, voyant les affreux ravages des

(r) Zonaras & Nicéphore, vie de Basile & de Léon.

(s) Pachymère, livre VII.

Turcs dans l'Asie, disoit, en soupirant, que le zèle téméraire de certaines personnes, qui en décriant sa conduite avoient soulevé ses sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ses soins à sa propre conservation, & de négliger la ruine des provinces. » Je me suis contenté, disoit-il, de pourvoir à ces parties éloignées par le ministère des gouverneurs, qui m'en ont dissimulé les besoins, soit qu'ils fussent gagnés par argent, soit qu'ils appréhendassent d'être punis (1). »

Les patriarches de Constantinople avoient un pouvoir immense. Comme, dans les tumultes populaires, les empereurs & les grands de l'état se retiroient dans les églises, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, & exerçoit ce droit à sa fantaisie, il se trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorsque le vieux Andronic (2) fit dire au patriarche qu'il se mêlât des affaires de l'église, & le laissât gouverner celles de l'empire ; « C'est, lui répondit le patriarche, comme si le corps disoit à l'ame : Je ne prétends avoir rien de commun avec vous, & je n'ai que faire de votre secours pour exercer mes fonctions. »

De si monstrueuses prétentions étant insupportables aux princes, les patriarches furent très-souvent chassés de leur siège. Mais, chez une nation superstitieuse, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions ecclésiastiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produisit des schismes continuels ; chaque patriarche, l'ancien, le

(1) Pachymère, livre VI, ch. 29.
On a employé la traduction de M. le président Cousin.

(2) Paléologue. Voyez l'histoire des deux Andronic, écrite par Cantacuzène, livre I, chapitre 50.

nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient bien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle déposition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grecs, que, lorsque Cantacuzène prit Constantinople, il trouva l'empereur Jean & l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines (x) : &, quand Mahomet II l'assiégea, il ne put suspendre les haines théologiques (y) ; & on y étoit plus occupé du concile de Florence, que de l'armée des Turcs (z).

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté & l'obstination ne sont pas extrêmes : mais, dans celles que nous avons sur la religion, comme, par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'histoire de Pachymère connoîtront bien l'impuissance où étoient & où seront toujours les théologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un empereur (a) qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher ; on voit, de l'autre, une hydre de disputes qui renaissent sans cesse ; & l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mê-

(x) Cantacuzène, livre III, ch. 99.

(y) Ducas, histoire des derniers Paléologues.

(z) On se demandoit si on avoit entendu la messe d'un prêtre qui eut consenti à l'union ; on l'auroit sui com-

me le feu : on regardoit la grande église comme un temple profane. Le moine Gennadius lançoit ses anathèmes sur tous ceux qui desiroient la paix. Ducas, *ibid.*

(a) Andronic Paléologue.

mes espérances, la même envie de finir, la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se feroient jamais accommodés jusqu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la sollicitation de l'empereur, les partisans du patriarche Arsène firent une convention avec ceux qui suivoient le patriarche Joseph, qui portoit que les deux partis écrivoient leurs prétentions, chacun sur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier; que, si l'un des deux demuroit entier, le jugement de dieu seroit suivi; & que, si tous les deux étoient consumés, ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis se réunirent, la paix dura un jour; mais, le lendemain, ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, & non pas du hasard; & la guerre recommença plus vive que jamais (b).

On doit donner une grande attention aux disputes des théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il est possible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faisant voir que leur manière de penser est si importante, qu'elle décide du repos de l'état & de la sûreté du prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on rafinerait sur le point d'honneur.

Les empereurs grecs eurent si peu de prudence, que quand les disputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller. Anastase (c), Justinien (d), Héraclius (e), Ma-

(b) Pachymère, livre I.

(c) Evagre, livre III.

(d) Procope, histoire secrète.

(e) Zonare, vie d'Héraclius.

nuel Comnène (*f*), proposèrent des points de foi à leur clergé & à leur peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainsi, péchant toujours dans la forme & ordinairement dans le fonds, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu si bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des disputes vaines sur la nature de dieu, qui, se cachant aux sçavans, parce qu'ils sont orgueilleux, ne se montre pas mieux aux grands de la terre.

C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards despotique; il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais; le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. Que le grand-seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perse peut bien contraindre un fils de tuer son père, ou un père de tuer son fils (*g*); mais, obliger ses sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a, dans chaque nation, un esprit général, sur lequel la puissance même est fondée; quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, & elle s'arrête nécessairement.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puissance ecclésiastique & de la séculière; ce qui fit que l'on tomba, de part & d'autre, dans des égaremens continuels.

Cette grande distinction, qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des peuples, est fondée, non seulement sur la religion, mais encore sur la raison & la nature, qui veulent que des choses réellement séparées, & qui ne peu-

(*f*) Nicéas, vie de Manuel Comnène. (*g*) Voyez Chardin.

vent subsister que séparées, ne soient jamais confondues.

Quoique, chez les anciens Romains, le clergé ne fit pas un corps séparé, cette distinction y étoit aussi connue que parmi nous. Claudius avoit consacré à la Liberté la maison de Cicéron, lequel, revenu de son exil, la demanda : les pontifes décidèrent que, si elle avoit été consacrée sans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre sans blesser la religion. « Ils ont déclaré, dit Cicéron (*h*), qu'ils n'avoient examiné que la validité de la consécration, & non la loi faite par le peuple ; qu'ils avoient jugé le premier chef comme pontifes, & qu'ils jugeroient le second comme sénateurs ».

(*h*) Lettres à Atticus, lettre IV.

CHAPITRE XXIII.

1. *Raison de la durée de l'empire d'orient.* 2. *Sa destruction.*

APRÈS ce que je viens de dire de l'empire grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si longtemps. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs se disputèrent le califat ; & le feu de leur premier zèle ne produisit plus que des discordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perse, & s'y étant divisés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir sur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte, nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie

rie à Constantinople , ayant trouvé la composition d'un feu que l'on souffloit par un tuyau , & qui étoit tel , que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires , ne faisoit qu'en augmenter la violence ; les Grecs , qui en firent usage , furent en possession , pendant plusieurs siècles , de brûler toutes les flottes de leurs ennemis , sur-tout celles des Arabes qui venoient , d'Afrique ou de Syrie , les attaquer jusqu'à Constantinople.

Ce feu fut mis au rang des secrets de l'état : & Constantin porphyrogénète , dans son ouvrage dédié à Romain son fils , sur l'administration de l'empire , l'avertit que , lorsque les barbares lui demanderont du *feu grégois* , il doit leur répondre qu'il ne lui est pas permis de leur en donner ; parce qu'un ange , qui l'apporta à l'empereur Constantin , défendit de le communiquer aux autres nations ; & que ceux qui avoient osé le faire avoient été dévorés par le feu du ciel , dès qu'ils étoient entrés dans l'église.

Constantinople faisoit le plus grand & presque le seul commerce du monde , dans un temps où les nations gothiques d'un côté , & les Arabes de l'autre , avoient ruiné le commerce & l'industrie par-tout ailleurs : les manufactures de soie y avoient passé de Perse ; & , depuis l'invasion des Arabes , elles furent fort négligées dans la Perse même. D'ailleurs , les Grecs étoient maîtres de la mer ; cela mit dans l'état d'immenses richesses , & , par conséquent , de grandes ressources ; & , si-tôt qu'il eut quelque relâche , on vit d'abord reparoître la prospérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnène étoit le Néron des Grecs : mais comme , parmi tous ses vices , il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injustices & les vexations des grands , on remarqua que , pen-

dant trois ans qu'il règna, plusieurs provinces se rétablirent (a).

Enfin les barbares, qui habitoient les bords du Danube; s'étant établis, ils ne furent plus si redoutables, & servirent même de barrière contre d'autres barbares.

Ainsi, pendant que l'empire étoit affaibli sous un mauvais gouvernement, des causes particulières le soutenoient. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe se maintenir, malgré leur foiblesse, par les trésors des Indes; les états temporels du pape, par le respect que l'on a pour le souverain; & les corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations; ce qui les rend utiles aux grandes (b).

L'empire des Turcs est à présent, à peu près, dans le même degré de foiblesse où étoit autrefois celui des Grecs: mais il subsistera longtemps; car, si quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril, en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe connoissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur le champ (c).

C'est leur félicité que dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Espagnols, les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement un grand empire.

Dans le temps de Basile porphyrogénète, la puissance des Arabes fut détruite en Perse. Mahomet, fils de Sambraël,

(a) Nicéas, vie d'Andronic Comnène, livre II.

(b) Ils troublent la navigation des Italiens dans la méditerranée.

(c) Ainsi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait sous le pontificat de Léon X, par lequel l'empe-

reur devoit se rendre, par la Bosnie, à Constantinople, le roi de France par l'Albanie & la Grèce, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas sérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

qui y régnoit , appella du nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires (d). Sur quelque mécontentement , il envoya une armée contre eux ; mais ils la mirent en fuite. Mahomet , indigné contre ses soldats , ordonna qu'ils passeroient devant lui vêtus en robes de femmes ; mais ils se joignirent aux Turcs , qui d'abord allèrent ôter la garnison qui gardoit le pont de l'Araxe , & ouvrirent le passage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perse , ils se répandirent , d'orient en occident , sur les terres de l'empire ; & Romain Diogène ayant voulu les arrêter , ils le prirent prisonnier , & fournirent presque tout ce que les Grecs avoient en Asie jusqu'au Bosphore.

Quelques temps après , sous le règne d'Aléxis Comnène ; les Latins attaquèrent l'occident. Il y avoit longtemps qu'un malheureux schisme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites : & elle auroit éclaté plutôt , si les Italiens n'avoient plus pensé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient , que les empereurs grecs qu'ils ne faisoient que haïr.

On étoit dans ces circonstances , lorsque tout à coup il se répandit , en Europe , une opinion religieuse , que les lieux où Jésus-Christ étoit né , ceux où il avoit souffert , étoient profanés par les infidèles , le moyen d'effacer ses péchés étoit de prendre les armes pour les en chasser. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre , qui avoient beaucoup de crimes à expier , & qu'on leur proposoit d'expier en suivant leur passion dominante ; tout le monde prit donc la croix & les armes.

(d) Histoire écrite par Nicéphore Bryène - César , vies de Constantin Ducas & Romain Diogène.

Les croisés étant arrivés en orient , assiégèrent Nicée , & la prirent ; ils la rendirent aux Grecs : & , dans la consternation des infidèles , Aléxis & Jean Comnène rechassèrent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais , quel que fût l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des croisés , il n'y avoit pas d'empereur qui ne frémit du péril de voir passer au milieu de ses états , & se succéder des héros si fiers & de si grandes armées.

Ils cherchèrent donc à dégoûter l'Europe de ces entreprises : & les croisés trouvèrent par - tout des trahisons , de la perfidie , & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François , qui avoient commencé ces expéditions , n'avoient rien fait pour se faire souffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comnène contre nous (e) , on voit dans le fond que , chez une nation étrangère , nous ne nous contraignons point , & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte françois alla se mettre sur le trône de l'empereur : le comte Baudouin le tira par le bras , & lui dit :
 „ Vous devez sçavoir que , quand on est dans un pays , il en
 „ faut suivre les usages. Vraiment , voilà un beau payfan , ré-
 „ pondit-il , de s'asseoir ici , tandis que tant de capitaines sont
 „ debout ! »

Les Allemands qui passèrent ensuite , & qui étoient les meilleurs gens du monde , firent une rude pénitence de nos étourderies , & trouvèrent par - tout des esprits que nous avions révoltés (f).

Enfin , la haine fut portée au dernier comble : & , quel-

(e) Histoire d'Alexis son père , livres X & XI.

(f) Nicétas , histoire de Manuel Comnène , livre I.

ques mauvais traitemens faits à des marchands vénitiens , l'ambition , l'avarice , un faux zèle , déterminèrent les François & les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouvèrent aussi peu aguerris que , dans ces derniers temps , les Tartares trouvèrent les Chinois. Les François se moquoient de leurs habillemens efféminés ; ils se promenoient dans les rues de Constantinople , revêtus de leurs robes peintes ; ils portoient à la main une écritoire & du papier , par dérision pour cette nation qui avoit renoncé à la profession des armes (g) ; & , après la guerre , ils refusèrent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'occident , & y élurent empereur le comte de Flandres , dont les états éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'orient , séparés des Turcs par les montagnes , & des Latins par la mer.

Les Latins , qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes , en ayant trouvé une infinité dans leur établissement , les Grecs repassèrent d'Asie en Europe , reprirent Constantinople & presque tout l'orient.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier , & n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda guère , en Asie , que les provinces qui sont en-deçà du Méandre & du Sangare : la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus , pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins , les vaincus s'étant dispersés , & les conquérans occupés à la guerre , le commerce passa entièrement aux villes d'Italie ; & Constantinople fut privée de ses richesses.

(g) Nicétas , histoire , après la prise de Constantinople , chapitre 3.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins; Les Grecs, nouvellement rétablis, & qui craignoient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer sans payer de droits (*k*): & les Vénitiens; qui n'acceptèrent point de paix, mais quelques trêves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en payèrent pas non plus.

Quoiqu'avant la prise de Constantinople, Manuel Comnène eût laissé tomber la marine; cependant, comme le commerce subsistoit encore, on pouvoit facilement la rétablir: mais quand, dans le nouvel empire, on l'eut abandonnée, le mal fut sans remède, parce que l'impuissance augmenta toujours.

Cet état, qui dominoit sur plusieurs isles, qui étoit partagé par la mer, & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaisseaux pour y naviger. Les provinces n'eurent plus de communication entr'elles: on obligea les peuples de se réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates; & quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de se retirer dans les forteresses, pour se sauver des Turcs (*i*).

Les Turcs faisoient, pour lors, aux Grecs une guerre singulière: ils alloient proprement à la chasse des hommes; ils traversoient quelquefois deux cent lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient divisés sous plusieurs sultans, on ne pouvoit pas, par des présents, faire la paix avec tous; & il étoit inutile de la faire avec quelques-uns (*k*). Ils s'étoient faits mahométans; & le zèle pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des chré-

(*k*) Cantacuzène, livre IV.

(*i*) Pachymère, livre VII.

(*k*) Cantacuzène, livre III, ch. 96;

& Pachymère, livre XI, ch. 9.

tiens. D'ailleurs, comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuses comme eux (1) ; & , dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus souffrir d'autres (ni). Cela les porta à des enlèvemens coutumeux. Enfin, ils avoient été de tout temps adonnés aux brigandages ; & c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois causé tant de maux à l'empire romain (n).

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'empire grec en Asie, les habitans qui purent leur échapper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore ; & ceux qui trouvèrent des vaisseaux se réfugièrent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe ; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans : mais il diminua bien-tôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellèrent divers sultans turcs ; sous cette condition (o), aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire seroient menés en esclavage ; & chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant soumis tous les autres sultans, les Turcs au-

(1) Cela donna lieu à cette tradition du nord, rapportée par le Goth Jornandès, que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, y ayant trouvé des femmes sorcières, il les chassa loin de son armée ; qu'elles errèrent dans les déserts, où des démons incubes s'accouplèrent avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus ferocissimum, quod fuit primum inter peludes, minurum, vtrum atque exile, nec aliâ voce notum, nisi quæ humani sermonis imaginem assignabat.*

(m) Michel Ducas, histoire de Jean

Manuel, Jean & Constantin, ch. 9. Constantin porphyrogénète, au commencement de son extrait des ambassades, avertit que, quand les barbares viennent à Constantinople, les Romains doivent bien se garder de leur montrer la grandeur de leurs richesses, ni la beauté de leurs femmes.

(n) Voyez la première note de cette page.

(o) Voyez l'histoire des empereurs Jean Paléologue & Jean Cantacuzène, écrite par Cantacuzène.

528 GRANDEUR ET DECADENCE DES ROMAINS. CH. XXIII.
roient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous Mahomet II ;
s'ils n'avoient pas été eux-même sur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des misères qui suivirent :
je dirai seulement que , sous les derniers empereurs , l'empire ,
réduit aux fauxbourgs de Constantinople , finit comme
le Rhin , qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans
l'océan.

FIN DES CONSIDERATIONS SUR LES ROMAINS.

TABLE

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

CHAPITRE I.	<i>Commencemens de Rome. 2. Ses guerres.</i>	page 351
CH. II.	<i>De la guerre chez les Romains.</i>	360
CH. III.	<i>Comment les Romains purent s'aggrandir.</i>	365
CH. IV.	<i>1. Des Gaulois. 2. De Pyrrhus. 3. Parallèle de Carthage & de Rome. 4. Guerre d'Annibal.</i>	369
CH. V.	<i>De l'état de la Grèce, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abbaissement des Carthaginois.</i>	379
CH. VI.	<i>De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.</i>	390
CH. VII.	<i>Comment Mithridate put leur résister.</i>	401
CH. VIII.	<i>Des divisions qui furent toujours dans la ville.</i>	404
CH. IX.	<i>Deux causes de la perte de Rome.</i>	411
CH. X.	<i>De la corruption des Romains.</i>	416
CH. XI.	<i>1. De Sylla. 2. De Pompée & César.</i>	419
CH. XII.	<i>De l'état de Rome, après la mort de César.</i>	431
CH. XIII.	<i>AUGUSTE.</i>	436
CH. XIV.	<i>TIBERE.</i>	445
CH. XV.	<i>Des empereurs, depuis Caius Caligula, jusqu'à Antonin.</i>	450
CH. XVI.	<i>De l'état de l'empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.</i>	460
CH. XVII.	<i>Changement dans l'état.</i>	471
CH. XVIII.	<i>Nouvelles maximes prises par les Romains.</i>	479
T O M E III.		Xxx

CH. XIX.	1. <i>Grandeur d'Atila.</i> 2. <i>Cause de l'établissement des barbares.</i> 3. <i>Raisons pourquoi l'empire d'occident fut le premier abbattu.</i>	486
CH. XX.	1. <i>Des conquêtes de Justinien.</i> 2. <i>De son gouvernement.</i>	494
CH. XXI.	<i>Désordres de l'empire d'orient.</i>	503
CH. XXII.	<i>Foiblesse de l'empire d'orient.</i>	508
CH. XXIII.	1. <i>Raison de la durée de l'empire d'orient.</i> 2. <i>Sa destruction.</i>	520

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

C O N T E N U E S

DANS LES CONSIDERATIONS SUR LES ROMAINS.

A.

<i>Acarnaniens</i> , ravagés par la Macédoine & l'Étolie, page 381	ALEXIS COMNENE : Evénemens arrivés sous son règne, 523
<i>Achéniens</i> : Etat des affaires de ce peuple, ibid.	— & JEAN COMNENE repoussent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 524
<i>Adium</i> (Bataille d') gagnée par Auguste sur Antoine, 375	<i>Allemagne</i> : Ses forêts élaguées, les marais desséchés, 510
ACYNDINE & BARLAAM . Leur querelle contre les moines grecs, 513	<i>Allemands</i> croisés, payent cher les fautes des croisés françois, 524
<i>Adresse</i> . Sa définition, 361	<i>Allié</i> (le titre d') du peuple romain très-recherché, quoiqu'il emportât avec soi un véritable esclavage, 392
ADRIEN (l'empereur) abandonne les conquêtes de Trajan, 459	AMALABONTE , reine des Goths, fournit des vivres à Bélisaire, 497
— On en murmure, ibid.	<i>Ambassadeurs romains</i> parloient partout avec hauteur, 391
— Rétablit la discipline militaire, 467	<i>Ambition</i> , mal très-commun dans l'empire grec: pourquoi? 506
<i>Affranchissement</i> des esclaves: Auguste y met des bornes, 442	<i>Anarchie</i> , règne à Rome pendant les guerres civiles, 439, 440
— Motifs qui les avoient rendus fréquens, 443, 444	ANDRONIC PALEOLOGUE abandonne la marine: par quelle raison, 515
<i>Afrique</i> (Villes d'), dépendantes des Carthaginois, mal fortifiées, 373	— Réponse insolente d'un patriarche de Constantinople au vieux Andronic, 516
<i>Agriculture</i> (l') & la guerre étoient les deux seules professions des citoyens romains, 418	— Passe sa vie à discuter des subtilités théologiques, 517
AGRIPPA , général d'Octave, vient à bout de Sextus Pompée, 436	
ALEXANDRE , successeur d'Héliogabale, tué par les soldats romains, 467, 468	

Xxx ij

- ANDRONIC COMNENE : le Néron des Grecs, 521
- Angleterre : Sagesse de son gouvernement, 410
- ANNIBAL : à quoi il dut ses victoires contre les Romains, 375
- Obstacles sans nombre qu'il eut à surmonter, 377
- Justifié du reproche qu'on lui fait communément de n'avoir point assiégé Rome immédiatement après la bataille, & d'avoir laissé amollir ses troupes à Capoue, 378
- Ce furent ses conquêtes même qui changèrent sa fortune, 379
- Critique de l'auteur, sur la façon dont Tite Live fait parler ce grand capitaine, *ibid.*
- Réduit, par Scipion, à une guerre défensive. Il perdit une bataille contre le général romain, 380
- ANTIOCHUS : Sa mauvaise conduite dans la guerre qu'il fit aux Romains, 387
- Traité déshonorant qu'il fit avec eux, 388
- ANTOINE s'empare du livre des raisons de César, 432
- Fait l'oraison funèbre de César, *ibid.*
- Veut se faire donner le gouvernement de la Gaule cisalpine, au préjudice de Décimus Brutus, qui en est revêtu, 433
- Défait à Modène, 434
- Se joint avec Lépide & Octave, 435
- & Octave poursuivent Brutus & Cassius, *ibid.*
- Jure de rétablir la république : perd la bataille d'Actium, 438
- Une troupe de gladiateurs lui reste fidèle dans ses défaits, *ibid.*
- ANTONINS (les deux), empereurs chrétiens & respectés, 460
- APPIEN, historien des guerres de Marius & de Sylla, 419
- APPIUS CLAUDIUS distribue le menu peuple de Rome dans les quatre tribus de la ville, 410
- Arabes : Leurs conquêtes rapides, 508, 509
- Etoient les meilleurs hommes de trait, 509
- Bons cavaliers, *ibid.*
- Leurs divisions favorables à l'empire d'Orient, 510
- Leur puissance détruite en Perse, 512
- ARCADIUS fait alliance avec les Wisigoths, 492
- Archers crétois, autrefois les plus estimés, 365
- Arianisme étoit la secte dominante des barbares devenus chrétiens, 494, 495
- Secte qui domina quelque temps dans l'empire, *ibid.*
- Quelle en étoit la doctrine, 505
- Aristocratie, succède, dans Rome, à la monarchie, 404, 405
- Se transforme, peu à peu, en démocratie, 405
- Armées romaines n'étoient pas fort nombreuses, 363
- Les mieux disciplinées qu'il y eût, 364
- navales, autrefois plus nombreuses qu'elles ne le sont, 376
- Dans les guerres civiles de Rome, n'avoient aucun objet déterminé, 438
- Ne s'attachoient qu'à la fortune du chef, *ibid.*
- Sous les empereurs, exerçoient la magistrature suprême, 468, 469
- Dioclétien diminue leur puissance par quels moyens, 471 & suiv.
- Les grandes armées, tant de terre que de mer, plus embarrassantes, que-

propres à faire réussir une entreprise ,
 497
Armes : Les soldats romains se lassent de
 leurs armes , 483
 — Un soldat romain étoit puni de mort
 pour avoir abandonné ses armes , 484
ARSEN & JOSEPH se disputent le siège
 de Constantinople : acharnement de
 leurs partisans , 518
Arts : Comment ils se sont introduits
 chez les différens peuples , 366
 — & commerce étoient réputés , chez
 les Romains , des occupations serviles ,
 418
Asie, région que n'ont jamais quitté le
 luxe & la mollesse , 387
Affiliation de plusieurs villes grecques ,
 381
 — de plusieurs princes à l'empire ro-
 main , 405 , 471
 — Regardée , par les chrétiens , comme
 une des causes de l'affoiblissement de
 l'empire , 486
Astrologie judiciaire, fort en vogue dans
 l'empire grec , 506 , 507
Athamans, ravagés par la Macédoine &
 l'Étolie , 382
Athéniens : État de leurs affaires après les
 guerres puniques , *ibid.*
ATTILA soumet tout le nord , & rend les
 deux empires tributaires , 488
 — Si ce fut par modération qu'il laissa
 subsister les Romains , *ibid.*
 — Dans quel asservissement il tenoit les
 deux empires , 489
 — Son portrait , *ibid.*
 — Son union avec Genéric , 492
Aures (les) attaquent l'empire d'O-
 rient , 504 , 505
AUGUSTE, surnom d'Octave , 439
 — Commence à établir une forme de
 gouvernement nouvelle , *ibid.*

AUGUSTE : Ses motifs secrets , & le plan
 de son gouvernement , 440 , 441
 — Parallele de sa conduite avec celle
 de César , 440
 — S'il a jamais eu véritablement le des-
 sein de se démettre de l'empire , 442
 — Parallele d'Auguste & de Sylla , *ibid.*
 — Est très-réservé à accorder le droit
 de bourgeoisie , 442
 — Met un gouverneur & une garnison
 dans Rome , 444
 — Assigne des fonds pour le paiement
 des troupes de terre & de mer , *ibid.*
 — Avoit ôté au peuple la puissance de
 faire des loix , 447
AUGUSTIN (saint) réfute la lettre de
 Symmaque , 487 , 488
Autorité : Il n'en est pas de plus absolue
 que celle d'un prince qui succède à
 une république , 454

B.

BAJAZET manque la conquête de l'em-
 pire d'orient : par quelle raison , 527 ,
 528
Bélaires (les) étoient estimés d'ex-
 cellens frondeurs , 365
Barbares devenus redoutables aux Ro-
 mains , 469 , 489
 — IncurSIONS de barbares sur les terres
 de l'empire romain , sous Gallus , 470
 — & sur celui d'Allemagne , qui lui a
 succédé , *ibid.*
 — Rome les repousse , 471
 — Leurs irruptions sous Constantin ,
 477
 — Les empereurs les éloignent quel-
 quefois avec de l'argent , 479 , 480
 — Épuisoient ainsi les richesses des Ro-
 mains , 480
 — Employés dans les armées romaines
 à titre d'auxiliaires , 481

- Barbares**: Ne veulent pas se soumettre à la discipline romaine, 484
 — Obtiennent, en occident, desterrés aux extrémités de l'empire, 492
 — Auroient pu devenir Romains, 493
 — S'entre-détruisent la plupart, 494
 — En devenant chrétiens, embrassent l'arianisme, 495
 — Leur politique, leurs mœurs, *ibid.*
 — Différentes manières de combattre des diverses nations barbares, 495, 496
 — Ce ne furent pas les plus forts qui firent les meilleurs établissemens, 495
 — Une fois établis, en devenoient moins redoutables, 494, 495
BARLAAM & ACYNDINE: Leur querelle contre les moines grecs, 513
BASILE (l'empereur) laisse perdre la Sicile par sa faute, 515
 — **PORPHYROGÈNE**: Extinction de la puissance des Arabes en Perse, sous son règne, 522
Batailles navales dépendent plus, à présent, des gens de mer que des soldats, 376
Bataille perdue, plus funeste par le découragement qu'elle occasionne, que par la perte réelle qu'elle cause, 378
BAUMOUIN, comte de Flandre, couronné empereur par les Latins, 525
BÉLISAIRE: A quoi il attribue ses succès, 495
 — Débarque en Afrique, pour attaquer les Vandales, n'ayant que cinq mille soldats, 497
 — Ses exploits & ses victoires, Portrait de ce général, 498
Béotiens: Portrait de ce peuple, 382
Bigotisme énerve le courage des Grecs, 511
 — Effets contraires du bigotisme & du fanatisme, *ibid.*
Byrhnie: Origine de ce royaume, 385
Bled (distribution de), dans les siècles de la république, & sous les empereurs, 475
Bleus & verts: Factions qui divisoient l'empire d'orient, 479
 — Justinien favorise les bleus, 500
Bourgeoisie romaine (le droit de) accordé à tous les alliés de Rome, 412, 413
 — Inconvéniens qui en résultent, 413
Bouffols (l'invention de la) a porté la marine à une grande perfection, 376
Brigue, introduite à Rome, sur-tout pendant les guerres civiles, 440
BRUTUS & CASSIUS font une faute funeste à la république, 426
 — Se donnent tous deux la mort, 435
Butin: Comment il se partageoit chez les Romains, 355

C.

- CALIGULA**: Portrait de cet empereur. Il rétablit les comices, 410
 — Supprime les accusations du crime de lèse-majesté, *ibid.*
 — Bizarerie dans sa cruauté, 453
 — Il est tué: Claude lui succède, 454
CALLISTO, inventeur du feu grégeois, 520, 521
Campanie: Portrait des peuples qui l'habitoient, 358
Cannes (Bataille de), perdue par les Romains contre les Carthaginois, 377
 — Fermeté du sénat romain, malgré cette perte, 377, 378
Capouans, peuple oisif & voluptueux, 358
Cappadoce: Origine de ce royaume, 385
CARACALLA: Caractère & conduite de cet empereur, 464
 — Augmente la paye des soldats, *ibid.*
 — Met Géta son frère, qu'il a tué, au rang des dieux, 466

- CARACALLA** : Il est mis aussi au rang des dieux par l'empereur Macrin, son successeur & son meurtrier, 467
- Effet des profusions de cet empereur, *ibid.*
- Les soldats le regrettent, *ibid.*
- Carthage** : Portrait de cette république, lors de la première guerre punique, 370
- Parallèle de cette république avec celle de Rome, 370, 371
- N'avoit que des soldats empruntés, 371
- Son établissement moins solide que celui de Rome, 373
- Sa mauvaise conduite dans la guerre, *ibid.*
- Son gouvernement, dur, *ibid.*
- La fondation d'Alexandrie nuit à son commerce, 374
- Reçoit la paix des Romains, après la seconde guerre punique, à de dures conditions, 380
- Une des causes de la ruine de cette république, 410
- CASSIUS & BRUTUS** font une faute funeste à la république, 426
- CATON** (Moi de) sur le premier triumpvirat, 423
- Conseilloit, après la bataille de Pharsale, de traîner la guerre en long, 426
- Parallèle de Caton avec Cicéron, 434
- Cavalerie romaine**, devenue au li bonne qu'aucune autre, 364, 365
- Lors de la guerre contre les Carthaginois, elle étoit inférieure à celle de cette nation, 374
- Numide, passe au service des Romains, 375
- romaine, n'étoit d'abord que l'onzième partie de chaque légion ; multipliée dans la suite, 483
- Cavalerie** : A moins besoin d'être disciplinée que l'infanterie, 483, 484
- romaine, exercée à tirer de l'arc, 495
- d'Asie, étoit meilleure que celle d'Europe, 509
- Censeurs** : Quel étoit le pouvoir de ces magistrats, 408 & suiv.
- Ne pouvoient pas destituer un magistrat, 409
- Leurs fonctions, par rapport au cens, 410
- Centuries**, (Servius Tullius divise le peuple romain par) 409
- CÉSAR** (Parallèle de) avec Pompée & Crassus, 422 & suiv.
- Donne du dessous à Pompée, 423
- Ce qui le met en état d'entreprendre sur la liberté de sa patrie, 424
- Effraye autant Rome qu'avoit fait Annibal, 425
- Ses grandes qualités firent plus pour son élévation que sa fortune tant vantée, *ibid.*
- Pour suit Pompée en Grèce, *ibid.*
- Si sa clémence mérite de grands éloges, 427
- Si l'on a eu raison de vanter sa diligence, 427, 428
- Tente de se faire mettre le diadème sur la tête, 428
- Méprise le sénat, & fait lui-même des sénatus-consultes, 429
- Conspiration contre lui, 429, 430
- Si l'assassinat de César fut un vrai crime, 430, 431
- Tous les actes qu'il avoit faits confirmés par le sénat, après sa mort, 431
- Ses obsèques, 431
- Ses conjurés finissent presque tous

- leur vie malheureusement , 437
- CÉSAR (Parallèle de) avec Auguste , 440
- Extinction totale de sa maison , 455
- Champ de Mars* , 361
- Change* (Variations dans le) : On tire des inductions , 508
- Chemins publics* , bien entretenus chez les Romains , 363
- Chevaux* : On en élève en beaucoup d'endroits qui n'en avoient pas , 510
- Chrétiens* : Opinion où l'on étoit , dans l'empire grec , qu'il ne falloit pas verser le sang des chrétiens , 506
- Christianisme* : Ce qui facilita son établissement dans l'empire romain , 463
- Les païens le regardoient comme la cause de la chute de l'empire romain , 446 , 487
- Fait place au mahométisme , dans une partie de l'Asie & de l'Afrique , 509
- Pourquoi dieu permit qu'il s'éteignît dans tant d'endroits , *ibid.*
- CICÉRON (Conduite de) , après la mort de César , 433
- Travaille à l'élévation d'Octave , 433 , 434
- Parallèle de Cicéron avec Caton , 434
- Civiles* (les guerres) de Rome n'empêchent point son aggrandissement , 426
- En général , elles rendent un peuple plus belliqueux & plus formidable à ses voisins , 426 , 427
- De deux sortes en France , 439
- CLAUDE (l'empereur) donne à ses officiers le droit d'administrer la justice , 454
- Clémence* (Si la) d'un usurpateur heureux mérite de grands éloges , 427
- CLÉOPATRE fuit à la bataille d'Actium , 438
- CLÉOPATRE avoit sans doute en vue de gagner le cœur d'Octave , 438
- Colonies romaines* , 373
- Comices* , devenus tumultueux , 414
- Commerce* : Raïsons pourquoi la puissance où il élève une nation n'est pas toujours de longue durée , 374
- & arts étoient réputés , chez les Romains , des occupations serviles , 418
- COMMÈDE succède à Marc-Aurèle , 461
- COMNÈNE (Andronic) : Voyez ANDRONIC.
- (Alexis) : Voyez ALEXIS.
- (Jean) : Voyez JEAN.
- (Manuel) : Voyez MANUEL.
- Conquêtes des Romains , lentes dans les commencemens , mais continues , 357
- Plus difficiles à conserver qu'à faire , 379
- Conjuration* contre César , 429 , 430
- Conjurations* fréquentes dans les commencemens du règne d'Auguste , 430
- Devenues plus difficiles qu'elles ne l'étoient chez les anciens. Pourquoi , 508
- CONSTANTIN transporte le siège de l'empire en orient , 474
- Distribue du bled à Constantinople & à Rome , *ibid.*
- Retire les légions romaines , placées sur les frontières , dans l'intérieur des provinces : Suites de cette innovation , 476
- CONSTANT , petit-fils d'Héraclius par Constantin , tué en Sicile , 510
- CONSTANTIN , fils d'Héraclius , empoisonné , *ibid.*
- CONSTANTIN le barbu , fils de Constant , succède à son père , *ibid.*
- Constantinople :

- Constantinople* : Ainsi nommée du nom de Constantin, 474
 — Divisée en deux factions, 459
 — Pouvoir immense de ses patriarches, 516
 — Se soutenoit, sous les derniers empereurs grecs, par son commerce, 521
 — Prise par les croisés, 525
 — Reprise par les Grecs, *ibid.*
 — Son commerce ruiné, 525, 526
CONSTANTIUS envoie Julien dans les Gaules, 477
Consuls, annuels. Leur établissement à Rome, 355
CORIOLAN : Sur quel ton le sénat traite avec lui, 377
Courage guerrier. Sa définition, 364
Croisades, 523 & *suiv.*
Croisés, font la guerre aux Grecs, & couronnent empereur le comte de Flandre, 525
 — Possèdent Constantinople pendant soixante ans, *ibid.*
Cynocéphales (journée des), où Philippe est vaincu par les Éoliens unis aux Romains, 384

D.

- Danoises* (les troupes de terre) presque toujours battues par celles de Suède, depuis près de deux siècles, 482, 483
Danse, chez les Romains n'étoit point un exercice étranger à l'art militaire, 362
Décadence de la grandeur romaine : Ses causes, 411 & *suiv.*
 1 Les guerres dans les pays lointains, 411
 2 La concession du droit de bourgeoisie romaine à tous les alliés, 412, 413

- 3 L'insuffisance de ses loix dans son état de grandeur, 412
 4 Dépravation des mœurs, 416 & *suiv.*
 5 L'abolition des triomphes, 441, 442
 6 Invasions des barbares dans l'empire, 469, 489
 7 Troupes de barbares auxiliaires incorporées en trop grand nombre dans les armées romaines, 481
 — Comparaison des causes générales de la grandeur de Rome, avec celles de sa décadence, 484
 — de Rome : Imputée par les chrétiens aux païens, & par ceux-ci aux chrétiens, 486, 487
Décemvirs, préjudiciables à l'aggrandissement de Rome, 358
Deniers (distribution de) par les triomphateurs, 456
Dénombrement des habitans de Rome, comparé avec celui qui fut fait par Démétrius de ceux d'Athènes, 367
 — On en infère quelles étoient, lors de ces dénombremens, les forces de l'une & l'autre ville, *ibid.*
Désertions : Pourquoi elles sont communes dans nos armées ; pourquoi elles étoient rares dans celles des Romains, 363
Despotique : S'il y a une puissance qui le soit à tous égards, 519
Despotisme, opère plutôt l'oppression des sujets, que leur union, 415
Dictature : Son établissement, 406
DIOCLETIEN introduit l'usage d'associer plusieurs princes à l'empire, 471
Discipline militaire. Les Romains réparaient leurs pertes, en la rétablissant dans toute sa vigueur, 362

- Discipline* : Adrien la rétablit : Sévère la laisse se relâcher, 467
- Plusieurs empereurs massacrés, pour avoir tenté de la rétablir, 468
- Tout à fait anéantie chez les Romains, 483
- Les barbares, incorporés dans les armées romaines, ne veulent pas s'y soumettre, 484
- Comparaison de son ancienne rigidité, avec son relâchement, 485
- Disputes*, naturelles aux Grecs, 517
- Opiniâtres en matière de religion, *ibid.*
- Quels égards elles méritent, de la part des souverains, 518
- Divination* par l'eau d'un bassin, en usage dans l'empire grec, 506
- Divisions* : S'appaisent plus aisément dans un état monarchique que dans un républicain, 371
- dans Rome, 404 & suiv.
- DOMITIEN* (l'empereur), monstre de cruauté, 457
- DRUSILE* : L'empereur Caligula, son frère, lui fait décerner les honneurs divins, 453
- DULLIUS* (le consul) gagne une bataille navale sur les Carthaginois, 376
- DURONTUS* (le tribun M.) chassé du sénat : Pourquoi, 409

E.

- Ecole militaire des Romains*, 361
- Egypte* : Idée du gouvernement de ce royaume après la mort d'Alexandre, 386
- Mauvaise conduite de ses rois, 388
- En quoi consistoient leurs principales forces, 389
- Les Romains les privent des trou-

- pes auxiliaires qu'ils tiroient de la Grèce, 390
- *Egypte*, conquise par Auguste, 475
- Empereurs romains* étoient chefs nés des armées, 442
- Leur puissance grossit par degrés, 445
- Les plus cruels n'étoient point hais du bas peuple : pourquoi, 412
- Etoient proclamés par les armées romaines, 455
- Inconvénient de cette forme d'élection, *ibid.*
- Tâchent en vain de faire respecter l'autorité du sénat, 456
- Successeurs de Néron, jusqu'à Vespasien, 457
- Leur puissance pouvoit paroître plus tyrannique que celle des princes de nos jours : pourquoi, 461
- Souvent étrangers : pourquoi, 463
- Meurtres de plusieurs empereurs de suite, depuis Alexandre jusqu'à Dèce inclusivement, 468
- qui rétablissent l'empire chancelant, 471
- Leur vie commence à être plus en sûreté, 472
- Mènent une vie plus molle & moins appliquée aux affaires, *ibid.*
- Veulent se faire adorer, 473
- Peints de différentes couleurs, suivant les passions de leurs historiens, 477
- Plusieurs empereurs grecs hais de leurs sujets, pour cause de religion, 506
- Dispositions des peuples à leur égard, 507
- Réveillent les disputes théologiques, au lieu de les assoupir, 518
- Laisent tout à fait périr la marine, 516

Empire romain : Son établissement ,
44 : Et suiv.

— Comparé au gouvernement d'Alger , 468

— Inondé par divers peuples barbares ,
469

— Les repousse , & s'en débarrasse ,
471

— Association de plusieurs princes à l'empire , 469 , 471

— Partage de l'empire , 473

— d'Orient. Voyez *Orient*.

— d'Occident. Voyez *Occident*.

— Grec. Voyez *Grec*.

— Ne fut jamais plus foible que dans le temps que ses frontières étoient le mieux fortifiées , 502 , 503

— des Turcs. Voyez *Turcs*.

Entreprises (les grandes) plus difficiles à mener parmi nous que chez les anciens : pourquoi , 507 , 508

Epée : Les Romains quittent la leur , pour en prendre à l'espagnole , 365

Epicurisme , introduit à Rome sur la fin de la république , y produit la corruption des mœurs , 416

Eques , peuple belliqueux , 358

Espagnols modernes : Comment ils auroient dû se conduire dans la conquête du Mexique , 400

Etoliens : Portrait de ce peuple , 381

— S'unissent avec les Romains contre Philippe , 384

— S'unissent avec Antiochus contre les Romains , 385

Eutychès , hérésiarque : quelle étoit sa doctrine , 505

Exemples : Il y en a de mauvais , d'une plus dangereuse conséquence que les crimes , 408

Exercices du corps , avilis parmi nous , quoique très-utiles , 361 , 362

F.

Fautes que commettent ceux qui gouvernent , sont quelques-unes des choses nécessaires de la situation des affaires , 431

Femmes (Par quel motif la pluralité des) est en usage en orient , 499

Festins : Loi qui en bornoit les dépenses à Rome , abrogée par le tribun

Durcnus , 409

Feu grégeois : Défense , par les empereurs grecs , d'en donner la connoissance aux barbares , 521

Fiefs (S'ils loix des) sont , par elles-mêmes , préjudiciables à la durée d'un empire , 402

Flottes : Portoient autrefois un bien plus grand nombre de soldats qu'à présent : pourquoi , 376

— Une flotte en état de tenir la mer ne se fait pas en peu de temps , 377

Fortune : Ce n'est pas elle qui décide du sort des empires , 482

François croisés : Leur mauvaise conduite en orient , 524

Frise & Hollande , n'étoient autrefois ni habitées , ni habitables , 570

Frondeurs baléares , autrefois les plus estimés , 365

Frontières de l'empire fortifiées par Justinien , 502

G.

GABINIUS vient demander le triomphe , après une guerre qu'il a entreprise malgré le peuple , 440

GALBA (l'empereur) ne tient l'empire que peu de temps , 457

GALLUS : Incursions de barbares sur les terres de l'empire , sous son règne , 470

— Pourquoi ils ne s'y établirent pas

Y y ij

- alors, 490
- Gaule (gouvernement de la), tant cisalpine que transalpine, confié à César, 424
- Gaulois : Parallèle de ce peuple avec les Romains, 369
- Généraux des armées romaines : causes de l'accroissement de leur autorité, 411
- GENERIC, roi des Vandales, 492
- GERMANICUS : Le peuple romain le pleure, 449
- Gladiateurs : On en donnoit le spectacle aux soldats romains, pour les accoutumer à voir couler le sang, 364
- GORDIENS (les empereurs) sont assassinés tous les trois, 463
- Goths, reçus par Valens sur les terres de l'empire, 478, 479
- Gouvernement libre : quel il doit être pour se pouvoir maintenir, 410
- de Rome : Son excellence, en ce qu'il contenoit dans son système les moyens de corriger les abus, *ibid.*
- militaire : S'il est préférable au civil, 460
- Inconvénients d'en changer la forme totalement, 476
- Grandeur des Romains : causes de son accroissement, 351 & suiv.
- 1 Les triomphes, 352
- 2 L'adoption qu'ils faisoient des usages étrangers qu'ils jugeoient préférables aux leurs, *ibid.*
- 3 La capacité de ses rois, 353
- 4 L'intérêt qu'avoient les consuls de se conduire en gens d'honneur pendant leur consular, 355
- 5 La distribution du butin aux soldats, & des terres conquises aux citoyens, *ibid.*
- 6 Continuité de guerres, 356
- 7 Leur confiance à toute épreuve ; qui les préservoit du découragement, 377
- 8 Leur habileté à détruire leurs ennemis les uns par les autres, 390
- 9 L'excellence du gouvernement, dont le plan fournissoit les moyens de corriger les abus, 410
- de Rome, est la vraie cause de sa ruine, 414
- Comparaison des causes générales de son accroissement, avec celles de sa décadence, 484
- Gravure : Utilité de cet art pour les cartes géographiques, 508
- Gr. (empire) : Quels sortes d'événemens offre son histoire, 505
- Hérités fréquentes dans cet empire, *ibid.*
- Envahi en grande partie par les Latins eroisés, 525
- Repris par les Grecs, *ibid.*
- Par quelles voies il se soutint encore, après l'échec qu'y ont donné les Latins, *ibid.*
- Chûte totale de cet empire, 528
- Grèce (état de la) après la conquête de Carthage par les Romains, 381 & s.
- Grande Grèce. Portrait des habitants qui la peuploient, 358
- Grecques (villes) : Les Romains les rendent indépendantes des princes à qui elles avoient appartenu, 385
- Assujetties par les Romains à ne faire, sans leur consentement, ni guerres ni alliances, 389
- Mettent leur confiance dans Mithridate, 402
- Grecs. Ne passoient pas pour religieux observateurs du serment, 416
- Nation la plus ennemie des hérésiques qu'il y eût, 506

Grecs : Empereurs grecs, hais de leurs sujets, pour cause de religion, 505
 — Ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses, 515
Guerres perpétuelles sous les rois de Rome, 352, 353
 — Agréables au peuple, par le profit qu'il en retiroit, 355
 — Avec quelle vivacité les consuls romains la faisoient, 356
 — Presque continuelle aussi sous les consuls, *ibid.*
 — Effets de cette continuité, *ibid.*
 — Peu décisives, dans les commencemens de Rome : pour quoi, 357
 — *Punique*, première, 372
 — seconde, 377
 — Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 380
 — La guerre & l'agriculture étoient les deux seules professions des citoyens romains, 418
 — de Marius & de Sylla, 419, 420
 — Quel en étoit le principal motif, *ib.*
Guerriers (les *virtus*) restèrent à Rome, après qu'on eut perdu toutes les autres, 419

H.

HÉLIOGABALE veut substituer ses dieux à ceux de Rome, 463
 — Est tué par les soldats, 467
HÉRACLÈUS fait mourir Phocas, & se met en possession de l'empire, 508
Hérétiques, peuple belliqueux, 358
Histoire romaine moins fournie de faits depuis les empereurs : par quelle raison, 444, 445
Hollande & Frise, n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 510
HOMÈRE justifié contre les censeurs, qui lui reprochent d'avoir loué ses

héros de leur force, de leur adresse, ou de leur agilité, 362
Honneurs divins : Quelques empereurs se les arrogent par des édit formels, 473
HONORIUS, obligé d'abandonner Rome, & de s'enfuir à Ravenne, 492
Huns (les) passent le Bosphore cymérien, 477, 478
 — Servent les Romains en qualité d'auxiliaires, 496

I.

Iconoclastes sont la guerre aux images, 512
 — Accusés de magie par les moines, 513
JEAN & ALEXIS COMNÈNE rechassent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 514
Ignorance profonde où le clergé grec plongeait les laïcs, 514
Illyrie (Rois d') extrêmement abattus par les Romains, 382
Images (Culte des) poussé à un excès ridicule sous les empereurs grecs, 511
 — Effets de ce culte superstitieux, 512
 — Les iconoclastes déclament contre ce culte, 513
 — Quelques empereurs l'abolissent : l'impératrice Théodora le rétablit, 513, 514
Impériaux (Ornemens) plus respectés, chez les Grecs, que la personne même de l'empereur, 506
Imprimerie : Lumières qu'elle a répandues par-tout, 508
Infanterie : Dans les armées romaines, étoit, par rapport à la cavalerie, comme de dix à un : Il arrive, par la suite, tout le contraire, 483
Invasions des barbares du nord dans l'empire, 469, 489

- Invasions* : Causes de ces invasions , 470
 — Pourquoi il ne s'en fait plus de pareilles , *ibid.*
 JOSEPH & ARSENE se disputent le siège de Constantinople : opiniâtreté de leurs partisans , 518
Italie : Portrait de ses divers habitans , lors de la naissance de Rome , 358
 — Dépeuplée par le transport du siège de l'empire en orient , 474
 — L'or & l'argent y deviennent très-rares , 475
 — Cependant les empereurs exigent toujours les mêmes tributs , 476
 — L'armée d'Italie s'approprie le tiers de cette région , 493
 JUGURTHA : Les Romains le somment de se livrer lui-même à leur discrétion , 398
 JULIEN (DIDIUS), proclamé empereur par les soldats, est ensuite abandonné , 461
 JULIEN (l'empereur), homme simple & modeste , 473
 — Service que ce prince rendit à l'empire, sous Constantius , 477
 — Son armée pour suivie par les Arabes : pourquoi , 480
Jurispрудence : Ses variations sous le seul règne de Justinien , 501
 — D'où pouvoient provenir ces variations , *ibid.*
Justice (Le droit de rendre la) confié, par l'empereur Claude, à ses officiers , 44
 JUSTINIEN (l'empereur) entreprend de reconquérir, sur les barbares, l'Afrique & l'Italie , 404
 — Emploie utilement les Huns , 496
 — Ne peut équiper, contre les Vandales, que cinquante vaisseaux , 497
 — Tableau de son règne , 498

- JUSTINIEN : Ses conquêtes ne font qu'affaiblir l'empire , 499
 — Epouse une femme prostituée : empire qu'elle prend sur lui , *ibid.*
 — Idée que nous en donne Procope , 500
 — Dessenin imprudent qu'il conçut d'exterminer tous les hérétodexes , 501
 — Divisé de sentimens avec l'impératrice , 501
 — Fait construire une prodigieuse quantité de forts , *ibid.*

K.

- KOULI-KAN : Sa conduite , à l'égard de ses soldats, après la conquête des Indes , 372

L.

- Lacédémone* : Etat des affaires de cette république, après la défaite entière des Carthaginois par les Romains , 312
Latines (Villes), colonies d'Albe : par qui fondées , 318
Latins, peuple belliqueux , *ibid.*
Latins eroisés. Voyez *Croisés*.
Légion romaine : Comment elle étoit armée , 360
 — Comparée avec la phalange macédonienne , 384
 — Quarante-sept légions établies, par Sylla, dans divers endroits de l'Italie , 410
 — Celles d'Asie toujours vaincues par celles d'Europe , 412
 — Levées dans les provinces : ce qui s'en ensuivit , 463
 — Retirées, par Constantin, des bords des grands fleuves, dans l'intérieur des provinces : mauvaises suites de

- ce changement, 476
- LÉON** : Son entreprise contre les Vandales échoue, 497
- LÉON**, successeur de Basile, perd, par sa faute, la Tauroménie & l'île de Lemnos, 515
- LÉPIDÉ** paroit en armes dans la place publique de Rome, 431
- L'un des membres du second triumvirat, 435
- Exclus du triumvirat par Octave, 437
- Ligues** contre les Romains, rares : pour-quoi, 391
- Limites** posées, par la nature même, à certains états, 386
- LIVIVS** (le censeur M.) nota trente-quatre tribus tout-à-la-fois, 408, 409
- Loix** : N'ont jamais plus de force que quand elles secondent la passion dominante de la nation pour qui elles sont faites, 371
- de Rome, ne purent prévenir sa perte : pour quoi, 415
- Plus propres à son aggrandissement qu'à sa conservation, 416
- LUCRÈCE**, violée par Sextus Tarquin : suite de cet attentat, 553
- Ce viol est pourtant moins la cause que l'occasion de l'expulsion de ses rois, 554
- LUCULLUS** chasse Mithridate de l'Asie, 403
- dans les premières années de Rome, 357
- Magistratures romaines** : Comment, à qui, par qui, & pour quel temps elles se conféroient, lors de la république, 421
- Par quelles voies elles s'obtinrent sous les empereurs, 447
- MAHOMET** : Sa religion & son empire sont des progrès rapides, 508, 509
- MAHOMET**, fils de Sambracil, appelle trois mille Turcs en Perse, 521, 523
- Perd la Perse, 523
- MAHOMET II** éteint l'empire d'orient, 527, 528
- Majesté** (Loi de) : Son objet : application qu'en fait Tibère, 445
- Crime de lèse-majesté étoit, sous cet empereur, le crime de ceux à qui on n'en avoit point à imputer, 448
- Si cependant les accusations, fondées sur cette imputation, étoient toutes aussi frivoles qu'elles nous le paroissent, *ibid.*
- Accusations de ce crime supprimées par Caligula, 450
- Maladies** de l'esprit, pour l'ordinaire incurables, 506
- Malheureux** (Les hommes les plus) ne laissent pas d'être encore susceptibles de craintes, 449
- MANLIUS** fait mourir son fils, pour avoir vaincu sans son ordre, 361
- MANUEL COMNÈNE** (l'empereur) néglige la marine, 516
- MARC AURÈLE** : Eloge de cet empereur, 460
- Marches** des armées romaines, promptes & rapides, 363, 364
- MARCUS** : Ses représentations aux Romains, sur ce qu'ils faisoient dépendre de Pompée sous leurs

M.

- Macédoine & Macédoniens** : Situation du pays ; caractère de la nation, & de ses rois, 383
- Macédoniens** (Secte des) : Quelle étoit leur doctrine, 505
- Machines de guerre**, ignorées, en Italie,

ressources,	422	nuire,	402
<i>Marine</i> des Carthaginois , meilleure que celle des Romains : l'une & l'autre assez mauvaises ,	375	MITHRIDATE : Ses guerres contre les Romains intéressantes , par le grand nombre de révolutions dont elles présentent le spectacle ,	402, 403
— Perfectionnée par l'invention de la bouffole ,	376	— Vaincu à plusieurs reprises ,	403
MARIUS détourne des fleuves , dans son expédition contre les Cimbres & les Teutons ,	362	— Trahi par son fils Maccharès ,	<i>ibid.</i>
— Rival de Sylla ,	419	— & par Pharnace , son autre fils ,	404
<i>Mars</i> (Champ de) ,	361	— Il meurt en roi ,	<i>ibid.</i>
MASSINISSE croit son royaume des Romains ,	393	<i>Maurs romaines</i> , dépravées par l'épicu- risme ,	416
— Protégé par les Romains , pour tenir les Carthaginois en respect ,	380	— par la richesse des particuliers ,	418
— & pour subjuguier Philippe & Antio- chus ,	395	<i>Moiines grecs</i> , accusent les iconoclastes de magie ,	513
MAURICE (l'empereur) & ses enfans , mis à mort par Phocas ,	505	— Pourquoi ils prenoient un intérêt si vif au culte des images ,	<i>ibid.</i>
METELLUS rétablit la discipline mili- taire ,	362	— Abusent le peuple , & oppriment le clergé séculier ,	514
<i>Meurtres & confiscations</i> : Pourquoi moins communes parmi nous que sous les empereurs romains ,	451, 452	— S'immiscent dans les affaires du sié- cle ,	514, 515
MICHEL PALÉOLOGUE : Plan de son gouvernement ,	515, 516	— Suites de ces abus ,	515
<i>Militie</i> romaine ,	411	— Se gâtoient à la cour , & gâtoient la cour eux-même ,	<i>ibid.</i>
— A charge à l'état ,	489	<i>Monarchie romaine</i> , remplacée par un gouvernement aristocratique ,	404, 405
<i>Militaire</i> (art) , se perfectionne chez les Romains ,	359	<i>Monarchique</i> (état) sujet à moins d'in- convéniens , même quand les loix fondamentales en sont violées , que l'état républicain en pareil cas ,	370
— Application continuelle des Ro- mains à cet art ,	365	— Les divisions s'y appaisent plus ai- sément ,	371
— Si le gouvernement militaire est pré- férable au civil ,	460	<i>Monarchique</i> (état) excite moins l'am- bitieuse jalousie des particuliers ,	405
MYTHRIDATE , le seul roi qui se soit défendu avec courage contre les Ro- mains ,	401	<i>Monothélites</i> , hérétiques : quelle étoit leur doctrine ,	505
— Situation de ses états , ses forces , sa conduite ,	<i>ibid. & suiv.</i>	<i>Multitude</i> (la) fait la force de nos ar- mées : la force des soldats faisoit celle des armées romaines ,	364
— Créée des légions ,	402		<i>N.</i>
— Les dissensions des Romains lui don- nent le temps de se disposer à leur			

N.

- NARSES** (l'eunuque), favori de Justinien, 498
Nations (ressources de quelques) d'Europe, faibles par elles même, 522
Négocians, ont quelque part dans les affaires d'état, 507
NERON distribue de l'argent aux troupes, même en paix, 456
NERVA (l'empereur) adopte Trajan, 457
Nestorianisme: Quelle étoit la doctrine de cette secte, 505
Nobles (des) de Rome, ne se laissent pas entamer par le bas peuple, comme les patriciens, 407, 408
 — Comment s'introduisit, dans les Gaules, la distinction de nobles & de roturiers, 436
Nord (invasion des peuples du) dans l'empire. Voyez *Invasions*.
Normands (anciens) comparés aux barbares qui désolèrent l'empire romain, 490
Numide (cavalerie) autrefois la plus renommée, 365
 — Des corps de cavalerie numide passent au service des Romains, 375
Numidie: Les soldats romains y passent sous le joug, 362

O.

- Occident** (pourquoi l'empire d') fut le premier abattu, 491
 — Point secours par celui d'orient, 491, 492
 — Les Visigoths l'annoncent, 492
 — Trait de bonne politique de la part de ceux qui le gouvernoient, *ibid.*
 — Sa chute totale, 493, 494

TOME III.

OCTAVE flatte Cicéron, & le consulte, 434

- Le sénat se met en devoir de l'abaisser, *ibid.*
 — & Antoine, poursuivent Brutus & Cassius, 435
 — Défait Sextus Pompée, 436
 — Exclut Lépide du triumvirat, 437
 — Gagne l'affection des soldats, sans être brave, *ibid.*
 — Surnommé Auguste. Voyez AUGUSTE.

- ODENAT**, prince de Palmyre, chasse les Perses de l'Asie, 471
ODOACER porte le dernier coup à l'empire d'occident, 493
Oppression totale de Rome, 427
ORS (temple d'): César y avoit déposé des sommes immenses, 432
Orient (état de l') lors de la défaite entière des Carthaginois, 385 & *suiv.*
 — Cet empire subsiste encore après celui d'occident: pourquoi, 491
 — Les conquêtes de Justinien ne font qu'avancer sa perte, 498, 499
 — Pourquoi, de tout temps, la pluralité des femmes y a été en usage, *ibid.*
 — Pourquoi il subsista si longtemps après celui d'occident, 520 & *suiv.*
 — Ce qui le soutenoit, malgré la faiblesse de son gouvernement, 522
 — Chûte totale de cet empire, 528
OROSE répond à la lettre de Symmaque, 487
Ostrogoths, excellens hommes de trait, 509
OTHON (l'empereur) ne tient l'empire que peu de temps, 457

P.

Paix; ne s'achète point avec de l'argent
 Z z z

- gent : pour quoi , 480
- Paix** : Inconvéniens d'une conduite contraire à cette maxime , *ibid.*
- Partage** de l'empire romain , 473
- En cause la ruine : pour quoi , 476
- Parthes** , vainqueurs de Rome : pour quoi , 386
- Guerre contre les Parthes , projetée par César , 431
- Exécutede par Trajan , 457
- Difficultés de cette guerre , 458
- Apprentissage des Romains réfugiés , sous Sévère , l'art militaire , & s'en servent dans la suite contre Rome , 462
- Patriarches de Constantinople** : leur pouvoir immense , 516
- Souvent chassés de leur siège par les empereurs , *ibid.*
- Patriciens** : leur prééminence , 405
- A quoi le temps la réduisit , 407
- Paix** (l'amour de la) étoit , chez les Romains , une espèce de sentiment religieux , 417
- Paye** : en quel temps les Romains commencèrent à l'accorder aux soldats , 359
- Quelle elle étoit dans les différens gouvernemens de Rome , 464 , 465
- Peines** contre les soldats lâches , renouvelées par les empereurs Julien & Valentinien , 484
- Pergame** : origine de ce royaume , 385
- Perfes** , enlèvent la Syrie aux Romains , 470
- Prennent Valérien prisonnier , *ibid.*
- Odonat , prince de Palmyre , les chasse de l'Asie , 471
- Situation avantageuse de leur pays , 503
- N'avoient de guerres que contre les Romains , 504
- Perse** : Aussi bons négociateurs que bons soldats , 504
- PERTINAX** (l'empereur) succède à Commode , 461
- Peuple de Rome** veut partager l'autorité du gouvernement , 405
- Sa retraite sur le mont sacré , 406
- Obtient des tribuns , *ibid.*
- Devenu trop nombreux : on en tiroit des colonies , 443
- Perd , sous Auguste , le pouvoir de faire des loix , 447
- & sous Tibère , celui d'élire les magistrats , *ibid.*
- Caractère du bas peuple sous les empereurs , 452
- Abâtardissement du peuple romain sous les empereurs , 454
- Phalange** : macédonienne , comparée avec la légion romaine , 384
- Pharsale** (Bataille de) , 415 , 416
- PHILIPPE** de Macédoine donne de foibles secours aux Carthaginois , 381
- Sa conduite avec ses alliés , 383 , 384
- Les succès des Romains , contre lui , les mènent à la conquête générale , 385
- PHILIPPE** , un des successeurs du précédent , s'unit avec les Romains contre Antiochus , 387
- PHILIPPICUS** : Trait de bigotisme de ce général , 521
- PHOCAS** (l'empereur) substitué à Maurice , 505
- Héraclius , venu d'Afrique , le fait mourir , 508
- Pillage** , le seul moyen que les anciens Romains eussent pour s'enrichir , 355
- PLAUTIEN** , favori de l'empereur Sévère , 407
- Plébiens** , admis aux magistratures , 406
- Leurs égards forcés pour les patri-

ciens, 406
Plébéiens : Distinction entre ces deux ordres, abolie par le temps, 407
POMPEÛS, loué par Salluste, pour sa force & son adresse, 363
 -- Ses immenses conquêtes, 404
 -- Par quelles voies il gagne l'affection du peuple, 421
 -- Avec quel étonnant succès il y réussit, 421, 422
 -- Maître d'opprimer la liberté de Rome, il s'en abstient deux fois, 422
 -- Parallèle de Pompée avec César, 422, 423
 -- Corrompt le peuple par argent, 423
 -- Aspire à la dictature, *ibid.*
 -- Se ligue avec César & Crassus, *ibid.*
 -- Ce qui cause sa perte, *ibid.*
 -- Son foible, de vouloir être applaudi en tout, 425
 -- Défait à Pharsale, se retire en Afrique, 426
POMPEÛS (*SEXTUS*) fait tête à Octave, 436
Porphyrogénète : Signification de ce nom, 505
Poste : Un soldat romain étoit puni de mort, pour avoir abandonné son poste, 484
Postes : leur utilité, 507
Prédications (faiseurs de), très-communs sur la fin de l'empire grec, 506
Préfets du prétoire, comparés aux grands-vicars, 472
PRACORE : créance qu'il mérite dans son histoire secrète du règne de Justinien, 500
Proscriptions romaines, enrichissent les états de Mithridate de beaucoup de Romains réfugiés, 402
Proscriptions, inventées par Sylla, 420
 -- Pratiquées par les empereurs, 462

Proscriptions : Effets de celles d'Évére, 462
PTOLOMÉE (trésors des) apportés à Rome : quels effets ils y produisirent, 475
Puissance romaine : Tradition à ce sujet, 459
 -- *ecclésiastique & séculière* : distinction entre l'une & l'autre, 519
 -- Les anciens Romains connoissoient cette distinction, 520
Punique (guerre) : la première, 370
 -- La seconde, 377
 -- Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 380
PYRRHUS : Les Romains tirent de lui des leçons sur l'art militaire : Portrait de ce prince, 369

R.

Régille (Lac) : Victoire remportée sur les Latins, par les Romains, près de ce lac : fruits qu'ils tirèrent de cette victoire, 400
RÉGULUS battu par les Carthaginois, dans la première guerre punique, 374
Religion chrétienne : ce qui lui donna la facilité de s'établir dans l'empire romain, 463
Reliques (Culte des), poussé à un excès ridicule dans l'empire grec, 511
 -- Effets de ce culte superstitieux, 512
République : quel doit être son plan de gouvernement, 412
 -- N'est pas vraiment libre, si l'on n'y voit pas arriver des divisions, 414
 -- N'y rendre aucun citoyen trop puissant, 422
 -- *romaine* : Son entière oppression, 427
 -- Consternation des premiers hommes de la république, 429

Z z z ij

- République romaine* : Sans liberté, même après la mort du tyran, 431
- Républiques modernes d'Italie* : vices de leur gouvernement, 410
- Rois de Rome* : leur expulsion, 355
- Rois* : Ce qui les rendit tous sujets de Rome, 400
- Romains*, religieux observateurs du serment, 356, 416
- Leur habileté dans l'art militaire : comment ils l'acquirent, *ibid.*
- Les anciens Romains regardoient l'art militaire comme l'art unique, 360
- Soldats romains, d'une force plus qu'humaine, *ibid.*
- Comment on les formoit, 361
- Pourquoi on les saignoit, quand ils avoient fait quelques fautes, 363
- Plus sains & moins malades que les nôtres, *ibid.*
- Se défendoient, avec leurs armes, contre toute autre sorte d'armes, 364
- Leur application continuelle à la science de la guerre, 365
- Comparaison des anciens Romains avec les peuples d'à-présent, 365, 366
- Parallèle des anciens Romains avec les Gaulois, 369
- N'alloient point chercher des soldats chez leurs voisins, 372
- Leur conduite à l'égard de leurs ennemis & de leurs alliés, 390 & *suiv.*
- Ne faisoient jamais la paix de bonne foi, 391, 392
- Établirent, comme une loi, qu'aucun roi d'Asie n'entrât en Europe, 394
- Leurs maximes de politique constamment gardées dans tous les temps, 395
- Une de leurs principales étoit de diviser les puissances alliées, 395
- Romains* : Empire qu'ils exerçoient, même sur les rois, 396
- Ne faisoient point de guerres éloignées, sans y être secondés par un allié voisin de l'ennemi, *ibid.*
- Interprétoient les traités avec subtilité, pour les tourner à leur avantage, 397
- Ne se croyoient point liés par les traités que la nécessité avoit forcé leurs généraux de souscrire, *ibid.*
- Inféroient, dans leurs traités avec les vaincus, des conditions impraticables, pour se ménager les occasions de recommencer la guerre, 397, 398
- S'érigeoient en juges des rois même, 398
- Dépouilloient les vaincus de tout, *ibid.*
- Comment ils faisoient arriver à Rome l'or & l'argent de tout l'univers, 398, 399
- Respect qu'ils imprimèrent à toute la terre, 399
- Ne s'approprioient pas d'abord les pays qu'ils avoient soumis, 400
- Devenus moins fidèles à leurs sermens, 417
- L'amour de la patrie étoit, chez eux, une sorte de sentiment religieux, *ibid.*
- Conservent leur valeur au sein même de la mollesse & de la volupté, 418
- Regardoient les arts & le commerce comme des occupations d'esclaves, *ibid.*
- La plupart d'origine servile, 443
- Pleurent Germanicus, 449
- Rendus féroces par leur éducation

- & leurs usages, 451
- Romains : Toute leur puissance aboutit à devenir les esclaves d'un maître barbare, 453
- Appauvris par les barbares qui les environnoient, 480
- Devenus maîtres du monde par leurs maximes de politique ; déchus, pour en avoir changé, 402
- Se lassent de leurs armes, & les changent, 483
- Soldats romains, mêlés avec les barbares, contractent l'esprit d'indépendance de ceux-ci, 485
- Accablés de tributs, *ibid.*
- Rome naissante, comparée avec les villes de la Crimée, 351
- Mal construite d'abord, sans ordre & sans symétrie, 351, 352
- Son union avec les Sabins, 352, 358
- Adopte les usages étrangers qui lui paroissent préférables aux siens, 352
- Ne s'aggrandit d'abord que lentement, 357
- Se perfectionne dans l'art militaire, 359
- Nouveaux ennemis qui se liguent contre elle, *ibid.*
- Prise par les Gaulois, ne perd rien de ses forces, *ibid.*
- La ville de Rome seule fournit dix légions contre les Latins, 368
- Etat de Rome, lors de la première guerre punique, 370, 371
- Parallèle de cette république avec celle de Carthage, *ibid.*
- Etat de ses forces, lors de la seconde guerre punique, 372
- Sa confiance prodigieuse, malgré les échecs qu'elle reçut dans cette guerre, 377

- Rome : Etoit comme la tête qui commandoit à tous les états ou peuples de l'univers, 400
- N'empêchoit pas les vaincus de se gouverner par leurs loix, 401
- N'acquiert pas de nouvelles forces par les conquêtes de Pompée, 404
- Ses divisions intestines, *ibid. & suiv.*
- Excellence de son gouvernement, en ce qu'il fournissoit les moyens de corriger les abus, 410
- Il dégénère en anarchie : par quelle raison, 414
- Sa grandeur cause sa ruine, *ibid.*
- N'avoit cessé de s'aggrandir, par quelque forme de gouvernement qu'elle eût été régie, 416
- Par quelles voies on la peuploit d'habitans, 443
- Abandonnée par ses souverains, devient indépendante, 493
- Causes de sa destruction, 493, 494
- ROMULUS, & ses successeurs, toujours en guerre avec leurs voisins, 351
- Il adopte l'usage du bouclier sabin, *ibid.*

Rubicon, fleuve de la Gaule cisalpine, 424

S.

- Sabins : Leur union avec Rome, 352, 358
- Peuple belliqueux, 358
- Saignée : par quelle raison on faignoit les soldats Romains qui avoient commis quelque faute, 363
- SALVIEN refuse la lettre de Symmaque, 487
- Samnites, peuple le plus belliqueux de toute l'Italie, 359
- Alliés de Pyrrhus, 370
- Auxiliaires des Romains, contre les

- Carthaginois & contre les Gaulois, 372
- Samnites* : Accoutumés à la domination romaine, 373
- Schisme* entre l'église latine & la grecque, 523
- Scipion Emilien* : comment il traite ses soldats, après la défaite près Numance, 362
- Scipion* enlève aux Carthaginois leur cavalerie numide, 375
- Syrie* : Etat de cette contrée, lors des invasions de ses peuples dans l'empire romain, 458
- Séjan*, favori de Tibère, 462
- Séleucus*, fondateur de l'empire de Syrie, 385
- Sénat romain* avoit la direction des affaires, 371
- Sa maxime constante de ne jamais composer avec l'ennemi, qu'il ne fût sorti des états de la république, 377
- Sa fermeté après la défaite de Cannes : sa conduite singulière à l'égard de Téntius Varron, 377, 378
- Sa profonde politique, 390
- Sa conduite avec le peuple, 406
- Son avilissement, 428, 429
- Après la mort de César, confirme tous les actes qu'il avoit faits, 431
- Accorde l'amnistie à ses meurtriers, *ibid.*
- Sa basse servitude sous Tibère : causes de cette servitude, 446, 447
- Quel parti Tibère en tire, 455
- Ne peut se relever de son abaissement, 456
- Serment* : Les Romains en étoient religieux observateurs, 356, 416
- Les Grecs ne l'étoient point du tout, 416
- Serment* : Les Romains devinrent, par la suite, moins exacts sur cet article, 417
- Seyre* (l'empereur) défait Niger & Albin, ses compétiteurs à l'empire, 461
- Gouverné par Plautien, son favori, 461, 462
- Ne peut prendre la ville d'Atra en Arabie : pourquoi, 462
- Amasse des trésors immenses : par quelles voies, 464
- Laisse tomber dans le relâchement la discipline militaire, 467
- Soldats* : Pourquoi la fatigue les fait périr, 361
- Ce qu'une nation en fournit à présent : ce qu'elle en fournisoit autrefois, 366
- Stoïcisme*, favorisoit le suicide chez les Romains, 435
- En quel temps il fit plus de progrès parmi eux, 460
- Suffrages*, à Rome, se recueilloient ordinairement par tribus, 409
- Suicide* : Raisons qui en faisoient, chez les Romains, une action héroïque, 435, 436
- Sylla* exerce ses soldats à des travaux pénibles, 363
- Vainqueur de Mithridate, 403
- Porte une atteinte irréparable à la liberté romaine, 419, 420
- Est le premier qui soit entré en armes dans Rome, 420
- Fut l'inventeur des proscriptions, *ibid.*
- Abdique volontairement la dictature, 419, 420
- Parallèle de Sylla avec Auguste, 441
- Sylvius* (LATINUS), fondateur des

- villes latines, [358](#)
SYMMAQUE : Sa lettre aux empereurs,
 au sujet de l'autel de la Victoire, [487](#)
Syrie : Pouvoir & étendue de cet empire,
[385, 386](#)
 — Les rois de Syrie ambitionnent l'E-
 gypte, [386](#)
 — Mœurs & disposition des peuples,
[386, 387](#)
 — Luxe & mollesse de la cour, [387](#)

T.

- Tarentins**, peuple oisif & voluptueux,
[358](#)
 — Descendus des Lacédémoniens, [370](#)
TARQUIN : Comment il monte sur le
 trône; comment il règne, [353](#)
 — Son fils viole Lucrece; suites de
 cet attentat, *ibid.*
 — Prince plus estimable que l'on ne
 croit communément, [354](#)
Tartares (un peuple de) arrête les pro-
 grès des Romains, [502](#), [510](#)
Terres des vaincus, confisquées par les
 Romains au profit du peuple, [356](#)
 — Cessation de cet usage, [352](#)
 — Paratage égal des terres chez les an-
 ciennes républiques, [366](#)
 — Comment, par succession de temps,
 elles retomboient dans les mains de
 peu de personnes, *ibid.*
 — Ce partage rétablit la république
 de Sparte déchue de son ancienne
 puissance, [367](#), [368](#)
 — Ce même moyen tire Rome de son
 abaissement, [368](#)
Tessin (journée du) malheureuse pour
 les Romains, [377](#)
THEODORA (l'impératrice) rétablit le
 culte des images, détruit par les ico-
 noclastes, [514](#)
THÉODOSE le jeune (l'empereur) : avec
 quelle insolence Attila en parle, [488](#)

- Théologiens**, incapables d'accorder ja-
 mais leurs différends, [517](#)
Thessaliens, asservis par les Macédo-
 niens, [382](#)
Thrasimène (bataille de) perdue par les
 Romains, [377](#)
TIBÈRE (l'empereur) étend la puis-
 sance souveraine, [445](#)
 — Soupçonneux & défiant, *ibid.*
 — Sous son empire, le sénat tombe
 dans un état de bassesse qu'on ne
 sauroit exprimer, [446](#)
 — Il ôte au peuple le droit d'élire les
 magistrats, pour le transporter à lui-
 même, [447](#)
 — S'il faut imputer à Tibère l'avilisse-
 ment du sénat, [447](#), [448](#)
TITE (l'empereur) fait les délices du
 peuple romain, [457](#)
TITE LIVÉ : Critique de l'auteur sur la
 façon dont cet historien fait parler
 Annibal, [372](#)
Tuscan, peuple amolli par les richesses
 & le luxe, [353](#)
TAAIAN (l'empereur), le prince le plus
 accompli dont l'histoire ait jamais
 parlé, [457](#)
 — Portrait de ce prince : il fait la guer-
 re aux Parthes, [457](#), [458](#)
Traité déshonorant, n'est jamais excu-
 sable, [388](#)
Trébie (bataille de) perdue par les Ro-
 mains, [377](#)
Trésors amassés par les princes, funes-
 tes à leurs successeurs : pourquoi, [464](#)
 — Trésors des Ptolomées apportés à
 Rome : effets qu'ils y produisirent, [475](#)
Tribuns : leur création, [406](#)
 — Empereurs revêtus de la puissance
 des tribuns, [443](#)
Tribus : division du peuple par tribus,
[409](#)
Tribuns : Rome en est déchargée, [465](#), [466](#)

<i>Tributs</i> : Ils sont rétablis à Rome , 466	estimés , 365
— Ne deviennent jamais plus nécessaires , que quand un état s'affoiblit , 485	<i>Vaisseaux</i> : Autrefois ne faisoient que côtoyer les terres , 375
— Portés , par les empereurs , à un excès intolérable , <i>ibid.</i>	— Depuis l'invention de la boussole , ils voguent en pleine mer , 376
<i>Trinité</i> (par allusion à la) les Grecs se mirent en tête qu'ils devoient avoir trois empereurs , 510	<i>Valens</i> (l'empereur) ouvre le Danube : suite de cet événement , 477 , 478
<i>Triomphe</i> : son origine : combien il influe sur l'accroissement des grandeurs romaines , 351	— Reçoit les Goths dans l'empire , 478
— A quel titre il s'accordoit , 356	— Victime de son imprudente facilité , 479
— L'usage du triomphe aboli sous Auguste : par quelle raison , 441 , 442	<i>Valentinien</i> fortifie les bords du Rhin , 477
<i>Triumvirat</i> (premier) , 423	— Essuie une guerre de la part des Allemands , 480
— (second) 435	<i>Valerien</i> (l'empereur) pris par les Perses , 470
<i>Tullius</i> (<i>Servius</i>) comparé à Henri VII , roi d'Angleterre , 354	<i>Varron</i> (<i>Terentius</i>) : sa fuite honteuse , 378
— Cimente l'union des villes latines avec Rome , 358	<i>Voies</i> (siège de) , 359
— Divise le peuple romain par centurions , 409	<i>Vélites</i> : ce que c'étoit que cette sorte de troupe , 365
<i>Turcs</i> : leur empire à peu près aussi foible à présent qu'étoit celui des Grecs , 522	<i>Verds & bleus</i> : Factions qui divisoient l'empire d'orient , 499
— De quelle manière ils conquièrent la Perse , 523	— Justinien se déclare contre les verds , 500
— Repoussés jusqu'à l'Euphrate par les empereurs grecs , 524	<i>Vespasien</i> (l'empereur) travaille , pendant son règne , à rétablir l'empire , 457
— Comment ils faisoient la guerre aux Grecs , & par quels motifs , 527	<i>Vitellius</i> ne tient l'empire que peu de temps , <i>ibid.</i>
— Eteignent l'empire d'orient , 528	<i>Union</i> d'un corps politique : en quoi elle consiste , 414 , 415
<i>Tyrans</i> (meurtre des) passoit pour une action vertueuse dans les républiques de Grèce & d'Italie , 430	<i>Volsques</i> , peuple belliqueux , 318
— Quel étoit leur sort à Rome , 467	
<i>Tyrannie</i> : la plus cruelle est celle qui s'exerce à l'ombre des loix , 446	

V.

Vaisseaux rhodiens , autrefois les plus

Z.

Zama (bataille de) gagnée par les Romains contre les Carthaginois , 375

Zénon (l'empereur) persuade Théodoric d'attaquer l'Italie , 492

Fin de la table des matières.

DIALOGUE

D I A L O G U E
D E S Y L L A
E T D' E U C R A T E.

TOME III.

Aaaa

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1950



D I A L O G U E

D E S Y L L A

E T D' E U C R A T E.

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls : SYLLA, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes ? La fortune semble être gênée, de ne plus vous élever aux honneurs.

EUCRATE, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligue, à punir un usurpateur :

Aaaa ij

mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne sçauroit s'en occuper.

IL EST singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat & de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, & de faire rendre, à leur fantaisie, le respect qui n'est dû qu'aux loix.

ET MOI, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content, que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome ; que j'ai regardé au-tour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire ? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de prince si lâche, que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus même ?

SEIGNEUR, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre ame étoit haute ; mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande : tout, dans votre vie, sembloit me montrer un homme dévoré du desir de commander, & qui, plein des plus funestes passions, se chargeoit, avec plaisir, de la honte, des remords, & de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance ; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains ; vous avez

exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fut jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang romain ? Veux-tu ne commander qu'à des murailles ? Pour lors, vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie & de la mort de chaque citoyen.

ET C'EST tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement ! Mais je me suis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon seul asyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens ; & j'ai osé leur dire : Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république ; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père, leur fils, ou leur frère. Tous les Romains se font tus devant moi.

CETTE belle action dont vous me parlez me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, & de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances ?

Quand toutes vos actions n'auroient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république ? Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut

être l'esclavage , cherchoit à abolir la magistrature même ?

Le peuple , gêné par les loix & par la gravité du sénat , a toujours travaillé à renverser l'un & l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat & les loix , le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur , le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé , malgré lui , à ravager la terre , & à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner , quel seroit le destin de la république ? Et , sans moi , le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple , dans sa fureur aveugle pour la liberté , ne se livrât lui-même à Marius , ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance ?

Les dieux , qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition , ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais , quel que doive être le prix de cette noble liberté , il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux , elle submerge des pays entiers ; & elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang , & que tous les partisans de Marius n'ont pas été profcrits.

IL FAUT que je l'avoue ; Sylla , vous m'étonnez. Quoi ! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang ? & vous avez eu de l'attachement pour elle ?

EUCRATE , me dit-il , je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie , dont nous trouvons tant d'exemples dans les

premiers temps de la république : & j'aime autant Coriolan , qui porte la flamme & le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate , qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen , que celui qui chassa les Gaulois du capitolé. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : & cet amour tant vanté est une passion trop populaire , pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions , & sur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger , par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers , de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre , il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les barbares , j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander , que pour ne pas obéir. Né dans une république , j'ai obtenu la gloire des conquérans , en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome , je ne respirois ni la fureur , ni la vengeance. J'ai jugé sans haine , mais aussi sans pitié , les Romains étonnés. Vous étiez libres , ai-je dit , & vous vouliez vivre esclaves ? Non. Mais mourez ; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen , étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là : & je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli ; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles ; la crainte a suspendu les jalousies ; & Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les

sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang & de sueur.

SEIGNEUR, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous : Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune ; & vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le desir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité ? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature ; comment avez-vous osé la rendre ? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu défarmé, & n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé ; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'AI un nom, me dit-il ; & il me suffit pour ma sûreté & celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises ; & il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire ; & son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a au-tour de lui Chéronée, Orchomène & Signion ; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple

exemple domestique & terrible : chaque Romain n'aura tous les jours devant les yeux ; & , dans ses songes même , je lui apparaitrai couvert de sang ; il croira voir les funestes tables , & lire son nom à la tête des pros crits. On murmure en secret contre mes loix ; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javalo , que j'avois à Orchomène , & le bouclier que je portai sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs , en suis-je moins Sylla ? J'ai pour moi le sénat , avec la justice & les loix ; le sénat a pour lui mon génie , ma fortune & ma gloire.

J'AVOUE , lui dis-je , que , quand on a une fois fait trembler quelqu'un , on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

SANS doute , me dit-il. J'ai étonné les hommes ; & c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie : vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe , & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius : Je fus indigné de voir un homme sans nom , fier de la bassesse de sa naissance , entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple : & , dans cette situation , je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune , & je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela , je l'attaquai avec ses propres armes , c'est-à-dire , par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque , par le caprice du sort , je fus obligé de sortir de Rome , je me conduisis de même : J'allai faire la guerre à Mithridate ; & je crus détruire Marius , à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de

son pouvoir sur la populace , je multipliois ses mortifications ; & je le forçois tous les jours d'aller au capitolé rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérois. Je lui faisois une guerre de réputation , plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisoient au roi barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche , qui ne marquât mon audace ; & mes moindres actions , toujours superbes , étoient pour Marius de funestes présages. Enfin , Mithridate demanda la paix ; les conditions étoient raisonnables : & , si Rome avoit été tranquille , ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante , je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures ; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte , & qu'il rendit aux rois ses voisins tous les états dont il les avoit dépouillés. Je te laisse , lui dis-je , le royaume de tes pères , à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile ; & Marius , au milieu de Rome , en trembla.

Cette même audace , qui m'a si bien servi contre Mithridate , contre Marius , contre son fils , contre Thélésinus , contre le peuple , qui a soutenu toute ma dictature , a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée : & ce jour assure ma liberté pour jamais.

SEIGNEUR , lui dis-je , Marius raisonnoit comme vous , lorsque , couvert du sang de ses ennemis & de celui des Romains , il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus , & de plus grands excès. Mais , en prenant la dictature , vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi , & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont pros crit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher, à présent, du cœur de tous les capitaines romains, l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie, & la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, & ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche & trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

IL CHANGEA de visage, & se tut un moment. JE ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse; j'étudie son ame: il y cache des desseins profonds. Mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son infolence.

FIN DU DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

LE TEMPLE
DE GNIDE:

: : : : Non murmura vestra columbæ,
Brachia non hederæ, non vincant oscula conchæ.

Fragment d'un épithalame de l'empereur Gallien



P R E F A C E

D U

T R A D U C T E U R.

UN ambassadeur de France à la Porte ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscrits grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pièces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusques dans les tombeaux de leurs auteurs; &, ce qui est à peu près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque grec.

On ne sçait ni le nom de l'auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage.

Quant à ma traduction, elle est fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés; & j'ai souvent quitté l'expression la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux sa pensée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a eu celle du Tasse. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carrière que lui. Il s'y est distingué d'une manière à ne rien craindre de ceux-même à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman est une espèce de tableau où l'on a peint, avec choix, les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, & de la naïveté dans les sentimens.

Il y a trouvé un caractère original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modèle; ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques

Quelques sçavans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art. Il n'est point, disent-ils, selon les règles. Mais si l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les règles.

Un homme qui se mêle de traduire ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son auteur autant qu'il le fait ; & j'avoue que ces messieurs m'ont mis dans une furieuse colère : Mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées & bien poudrées qui connoissent tout le mérite du TEMPLE DE GNIDE.

A l'égard du beau sexe, à qui je dois le peu de momens heureux que je puis compter dans ma vie, je souhaite, de tout mon cœur, que cet ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore ; & , s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves desiroient de moi quelque ouvrage moins frivole, je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre

TOME III.

Cccc

de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous sçavons sur la métaphysique, la politique & la morale, & tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences-là.





L E T E M P L E D E G N I D E .

P R E M I E R C H A N T .

VÉNUS préfère le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue , qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage , & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains : On y jouit d'un printemps éternel ; la terre , heureusement fertile , y prévient tous les souhaits ; les troupeaux y paissent sans nombre ; les vents semblent n'y régner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs ; les oiseaux y chantent sans cesse ; vous diriez que les bois sont harmonieux ; les ruisseaux murmurent dans les plaines ; une chaleur douce fait tout éclore ; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville , est le palais de Vénus. Vulcain lui-

Cccij

même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidélité, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais ; il n'y a que les Graces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts. . . . Mais j'en peins les richesses, & non pas les beautés.

Les jardins en sont enchantés : Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaissent sous la main qui les cueille ; les fleurs succèdent aux fruits. Quand Vénus s'y promène, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu secrète, tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danfes naïves des filles de Gnide. Ses nymphes se confondent avec elles. La déesse prend part à leurs jeux ; elle se dépouille de sa majesté ; assise au milieu d'elles, elle voit régner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec sa bergère ; mais celle qu'elle a trouvée est toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les bergères fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les nymphes approchent de ses bords, il s'arrête ; & ses flots, qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais, lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore : ses eaux tourment au-tour d'elle ; quelquefois il se

soulève pour l'embrasser mieux ; il l'enlève, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la soutient sur ses flots ; & , charmé d'un fardeau si cher , il la promène sur saplaine liquide ; enfin , désespéré de la quitter, il la porte lentement sur le rivage , & console ses compagnes.

A côté de la prairie , est un bois de myrthes , dont les routes font mille détours. Les amans y viennent se conter leurs peines : L'Amour, qui les amuse , les conduit par des routes toujours plus secrètes.

Non loin de-là, est un bois antique & sacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes , qui semblent immortels , portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux , lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour , on monte une petite colline , sur laquelle est le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit , pour la première fois, Adonis : le poison coula au cœur de la déesse. Quoi ! dit-elle , j'aimerois un mortel ! Hélas ! je sens que je l'adore. Qu'on ne m'adresse plus de vœux : il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours , lorsque , piquée d'un défi téméraire , elle les consulta. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du berger troyen. Elle cacha sa ceinture sous ses cheveux ; ses nymphes la parfumèrent ; elle monta sur son char traîné par des cygnes , & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit , & ses regards errèrent & moururent : la

pomme d'or tomba aux pieds de la déesse : il voulut parler ; & son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Pſyché vint avec ſa mère, lorsque l'Amour, qui voloit au-tour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ſes regards. Il ſentit tous les maux qu'il fait ſouffrir. C'eſt ainſi, dit-il, que je bleſſe ! Je ne puis ſoutenir mon arc ni mes flèches. Il tomba ſur le ſein de Pſyché. Ah ! dit-il, je commence à ſentir que je ſuis le dieu des Plaiſirs.

Lorsqu'on entre dans ce temple, on ſent dans le cœur un charme ſecret, qu'il eſt impoſſible d'exprimer : l'ame eſt ſaiſie de ces ravifſemens que les dieux ne ſentent eux-même que lorsqu'ils ſont dans la demeure céleſte.

Tout ce que la nature a de riant eſt joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par-tout orné de peintures qui ſemblent respirer. On y voit la naiſſance de Vénus ; le ravifſement des dieux qui la virent ; ſon embaras de ſe voir toute nue ; & cette pudeur, qui eſt la première des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déeſſe. Le peintre a représenté le dieu ſur ſon char, fier & même terrible : la Renommée vole au-tour de lui ; la Peur & la Mort marchent devant ſes courſiers couverts d'écume ; il entre dans la mêlée, & une pouſſière épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languifſamment ſur un lit de roſes ; il ſourit à Vénus : vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins, qui reſtent encore. Les Plaiſirs ſont des guirlandes dont ils lient les deux amans : leurs yeux ſemblent ſe confondre ; ils ſoupirent ; &, atten-

tifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui se jouent au-tour d'eux.

Il y a un appartement séparé, où le peintre a représenté les noces de Vénus & de Vulcain : toute la cour céleste y est assemblée. Le dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La déesse regarde d'un air froid la joie commune ; elle lui donne négligemment une main, qui semble se dérober ; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine, & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les dieux sourient ; & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le dieu impatient qui entraîne sa divine épouse : elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enlève pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule. La déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile vole : mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'à l'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux ; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entr'elles : mais les dieux paroissent tristes ; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charinée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte : elle en a réglé les

cérémonies, institué les fêtes; & elle y est, en même-temps; la divinité & la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en sa vie, se donner à celui qui la choisit, & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le sanctuaire, consacrant à la déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendit des honneurs plus dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même : car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité & de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle y viennent soupirer : ils sentent diminuer leurs tourmens : ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, la mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus

plus justes , lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines , le feu , les transports de l'amour , & la fureur même : car , moins on est maître de son cœur , plus il est à la déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes , qui ne peuvent pas entrer dans le temple : ils adressent de loin leurs vœux à la déesse , & lui demandent de les délivrer de cette liberté , qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La déesse inspire aux filles de la modestie : cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache.

Mais jamais , dans ces lieux fortunés , elles n'ont rougi d'une passion sincère , d'un sentiment naïf , d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre : mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée , accablée des rigueurs d'un amant , il prend une flèche trempée dans les eaux du fleuve d'Ou' li. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer , il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit , il le fait soudain renaître , ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phèdre & Ariane , qui , mêlés d'amour & de haine ,

TOME III.

D d d d

servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne le plaisir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le sanctuaire, pour faire leur prière à Vénus. Elles y expriment des sentimens naîfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Thirsis est éteinte; je ne te demande pas de me rendre mon amour; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas: Puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythère, disoit une autre, je cherche la solitude; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus. J'aime peut-être. Ah! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus: souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi: Amour, lorsque tu vis Psiché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur: Ton bonheur n'étoit pas différent du mien; car tu sentois mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée: je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle; & je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple; & jamais il n'y fera entré

un amant si fidèle : nous irons dans le palais de Vénus ; & je croirai que c'est le palais de Thémire : j'irai dans la prairie, & je cueillerai des fleurs , que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai là conduire dans le bocage , où tant de routes vont se confondre : & , quand elle sera égarée, . . . L'Amour , qui m'inspire , me défend de révéler ses mystères.

S E C O N D C H A N T.

I l y a à Gnide un antre sacré que les nymphes habitent , où la déesse rend ses oracles. La terre ne mugit point sous les pieds ; les cheveux ne se dressent point sur la tête ; il n'y a point de prêtresses , comme à Delphes , où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle même écoute les mortels , sans se jouer de leurs espérances , ni de leurs craintes.

Une coquette de l'isle de Crète étoit venue à Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle sourioit à l'un , parloit à l'oreille à l'autre , soutenoit son bras sur un troisième , crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel ! que d'alarmes ne causa t-elle point aux vraies amantes ! Elle se présenta à l'oracle , aussi fière que les déesses : mais soudain nous entendîmes une voix , qui sortoit du sanctuaire : Perfide , comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je règne avec la candeur ? Je vais te punir d'une manière cruelle : je t'ôterai tes charmes ; mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu verras , ils te fuiront com-

D d d d ij

me une ombre plaintive ; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite , toute brillante des dépouilles de ses amans. Va , dit la déesse , tu te trompes , si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs ; mais elle ne les donne pas. Ton cœur est comme le fer ; & , quand tu verrois mon fils même , tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent ; va leur montrer des charmes , que l'on voit soudain , & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque temps après , vint un homme riche , qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes , dit la déesse , une chose que je ne sçaurois faire , quoique je sois la déesse de l'amour. Tu achètes des beautés , pour les aimer ; mais tu ne les aime pas , parce que tu les achètes. Tes trésors ne te seront point inutiles ; ils te serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride , nommé Aristée , se présenta ensuite : il avoit vu à Gnide la charmante Camille ; il en étoit éperduement amoureux : il sentoit tout l'excès de son amour ; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur , lui dit la déesse ; tu sçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde ; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La déesse me dit : Il n'y a point , dans mon empire , de mortel qui me soit plus soumis que toi. Mais que veux-tu que je fasse ? Je ne sçaurois

te rendre plus amoureux , ni Thémire plus charmante. Ah ! lui dis-je , grande déesse , j'ai mille graces à vous demander : faites que Thémire ne pense qu'à moi ; qu'elle ne voie que moi ; qu'elle se réveille en songeant à moi ; qu'elle craigne de me perdre , quand je suis présent ; qu'elle m'espère dans mon absence ; que , toujours charmée de me voir , elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.

TROISIEME CHANT.

Il y a à Gnide des jeux sacrés , qui se renouvellent tous lesans : les femmes y viennent , de toutes parts , disputer le prix de la beauté. Là , les bergères sont confondues avec les filles des rois ; car la beauté seule y porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même. Elle décide sans balancer ; elle sçait bien quelle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélène remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie ; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'espérances : ainsi ce prince , au jugement de Vénus même , se vit aussi heureux époux , que Thésée & Pâris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe , dont les cheveux tombaient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine , qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'isle de Lesbos ; & elles se disoient l'une à l'autre , Je me sens toute émue , il n'y a

rien de si charmant que vous : si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi , elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint , & de la régularité de leurs traits : tout faisoit voir , ou promettoit un beau corps ; & les dieux , qui les formèrent , n'auroient rien fait de plus digne d'eux , s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'isle de Chypre. Nous avons ; disoient-elles , passé notre jeunesse dans le temple de Vénus ; nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même. Nous ne rougissons point de nos charmes ; nos manières , quelquefois hardies & toujours libres , doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'alarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés , depuis la ceinture , de la manière la plus immodeste : & cependant elles faisoient les prudes , & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages , vous sçavez conserver des dépôts précieux. Vous vous calmâtes , lorsque le navire Argo porta la toison d'or sur votre plaine liquide ; & , lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos , & se sont confiées à vous , vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane , semblable aux déesses. Toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles , qui avoient présenté à Vénus une offrande de deux cent talens. Candaule étoit

venu lui-même, plus distingué par son amour que par la pourpre royale : il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane ; ses yeux erroient sur son beau corps , & ses yeux ne se lassoient jamais. Hélas ! disoit-il , je suis heureux ; mais c'est une chose qui n'est sçue que de Vénus & de moi : Mon bonheur seroit plus grand , s'il donnoit de l'envie. Belle reine , quittez ces vains ornemens ; faites tomber cette toile importune ; montrez-vous à l'univers ; laissez le prix de la beauté , & demandez des autels.

Auprès de-là , étoient vingt Babyloniennes : elles avoient des robes de pourpre brodées d'or ; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient , pour preuve de leur beauté , les richesses qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin , je vis cent femmes d'Egypte , qui avoient les yeux & les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles , & ils disoient : Les loix nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis : mais votre beauté a sur nous un empire plus fort que celui des loix ; nous vous obéissons avec le même plaisir que l'on obéit aux dieux ; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerez à Gnide , qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison , auprès d'un mari tranquille , qui , pendant que vous vous occupez des affaires du dehors , doit attendre , dans le sein de votre famille , le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante qui envoie

ses vaisseaux au bout de l'univers : les ornemens fatiguoient leur tête superbe ; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour : elles étoient filles de l'Aurore ; &, pour la voir , elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil , qui faisoit disparoître leur mère ; elles se plaignoient de leur mère , qui ne se monroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis, sous une tente , une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ses filles , qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mère : des eunuques la servoient , & leurs yeux regardoient la terre : car , depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide , ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis , qui sont aux extrémités de la terre , disputèrent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers , où une belle ne reçoive des hommages : mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite. Belles sans ornemens , elles avoient des graces , au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphyr. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante , & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés , on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit : Je ne veux point disputer le prix de la beauté ; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane

Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix : car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus : je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle : les peuples étoient séparés des peuples ; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore : il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là, on voyoit la beauté fière de Pallas ; ici, la grandeur & la majesté de Junon ; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une manière particulière d'exprimer sa pudeur, & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux : Les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules ; les autres montraient les épaules, & couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougit de ce qu'ici on appelloit bienséance.

Les dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes les déesses, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, & que les dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales : elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces. Allez la

TOME III.

Eeee

couronner , leur dit-elle : de toutes les beautés que je vois , c'est la seule qui vous ressemble.

QUATRIÈME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse , j'entrai dans un bois solitaire : j'y trouvai le tendre Aristée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été consulter l'oracle ; c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir : car Vénus met dans le cœur , en la présence d'un habitant de Gnide , le charme secret que trouvent deux amis , lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre , nous sentîmes que notre cœur se donnoit ; il sembloit que la tendre Amitié étoit descendue du ciel , pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici , à peu près , ce que je lui dis :

Je suis né à Sybaris , où mon père Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point , dans cette ville , de différence entre les voluptés & les besoins ; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille ; on donne des prix , aux dépens du public , à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles ; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis , & ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir , qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe & la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se fissent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent, au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les desirs & les espérances de chaque jour: on ne sçait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé; on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre: & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagemens qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la dernière; tout cela est inconnu à Sybaris.

Encore si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire: mais non; les yeux sont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure: ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un plaisir qui leur déplaira encore; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur ame, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines: un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sçauroient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine

Eccc ij

se soutenir sur leurs pieds ; les voitures les plus douces les font évanouir ; lorsqu'ils sont dans les festins , l'estomac leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des sièges renversés , sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour , sans s'être fatigués : ils sont brisés , quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes , timides devant leurs concitoyens , lâches devant les étrangers , ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je scus penser , j'eus du dégoût pour la malheureuse Sybaris. J'aime la vertu ; & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non , disois-je , je ne respirerai pas plus longtemps cet air empoisonné : tous ces esclaves de la mollesse sont faits pour vivre dans leur patrie , & moi pour la quitter.

J'allai , pour la dernière fois , au temple ; & , m'approchant des autels où mon père avoit tant de fois sacrifié : Grande-déesse , dis-je à haute voix , j'abandonne ton temple , & non pas ton culte : en quelque lieu de la terre que je sois , je ferai fumer pour toi de l'encens ; mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis , & j'arrivai en Crète. Cette isle est toute pleine des monumens de l'Amour. On y voit le taureau d'airain , ouvrage de Dédale , pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé ; le labyrinthe , dont l'Amour seul scut éluder l'artifice ; le tombeau de Phèdre , qui étonna le Soleil , comme avoit fait sa mère ; & le temple d'Ariane , qui , désolée dans les déserts , abandonnée par un ingrat , ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le palais d'Idoménée , dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines grecs : car

ceux qui échappèrent aux dangers d'un élément colère trouvèrent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chère.

Je quittai cette isle, si odieuse à une déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai ; & la tempête me jeta à Lesbos. C'est encore une isle peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylène est la capitale de Lesbos ; c'est la patrie de la tendre Sappho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos ; & le fort me fit trouver une isle plus profane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adressèrent de vœux. Nous rejettons, disent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déesse les en a souvent punis : mais, sans expier leur crime, ils en portent la peine ; toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux ; les vents me portèrent à Délos. Je restai quelques mois dans cette isle sacrée. Mais, soit que les dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive ;

soit que notre ame retienne de la divinité , dont elle est émanée , quelque foible connoissance de l'avenir ; je sentis que mon destin , que mon bonheur même m'appelloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille , où l'ame ; plus à elle-même , semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie ; il m'apparut , je ne sçus pas d'abord si c'étoit une mortelle , ou une déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne : elle n'étoit point belle comme Vénus , mais elle étoit ravissante comme elle : tous ses traits n'étoient point réguliers , mais ils enchantoient tous ensemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire , mais ce qui pique : ses cheveux tombaient négligemment sur ses épaules , mais cette négligence étoit heureuse : sa taille étoit charmante ; elle avoit cet air que la nature donne seule , & dont elle cache le secret aux peintres même. Elle vit mon étonnement ; elle en sourit. Dieux ! quel souris ! Je suis , me dit-elle d'une voix qui pénétoit le cœur , la seconde des Graces : Vénus , qui m'envoie , veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide. Elle fuit ; mes bras la suivirent : mon songe s'envola avec elle ; & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir , mêlé du plaisir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'isle de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je respirai l'amour. Je sentis , je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis. Je n'aimois pas encore , mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque beauté divine. J'avancai ; & je vis , de loin , de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis ! disois-je : j'ai , sans aimer , tous les égare-

mens de l'amour : mon cœur vole déjà vers des objets inconnus ; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle ; & je crois que je serois mort de douleur , si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus , m'écriai-je , puisque vous devez me rendre heureux , faites que ce soit avec cette bergère : je renonce à toutes les autres beautés ; elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.

CINQUIEME CHANT.

Je parlois encore au jeune Aristée de mes tendres amours ; ils lui firent soupirer les siens ; je soulageai son cœur , en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : je n'oublierai rien ; car je suis inspiré par le même dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit , vous ne trouverez rien que de très-simple : mes aventures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre , que mes plaisirs , que mes peines ; & , comme mon amour pour Camille fait le bonheur , il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide ; elle est belle ; elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs : les femmes qui sont des souhaits demandent aux dieux les graces de Camille ; les hommes qui la voient veulent la voir toujours , ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante , un air noble , mais modeste.

te , des yeux vifs & tout prêts à être tendres , des traits faits exprès l'un pour l'autre , des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer , mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux & à l'enjouement. Si vous voulez , elle pensera sensément ; si vous voulez , elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'esprit , plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf , qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit , tout ce qu'elle fait , a les charmes de la simplicité ; vous trouvez toujours une bergère naïve. Des graces si légères , si fines , si délicates , se font remarquer , mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela , Camille m'aime : elle est ravie quand elle me voit , elle est fâchée quand je la quitte ; & , comme si je pouvois vivre sans elle , elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime , elle me croit : je lui dis que je l'adore , elle le sçait ; mais elle est ravie , comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie , elle me dit que je fais le bonheur de la sienne. Enfin elle m'aime tant , qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille , sans oser lui dire que je l'aimois , & sans oser presque me le dire à moi-même : plus je la trouvois aimable , moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille , tes charmes me touchoient ; mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier ; je voulois effacer de
mon

mon cœur ton adorable image. Que je suis heureux ! je n'ai pu y réussir ; cette image y est restée , & elle y vivra toujours !

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde , & je cherchois la solitude ; j'avois des vues d'ambition , & je ne desirois plus que ta présence ; je voulois errer sous des climats reculés , & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respirez : tout ce qui n'est point toi s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse , elle a encore quelque chose à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre , que je feins quelquefois de ne la pas croire , pour qu'elle touche encore mon cœur : bien-tôt règne entre nous ce doux silence , qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille , je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu , me dit-elle ? parle-moi de nos amours : ou , si tu n'as rien pensé , si tu n'as rien à me dire , cruel , laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant , Tu es triste. Il est vrai , lui dis-je : mais la tristesse des amans est délicieuse ; je sens couler mes larmes , & je ne sçais pourquoi , car tu m'aimes ; je n'ai point de sujet de me plaindre , & je me plains : Ne me retire point de la langueur où je suis ; laisse-moi soupirer en même-temps mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour , mon ame est trop agitée ; elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir : au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même. N'essuie point mes larmes : qu'importe que je pleure , puisque je suis heureux ?

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui , je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Hélas ! lui dis-je , je t'aime

TOME III.

Ffff

comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi , qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent : ces louanges me touchent , comme si elles m'étoient personnelles ; & j'en suis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous , elle parle avec tant d'esprit , que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un , je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés , quand , tout à coup , je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde , Camille , aux impostures des amans. Ils te diront qu'ils t'aiment , & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi ; mais je jure , par les dieux , que je t'aime davantage.

Quand je l'aperçois de loin , mon esprit s'égare : elle approche , & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle , & il semble que mon ame veut me quitter , que cette ame est à Camille , & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse , & , dans un instant , elle m'en accorde une autre. Ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour , elle voudroit me tout refuser , elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit , Ne vous suffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous désirer après mon cœur ? Je désire , lui dis-je , que tu fisses pour moi une faute que l'amour fait faire , & que le grand amour justifie.

Camille , si je cesse un jour de t'aimer , puisse la Parque se tromper , & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouverois dé-

plorable ; quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant !

Aristée soupira , & se tut ; & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille , que pour penser à elle.

SIXIÈME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours , nous nous égarâmes ; & , après avoir erré longtemps, nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits , par un chemin de fleurs , au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur ; nous y entrâmes , croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux ! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste ! A peine y eus-je mis le pied ; que tout mon corps frémit , mes cheveux se dressèrent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour : à mesure que mon cœur s'agitoit , il cherchoit à s'agiter encore. Ami , m'écriai-je , entrons plus avant , dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu , où jamais le soleil n'entra , & que les vents n'agitèrent jamais. J'y vis la Jalousie ; son aspect étoit plus sombre que terrible : La Pâleur , la Tristesse , le Silence l'entouroient , & les Ennuis voloient au-tour d'elle. Elle souffla sur nous , elle nous mit la main sur le cœur , elle nous frappa sur la tête ; & nous ne vîmes , nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant , nous dit-elle , malheureux mortels ; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité , à la lueur des langues enflammées des serpens qui siffoient sur sa tête ; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens , & le jeta sur moi : je voulus le prendre ;

Ffffij

déjà, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide : mais, dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrasée, &, dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine : j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos transports ; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la Jalousie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalousie : nous criions, Thémire ! nous criions, Camille ! Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin, nous trouvâmes la lumière du jour ; elle nous parut importune, & nous regretâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de lassitude ; & ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refusèrent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille : le Sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh dieux ! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres : je me réveillois, à chaque instant, sur une infidélité de Thémire ; je la voyois... Non, je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténèbres & la lumière ! Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'écriai-je, lève-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans

cette prairie : poursuivons ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais non : je vois de loin un temple ; c'est peut-être celui de l'Amour : allons le détruire , allons briser sa statue , & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes ; & il sembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois , les prés , les guérets ; nous ne fûmes pas arrêtés un instant : une colline s'élevoit en vain , nous y montâmes ; nous entrâmes dans le temple : il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des dieux est grande ! Notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes , & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écriai-je , je te rends moins grâces d'avoir apaisé ma fureur , que de m'avoir épargné un grand crime. Et , m'approchant de la prêtresse : Nous sommes aimés du dieu que vous servez ; il vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes-nous entrés dans ce lieu , que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice. Daignez l'offrir pour nous , divine prêtresse. J'allai chercher une victime , & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel , Aristée prononça ces paroles : Divin Bacchus , tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes : nos plaisirs sont un culte pour toi ; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raison : mais , quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée , il n'y a que toi qui puisses nous la rendre.

La noire Jalousie tient l'Amour sous son esclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs , & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait, tout le peuple s'assembla au-tour de nous; & je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et, tout à coup, nous entendîmes un grand bruit, & un mélange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple; & nous vîmes arriver une troupe de bacchantes, qui frappaient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix, Evhoé. Le vieux Silène suivoit, monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre; & , si-tôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte; & les Satyres entouroient leur roi. La joie règnoit avec le désordre; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons. Enfin, je vis Bacchus : il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés, étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel. Il essuya vos larmes. Si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étoit qu'une mortelle. Il vous dit : Aimez-moi. Thésée fuit; ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie. Je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char; je vis descendre Ariane; elle entra dans le temple. Aimable dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours. Faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'est auprès de ces lieux que la reine des cœurs a posé son

empire; que le dieu de la joie règne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi, grand dieu, je sens déjà que je t'aime davantage. Quoi ! tu pourrais quelque jour me paroître encore plus aimable ! Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espèrent, & qui sont plus bornés quand ils desirent, que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'est occupé que de sa gloire ; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres, que l'on sçait aimer. Et, pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs & mes larmes même, te rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane ; il la mena dans le sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs : nous sentîmes une émotion divine. Saïsés des égaremens de Silène, & des transports des bacchantes, nous prîmes un thyrsé, & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.

SEPTIEME CHANT.

NOUS quittâmes les lieux consacrés à Bacchus ; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités ; mais la sombre Tristesse avoit saisi notre ame, & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités, que pour nous faire pressentir des malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus ; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide : nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de sentir lorsque, sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déjà ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille ; que sçais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment ? O dieux ! l'infidelle prend plaisir à l'entendre !

On disoit l'autre jour, repris-je, que Thyrsis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide ; il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je dispute un-cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Lycas chantoit ma Camille : que j'étois insensé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Thyrsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : Malheureux que je suis ! elle les a mises sur son sein ! C'est un présent de Thyrsis, disoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas longtemps que j'allois, avec Camille, faire à Vénus un sacrifice de deux tourterelles ; elles m'échappèrent, & s'envolèrent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire ; j'avois écrit mes amours : je les lisois & relisois sans cesse : un matin, je les trouvai effacées.

Camille, ne désespère point un malheureux qui t'aime ; l'amour, qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le poursuivrai

poursuivrai jusque dans le temple ; & je le punirai , fut-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'autre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule ; je perdis l'heureux Aristée : déjà il avoit embrassé sa Camille ; & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je sentis ma jalousie redoubler à sa vue, je sentis renaître mes premières fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'est ainsi que les dieux renvoient les furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O dieux ! me dit-elle , que tu m'as coûté de larmes ! Trois fois le soleil a parcouru sa carrière ; je craignois de t'avoir perdu pour jamais : cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'oracle. Je n'ai point demandé si tu m'aimois ; hélas ! je ne voulois que sçavoir si tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse , lui dis-je , un infortuné qui t'auroit haïe , si son ame en étoit capable. Les dieux , dans les mains desquels je suis , peuvent me faire perdre la raison : ces dieux , Thémire , ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalousie m'a agité , comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage , que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi , après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi , viens dans ce bois solitaire : il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime , Thémire , de te croire infidelle.

TOME III.

Gggg

Jamais les bois de l'Elysée , que les dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chérissent ; jamais les forêts de Dodone , qui parlent aux humains de leur félicité future ; ni les jardins des Hespérides , dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits , ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un satyre , qui suivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée , nous vit , & s'arrêta. Heureux amans ! s'écria-t-il ; vos yeux savent s'entendre & se répondre ; vos soupirs sont payés par des soupirs ! Mais moi , je passe ma vie sur les traces d'une bergère farouche ; malheureux pendant que je la poursuis , plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe , seule dans ce bois , nous aperçut & soupira. Non , dit-elle , ce n'est que pour augmenter mes tourmens , que le cruel Amour me fait voir un amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine. Il avoit suivi Diane , qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux , & à la troupe immortelle qui étoit au-tour de lui. Il accordoit sa lyre ; elle attire les rochers ; les arbres la suivent , les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts , appelés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour ? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire ; je le trouvai ensuite sur son sein : il s'étoit sauvé à ses pieds ; je l'y trouvai encore : il se cacha sous ses genoux ; je le suivis ; & je l'aurois toujours suivi ; si Thémire toute en pleurs , Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il étoit à sa dernière retraite : elle est si charmante ,

qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette , que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits , reste immobile sous la main avide qui s'approche , & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis ! Thémire écouta mes plaintes , & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes prières , & elle devint plus sévère. Enfin je fus téméraire : elle s'indigna , je tremblai ; elle me parut fâchée , je pleurai ; elle me rebuta , je tombai , & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs , si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur , & n'y eût rappelé la vie.

Non , dit-elle , je ne suis pas si cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir , & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans , si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa : je reçus ma grace , hélas ! sans espérance de devenir coupable.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.

Comme la pièce suivante m'a paru être du même auteur , j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.



UN jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise , je trouvai l'Amour qui dormoit caché sur des fleurs , & couvert par quelques branches de myrthe qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris , qui le suivent toujours , étoient allé folâtrer loin de lui : il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir ; son arc & son carquois étoient à ses côtés ; & , si j'avois voulu , j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux : elle y mit un trait , sans que je m'en apperçusse , & le lança contre moi. Je lui dis en souriant : Prends-en un second ; fais-moi une autre blessure ; celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait ; il lui tomba sur le pied ; & elle cria doucement : C'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour ! Elle le reprit , le fit voler ; il me frappa , je me baissai : Ah ! Céphise , tu veux donc me faire mourir ? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément , dit-elle ; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut cueillir des fleurs , pour lui lier les pieds & les mains. Ah ! je n'y puis consentir ; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc , dit-elle , prendre ses armes , & lui tirer une flèche de toute ma force. Mais il se réveillera , lui dis - je. Eh bien ! qu'il se réveille : que pourra-t-il faire que nous blesser davantage ? Non , non ; laissons-le dormir ; nous resterons auprès de lui ; & nous en ferons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrthe & de roses.

Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui ; & elle rioit de voir le petit dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle ? Il faut lui couper les ailes, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages ; car ce dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit ; &, tenant d'une main le bout des ailes dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphise. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler ; & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses ailes ; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'aperçut du haut de l'Oympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, & le posa sur le sein de Vénus. Ma mère, dit-il, je battois de mes ailes sur votre sein ; on me les a coupées : que vais-je devenir ? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point ; restez sur mon sein, ne bougez pas ; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes ? Embrassez-moi : elles croissent : vous les aurez bientôt comme vous les aviez ; j'en vois déjà le sommet qui se dore : dans un moment. . . . C'est assez : volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hasarder. Il s'envola ; il se reposa auprès de Vénus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor ; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Vénus. Il l'embrassa ; elle lui sourit : il l'embrassa encore, & badina avec elle ; & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il règne sur toute la nature.

L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus

volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé ; elle a aimé Daphnis ; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour , c'est moi que vous punissez ! Je veux bien porter la peine de son crime : mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir ?

F I N.

ESSAI

V E R S

RECOURRÉS DEPUIS L'ÉDITION FAITE.

CHANSON.

AMOUR, après mainte victoire,
Croyant régner seul dans les cieux,
Alloit bravant les autres dieux,
Vantant son triomphe & sa gloire.

Eux, à la fin, qui se lassèrent
De voir l'insolente façon
De ce tant superbe enfançon,
Du ciel, par dépit, le chassèrent.

Banni du ciel, il vole en terre,
Bien résolu de se venger.
Dans vos yeux il vint se loger,
Pour, de-là, faire aux dieux la guerre.

Mais ces yeux d'étrange nature
L'ont si doucement retenu,
Qu'il ne s'est depuis souvenu
Du ciel, des dieux, ni de l'injure.

P O R T R A I T.

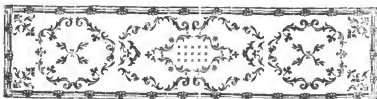
LA beauté que je chante ignore ses appas.
Mortels qui la voyez, dites-lui qu'elle est belle,
Naïve, simple, naturelle,
Et timide sans embarras.
Telle est la jacinthe nouvelle :
Sa tête ne s'élève pas
Sur les fleurs qui font au-tour d'elle :
Sans se montrer, sans se cacher,
Elle se plaît dans la prairie ;
Elle y pourroit finir sa vie,
Si l'œil ne venoit l'y chercher.
MIREPOIX reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix :
Et ce sont, entre mille attraits,
Ceux dont elle veut faire usage.
Pour altérer la douceur de ses traits,
Le fier dédain n'osa jamais
Se faire voir sur son visage.
Son esprit a cette chaleur
Du soleil qui commence à naître.
L'Hymen peut parler de son cœur ;
L'Amour pourroit le méconnoître,

ESSAI

ESSAI
SUR LE GOUT.
FRAGMENT.

TOME III.

Hhhh



ESSAI SUR LE GOÛT

DANS LES CHOSES

DE LA NATURE ET DE L'ART.

FRAGMENT.

DANS notre manière d'être actuelle, notre ame goûte trois sortes de plaisirs : il y en a qu'elle tire du fond de son existence même ; d'autres qui résultent de son union avec le corps ; d'autres enfin qui sont fondés sur les plis & les préjugés que de certaines institutions, de certains usages, de certaines habitudes lui'ont fait prendre.

Ce sont ces différens plaisirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne sais quoi, le noble, le grand, le sublime, le majestueux, &c. Par exemple, lorsque nous trouvons du plaisir à voir une chose avec une utilité pour nous, nous disons qu'elle est bonne ; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir, sans que

Hhhh ij

nous y démêlions une utilité présente , nous l'appellons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci ; ils regardoient comme des qualités positives toutes les qualités relatives de notre ame ; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui insoutenables, parce qu'ils sont fondés sur une philosophie fautive : car tous ces raisonnemens tirés sur le bon , le beau , le parfait , le sage , le fou , le dur , le mou , le sec , l'humide , traités comme des choses positives , ne signifient plus rien.

Les sources du beau , du bon , de l'agréable , &c. sont donc dans nous-même ; & en chercher les raisons , c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examinons donc notre ame , étudions-la dans ses actions & dans ses passions, cherchons-la dans ses plaisirs ; c'est là où elle se manifeste davantage. La poésie , la peinture , la sculpture , l'architecture , la musique , la danse , les différentes sortes de jeux , enfin les ouvrages de la nature & de l'art , peuvent lui donner du plaisir : voyons pourquoi , comment & quand ils le lui donnent ; rendons raison de nos sentimens : cela pourra contribuer à nous former le goût , qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse & avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'AME , indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens , en a qu'elle auroit indépendamment d'eux & qui lui

sont propres; tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, &c. celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame, indépendamment des sens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui pense : & il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils sont les objets du goût : ainsi nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'ame de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps ; nous appellerons tout cela plaisirs naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis que l'ame se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels ; &, de la même manière & par la même raison, nous distinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure : la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à mesurer ses plaisirs, & même quelquefois à sentir ses plaisirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu ; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre manière d'être est entièrement arbitraire ; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. Mais, si nous avions été faits autrement, nous aurions senti

autrement ; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence , une autre poésie ; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poésie : par exemple , si la constitution de nos organes nous avoit rendu capables d'une plus longue attention , toutes les règles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention , ne seroient plus ; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration , toutes les règles qui sont fondées sur la mesure de notre pénétration , tomberoient de même ; enfin toutes les loix établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon , seroient différentes , si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuse , il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : si notre vue avoit été plus distincte , & notre ame capable d'embrasser plus de choses à la fois , il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens : si nos oreilles-avoient été faites comme celles de certains animaux , il auroit fallu réformer bien de nos instrumens de musique. Je sçais bien que les rapports que les choses ont entre elles auroient subsisté ; mais , le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé , les choses qui , dans l'état présent , font un certain effet sur nous , ne le feroient plus : & comme la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible , il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts , puisqu'il y en auroit dans la manière la plus propre à nous donner du plaisir.

On croit d'abord qu'il suffiroit de connoître les diverses sources de nos plaisirs , pour avoir le goût ; & que , quand on

a lu ce que la philosophie nous dit là-dessus , on a du goût , & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie ; c'est une application prompte & exquise des règles même que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de sçavoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que nous trouvons belle , vient de la surprise ; il suffit qu'elle nous surprenne , & qu'elle nous surprenne autant qu'elle le doit , ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire ici , & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût , ne peuvent regarder que le goût acquis , c'est-à-dire ne peuvent regarder directement que ce goût acquis , quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel : car le goût acquis affecte , change , augmente & diminue le goût naturel ; comme le goût naturel affecte , change , augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût , sans considérer s'il est bon ou mauvais , juste ou non , est ce qui nous attache à une chose par le sentiment ; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appliquer aux choses intellectuelles , dont la connoissance fait tant de plaisir à l'ame , qu'elle étoit la seule félicité que de certains philosophes pussent comprendre. L'ame connoît par ses idées & par ses sentimens ; elle reçoit des plaisirs par ces idées & par ces sentimens : car , quoique nous opposions l'idée au sentiment , cependant , lorsqu'elle voit une chose , elle la sent ; & il n'y a point de choses si intellectuelles , qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir , & par conséquent qu'elle ne sente.

DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT est le genre qui a sous lui plusieurs espèces, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, le goût.

L'esprit consiste à avoir les organes bien constitués, relativement aux choses où il s'applique. Si la chose est extrêmement particulière, il se nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût; si la chose particulière est unique chez un peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages, &c.

DE LA CURIOSITÉ.

NOTRE ame est faite pour penser, c'est-à-dire pour apercevoir; or un tel être doit avoir de la curiosité: car, comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précède une & en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans desirer d'en voir une autre; &, si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, & ne se repose jamais.

Ainsi

Ainsi on sera toujours sûr de plaire à l'ame, lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut & champêtre : c'est la même cause qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace : enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphère de sa présence; ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire? dans les villes, notre vue est bornée par des maisons: dans les campagnes, elle l'est par mille obstacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre secours, & nous découvre la nature qui se cache elle-même; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la nature, c'est-à-dire la nature dérobée à nos yeux: mais, quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruisseaux, des collines, & ces dispositions qui font, pour ainsi dire, créées exprès, elle est bien autrement enchantée que lorsqu'elle voit les jardins de le Nôtre; parce que la nature ne se copie pas, au lieu que l'art se ressemble toujours. C'est pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un paysage que le plan du plus beau jardin du monde; c'est que la peinture ne prend la nature que là où elle est belle, là où la vue se peut porter au loin & dans toute son étendue, là où elle est variée, là où elle peut être vue avec plaisir.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : « Lorsqu'il pouvoit, dit-il, se servir de la victoire, il aima mieux en jouir » ; *cùm victoriâ posset uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit : « Ce fut vaincre que d'y entrer » ; *introisse victoria fuit.*

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse : « C'est le Scipion qui croit pour la destruction de l'Afrique » ; *hic erit Scipio, qui in exitum Africæ crescit.* Vous croyez voir un enfant qui croit & s'élève comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractère d'Annibal, la situation de l'univers, & toute la grandeur du peuple romain, lorsqu'il dit : « Annibal fugitif cherchoit au peuple romain un ennemi par tout l'univers » ; *qui, profugus ex Africâ, in pulo romano toto orbe quarebat.*

DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

IL ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses ; il faut les lui montrer avec ordre : car, pour lors, nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons ; notre ame se félicite de son étendue & de sa pénétration : mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant trou-

bler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite , & celle que nous nous faisons , se confondent ; l'ame ne retient rien , ne prévoit rien ; elle est humiliée par la confusion de ses idées , par l'inanité qui lui reste ; elle est vainement fatiguée , & ne peut goûter aucun plaisir : c'est pour cela que , quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion , on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres groupent leurs figures ; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer , & la confusion dans le fond & le lointain.

DES PLAISIRS DE LA VARIÉTÉ.

MAIS, s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété : sans cela l'ame languit ; car les choses semblables lui paroissent les mêmes ; & , si une partie d'un tableau qu'on nous découvre ressembloit à une autre que nous aurions vue , cet objet seroit nouveau sans le paroître , & ne seroit aucun plaisir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art , semblables à celles de la nature , ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font , il faut les rendre propres , le plus que l'on peut , à varier ces plaisirs ; il faut faire voir à l'ame des choses qu'elle n'a pas vues ; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les histoires nous plaisent par la variété des récits , les romans par la variété des prodiges , les pièces de théâtre par la variété des passions , & que ceux qui

Iiii ij

ſçaient inſtruire modifient, le plus qu'ils peuvent, le ton uniforme de l'inſtruction.

Une longue uniformité rend tout inſupportable ; le même ordre des périodes, longtemps continué, accable dans une harangue : les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il eſt vrai que l'on ait fait cette fameuſe allée de Moſcou à Pétersbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée ; & celui qui aura voyagé longtemps dans les Alpes, en deſcendra dégouté des ſituations les plus heureuſes & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété ; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle eſt faite pour connoître & pour voir : il faut donc qu'elle puiſſe voir, & que la variété le lui permette ; c'eſt-à-dire, il faut qu'une choſe ſoit aſſez ſimple pour être apperçue, & aſſez variée pour être apperçue avec plaifir.

Il y a des choſes qui paroiffent variées & ne le ſont point, d'autres qui paroiffent uniformes & ſont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la conſuſion des ornemens fatigue par leur petiteſſe ; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puiſſions diſtinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun ſur lequel l'œil puiſſe ſ'arrêter : de manière qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choiſis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique eſt une eſpèce d'énigme pour l'œil qui le voit ; & l'ame eſt embarrasſée, comme quand on lui préſente un poëme obſcur.

L'architecture grecque, au contraire, paroît uniforme : mais, comme elle a les diviſions qu'il faut & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précifément ce qu'elle peut voir

sans se fatiguer , mais qu'elle en voie assez pour s'occuper , elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties ; les grands hommes ont de grands bras , les grands arbres de grandes branches , & les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes qui sont au-dessus & au-dessous ; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture grecque , qui a peu de divisions & de grandes divisions , imite les grandes choses ; l'ame sent une certaine majesté qui y règne par-tout.

C'est ainsi que la peinture divise en groupes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableau ; elle imite la nature , une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons ; & c'est encore ainsi que la peinture divise en grande masse ses clairs & ses obscurs.

DES PLAISIRS DE LA SYMMÉTRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété ; cependant , dans la plupart des choses , elle aime à voir une espèce de symmétrie. Il semble que cela renferme quelque contradiction : voici comment j'explique cela.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame , lorsqu'elle voit des objets , c'est la facilité qu'elle a à les apercevoir ; & la raison qui fait que la symmétrie plaît à l'ame , c'est qu'elle lui épargne de la peine , qu'elle la soulage , & qu'elle coupe , pour ainsi dire , l'ouvrage par la moitié.

De-là suit une règle générale : par-tout où la symmétrie est utile à l'ame & peut aider ses fonctions , elle lui est

agréable ; mais , par-tout où elle est inutile , elle est fade ; parce qu'elle ôte la variété. Or les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété ; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir : celles , au contraire , que nous appercevons d'un coup d'œil , doivent avoir de la symmétrie. Ainsi , comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment , un parterre , un temple , on y met de la symmétrie , qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil soit simple , il faut qu'il soit unique , & que les parties se rapportent toutes à l'objet principal ; c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie , elle fait un tout ensemble.

Il est dans la nature qu'un tout soit achevé ; & l'ame , qui voit ce tout , veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symmétrie ; il faut une espèce de pondération ou de balancement : & un bâtiment avec une aîle , ou une aîle plus courte qu'une autre , est aussi peu fini qu'un corps avec un bras , ou avec un bras trop court.

DES CONTRASTES.

L'AME aime la symmétrie , mais elle aime aussi les contrastes ; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la nature demande , des peintres & des sculpteurs , qu'ils mettent de la symmétrie dans les parties de leurs figures , elle veut , au contraire , qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre , un membre qui va comme un autre : sont insupportables ; la raison en est

que cette symmétrie fait que les attitudes sont presque toujours les mêmes , comme on le voit dans les figures gothiques , qui se ressemblent toutes par-là. Ainsi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus , la nature ne nous a pas situés ainsi ; & , comme elle nous a donné du mouvement , elle ne nous a pas ajustés , dans nos actions & dans nos manières , comme des pagodes ; & , si les hommes gênés & ainsi contraints sont insupportables , que sera-ce des productions de l'art ?

Il faut donc mettre des contrastes dans les attitudes , surtout dans les ouvrages de sculpture , qui , naturellement froide , ne peut mettre de feu que par la force du contraste & de la situation.

Mais , comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité , il est souvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contrastes , est devenue une symmétrie & une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de certains ouvrages de sculpture & de peinture , mais aussi dans le style de quelques écrivains , qui , dans chaque phrase , mettent toujours le commencement en contraste avec la fin par des antithèses continuelles , tels que saint Augustin & autres auteurs de la basse latinité , & quelques-uns de nos modernes , comme saint Evrémond. Le tour de phrase toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement ; ce contraste perpétuel devient symmétrie , & cette opposition toujours recherchée devient uniformité.

L'esprit y trouve si peu de variété , que , lorsque vous avez vu une partie de la phrase , vous devinez toujours l'autre : vous voyez des mots opposés , mais opposés de la

même manière ; vous voyez un tour dans la phrase , mais c'est toujours le même.

Bien des peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes par-tout & sans ménagement ; de sorte que , lorsqu'on voit une figure , on devine d'abord la disposition de celles d'à côté : cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable. D'ailleurs , la nature , qui jette les choses dans le désordre , ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel ; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement , & dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela ; elle met les uns en repos , & elle donne aux autres différentes sortes de mouvement.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété , celle qui sent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas soutenir longtemps les mêmes situations , parce qu'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée , il faut que les esprits coulent dans les nerfs : Or il y a là deux choses , une lassitude dans les nerfs , une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus , ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue , & sur-tout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris ; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous servir , & distribuer , pour ainsi dire , le travail.

Notre ame est lasse de sentir : mais ne pas sentir , c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout , en variant ses modifications : elle sent , & elle ne se lasse pas.

DES

DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

CETTE disposition de l'ame, qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise ; sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle & par la promptitude de l'action : car elle apperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas, ou d'une manière qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse, mais aussi comme nouvelle, & encore comme inattendue ; & , dans ces derniers cas , le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire fondé sur ce que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par-là que les jeux de hasard nous piquent ; ils nous font voir une suite continuelle d'événemens non attendus : c'est par-là que les jeux de société nous plaisent ; ils sont encore une suite d'événemens imprévus , qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard.

C'est encore par-là que les pièces de théâtre nous plaisent : elles se développent par degrés , cachent les événemens jusqu'à ce qu'ils arrivent , nous préparent toujours de nouveaux sujets de surprise , & souvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des surprises agréables , & suppléent à l'insipidité des conversations presque toujours languissantes , & qui ne font point cet effet.

La surprise peut être produite par la chose , ou par la manière de l'appercevoir : car nous voyons une chose plus

Kkkk

grande ou plus petite qu'elle n'est en effet , ou différente de ce qu'elle est ; ou bien nous voyons la chose même , mais avec une idée accessoire qui nous surprend. Telle est , dans une chose , l'idée accessoire de la difficulté de l'avoir faite , ou de la personne qui l'a faite , ou du temps où elle a été faite , ou de la manière dont elle a été faite , ou de quelque autre circonstance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un sang-froid qui nous surprend , en nous faisant presque croire qu'il ne sent point l'horreur de ce qu'il décrit ; il change de ton tout à coup & dit : L'univers ayant souffert ce monstre pendant quatorze ans , enfin il l'abandonna : *tale monstrum per quatuordecim annos perpeffus , terrarum orbis tandem deflituit*. Ceci produit dans l'esprit différentes sortes de surprises ; nous sommes surpris du changement de style de l'auteur , de la découverte de sa différente manière de penser , de sa façon de rendre en aussi peu de mots une des grandes révolutions qui soit arrivée : ainsi l'ame trouve un très-grand nombre de sentimens différens , qui concourent à l'ébranler & à lui composer un plaisir.

DES DIVERSES CAUSES

qui peuvent produire un sentiment.

IL faut bien remarquer qu'un sentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cause unique. C'est , si j'ose me servir de ce terme , une certaine dose qui en produit la force & la variété. L'esprit consiste à sçavoir frapper plusieurs organes à la fois ; & , si l'on examine les divers écrivains , on

verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu d'avantage sont ceux qui ont excité dans l'ame plus de sensations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des causes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confusion d'arbres : 1°. parce que notre vue, qui seroit arrêtée, ne l'est pas : 2°. chaque allée est une, & forme une grande chose ; au lieu que, dans la confusion, chaque arbre est une chose & une petite chose : 3°. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir : 4°. nous sçavons bon gré de la peine que l'on a prise : 5°. nous admirons le soin que l'on a de combattre sans cesse la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre ; ce qui est si vrai, qu'un jardin négligé nous est insupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît, quelquefois c'est la facilité ; & , comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépense du maître, nous voyons quelquefois avec plaisir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépense & de travail.

Le jeu nous plaît, parce qu'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire l'espérance d'avoir plus : il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur : il satisfait notre curiosité, en nous donnant un spectacle : enfin il nous donne les différens plaisirs de la surprise.

La danse nous plaît par la légèreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, la personne qui danse étant comme un instrument qui accompagne ; mais sur-tout elle plaît par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramène en secret l'idée de tous les mouvemens à de certains

K k k k ij

mouvements , la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

DE LA SENSIBILITÉ

PRESQUE toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différens égards : par exemple , les *virtuosi* d'Italie nous doivent faire peu de plaisir : 1°. parce qu'il n'est pas étonnant qu'accommodés comme ils sont , ils chantent bien ; ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons : 2°. parce que les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausseté : 3°. parce qu'ils ne sont ni du sexe que nous aimons , ni de celui que nous estimons. D'un autre côté , ils peuvent nous plaire , parce qu'ils conservent longtemps un air de jeunesse , & de plus parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur est particulière : Ainsi chaque chose nous donne un sentiment , qui est composé de beaucoup d'autres , lesquels s'affoiblissent & se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même des raisons de plaisir , & elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a plu nous plaît encore , par la seule raison qu'elle nous a plu , parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle : ainsi une actrice , qui nous a plu sur le théâtre , nous plaît encore dans la chambre ; sa voix , sa déclamation , le souvenir de l'avoir vue admirer , que dis-je ? l'idée de la princesse jointe à la sienne , tout cela fait une espèce de mélange qui forme & produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoire. Une femme, qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.

DE LA DÉLICATESSE.

LES gens délicats sont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation; leur ame ne sçait composer ni décomposer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour se composent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixène & Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit ont & se sont fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SÇAIS QUOI.

IL y a quelquefois, dans les personnes ou dans les choses, un charme invisible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne sçais quoi. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous

plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire ; & nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a sçu vaincre des défauts que nos yeux nous montrent , & que le cœur ne croit plus : voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des graces , & qu'il est rare que les belles en aient. Car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu ; elle parvient à nous paroître moins aimable ; après nous avoir surpris en bien , elle nous surprend en mal : mais l'impression du bien est ancienne , celle du mal nouvelle ; aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions , presque toujours réservées à celles qui ont des graces , c'est-à-dire des agrémens que nous n'attendions point , & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace , & souvent l'habillement des bergères en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronèse ; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël , & de la pureté du Corrège. Paul Véronèse promet beaucoup , & paie ce qu'il promet : Raphaël & le Corrège promettent peu & paient beaucoup , & cela nous plaît davantage.

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage ; car un beau visage paroît d'abord & ne cache presque rien : mais l'esprit ne se montre que peu à peu , que quand il veut , & autant qu'il veut ; il peut se cacher pour paroître , & donner cette espèce de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manières ; car les manières naissent à chaque instant , & peuvent à tous les momens créer des surprises : en un mot , une femme ne peut guère être belle que d'une façon , mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sèxes a établi, parmi les nations policées & sauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder : de-là il arrive que les graces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher ; la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté, devient une grace : & telle est la sagesse de la nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne sçauroient nous surprendre, les graces ne se trouvent ni dans les manières gênées, ni dans les manières affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités ; & l'ame est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils.

Il sembleroit que les manières naturelles devoient être les plus aisées ; ce sont celles qui le sont le moins ; car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel : or nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorsqu'elle est dans cette négligence, ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté n'a pas exigés, & que la seule vanité auroit fait prendre ; & l'on n'a jamais de graces dans l'esprit, que lorsque ce que l'on dit paroît trouvé, & non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, & non pas des graces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous

ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf & de simple en vous ne promettoit rien de cela, soient doucement surpris de s'en apercevoir.

Ainsi les graces ne s'acquièrent point ; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf ?

Une des plus belles fictions d'Homère, c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majestueuse de Junon ; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire une contrainte opposée à l'ingénuité des graces : elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fière de Pallas ; car la fierté est opposée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

CE qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se souvient, augmente, & nous mène ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil : il imite si bien la nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise : mais une expression extraordinaire,

un

un coloris plus fort , une attitude bisarre d'un peintre moins bon , nous faisoit du premier coup d'œil , parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile ; & les peintres de Venise , avec leurs attitudes forcées , à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins , pour frapper ensuite plus : Lucain frappe d'abord plus , pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse église de saint Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est ; car nous ne savons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit moins large , nous serions frappés de sa longueur ; si elle étoit moins longue , nous le serions de sa largeur. Mais , à mesure que l'on examine , l'œil la voit s'aggrandir , l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées , où l'œil , qui croyoit d'abord les mesurer , découvre des montagnes derrière les montagnes , & se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même , & qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sçait être ; ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple : Le dôme de saint Pierre est immense ; on sçait que Michel-Ange voyant le panthéon , qui étoit le plus grand temple de Rome , dit qu'il en vouloit faire un pareil , mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modèle le dôme de saint Pierre : mais il fit les piliers si massifs , que ce dôme , qui est comme une montagne que l'on a sur la tête , paroît léger à l'œil qui le considère. L'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle sçait , & elle reste surprise de voir une masse en même-temps si énorme & si légère.

D E S B E A U T É S

qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

SOUVENT la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le lac majeur; c'est une petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze milles dans le lac, sont deux isles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est étonnée de ce contraste romanesque, de rappeler avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contrastes nous frappent, parce que les choses en opposition se relèvent toutes les deux : ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprises sont le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antithèses & figures pareilles. Quand Florus dit : « Sore & Algide, qui le croiroit ! nous ont été formidables, Satrique & Cornicule étoient des provinces : nous rougissons des Boriliens & des Vêruliens ; mais nous en avons triomphé : enfin Tibur notre fauxbourg, Préneste où sont nos maisons de plaisance, étoient le sujet des vœux que nous allions faire au capitolé » ; cet auteur, dis-je, nous montre en même-temps

la grandeur de Rome & la petitesse de ses commencemens, & l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des antithèses d'idées, d'avec les antithèses d'expression. L'antithèse d'expression n'est pas cachée, celle d'idées l'est : l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut : l'une est variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il est difficile de trouver à présent le sujet de vingt-quatre triomphes ; *ut non facile appareat materia quatuor & viginti triumphorum*. Et ; par les mêmes paroles qui marquent la destruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de son courage & de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cause du contraste qui est entre la situation où nous sommes & celle où nous devrions être : de même, lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand nez, nous rions, à cause que nous voyons que ce contraste avec les autres traits du visage ne doit pas être. Ainsi les contrastes sont cause des défauts, aussi bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relèvent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instrumens de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame, & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la personne qui la possède, elle peut exciter la pitié : si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaison avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos desirs, elle la regarde avec un sentiment d'averfion.

L III ij

De même dans nos pensées, lorsqu'elles contiennent une opposition qui est contre le bon sens, lorsque cette opposition est commune & aisée à trouver, elles ne plaisent point & sont un défaut, parce qu'elles ne causent point de surprise; & si, au contraire, elles sont trop recherchées, elles ne plaisent pas non plus. Il faut que, dans un ouvrage, on les sente parce qu'elles y sont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer; car pour lors la surprise ne tombe que sur la sottise de l'auteur.

Une des choses qui nous plaît le plus, c'est le naïf; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper: la raison en est qu'il est précisément entre le noble & le bas; & il est si près du bas, qu'il est très-difficile de le côtoyer toujours sans y tomber.

Les musiciens ont reconnu que la musique qui se chante le plus facilement est la plus difficile à composer: preuve certaine que nos plaisirs, & l'art qui nous les donne, sont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille si pompeux, & ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas est le sublime du peuple, qui aime à voir une chose faite pour lui & qui est à sa portée.

Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien élevés & qui ont un grand esprit, sont ou naïves, ou nobles, ou sublimes.

Lorsqu'une chose nous est montrée avec des circonstances ou des accessoires qui l'aggrandissent, cela nous paroît noble: cela se sent sur-tout dans les comparaisons, où l'esprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque chose, faire voir la chose plus gran-

de , ou , s'il ne s'agit pas de grandeur , plus fine & plus délicate : mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas ; car elle se le feroit caché , si elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choses fines , l'ame aime mieux voir comparer une manière à une manière , une action à une action , qu'une chose à une chose , comme un héros à un lion , une femme à un astre , & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus , il ne fait point comme les peintres de Flandres , qui nous montrent une figure tombante , & qui est , pour ainsi dire , en l'air. Cela seroit indigne de la majesté d'un dieu. Il le peint ferme sur ses jambes ; mais il lui donne si bien la gaieté de l'ivresse , & le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe , qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la passion qui est dans la galerie de Florence , il a peint la Vierge debout qui regarde son fils crucifié , sans douleur , sans pitié , sans regret , sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystère , & par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble. On trouve du grand dans ses ébauches même , comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain , dans sa chambre des géans à Mantoue , où il a représenté Jupiter qui les foudroye , fait voir tous les dieux effrayés ; mais Junon est auprès de Jupiter , elle lui montre , d'un air assuré , un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre ; par-là il lui donne un air de grandeur que

n'ont pas les autres dieux : plus ils sont près de Jupiter , plus ils sont rassurés : & cela est bien naturel ; car , dans une bataille , la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage

FIN du troisième & dernier volume.



9. 8. 543

ML

005659590

Digitized by Google

